

MÉMOIRES ET DOCUMENTS
PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES
IV

---

# ESSAI

SUR LE

# RÈGNE D'ALEXIS IER COMNÈNE

(1081-1118)

PAR

FERDINAND CHALANDON



PARIS
A. PICARD ET FILS, ÉDITEURS
Libraires de la Société de l'École des Chartes et des Archives Nationales
82, RUE BONAPARTE, 82

1900

MÉMOIRES ET DOCUMENTS

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

IV

# ESSAI

SUR LE

# RÈGNE D'ALEXIS Ier COMNÈNE

(1081-1118)

PAR

FERDINAND CHALANDON





PARIS

A. PICARD ET FILS, ÉDITEURS

Libraires de la Société de l'École des Chartes et des Archives Nationales

RUE BONAPARTE, 82

1900

# AVANT-PROPOS

*Alexis I Comnène occupe une place considérable dans l'histoire particulière de Byzance comme dans l'histoire générale. Fondateur d'une dynastie, Comnène a donné à la politique byzantine l'orientation qu'elle devait conserver durant tout un siècle. Son règne a inauguré une ère nouvelle dans l'histoire des rapports entre l'Orient et l'Occident, et l'on peut dire que pour comprendre les relations entre Grecs et Latins durant tout le XII<sup>e</sup> siècle et les événements dont la tragique expédition de 1204 devait marquer le dénouement, il faut remonter jusqu'aux premiers rapports entre les Grecs et les compagnons de Godefroi de Bouillon. Au point de vue de l'Empire byzantin, le règne d'Alexis a été également très important. L'avènement de Comnène mit fin à l'anarchie qui, durant tout le XI<sup>e</sup> siècle, avait régné et favorisé singulièrement les invasions des barbares, voisins de Byzance. Alexis rendit à l'Empire une grande partie de son ancien territoire et prépara les règnes glorieux de Jean et de Manuel Comnène.*

*Malgré tout l'intérêt que présente cette étude, le règne*

# INTRODUCTION

## ÉTUDE

SUR LES

## SOURCES DE L'HISTOIRE D'ALEXIS Ier COMNÈNE

C'est de nos jours seulement qu'on a commencé à rendre justice à la civilisation byzantine et à en reconnaître l'importance dans l'évolution historique. Jusqu'alors elle avait eu à souffrir d'un mépris injustifié, et elle n'apparaissait chez les historiens que défigurée et méconnaissable. La légende qui s'est formée autour d'Alexis Ier Comnène, légende que la poésie et le roman ont contribué pour une large part à répandre, est un des plus frappants exemples de ce fait. Trop souvent les jugements portés sur les Grecs touchant leurs relations avec les premiers croisés ont été inspirés par des réminiscences du Tasse ou même de Walter Scott. J'ai essayé de mettre en lumière le véritable caractère d'Alexis et de dépouiller cette histoire de tout ce qu'elle avait de légendaire, en épuisant autant que possible toutes les sources. Les documents utilisés sont très divers et

d'inégale valeur; l'objet de cette introduction est de les étudier brièvement.

Cette étude des sources portera presque uniquement sur les sources narratives qui sont de beaucoup les plus nombreuses.

I. Documents d'archives. — Quoique assez nombreux pour un empereur byzantin, les actes émanés d'Alexis qui nous sont parvenus sont en très petite quantité. La plupart sont relatifs à des concessions de terres ou d'immunités accordées soit à des particuliers, soit à des monastères, et notamment au monastère de Saint-Jean Theologos, fondé dans l'île de Patmos par saint Christodoulos. Ces actes nous permettent de connaître les charges fiscales supportées par les contribuables; ce sont là presque les seules données intéressantes qu'ils nous aient fournies.

A cette première catégorie il faut ajouter un certain nombre de novelles qui traitent en général de questions ecclésiastiques et règlementent l'avancement des clercs, les élections, les droits du patriarche à l'égard des monastères, etc. Mentionnons également deux novelles relatives au chartophylax de Sainte-Sophie, un des plus importants fonctionnaires de la hiérarchie religieuse.

Une troisième catégorie de documents comprend les traités conclus avec des États ou souverains étrangers. Les plus importants sont les traités conclus avec les républiques de Venise et de Pise, qui nous sont parvenus vidimés dans des actes de Manuel Comnène et d'Isaac l'Ange, les accords intervenus entre Alexis et l'empereur Henri IV en 1081,

entre Alexis et Bohémond, prince d'Antioche, en 1108. Ces deux derniers actes sont insérés dans l'*Alexiade*.

Nous possédons enfin des actes administratifs, en bien petit nombre malheureusement, puisque nous n'en connaissons que deux. Le premier est le chrysobulle par lequel Alexis concède la régence à sa mère, en 1081 ; le second, de beaucoup le plus important, est un compte modèle qu'Alexis fit établir à l'usage des receveurs de l'impôt. Ce document, très curieux, permet d'étudier le mode de perception des impôts.

II. Sources narratives. — A) *Sources grecques.* — Je mentionne rapidement la chronique de Michel Attaliatès qui a composé son histoire pour justifier l'arrivée au pouvoir de Nicéphore Botaniatès. Attaliatès nous fournit peu de renseignements sur Alexis, et tous ceux qu'il nous donne sont relatifs à des faits antérieurs à l'avènement de Comnène[1].

Il en est de même pour la chronique de Jean Skylitzès le Curopalate, qui, le plus souvent, pour la dernière partie de sa chronique, copie Michel Attaliatès[2].

Nous rencontrons ensuite un ouvrage inachevé de Nicéphore Bryennios. L'auteur appartenait à une des plus anciennes familles d'Andrinople[3]. Il était le fils aîné[4] de ce

1. L'histoire d'Attaliatès embrasse les années 1034-1079. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 269 et sq.
2. La chronique de Skylitzès commence à l'avènement de Michel I Rangabès (811) et finit à Botaniatès (1079). Cf. Hirsch, *Byzant. Studien*, p. 356 ; Krumbacher, *op. cit.*, p. 365 et sq.
3. Cf. sur Bryennios et sa famille, Seger, *Byz. Hist. Nikeph. Bryennios*, p. 1 et sq.
4. Zonar., XVIII, 22, 738.

Bryennios, qui avait essayé de s'emparer du pouvoir sous Michel VII et sous Botaniatès. On ne sait au juste la date de sa naissance. En 1097, il était assez âgé pour prendre une part active à la défense de Constantinople, lors de l'attaque de cette ville par les croisés de Godefroi de Bouillon [1]. Peu avant cette date, il avait épousé Anne Comnène, fille aînée du basileus. Alexis dut conclure ce mariage dans un but politique, pour apaiser la haine que lui avait vouée les partisans de la famille des Bryennios [2]. Comnène en effet avait été la cause de l'avortement des projets ambitieux du compétiteur de Botaniatès, Bryennios qu'il avait fait prisonnier.

Le rôle joué par Nicéphore est peu connu, car Anne Comnène le mentionne assez rarement. Ce fut lui qui décida, en 1108, Bohémond à conclure la paix avec le basileus [3]. Il aida en outre son beau-père à discuter avec les Manichéens [4] et prit part aux campagnes contre les Turks [5]. Durant les dernières années d'Alexis, Nicéphore prit part aux intrigues assez louches dont la succession de Comnène fut l'objet. Anne et sa mère Irène voulaient faire choisir, par Alexis, Bryennios comme successeur, au détriment de Jean, l'héritier légitime. Ces tentatives ne furent pas couronnées de succès. Après la mort d'Alexis, Bryennios resta en bons termes avec le nouveau basileus, son beau-frère Jean, qu'il accompagna dans diverses campagnes. Il dut mourir peu après 1137 [6].

1. Al., X, 9, 50.
2. *Id.*, II, 6, 110.
3. *Id.*, XIII, 11, 227.
4. *Id.*, XIV, 8, 301.
5. *Id.*, XV, 6, 333.
6. *Id.*, préf., 3, 6. Ce renseignement d'Anne est formel. La Porte du Theil fait donc erreur dans l'interprétation qu'il a donnée de deux vers attribués

Anne dit qu'il mourut après l'expédition que Jean fit à cette époque contre Antioche, et il était déjà mort en 1143, moment où Anne commença la rédaction de l'*Alexiade*.

Nicéphore Bryennios entreprit d'écrire la vie d'Alexis à la demande de sa belle-mère Irène [1]. Il ne voulait que rassembler des matériaux pour écrire l'histoire de son beau-père [2], et la mort l'a empêché de terminer son œuvre. Dans l'état où il l'a laissé, son livre est plutôt une histoire de l'empire depuis Isaac Comnène qu'une biographie d'Alexis. D'Isaac Comnène à Romain Diogénès, c'est un abrégé, mais depuis ce dernier empereur il est très détaillé. L'ouvrage est divisé en quatre livres. Le quatrième est inachevé et s'arrête au milieu du règne de Botaniatès. C'est une œuvre bien faite, fournissant beaucoup de renseignements intéressants et utiles. L'auteur s'est servi de bonnes sources : Psellos et Attaliatès [3]. L'ouvrage a un caractère tendancieux; il a pour objet de justifier les droits d'Alexis à la couronne [4].

L'œuvre de Bryennios a été reprise et continuée par sa femme, la fille d'Alexis. Anne Comnène naquit le 1er décembre 1083. Dès ses premières années, elle fut fiancée à Constantin Doukas, fils de Michel VII, et élevée par la veuve de celui-ci, Maria Doukas. Lors de la disgrâce de Maria, Anne, alors âgée de huit ans, revint chez ses parents; elle

à Théodore Prodromos. D'après lui, Nicéphore serait mort peu après Alexis. L'extrait cité par lui n'est pas concluant. Cf. *Notices et ext. des mss.*, VIII, 171-172.

1. Al., préf., 7.
2. Cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 272.
3. Cf. Seger, *op. cit.*, p. 36 et sq.
4. Cf. Bryennios, préf., *passim*.

resta toutefois fiancée à Constantin ; mais après la mort de celui-ci, elle épousa Nicéphore Bryennios. Anne fut la préférée de sa mère Irène, qui chercha à obtenir d'Alexis qu'il transmît la couronne impériale à son gendre et à sa fille, au détriment de son fils Jean. Un parti puissant se forma autour de l'impératrice et de sa fille pour faire proclamer Bryennios. L'habileté de Jean, conseillé très probablement par son père mourant, fit échouer ces projets. Anne fut punie et enfermée avec sa mère dans le couvent de la Théotokos Kecharitomenès, fondé par Irène. Son frère ne lui pardonna jamais, tandis qu'il garda auprès de lui son beau-frère Bryennios. Jean devait se méfier de sa sœur, qui lui avait voué une haine mortelle depuis le jour où elle l'avait vu couronner, prenant ainsi une place qui lui avait d'abord été destinée et à laquelle elle croyait toujours avoir droit [1]. Après la mort de Jean (avril 1143), le sort d'Anne paraît avoir été moins rigoureux. C'est alors surtout qu'elle put rassembler les matériaux dont elle se servit pour composer l'histoire de son père [2]. Anne mourut à une date que l'on ne peut déterminer.

Elle avait reçu une éducation très complète et savait tout ce qu'une femme de son temps pouvait connaître. Zonaras [3] vante sa culture intellectuelle, et les éloges de cet historien sont justifiés par ce que nous savons d'ailleurs. Anne elle-même se glorifie à diverses reprises d'avoir beaucoup étudié et de posséder un esprit très cultivé [4]. Elle con-

1. Sur ces faits, cf. p. 137 et sq.
2. Al., XIV, 7, 292. Oster a consacré à Anne Comnène une excellente étude, *Anna Komnena*, trois Progr. Rastatt, 1868, 1870, 1871. Cf. aussi Krumbacher, *op. cit.*, p. 274 et sq.
3. Zon., XVIII, 26, 754.
4. Al., préf., 4, et IX, 10, 460. Cf. Nikétas Chon., 3, 15.

naissait l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique; en outre, elle avait étudié la rhétorique et la dialectique [1]. Elle parle, dans divers passages de l'*Alexiade*, de la philosophie d'Aristote, de Platon [2] et du néo-platonisme [3]. Parmi les ouvrages qu'elle connaît, elle mentionne l'*Organon*, et cite les noms des philosophes de l'école d'Alexandrie [4]. Anne connaissait également la littérature ancienne de la Grèce; elle cite Homère quarante-quatre fois [5]; elle a lu les tragiques [6] et Aristophane [7]. Les discours des grands orateurs, Démosthène, Eschine [8] et Isocrate [9], lui sont familiers, de même les œuvres de Pindare et de Sapho [10]. Anne savait également l'histoire grecque [11] et la géographie. Mais pour cette dernière science, ses connaissances sont vagues et peu exactes, particulièrement sur toute la région du Danube : ainsi elle confond la Grande Pereiaslavets, ou Peristhlaba la Grande, avec son homonyme des bords du Danube [12].

Anne avait également étudié les arts; elle parle de Phidias et d'Appelle [13]. Ses connaissances en théologie sont assez étendues, elle expose les doctrines des diverses hérésies et

1. Al., *loc. cit.*, et V, 8, 260; V, 9, 263.
2. *Id.*, *loc. cit.*, et VIII, 6, 410-411; XII, 5, 154; XIII, 1, 178; XIII, 4, 194; XIV, 8, 297.
3. *Id.*, V, 9, 263.
4. *Id.*, V, 9, 262; XIV, 8, 297.
5. Cf. Oster, *op. cit.*, t. III, p. 58-62.
6. Al., III, 7, 161; XIV, 11, 381.
7. *Id.*, I, 8, 43.
8. *Id.*, II, 6, 108; III, 3, 144; VIII, 7, 410; X, 2, 5.
9. *Id.*, XIV, 7, 291.
10. *Id.*
11. *Id.*, VI, 10, 310.
12. *Id.*, VII, 3, 342-343.
13. *Id.*, III, 2, 140.

en fait parfois la réfutation [1]; elle connaît également l'Écriture sainte [2]. Cette science religieuse n'a rien d'étonnant, car on sait combien les études théologiques ont toujours été en honneur à la cour de Byzance, et on se rappelle qu'Anne en nous peignant la vie de la famille impériale nous montre Irène et Alexis discutant à table sur la doctrine des Pères de l'Église [3].

Anne a écrit la vie de son père, Alexis Comnène, et elle a intitulé son ouvrage l'*Alexiade*. Elle nous a présenté son œuvre comme la continuation de la vie d'Alexis, commencée par Bryennios, mais demeurée inachevée par suite de la mort de celui-ci. Anne a voulu toutefois faire un ouvrage complet, aussi ne s'est-elle pas bornée à commencer au point où son mari s'était arrêté. Elle a repris l'œuvre de Bryennios et en a résumé les quatre livres pour en faire les deux premiers livres de l'*Alexiade*.

Celle-ci a été commencée longtemps après la mort d'Alexis, puisque Anne ne s'est mise à rédiger son ouvrage qu'après la campagne de Jean Comnène en Syrie, en 1137 [4]. Encore me paraît-il probable qu'Anne n'a pu rassembler des matériaux qu'après la mort de son frère Jean (1143); c'est du moins ce que semble indiquer un passage de l'*Alexiade* [5]. Le fait d'ailleurs s'explique facilement, si l'on songe que, durant tout le règne de son frère, Anne était presque prisonnière [6], qu'elle ne voyait personne et n'aurait

1. Al., X, 1, 1 et sq.
2. *Id.*, préf., p. 5; II, 7, 113; III, 5, 152; VII, 3, 343, etc. Cf. Oster, *op. cit.*, p. 57, not. 178.
3. *Id.*, V, 9, 263-264.
4. Cf. Muralt, *Essai de chron.*, II, p. 135 et sq.
5. Al., préf., p. 6-7; XIV, 7, 291-292.
6. *Id.*, XIV, 7, 292.

pu par conséquent consulter les archives de Byzance, qui lui ont fourni beaucoup de renseignements. A l'avènement de Manuel Comnène, le sort d'Anne paraît s'être adouci, et elle put travailler à son œuvre. L'ouvrage a été composé très rapidement, car, dès 1148, le XIVe livre était écrit [1].

Anne Comnène s'est efforcée d'être aussi bien renseignée que possible et a utilisé de très nombreuses sources [2]. Ses souvenirs personnels lui ont fourni beaucoup de détails, mais ils n'ont pu lui servir pour les premières années du règne d'Alexis, puisqu'elle est née seulement en 1083. Je serais porté à croire qu'Anne n'a pas utilisé ses souvenirs pour les événements antérieurs à 1097. A cette date, au contraire, la description qu'elle donne du camp des croisés devant Constantinople me paraît l'œuvre d'un témoin oculaire. Cette hypothèse expliquerait la confusion qui règne dans toute une partie du dixième livre.

En dehors de ses souvenirs, Anne a mis en œuvre tout un ensemble de renseignements oraux fournis par les anciens officiers de son père, par Alexis lui-même et par Georges Paléologue [3]. Il me paraît probable qu'une grande partie des renseignements sur le siège de Durazzo par Guiscard et sur les guerres des Petchénègues proviennent de Paléologue, à qui Anne fait jouer dans ces divers événements un rôle très important. De même, le récit de l'entrée d'Alexis à Constantinople, lors de sa révolte, paraît dû également au même Paléologue, pour tout ce qui concerne la part prise aux événements par la flotte. Il est probable qu'Anne a

1. Al., XIV, 7, 292.
2. Sur les sources de l'*Alexiade*, cf. Oster, *op. cit.*, II, p. 32 et sq.
3. Al., XIV, 7, 291.

aussi utilisé des renseignements fournis par son mari, qui joua un rôle important dans diverses occasions, par exemple lors du siège de Constantinople par Godefroi de Bouillon et du séjour d'Alexis à Philippopoli, en 1114.

Anne a en outre consulté une source très importante pour la guerre d'Alexis et de Robert Guiscard. Elle parle d'un certain Jean de Bari qui aurait assisté à l'expédition de Guiscard et lui aurait donné des renseignements. On croit que ce Jean de Bari avait composé une chronique latine perdue qui aurait servi à Guillaume de Pouille. Les ressemblances entre certains passages de l'*Alexiade* et les passages correspondants de Guillaume sont tellement frappantes que l'on est amené à admettre, avec Wilmans[1], qu'Anne a utilisé cette source latine ou tout au moins des renseignements oraux fournis par Jean de Bari.

A ces sources orales, il faut joindre des sources écrites, très probablement des mémoires ou des souvenirs rédigés par d'anciens compagnons d'Alexis, qui les auront peut-être écrits à la demande d'Anne[2].

Mentionnons encore les documents fournis par les archives de Constantinople. Anne a eu entre les mains divers actes administratifs de son père. Citons le chrysobulle par lequel la régence fut confiée à Anna Dalassèna[3], la correspondance entre Alexis, son neveu Jean Comnène et les habitants de Durazzo, en 1091[4]. Anne a utilisé la correspondance mili-

1. Pertz, *Archiv*, X, 87-121. Cf. également sur les rapports entre l'*Alexiade* et la chronique perdue de Jean de Bari, Wilken, *op. cit.*, p. 126; Wilmans, dans Pertz, *SS.*, t. X, p. 110, et Arndt, dans Pertz, *SS.*, t. XIX, p. 394; cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 275.

2. Al., XIV, 7, 292-293.

3. *Id.*, III, 6, 157 et sq.

4. *Id.*, VIII, 7, 412-413.

taire de son père et des généraux; par exemple la lettre de Léon Képhalas, assiégé par Bohémond dans Larissa et demandant des secours à Alexis [1]; peut-être aussi la lettre d'Alexis à Cantacuzène, pour lui ordonner d'abandonner Laodicée lors de l'expédition contre Bohémond (1105-1108), et le chrysobulle nommant vers la même époque Oschin, prince arménien de Lampron, gouverneur de Cilicie [2].

Anne a en outre employé la correspondance diplomatique de son père avec les souverains étrangers. Cette catégorie de documents comprend : 1° à l'occasion de la guerre avec Robert Guiscard, des lettres d'Alexis à Hermann, neveu de Guiscard [3], à Grégoire VII, à Hervé, archevêque de Capoue [4], et à l'empereur Henri IV [5]; 2° lors de la croisade, une lettre d'Hugues le Mainé à Alexis pour lui annoncer son arrivée [6], des lettres d'Alexis au comte de Toulouse, écrites en 1099 pour réclamer diverses places de Syrie [7], puis une lettre écrite en 1103 à Bohémond pour lui réclamer Antioche, et enfin la réponse de Bohémond [8]; 3° une lettre de Malek shah, offrant à Alexis son alliance et lui demandant pour son fils la main d'une de ses filles [9], et une lettre adressée à Kilidj Arslan [10].

En plus, Anne a utilisé les traités conclus à diverses

1. Al., V, 5, 245.
2. *Id.*, III, 10, 173.
3. *Id.*, III, 10, 173.
4. *Id.*
5. *Id.*, III, 10, 173 et sq.; V, 3, 231 et sq.
6. *Id.*, X, 7, 37.
7. *Id.*, XI, 7, 105.
8. *Id.*, XI, 9, 111 et sq.
9. *Id.*, VI, 9, 302.
10. *Id.*, IX, 3, 433-434.

reprises par son père avec les Vénitiens [1], et le traité signé, en septembre 1108, par Bohémond et Alexis [2].

Anne a dû en outre connaître les actes des conciles où furent condamnés Léon de Chalcédoine [3], Italos [4] et Nilos [5]. Elle n'a pas utilisé les novelles de son père relatives à l'administration ecclésiastique, mais elle a consulté les actes, aujourd'hui perdus, par lesquels Alexis avait fondé un orphelinat et fait diverses donations à des couvents [6].

Comment Anne a-t-elle employé ces diverses sources? Elle a fondu tous les renseignements qu'elle avait recueillis et a cherché à faire une histoire complète, et non, comme Bryennios, à rassembler des matériaux pour qu'un autre écrivît la biographie d'Alexis.

L'*Alexiade* est divisée en quinze livres. Les deux premiers ne sont qu'un abrégé de l'ouvrage de Bryennios.

Le livre III contient le récit des faits de l'année 1081 : avènement d'Alexis, début de la guerre contre les Normands, rapports des Grecs et des Turks en Asie Mineure.

Le livre IV est tout entier consacré aux préparatifs de la guerre contre Guiscard et aux mesures prises par Alexis pour régler le gouvernement durant la campagne. Ce livre se termine avec la défaite d'Alexis devant Durrazzo (octobre 1081).

Le livre V raconte les événements de 1082 à 1083 : détresse financière de l'Empire, conquêtes de Guiscard, son

1. Al., IV, 3, 194; VI, 5, 286-287.
2. *Id.*, XIII, 12, 228 et sq.
3. *Id.*, V, 2, 226 et sq.
4. *Id.*, V, 8, 236.
5. *Id.*, X, 1, 1.
6. *Id.*, XV, 7, 345 et sq.

retour en Italie, conquêtes de Bohémond, affaire d'Italos (1082).

Le livre VI est consacré à l'expulsion des Normands restés sur le territoire de l'Empire (1083), à la deuxième expédition de Guiscard (1085), aux affaires d'Asie Mineure jusqu'en 1092 et au début de la guerre des Petchénègues (1086).

Le livre VII et la plus grande partie du livre VIII racontent la guerre des Petchénègues (1088-1091).

Le livre IX est consacré presque tout entier aux diverses expéditions d'Alexis contre les Serbes, de 1091 à 1093.

Le livre X comprend le récit des événements des années 1095, 1096 et 1097 (mai) : affaire de l'hérésiarque Nilos, invasion des Polovtzes, arrivée des croisés à Constantinople, leur séjour devant la capitale.

Le livre XI raconte la prise de Nicée et la marche des croisés jusqu'à Jérusalem, puis les conquêtes d'Alexis en Asie Mineure en 1097, ses rapports avec les croisés jusqu'en 1104, son alliance avec le comte de Toulouse, et le début des hostilités entre Bohémond et les Grecs. Il faut remarquer que dans ce livre, au moins pour tout ce qui concerne les relations d'Alexis et des croisés après la prise d'Antioche, les faits ne sont plus disposés dans l'ordre chronologique, mais groupés autour des personnages principaux qui sont le comte de Toulouse et Bohémond.

Le livre XII est consacré aux préparatifs de la guerre avec Bohémond.

Le livre XIII raconte la guerre entre Alexis et le prince d'Antioche, et se termine au traité de paix conclu en septembre 1108.



Le livre XIV est relatif aux événements d'Asie Mineure de 1108 à 1114, aux rapports d'Alexis avec les États latins d'Orient et à l'invasion des Polovtzes.

Le livre XV est consacré aux campagnes d'Alexis en Asie Mineure et à ses derniers jours.

Cette analyse sommaire montre que, d'une façon générale, Anne Comnène a voulu suivre l'ordre chronologique; mais, qu'en fait, elle s'en est départie bien des fois. La chronologie est assez exacte dans les cinq premiers livres; les erreurs les plus graves sont les suivantes : Anne place (l. V) en 1082 une campagne de la flotte grecque de 1085, et en 1084 l'affaire d'Italos, qui date de 1082.

Le livre VI est beaucoup plus confus. Anne s'attache, au début, à suivre l'ordre chronologique; elle raconte la campagne de son père contre Kastoria en 1083 (novembre), puis les événements de l'hiver 1084. Elle revient ensuite aux Normands et rapporte les événements des années 1084-1085. Mais à partir de cette année 1085, Anne commence à parler des Turks et conduit le récit des événements d'Asie jusqu'en 1092, date où Kilidj Arslan, rendu à la liberté à la mort de Malek shah, vint à Nicée entrer en possession de l'héritage de son père Soliman. Anne revient ensuite en arrière et raconte les événements de l'année 1086. J'ai établi longuement ailleurs la chronologie des livres de l'*Alexiade* consacrés à la guerre des Petchénègues ; je n'y reviens pas ici [1].

Les livres IX et X n'offrent pas de difficultés, au point de vue de la chronologie.

1. Cf. p. 105, note 2.

Avec le livre XI nous entrons dans un véritable chaos. Dans les six premiers chapitres de ce livre, Anne nous raconte les événements de la croisade, de Nicée à la prise d'Antioche; pour toute cette partie, elle est bien renseignée, mais il n'en est plus de même pour la suite de l'expédition, ce qui s'explique facilement si l'on songe que, depuis le départ de Tatikios, aucun Grec n'a suivi les Latins ; par suite, Anne a pu difficilement être informée et n'a connu qu'en gros la suite des événements. Aussi commet-elle de nombreuses et graves erreurs pour tout ce qui n'est pas relatif aux rapports des Grecs et des croisés. Par exemple, elle confond la bataille de Ramleh avec celle d'Ascalon et raconte que Godefroi de Bouillon fut fait prisonnier par le sultan d'Égypte. Pour comprendre les chapitres 6 et 7 de ce XI^e^ livre de l'*Alexiade*, il faut se rappeler qu'après la prise d'Antioche, le comte de Toulouse est devenu pour Alexis le personnage le plus important de la croisade, à cause de l'alliance conclue entre eux. Anne a connu ces relations de Raimond et d'Alexis, et le comte dès lors prend pour elle une importance toute particulière; elle fait de ce prince le centre de son récit et groupe autour de lui, sans tenir compte de la chronologie, tout ce qu'elle sait de ses rapports avec Alexis.

Voici l'ordre qu'il faut assigner aux différents faits racontés dans ces chapitres 7 et 8 :

1° Négociations d'Alexis et de Raimond au sujet de Laodicée en 1099;

2° Voyage de Raimond à Constantinople;

3° Croisade de 1101 ;

4° Siège de Tripoli et intervention de Raimond auprès

de Tancrède pour lui faire lever le siège de Laodicée. Ces derniers faits sont certainement postérieurs au retour de Raimond, puisque Tancrède n'a commencé le siège de Laodicée qu'en 1101, alors que Raimond était déjà parti depuis plus d'un an.

Pour les derniers chapitres du livre XI, Anne Comnène a suivi le même procédé : sans tenir compte de la chronologie, elle a groupé les faits autour de Bohémond. Ainsi, elle parle en premier lieu d'une lettre d'Alexis à Bohémond au sujet de Laodicée. Or, cette lettre est au plus tôt de 1103, puisque Laodicée ne fut prise par Tancrède qu'en 1102 et que Bohémond ne sortit de captivité qu'en 1103. Le chapitre X, ainsi que Kugler [1] l'a démontré, se rapporte à l'année 1099, et le chapitre XI n'est pas, comme le dit Anne, relatif aux événements de l'année suivante, mais à ceux de l'an 1104.

Les livres XII, XIII et XIV sont exacts au point de vue chronologique. Il faut remarquer, toutefois, que l'ambassade mentionnée au chapitre 2 du livre XIV [2] eut lieu en même temps que l'expédition mentionnée au chapitre 3 [3] et non antérieurement, comme le texte semble l'indiquer.

Le livre XV n'offre pas de difficultés. Il faut noter cependant qu'Anne a groupé, à propos du procès de l'hérésiarque Basile, tous les faits se rapportant aux Bogomiles ; quelques-uns sont antérieurs de plus de douze années à la date indiquée.

Quelle créance pouvons-nous accorder à l'*Alexiade* ?

1. Kugler, *Boemund und Tankred, Fürsten von Antiochien*, p. 59-60.
2. Al., XIV, 2, 259.
3. *Id.*, XIV, 3, 265 et sq.

A maintes reprises, Anne proteste de son désir de dire la vérité et de rester étrangère à toutes les passions; mais ce sont là phrases de convention dont elle a très probablement pris le modèle dans Thucydide.

On a beaucoup reproché à l'auteur de l'*Alexiade* sa haine des Latins [1]. Il ressort clairement de l'*Alexiade* qu'Anne a horreur d'eux [2] et qu'elle n'a vu dans les croisés que des ennemis de l'Empire. Cette haine des Latins trouve son excuse dans le fait qu'Anne n'est pas une exception, mais ne fait que partager le sentiment général des Grecs. J'irai même plus loin : on peut dire que nous n'avons aucune raison positive de l'accuser d'avoir calomnié les Latins. La conduite des princes croisés justifie parfaitement le langage de l'auteur de l'*Alexiade*. Anne, d'ailleurs, n'est point aveuglée à cet égard par ses passions, et elle sait se montrer impartiale, puisqu'elle distingue soigneusement le comte de Toulouse des autres croisés.

J'adresserai à Anne un reproche plus grave ; elle a omis sciemment et volontairement tout un côté de l'histoire intérieure de Byzance, elle a passé sous silence toutes les intrigues louches et peu honorables auxquelles sa mère et elle-même ont pris part, à propos de la succession d'Alexis. Anne nous apparaît, dans l'*Alexiade*, fière de sa race, de son éducation, de sa situation ; il est évident qu'elle se regardait comme une femme tout à fait supérieure et appelée aux plus hautes destinées. Aussi n'a-t-elle jamais pardonné à son frère d'avoir pris la place à laquelle elle croyait avoir droit. Les mesures de rigueur que les intrigues

1. Krumbacher, *op. cit.*, p. 275-276.
2. Voir, par exemple, ce qu'elle dit de Grégoire VII, Al., I, 13, 63.

de Tancrède pour lui faire lever le siège de Laodic(
derniers faits sont certainement postérieurs au ret
Raimond, puisque Tancrède n'a commencé le si
Laodicée qu'en 1101, alors que Raimond était déj
depuis plus d'un an.

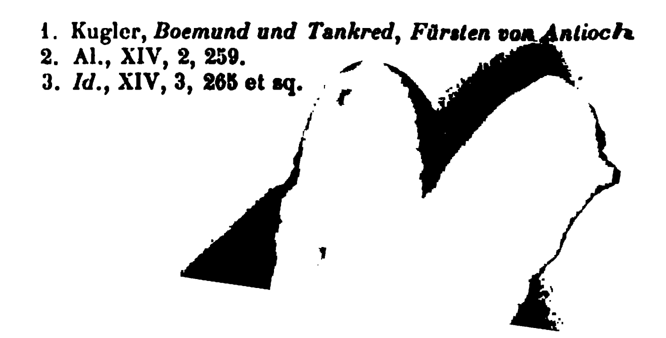
Pour les derniers chapitres du livre XI, Anne Con
suivi le même procédé : sans tenir compte de la ch
gie, elle a groupé les faits autour de Bohémond.
elle parle en premier lieu d'une lettre d'Alexis à Boh
au sujet de Laodicée. Or, cette lettre est au plus tôt d(
puisque Laodicée ne fut prise par Tancrède qu'en
que Bohémond ne sortit de captivité qu'en 1103. I
pitre X, ainsi que Kugler[1] l'a démontré, se rapporte
née 1099, et le chapitre XI n'est pas, comme le dit
relatif aux événements de l'année suivante, mais à c
l'an 1104.

Les livres XII, XIII et XIV sont exacts au point
chronologique. Il faut remarquer, toutefois, que l
sade mentionnée au chapitre 2 du livre XIV[2] eut
même temps que l'expédition mentionnée au chapi
non antérieurement, comme le texte semble l'indi(

Le livre XV n'offre pas de difficultés. Il faut not
dant qu'Anne a groupé, à propos du procès de l'h
Basile, tous les faits se rapportant aux Bogomiles
uns sont antérieurs de plus de douze années à l
quée.

Quelle créance pouvons-nous accorder à l'A

1. Kugler, *Boemund und Tankred, Fürsten von Antioch*
2. Al., XIV, 2, 259.
3. *Id.*, XIV, 3, 265 et sq.



au même sentiment, Anne a passé sous silence certains actes trop habiles de son père, par exemple elle ne dit pas un mot des négociations engagées par lui pour acheter Bohémond prisonnier des Turks.

En dehors de ces omissions volontaires, Anne Comnène est très bien informée ; elle a pris la peine de se renseigner aussi complètement que possible et, pour tout ce qui touche aux événements extérieurs, ses renseignements concordent le plus souvent avec ceux qui nous sont fournis par les autres sources. Aussi, malgré les critiques formulées plus haut, la valeur de l'*Alexiade* reste-t-elle considérable, et l'on peut dire avec Krumbacher que c'est une des meilleures œuvres historiques du moyen âge [1].

Au point de vue du style, l'*Alexiade* est écrite avec une grande recherche. Dans sa préface, Anne nous dit qu'elle s'est efforcée d'atteindre à toute la pureté de l'atticisme, et ailleurs elle s'excuse d'écrire les noms des Barbares, c'est-à-dire des Latins [2]. « On peut reprocher à Anne une certaine affectation qui lui fait employer trop souvent des figures de rhétorique. On peut aussi critiquer un certain pédantisme qui se trahit par la trop grande abondance de citations d'auteurs anciens. Mais ces défauts sont bien peu de chose à côté de la verve et de la chaleur qui animent presque chaque page de l'*Alexiade* et donnent au récit un intérêt continu. On comprend, en lisant l'ouvrage d'Anne, l'erreur de M^me^ de Sévigné, qui a écrit dans une de ses lettres : « Nous lisons une histoire des empereurs d'Orient écrite par une *jeune* princesse, fille de l'empereur Alexis : cette

1. Krumbacher, *op. cit.*, p. 276.
2. Al., XIII, 6, 206.

histoire est divertissante [1]. » La *jeune* princesse avait soixante-cinq ans. »

En résumé, on peut regarder l'*Alexiade* comme « le premier grand ouvrage de la Renaissance hellénique, qui commence avec les Comnènes pour finir avec les Paléologues [2] ».

Les lacunes que nous venons de signaler dans l'œuvre d'Anne Comnène sont heureusement comblées par une autre chronique, celle de Zonaras.

Jean Zonaras, après avoir occupé de hautes fonctions, notamment celles de chef de la chancellerie impériale, se retira dans un couvent des Iles-des-Princes [3]. Il est l'auteur d'une histoire universelle qui se termine à la mort d'Alexis Comnène. Je n'ai à m'occuper ici que de la dernière partie de cet ouvrage. Zonaras, en racontant les événements dont il a été le témoin, a voulu proportionner la fin de son œuvre au début, et le règne d'Alexis n'occupe pas sensiblement beaucoup plus de place que celui d'un autre basileus. D'après Krumbacher, Zonaras a dû terminer sa chronique entre 1143 et 1155.

La source principale de Zonaras pour tout le règne d'Alexis est l'ouvrage d'Anne Comnène. Mais l'*Alexiade* y est excessivement abrégée. Ainsi Zonaras résume en six lignes tout ce qu'Anne dit de la révolte de Zachas. Ce qui fait l'intérêt de Zonaras pour l'histoire d'Alexis, ce sont les renseignements ajoutés à l'*Alexiade*. Par sa situation, l'auteur avait été à même de connaître bien des choses, et il

1. *Lettres*, éd. Monmerqué, t. V, p. 278.
2. Krumbacher, *op. cit.*, p. 276.
3. Cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 370 et sq.; Hirsch, *op. cit.*, p. 357,

nous a dévoilé toutes les intrigues dont le Palais Sacré fut alors le théâtre. Il nous fournit des détails sur la famille d'Alexis et sur les enfants du basileus [1], sur le gouvernement d'Anna Dalassèna, sur les rapports d'Alexis et de sa femme [2], sur les intrigues d'Irène et d'Anne Comnène [3], et sur la dureté de l'administration d'Alexis [4].

Ce sont ces détails qui font, pour la période dont nous nous occupons, tout le prix de la chronique de Zonaras, laquelle doit être regardée comme le complément indispensable de l'*Alexiade*.

A la chronique de Zonaras il faut rattacher celle de Glykas, qui vivait à la fin du XII^e^ siècle [5]. Glykas est l'auteur d'une chronique universelle qui se termine à la mort d'Alexis Comnène. Cet ouvrage présente peu d'intérêt, car, pour la période qui intéresse notre sujet, il n'est qu'un abrégé de Zonaras, auquel Glykas n'a ajoute aucun renseignement personnel.

Pour en finir avec les chroniques grecques, mentionnons encore un ouvrage anonyme du XIII^e^ siècle, publié récemment et qui nous a donné quelques détails [6].

A ces diverses sources il faut ajouter les écrits de Théophylacte, archevêque de Bulgarie sous le règne d'Alexis, qui nous ont fourni, sur l'état des provinces à cette époque, quantité de renseignements précieux.

Nous savons très peu de choses sur la vie de Théo-

1. Zonar., XVIII, 22, 738-739.
2. *Id.*, 24, 746.
3. *Id.*, 748 ; 26, 754 ; 27, 759 et sq.
4. *Id.*, 25, 737.
5. Cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 380 et sq.
6. Hirsch, *op. cit.*, p. 396. Ἀνωνύμου Σύνοψις Χρονική, édition Sathas (Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη, t. VII, 1894),

phylacte. Il était probablement originaire de Négrepont [1]; il fut diacre à Sainte-Sophie et devint le maître de Constantin, fils de Michel VII. Krumbacher place ce fait entre 1071 et 1078. Il ajoute que Théophylacte devint archevêque de Bulgarie en 1078 [2]. Ces dates me paraissent inadmissibles. D'une part, en effet, en 1080, l'archevêque de Bulgarie s'appelle Jean Doinos et il succède à un archevêque qui se nomme aussi Jean [3]; d'autre part, le fils de Michel VII est né en 1074 [4], et il me paraît improbable qu'on ait donné un précepteur à un enfant qui n'avait pas quatre ans. En outre, les exercices que Théophylacte nous a dépeints dans son *Traité sur l'éducation impériale* conviennent à un enfant de quatorze à quinze ans. Or, c'est bien là, ainsi qu'on va le voir, l'âge qu'avait Constantin quand Théophylacte a composé la « Παιδεία βασιλική [5] ».

Nous savons par l'*Alexiade* [6] que Constantin, fiancé à Anne Comnène, fut associé par Alexis à l'Empire [7]. Au bout de quelques années, très probablement un peu avant 1092, date du couronnement de Jean Comnène, Constantin perdit son rang [8].

1. Migne, *P. G.*, t. CXXVI, ep. 2, p. 312, et ep. 4, p. 512.
2. *Op. cit.*, p. 133.
3. Skylitzès, p. 742.
4. Al., III, 1, 135.
5. Migne, *P. G.*, t. CXXVI. Théophylacte a été l'objet d'une très bonne étude de M. Wasiliewsky, Byzance et les Petchénègues, Appendice III, dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, t. 164.
6. Al., III, 4, 150 ; VI, 8, 297.
7. Cf. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 309 et sq., et Ouspensky, Étude sur la formation du second empire bulgare, dans *Mémoires de l'Université impériale d'Odessa*, 1879, t. XXVII, p. 101 et sq. Les arguments d'Ouspensky, pour placer à une date antérieure à celle qu'adopte Wasiliewsky, la nomination de Théophylacte à l'archevêché d'Ochride, ne me paraissent pas concluants.
8. Zonar., XVIII, 21, 733 : « μόνῳ τῷ Χομνήνῷ ἡ τῆς αὐταρχίας κλῆσις καὶ ἡ βασιλεία περιελέλειπτο. » Il y eut donc une période où Alexis régna seul.

Sa disgrâce avait été précédée de celle de sa mère en 1090 (?). D'après Zonaras, il se serait écoulé un certain temps entre la disgrâce de Maria et celle de Constantin [1]. Or c'est précisément dans cet intervalle qu'a été écrit le traité de Théophylacte sur l'éducation impériale. Nous voyons en effet dans cet ouvrage, que Constantin est encore associé au basileus, et que sa mère est dans un couvent où elle porte le cilice et le voile noir [2]. L'ouvrage a donc dû être écrit vers 1090, et, à cette date, Théophylacte n'était pas encore archevêque, il était simplement professeur de Constantin et habitait Byzance [3]. Les renseignements que fournit à cet égard la Παιδεία βασιλική sont confirmés par les données que nous trouvons dans une autre œuvre de l'archevêque, un discours adressé à Alexis Comnène, à une date indéterminée, mais que l'on peut resserrer dans des limites chronologiques assez étroites [4].

Dans ce discours, Théophylacte fait allusion à Jean Comnène, fils d'Alexis, et dit qu'il n'est pas encore couronné [5]. Or, Jean étant né en 1088 et ayant été couronné en 1092, le discours en question doit avoir été prononcé entre ces deux dates. D'autre part, l'archevêque fait allusion à un traité conclu avec les Petchénègues. Il s'agit certainement du traité conclu dans l'année 1089-1090. Je suis très porté à préciser davantage et à admettre, comme l'a fait Wasiliewsky, que le discours de Théophy-

1. Zonar., *loc. cit.*
2. Παιδεία βασιλική, c. 7 et c. 27 ; Migne, *P. G.*, t. CXXVI, p. 260 et 285.
3. Παιδεία βασιλική, c. 3, p. 256.
4. Λόγος εἰς τὸν αὐτοκράτορα κύριον 'Αλέξιον τὸν Χομνηνόν, Migne, *P. G.*, t. CXXVI, p. 288 et sq.
5. *Op. cit.*, p. 301.

lacte a été prononcé le 6 janvier 1090 [1]. L'étiquette byzantine exigeait en effet qu'un discours fût prononcé chaque année à cette date devant l'empereur et la cour [2].

Théophylacte devait être alors maître des rhéteurs, fonctions qu'il a remplies, nous le savons par une de ses lettres [3], et auxquelles il semble faire allusion à la fin de son discours [4]. Il est tout naturel qu'il ait été appelé par sa qualité à prendre la parole en cette circonstance solennelle.

Théophylacte n'a donc été nommé archevêque de Bulgarie qu'après janvier 1090. A mon avis, il a dû être nommé dans le courant de 1090, ou tout au début de 1091, car une de ses lettres, écrite de son diocèse, se rapporte certainement à des événements de 1091 [5].

Le séjour de Théophylacte dans son diocèse nous a valu toute une correspondance très intéressante. Mais ces lettres ont été fort mal éditées, et il est presque impossible de les classer chronologiquement. Meursius en a publié 75, Lami 36 et Finetti 20. Ces trois recueils sont reproduits dans la *Patrologie grecque*, de Migne, t. CXXVI.

Ces trois collections permettent de supposer qu'il a existé trois manuscrits différents, composés, semble-t-il, indépendamment les uns des autres [6]. Les éditions actuelles offrent des lacunes considérables et de nombreuses fautes de lecture.

1. *Op. cit.*, p. 306 et sq.
2. Cf. Miller, *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial*, p. 208-209.
3. Migne, *P. G.*, t. CXXVI, ep. 2, p. 309.
4. *Id.*, p. 305.
5. Migne, *loc. cit.*, ep. 5, p. 512; ep. 9, p. 517. Ces lettres sont adressées au césar Nicéphore Mélissènos, qui fut chargé d'organiser l'armée bulgare en 1091. Cf. Alex., VIII, 3, 394-395.
6. Cf. Ouspensky, *op. cit.*, p. 99,

J'ai pu profiter des corrections proposées par M. Ouspensky, d'après les manuscrits grecs du Vatican, n° 509 et n° 452 [1].

La plupart des événements auxquels Théophylacte fait allusion dans ses lettres se rapportent aux années 1091-1108. Cette correspondance est fort curieuse, car elle nous fournit un grand nombre de renseignements sur les sujets les plus divers : rivalité entre Grecs et Bulgares, passage des croisés, difficultés entre l'archevêque et les percepteurs de l'impôt, etc. Grâce aux traits nombreux que nous y recueillons, nous sommes initiés à tout un côté de l'administration byzantine qui nous était mal connu jusqu'ici.

Théophylacte est également l'auteur de plusieurs ouvrages théologiques [2]. Je ne citerai que sa célèbre lettre sur les erreurs des Latins, écrite entre 1091 et 1108; car, lorsqu'il l'écrivit, il était déjà archevêque de Bulgarie [3]. Nous ne possédons aucune lettre de Théophylacte se rapportant à des événements postérieurs à 1108; il est donc probable que l'archevêque d'Ochride dut mourir vers cette date.

La correspondance de Théophylacte nous le montre sous un jour très favorable. Ce prélat paraît avoir été très instruit et avoir connu assez bien l'antiquité. Les sources anciennes qu'il a utilisées dans la Παιδεία βασιλική ont été étudiées par M. Prachter [4]. Elles sont assez nombreuses et dénotent une forte culture. Théophylacte a surtout une grande qualité ; il fait preuve, dans la question si brûlante des rap-

1. Sur les lettres de Théophylacte, cf. Finetti, dans Migne, *Patr. græca*, t. CXXV, p. 470 et 474.
2. Cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 133 et 463; Fabricius, *Bibl. græca*, VII, 586 et sq.
3. Éd. Migne, *Patr. græca*, t. CXXVI, p. 222 et sq.
4. *Byzant. Zeitschrift*, 1892, t. I, p. 399-414.

ports de l'Église grecque et de l'Église latine, d'une grande tolérance et de beaucoup de largeur de vue. Les nombreux démêlés qu'il a eus avec le fisc, démêlés auxquels sa correspondance nous initie, montrent l'archevêque d'Ochride sous un jour un peu moins favorable. Il en ressort clairement que non seulement Théophylacte a cherché à défendre les prérogatives de son église, mais encore qu'il s'est efforcé de tromper les receveurs de l'impôt par tous les moyens possibles. Disons qu'il peut trouver une excuse dans la dureté de l'administration financière de Byzance.

Pour en finir avec les sources narratives grecques, je mentionnerai encore deux ouvrages.

Le premier est une œuvre très curieuse de Jean, patriarche d'Antioche [1]. C'est un discours condamnant l'habitude prise par les empereurs de donner à des laïcs les biens des couvents à titre de bénéfices. Cotelier [2] pensait que Jean avait vécu au milieu du XII^e siècle. Il faut, à mon avis, identifier l'auteur avec Jean IV, patriarche d'Antioche lors de la première croisade [3], car l'auteur du discours est certainement un contemporain d'Alexis Comnène. On lit, en effet, dans son œuvre, que Dieu, pour punir la conduite impie des empereurs, a suscité les invasions des Turks, des Petchénègues, des Polovtzes, des Francs, et qu'un terrible tremblement de terre a eu lieu. Or, ces allusions à des faits contemporains conviennent au seul règne d'Alexis Comnène et nous trouvons tous ces événements réunis dans les années

1. Λόγος, περὶ τοῦ ὅτι τὰ μοναστήρια διὰ δωρεῶν λαμβάνοντες, εἴτε ἀρχιερατικῶν, εἴτε βασιλικῶν καὶ ἐκ τῶν μοναστερίων κέρδη ἔχοντες, ἀσεβοῦσιν. Migne, *Patr. græca*, t. CXXXII, 1117 et sq.
2. *Monumenta ecclesiæ græcæ*, I, 159.
3. Lequien, *Or. christ.*, II, 756-757.

1090-1097. De plus, après 1091, Byzance n'a plus eu à redouter les invasions des Petchénègues. C'est donc à tort que M. Ferradou [1] a encore attribué ce texte au XII^e^ siècle, quand déjà Oudin [2] avait fixé sa véritable date à la fin du XI^e^.

Nous trouvons également de nombreux renseignements sur la situation des moines de l'Athos, et leurs rapports avec Alexis et le patriarche, dans une compilation, œuvre de plusieurs auteurs moines à l'Athos. Ce qui fait l'intérêt de cet ouvrage, c'est qu'un certain nombre de lettres et d'actes y sont insérés [3].

B) *Sources latines.* — Les sources latines viennent compléter sur certains points les sources grecques du règne d'Alexis Comnène.

Pour la guerre normande, les deux auteurs principaux sont Guillaume de Pouille et Geoffroi Malaterra.

Guillaume de Pouille a écrit l'*Historicum poema epicum libris V de rebus Normannorum in Sicilia, Apulia et Calabria gestis* [4]. Seuls les derniers livres de cet ouvrage concernent notre sujet. Guillaume de Pouille a utilisé pour le récit de la campagne de Guiscard une source latine perdue, source qui était très probablement la chronique de Jean de Bari [5]. On se rappelle qu'Anne Comnène a eu aussi cette chronique entre les mains. Pour reconnaître l'existence de cette source commune, il suffit de lire le récit de la bataille de

1. Ferradou, *Des biens des monastères à Byzance*, p. 236.
2. *De script. eccl.*, II, 842.
3. Διήγησις μερικὴ τῶν ἐπιστολῶν 'Αλεξίου βασιλέως καὶ Νικολάου πατριάρχου γενομένη κατὰ διαφόρους καιρούς, éd. Mortmann, dans Ἱστορικα ἔγγραφα περὶ τοῦ Ἄθω.
4. Éd. Pertz, *SS.*, IX, p. 240 et sq.
5. Cf. Pertz, *Archiv*, X, p. 87 et sq.

Durazzo dans l'*Alexiade* et dans Guillaume; ce sont les mêmes détails rapportés dans le même ordre.

Guillaume de Pouille a écrit à la demande de Roger, fils de Guiscard, et a pu utiliser des renseignements oraux. Il s'occupe presque uniquement de Guiscard; il donne notamment très peu de détails sur la campagne de Bohémond en Thessalie (1083-1084).

A côté de Guillaume de Pouille, il faut placer *l'Historia Sicula* [1], de Geoffroi Malaterra, qui est également très bien informé pour tout ce qui regarde Robert Guiscard.

Malaterra et Guillaume de Pouille sont de beaucoup les sources latines les plus importantes pour la guerre d'Alexis et de Guiscard; on trouve, cependant, quelques renseignements dans les chroniques de l'Italie méridionale, par exemple dans l'Anonyme de Bari, qui a servi à la rédaction de l'œuvre de Lupus Protospatharius, ainsi que dans Lupus Protospatharius, qui s'est inspiré de l'œuvre précédente. La *Chronique* de Romuald de Salerne, quoique écrite à une époque postérieure, fournit cependant quelques bons renseignements [2].

Pour l'étude des rapports d'Alexis Comnène avec les Serbes, nous n'avons, en dehors des renseignements fournis par l'*Alexiade*, que la chronique de l'auteur anonyme, connu sous le nom de « Prêtre de Dioclée ». C'est un ouvrage très médiocre, écrit vers le milieu du XIIe siècle, et qui ne nous est parvenu qu'après avoir subi plusieurs remaniements. C'était du moins l'avis de Racki [3]. D'après

1. Éd. Muratori, *SS. rer. It.*, t. V.
2. Cf. Hirsch, *De Italiæ inferioris annalibus*, p. 60 et sq.
3. Cité par Pétroff, *Constantin Bodin*, p. 242.

M. Pétroff, cette chronique ne serait pas antérieure au XIIIe siècle [1].

Les sources latines de la première croisade sont bien autrement importantes et nous fournissent de nombreux renseignements sur les rapports d'Alexis et des croisés [2].

Les *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*, œuvre d'un anonyme, sont le meilleur ouvrage contemporain sur la première croisade [3]. Cet ouvrage va de 1095 à 1099 (août). On sait qu'il existait déjà en 1101, date à laquelle Ekkehard d'Aura, se trouvant à Jérusalem, en vit et en copia un manuscrit.

L'auteur était un chevalier qui faisait partie des contingents de l'Italie méridionale. Jusqu'à Antioche, il a accompagné les Italo-Normands; puis voulant, avant tout, accomplir son vœu, il suit jusqu'à Jérusalem le comte de Toulouse et les Provençaux. L'auteur écrivait presque au jour le jour et devait envoyer des fragments de son œuvre dans son pays comme bulletins.

L'auteur des *Gesta* nous fournit des renseignements sur les relations des croisés avec les Grecs seulement jusqu'à Antioche. Durant la marche sur Jérusalem il est muet à l'égard des Grecs. On peut expliquer ce silence de diverses façons. Peut-être l'auteur s'est-il senti gêné pour raconter la

1. *Loc. cit.*
2. Pour tout ce qui concerne les historiens latins de la première croisade, j'ai beaucoup emprunté au *Cours d'historiographie* que M. Aug. Molinier professe à l'École des Chartes.
3. Cf. Sybel, *Geschichte des ersten Kreuzzüges*, p. 22 et sq.; Hagenmeyer, *Das Verhältniss der Gesta... zu dem Hierosolymita Ekkehards*, dans *Forschungen*, XV, 1875, p. 21 et sq.; cf. aussi la préface de son édition des *Gesta*; Prutz, *Kulturgeschichte d. Kreuz.*, p. 456; Thurot, Études critiques sur les historiens de la première croisade, *Revue historique*, 1876, I, p. 67 et sq.; De Saulcy, *Bibl. de l'Ec. des Ch.*, 1843, IV, p. 302-303.

conduite peu loyale des croisés? Il me paraît pourtant plus probable que la raison de son silence vient tout simplement de son ignorance. L'auteur des *Gesta*, qui ne comptait pas parmi les chefs, a très bien pu ignorer les négociations qui eurent lieu entre Alexis et les chefs de la croisade.

Les *Gesta* sont précieux pour la critique des récits d'Albert d'Aix touchant la croisade de Pierre l'Ermite et celle de Godefroi de Bouillon. L'auteur nous fournit une version assez exacte sur les rapports des croisés et des Grecs à mon avis, il représente l'opinion moyenne de l'armée. Il est hostile aux Grecs à cause des démêlés qu'ils ont eus avec les Latins. Ainsi il accuse sans preuve Alexis de s'être réjoui de la défaite des bandes de Pierre l'Ermite ; il se montre d'ailleurs assez peu favorable à ces dernières. Dans toute cette première partie, il accole souvent au nom du basileus des épithètes injurieuses. A partir de Nicée, il est plus impartial et reconnaît les réels services rendus alors par Alexis aux croisés. Les *Gesta* sont en somme aussi importants pour l'étude des rapports des Grecs et des Latins que pour l'histoire générale de la première croisade.

On possède quatre rédactions des *Gesta*. La rédaction originale est celle des *Gesta* anonymes publiée dans la *Collection des Historiens des Croisades*, sous le titre de *Tudebodus abreviatus*. De cette rédaction découlent : 1° les deux rédactions attribuées à Pierre Tudebodus, prêtre de Sivrai [1]; 2° une rédaction publiée par Mabillon, sous le titre de *Historia Belli sacri* [2], et rééditée dans les His-

1. « Petri Tudebodi sacerdotis Sivracensis historia de Hierosolymitano itinere », éd. dans *H. occ. d. Cr.*, t. III, et Petrus Tudebodus, éd. dans *H. occ. d. Cr.*, t. III.

2. Dans *Musaeum Italicum*, I, 2, 130 et sq., d'après un ms. du Mont-Cassin.

toriens des Croisades, comme *Tudebodus imitatus et continuatus*[1].

Cette dernière rédaction est la seule qui nous ait fourni quelques détails à ajouter aux *Gesta* anonymes.

Raimond d'Aguilers, auteur de l'*Historia Francorum qui ceperunt Jerusalem*, a accompagné à la croisade le comte de Toulouse dont il était chapelain. L'ouvrage de Raimond a été très diversement apprécié[2]. Paulin Paris traite l'auteur de « faussaire dangereux et fanatique maladroit », et Klein a voulu démontrer que c'était simplement un menteur. Sybel a été plus clairvoyant en voyant dans l'ouvrage un factum destiné à justifier la découverte de la Sainte Lance. Il semble bien, en effet, d'après Foucher de Chartres, que Raimond ait joué un rôle bizarre dans cet épisode de la croisade. Quoi qu'il en soit, je crois qu'on s'est montré trop sévère à l'égard de Raimond d'Aguilers. Sa chronique est précieuse pour la connaissance des événements généraux de la croisade, et aussi au point de vue plus particulier de cet ouvrage. Raimond nous donne beaucoup de détails sur les relations d'Alexis et des chefs latins, et il faut à cet égard distinguer deux parties dans son écrit. Dans la première, qui va jusqu'à la prise d'Antioche, l'auteur est nettement hostile à Alexis[3]. On voit clairement qu'il n'est que l'écho des plaintes de Raimond de Saint-Gilles contre l'empereur grec. A partir de la prise d'Antioche, c'est-à-dire à dater du moment où les difficultés, qui s'élevèrent

1. *H. occ. d. Cr.*, t. III.
2. Cf. Sybel, *op. cit.*, p. 15, et Klein, *Raimund von Aguilers*.
3. Voir notamment, c. 3, *H. occ., d. Cr.*, III, 239, ce qu'il dit de la conduite d'Alexis après la prise de Nicée. Sa version est en contradiction formelle avec toutes les autres sources latines.

entre Bohémond et le comte de Toulouse, amenèrent un rapprochement entre ce dernier et Alexis, le récit de Raimond d'Aguilers devient beaucoup plus modéré à l'égard des Grecs. Raimond ne fait pas leur éloge, mais rapporte impartialement les faits. Par sa situation auprès du comte de Toulouse, Raimond était à même d'être bien renseigné; il nous fournit beaucoup de détails sur ce qui se passait au conseil de la croisade. C'est grâce à lui que nous connaissons l'ambassade envoyée par Alexis aux croisés, en 1099, ambassade dont aucune autre source ne parle.

Avec Foucher de Chartres [1] nous arrivons au dernier auteur témoin oculaire de la première croisade; Foucher a écrit les *Gesta Francorum Hierusalem peregrinantium* [2]. Il avait assisté au concile de Clermont et suivit à la croisade Robert Courteheuse et Étienne de Blois. Il devint le chapelain de Baudoin, frère de Godefroi de Bouillon, qu'il accompagna dans sa principauté d'Édesse. Son ouvrage comprend le récit des événements jusqu'en 1127. L'œuvre de Foucher est très importante; c'est le seul auteur qui donne des renseignements sur la véritable cause de la croisade, l'idée d'Urbain II de rétablir la paix en Europe en envoyant combattre contre les Musulmans la féodalité qui ne songeait qu'à ses querelles intestines. En outre, Foucher est, à mon avis, l'auteur le plus impartial à l'égard des Grecs. Il a parfaitement compris la situation vraie d'Alexis et des croisés; il a vu que ceux-ci ne pouvaient rien sans l'aide de l'empereur. Nulle part dans son œuvre nous ne trouvons trace de haine contre les Grecs.

1. Cf. Sybel, *op. cit.*, p. 46 et sq.
2. Éd. *H. occ.*, III, 311 et sq.

Les renseignements fournis par les trois sources que je viens d'étudier ont été repris et fondus dans les ouvrages de Robert le Moine, Guibert de Nogent et Baudry de Bourgueil, qui furent très répandus dès leur apparition. Je passe sans insister sur ces trois auteurs qui ne m'ont rien fourni sur les rapports des Grecs et des croisés, car ils n'ont eu à cet égard aucun renseignement original.

Raoul de Caen, auteur des *Gesta Tancredi Siciliæ regis in expeditione Hierosolymitana ab ipso belli sacri exordio* [1], n'a pas été lui non plus témoin oculaire de la première croisade. Son œuvre pourtant présente plus d'intérêt que les ouvrages précédents. Raoul de Caen, en effet, a écrit l'histoire de la croisade de 1096 à 1108, d'après les récits de Tancrède, qui joua alors un rôle important. Aussi cette œuvre nous fournit-elle de nombreux détails sur les rapports des croisés et des Grecs, et sur les difficultés qui s'élevèrent entre Tancrède et Alexis.

Nous arrivons maintenant à un ouvrage dont l'influence a été considérable dans la formation des légendes qui se sont créées autour de la première croisade ; c'est le *Liber christianæ expeditionis pro erectione, emundatione et restitutione sanctæ Hierosolymitanæ ecclesiæ* [2], écrit par Albert d'Aix. C'est en effet cette œuvre qui a été la principale source de *l'Historia Hierosolymitana*, de Guillaume de Tyr, regardée, jusqu'au milieu de ce siècle, comme le meilleur récit de la première croisade. Sybel est le premier qui ait discuté la valeur de cette source, dont il ne s'est presque pas servi dans son *Histoire de la première croisade*. Malgré

1. Éd. *H. occ.*, III, p. 587 et sq.
2. d. *H. occ.*, IV, p. 265 et sq.

leur justesse, ses théories n'ont pas été admises par tout le monde et ont été très attaquées, en Allemagne surtout.

Nous savons peu de choses sur Albert d'Aix. Il était chanoine d'Aix-la-Chapelle. Jamais il n'est allé en Orient, malgré le désir qu'il en avait ; comme compensation, il a résolu « *memoriæ commendare quæ auditu et relatione nota fierent ab his qui presentes affuissent* [1] ». L'ouvrage va jusqu'en 1121 et s'arrête brusquement à cette date. Le chanoine Bock [2], dont l'opinion était partagée par Wattenbach [3], identifiait l'auteur de *l'Historia* avec un chanoine d'Aix-la-Chapelle, mort le 18 janvier 1192. M. Meyer a combattu cette opinion et a montré que très probablement Albert vivait « dès le temps de la croisade, ce qui ne laisse pas aisément supposer qu'il ait pu vivre à la fin du XII^e siècle [4] ». Nous ne savons rien de plus sur Albert d'Aix.

Dans l'étude qu'il lui a consacrée, Sybel a montré que l'on trouvait chez cet auteur quelques bons détails sur les premières expéditions des croisés, celles de Gottschalk et d'Hemicho, mais que tout ce qui concernait la croisade elle-même était rempli d'erreurs matérielles et de confusion, aussi regarde-t-il Albert d'Aix comme une source de deuxième ordre dont on ne doit user qu'avec méfiance [5].

M. Hagenmeyer, dans son ouvrage sur Pierre l'Ermite, a montré qu'Albert avait utilisé des sources écrites, probablement poétiques. Il est impossible de dire exactement

1. Alb., l. I, c. I, p. 271.
2. *Niederrheinisches Jahrbuch*, herausgegeben von Loersch. Bonn, 1843, p. 42-98.
3. *Deutschlands Geschichtsquellen*, II, 136 (note).
4. Préface du t. IV des *H. occ.*, p. XXII.
5. *Op. cit.*, p. 62 et sq.

lesquelles, car, comme le remarque M. Meyer [1], un des éléments de comparaison, la chanson de geste, manque, et les ressemblances que nous trouvons entre Albert et la *Chanson de Jérusalem*, de Graindor de Douai, ne permettent pas de se prononcer. Graindor s'est servi sans doute de la *Chanson d'Antioche*, de Richard le Pèlerin, mais comme il est postérieur à Albert, il a très bien pu mettre aussi ce dernier à contribution.

M. Kugler [2] a entrepris de réhabiliter Albert d'Aix, et de démontrer que celui-ci avait utilisé outre des renseignements oraux de second ordre, une source écrite, œuvre d'un Lorrain au service de Godefroi de Bouillon. On a fait à cette théorie un reproche justifié [3] : M. Kugler part de « cette hypothèse du journal d'un croisé lotharingien prétendument copié par Albert d'Aix », hypothèse à laquelle il ramène tout, mais qu'il ne démontre jamais.

Faut-il avec Sybel dénier toute valeur à l'œuvre d'Albert? ou doit-on avec Kugler croire tout ce qui n'est pas contredit par les autres sources? A mon avis, ces deux auteurs ont émi des opinions trop absolues. On peut se servir d'Albert d'Aix, mais avec prudence; les faits qu'il avance sont le plus souvent exacts en soi, mais faux quant aux circonstances dont l'auteur les entoure : « Albert est dénué de précision et enclin aux récits merveilleux, mais il est plutôt crédule qu'amplificateur et menteur [4]. » Toutes les fois que j'ai pu

1. *Op. cit.*, p. XXV et XXVI.
2. M. Kugler a consacré divers articles à cette question. Cf. plus loin *Bibliographie*. Il a formulé sa théorie surtout dans *Albert von Aachen*. Cf. aussi Krebs, *Zur Kritik Albert von Aachen*. M. Hagenmeyer admet qu'Albert a utilisé une chronique perdue, *Rev. de l'or. lat.*, 1898, p. 1-2, p. 216.
3. Vercruysse, *Essai critique sur la chronique d'Albert d'Aix*, p. 7.
4. P. Meyer, *op. cit.*, p. XXV.

comparer le récit d'Albert à une autre source, j'ai trouvé dans les événements principaux une certaine concordance. Albert a donc été assez bien informé; mais la plupart de ses sources sont allemandes d'origine; de là, chez lui, une tendance très marquée à grandir plus que de raison le rôle de Godefroi de Bouillon, et à faire en quelque sorte de celui-ci le héros prédestiné qui doit délivrer les Lieux Saints.

Albert a utilisé des sources variées, mais il n'a pas toujours pris la peine de les fondre et de les coordonner; de là, les nombreuses contradictions que l'on peut relever dans son récit [1]; de plus, il a souvent brodé sur les renseignements qui lui étaient fournis. Il sait d'ailleurs se montrer impartial envers les Grecs, il reconnaît les services rendus par Alexis [2], qu'il prend soin de justifier des accusations dont il a été l'objet à la suite de la destruction des bandes de 1101. Aussi, malgré de nombreux défauts, malgré le manque de précision dans la chronologie, on ne doit pas, *a priori*, refuser toute valeur à la chronique d'Albert d'Aix; mais il ne faut s'en servir qu'avec prudence.

Ekkehard d'Aura [3], d'abord moine à Corvey, plus tard abbé de Saint-Laurent d'Urach ou d'Aura, a fait partie de l'expédition de 1101. Il nous a laissé le *Hierosolymita*, qu'il écrivit entre 1114 et 1117. La partie la plus intéressante de

1. Cf. l. IV, c. 8. Il accuse Raimond de Saint-Gilles d'avoir trahi les croisés, et au même livre, c. 46, il lave lui-même Alexis et Raimond de cette accusation.

2. L. II, c. 28.

3. Cf. Sybel, *op. cit.*, p. 57.

Hagenmeyer, Das Verhältniss der Gesta..., *Forschungen*, XV, p. 21 et sq., et préf. à l'éd. du *Hierosolymita*, *passim*.

l'ouvrage est celle où l'auteur raconte les événements dont il a été témoin. Ekkehard se montre d'esprit assez crédule, ajoutant foi à tous les bruits qui couraient dans le camp des croisés, et il est nettement hostile à Alexis. En ce qui concerne les événements antérieurs à son arrivée, il est intéressant surtout pour ceux dont Laodicée fut le théâtre en 1099. Pour cette partie il faut compléter son récit à l'aide de celui d'Orderic Vital.

Le *Libellus de liberatione civitatum Orientis* [1], du génois Caffaro, nous a fourni quelques détails sur les événements dont la Syrie fut le théâtre après la prise de Jérusalem.

Il nous a été conservé un grand nombre de lettres sur la première croisade, et ces documents sont très précieux pour la connaissance des événements. Je mentionnerai : les lettres d'Étienne de Blois à sa femme, particulièrement importantes pour connaître l'opinion des chefs de la croisade favorables à Alexis; une lettre d'Anselme de Ribemont à Manassès, avec des détails curieux sur le rôle des Grecs à Nicée ; puis quelques épîtres des chefs de la croisade au pape, écrites à différentes dates. Toutes ces lettres ont été étudiées par le comte Riant dans son *Inventaire critique des lettres historiques des croisades* [2].

Toute une littérature poétique s'est formée autour de la première croisade. La plupart de ces ouvrages ne présentent aucun fondement historique, et on ne trouve rien à glaner dans la *Chanson des Chétifs* ou dans le *Chevalier au cygne*. Il faut pourtant faire une exception en faveur de la *Chanson*

1. Éd. dans *H. occ.*, t. V.
2. *Archives de l'Orient latin*, t. I, p. 1-234.

*d'Antioche*, œuvre de Richard le Pèlerin, dont nous ne possédons qu'un remaniement de la fin du XIIe siècle, dû à Graindor de Douai. La *Chanson d'Antioche* nous fournit de très bons renseignements sur la vie du peuple dans le camp des croisés, sur les truands qui suivaient l'armée, sur le mode d'approvisionnement, etc. [1].

C) *Sources orientales.* — Les écrivains orientaux ne parlent qu'incidemment des rapports entre Grecs et Turks à partir de 1085. Depuis le moment où les croisés s'établissent en Orient, ils ne s'occupent plus du tout des Byzantins et de leurs guerres avec le sultan d'Ikonium et ne nous fournissent des renseignements que sur la Syrie et les États latins. D'ailleurs, la version orientale des événements de la première croisade est très intéressante à connaître. Les auteurs arabes, quoique très fervents musulmans, n'ont pas pour les chrétiens la haine que l'on pourrait supposer. La plupart d'entre eux sont postérieurs à la première croisade, et écrivent à la fin du XIIe ou au début du XIIIe siècle, mais bien que non contemporains, leurs ouvrages ont une grande importance, car le plus souvent les auteurs se contentent de classer des extraits d'anciennes chroniques qu'ils transcrivent fidèlement.

Parmi les sources orientales de la première croisade, la chronique de Mathieu d'Édesse doit occuper une des premières places [2]. L'auteur était originaire d'Édesse ; nous

1. Cf. P. Paris, La Chanson d'Antioche, dans l'*Histoire litt. de la France*, t. XXV, 519-526 ; *id.*, *Nouvelles études sur la Chanson d'Antioche*, Paris, 1878; G. Paris, La Chanson d'Antioche provençale et la gran Conquista de Ultramar, dans *Romania*, t. XVII, p. 513 et sq.; Pigeonneau, *Le cycle de la croisade et la famille de Bouillon*. Paris, 1877.

2. Éd. Dulaurier, dans *Bib. hist. arménienne*.

ignorons la date de sa naissance. Il dut mourir après l'année 1136, à laquelle s'arrête sa chronique. On a supposé qu'il avait péri lors de la prise d'Édesse, en 1144, par Emad-eddin Zengui, émir de Mossoul. La chronique de Mathieu d'Édesse commence à l'année 952. Pour toute la période qui nous intéresse, Mathieu d'Édesse était à même d'être bien informé, et son ouvrage a une réelle valeur.

Bar Hebræus, ou Aboulfaradj, était originaire de Mélitène; il vivait à la fin du XIII^e siècle [1]. Il est l'auteur d'une histoire universelle écrite en syriaque. L'ouvrage a pour la fin du XI^e siècle une réelle importance, car il a eu de bonnes sources, notamment la chronique de Michel le Syrien [2], dont la version syriaque, qui d'ailleurs existe, est encore en partie inédite.

Ibn-el-Athir [3] est l'auteur de deux ouvrages importants : l'*Histoire des Atabeks de Mossoul*, et une grande chronique, *El Kamel Altevarykh*. Ibn-el-Athir était le fils d'un gouverneur de Mossoul; il naquit en 1160, et mourut en 1233. Ces deux ouvrages sont très importants. Certains passages sont communs à l'histoire des Atabeks et à la chronique, mais un grand nombre de détails, relatifs à la première croisade, ne se trouvent que dans le premier des deux écrits.

Abou'lféda (1273-1331) [4] a composé de longues annales,

1. Éd. Bruns et Kirsch, Leipzig, 1789.
2. Michel le Syrien fut patriarche d'Antioche de 1166 à 1199. On possédait de sa chronique seulement une traduction arménienne. M. Chabot vient de commencer la publication du texte syriaque : Chabot, *La chronique de Michel le Syrien*, texte syriaque et traduction française. Paris, 1900.
3. Éd. *H. or. d. cr.*, t. I.
4. *Id.*

à l'aide d'emprunts faits à des historiens plus anciens, dont quelques-uns sont aujourd'hui perdus. Pour la première croisade, il a beaucoup emprunté à Ibn-el-Athir.

On trouve encore quelques renseignements dans la *Crème de l'histoire d'Alep*, de Kemmal-eddin [1192-1262 (?)], dans Abou'l Modaffer, Ibn Khaldoun, Ibn Khallican et Ibn Moyesser [1].

1. Cf., sur ces divers historiens, Wüstenfeld, *die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke*, Göttingen, 1882, et les préfaces des éditeurs de l'Acad., dans les *Historiens orientaux des croisades*.

# BIBLIOGRAPHIE [1]


Abou'l Féda. *Annales Muslemici*, éd. et trad. Adler. Copenhague, 1790, 3 vol. in-4.

Abou'l Féda. *Géographie*, éd. et trad. Reinaud et de Slane. Paris, 1837-1840, 2 vol. in-4.

Abou'l Modaffer Youssof ibn Kizogkou. Cf. Sibt Ibn Djeuzi.

Albert d'Aix. *Liber christiane expeditionis pro erectione, emundatione et restitutione sancte Hierosolymitane ecclesie* (*Hist. occid. des croisades*, t. IV).

Alexis Comnène. Λογαριχή παλαία καί νεά, éd. Zachariæ a Lingenthal, *Jus græco-romanum*, t. III. Leipzig, 1879. In-8.

Annales Beneventani (*M. G. H.*, *SS.*, t. III).

Annales Januenses (*M. G.*, *SS.*, t. XVIII).

Annales Mellicenses (*M. G.*, *SS.*, t. IX).

Annalista Saxo (*M. G.*, *SS.*, t. VI).

Anne Comnène. 'Αλεξιάς, éd. Schopen et Reifferscheid. Bonn, 1839-1884, 2 vol. in-8.

Anonymi Barensis chronicon (Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*, t. V).

Antioche (La chanson d'), éd. P. Paris. Paris, 1848, 2 vol. in-12.

Ardzrouni (Th.). *Histoire des Ardzrounis*, éd. Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, t. I, Saint-Pétersbourg, 1874. In-8.

Armingaud (J.). *Venise et le Bas-Empire. Histoire des relations de Venise avec l'empire d'Orient* (*Archives des missions scientif. et littér.*, II^e^ série, t. IV. Paris, 1867). In-8.

Ataliatès. 'Ιστορία, éd. Becker. Bonn, 1853. In-8.

Baluze (P.). *Miscellanea, novo ordine digesta et non paucis monumentis ineditis opportunisque animadversionibus aucta, opera ac studio Joan. Dom. Mansi*. Lucæ, 1761-1764, 4 vol. in-fol.


1. Les sources narratives et les recueils d'actes sont indiqués en petites capitales.

Banduri. *Imperium orientale sive antiquitates Constantinopolitanæ in quatuor partes distributæ*. Paris, 1711, 2 vol. in-fol.

Bar Hebraeus. *Chronicum syriacum*, éd. Bruns et Kirsch. Leipzig, 1789, 2 vol. in-4.

Batiffol. *L'abbaye de Rossano*, contribution à l'histoire de la Vaticane. Paris, 1891. In-8.

Id. *Chartes byzantines inédites de la grande Grèce*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, t. X, p. 98 et suiv. Paris, 1890.

Bernoldi. *Chronicon* (*M. G.*, *SS.*, t. V).

Beugnot. *Mémoire sur le régime des terres dans les principautés fondées en Syrie par les Francs* (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 3e série, t. IV et V, 1853 et 1854.)

Bikélas. *La Grèce byzantine et moderne*. Paris, 1882. In-12.

Boué (A.). *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe*. Vienne, 1854. 2 vol. in-8.

Bréhier. *Le schisme oriental du XIe siècle*. Paris, 1899. In-8.

Brosset. *Collection d'historiens arméniens*, traduits. Saint-Pétersbourg, 1874-1876. 2 vol. in-8.

Id. *Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle*, traduite du géorgien. Saint-Pétersbourg, 1849-1851. 2 vol. in-4.

Buchon. *Nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée*. Paris, 1843-44, 2 vol. in-8 et atlas in-4.

Cafaro. *De liberatione civitatum Orientis liber* (*Hist. occ. d. crois.*, t. V).

Casanova. *Numismatique des Danischmendites* (*Revue de numismatique*, t. XIII et XIV. Paris, 1895-96).

Cédrénus. Σύνοψις ἱστοριῶν, éd. de Bonn, 1838-39, 2 vol. in-8.

Chronicon breve Normannicum (Muratori, *Rer. It. SS.*, t. V).

Chronicon Sancti Maxentii, éd. Marchegay et Mabille, dans *Chroniques des églises d'Anjou*. Paris, 1869. In-8.

Chronicon Posoniense, éd. Endlicher, dans *Monumenta Arpadiana*. Sangalli, 1849. In-8.

Chronicon Urspergense (*M. G.*, *SS.*, t. XXIII).

Chronicon Vindocinense, éd. Marchegay et Mabille, dans *Chroniques des églises d'Anjou*. Paris, 1869. In-8.

Chronique dite de Nestor, éd. Léger. Paris, 1884. In-8.

Constantin Porphyrogénète. *De cerimoniis, aulae byzantinae*, libr. II, éd. de Bonn, 1828-30. 2 vol. in-8.

Id. *De thematibus et de administrando imperio*, éd. Bekker. Bonn, 1840. In-8.

Cotelier. *Ecclesiæ græcæ monumenta.* Paris, 1687, 3 vol. in-4.
Couret (A.). *La Russie à Constantinople.* Premières tentatives des Russes contre l'empire grec (865-1116) (*Revue des Questions historiques*, t. XIX, 1876).
Dandolo. *Chronicon Venetum* (Muratori, *Rer. It. SS.*, t. XII).
Defrémery. *Histoire des Seldjoukides* (*Journ. asiatique*, avril-mai 1848).
Id. *Nouvelles recherches sur les Ismaëliens ou Bathéniens de Syrie* (*Journal asiatique*, 5e série, t. III).
Id. *Recherches sur le règne du sultan Seldjoukide Barkyarok* (*Journal asiatique*, 4e série, t. I).
Delarc. *Les Normands en Italie depuis les premières invasions jusqu'à l'avènement de saint Grégoire VII.* Paris, 1883. In-8.
Demetracopoulos. *Bibliotheca ecclesiastica.* Leipzig, 1866. In-8.
Depoin. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise.* Pontoise, 1895. In-4.
Derenbourg Hart. *Ousâma ibn Mounkidh.* Un émir syrien au premier siècle des croisades (1095-1188). Paris, 1886-1892, 3 vol. in-8.
Dieter (K.). *Zur Glaubwürdigkeit der Anna Komnena. I. Der Peitscheneyenkrieg* (1084-1091) (*Byzantin. Zeits.*, 1894).
Döllinger. *Beiträge zur Geschichte der gnötischmanichaischen Sekten.* Münich, 1890, 2 vol. in-8.
Drapeyron. *L'empereur Héraclius et l'empire byzantin au VIIe s.* Paris, 1869. In-8.
Ducange. *Historia byzantina duplici commentario illustrata.* 1. *Familiæ augustæ byzantinae* seu stemmata imperatorum Constantinopolitanorum. 2. *Constantinopolis christiana*, seu descriptio urbis Constantinopolitanæ qualis extitit sub imperatoribus christianis. Paris, 1680. In-fol.
Id. *Les familles d'outre-mer*, éd. Rey (Collection des documents inédits. Paris, 1869).
Dudon de Saint-Quentin. *Historia Normannorum* (Duchesne, *Hist. Norm. script.* Paris, 1619.)
Dulaurier. *Recherches sur la chronologie arménienne technique et historique*, t. I (seul paru). Chronologie technique. Paris, 1859. In-4.
Ekkehard d'Aura. *Chronicon universale* (*M. G.*, *SS.*, t. VII).
Id. *Hierosolymita*, éd. Hagenmeyer. Tübingen, 1877. In-8.
El Makin. *Historia Saracenica*, éd. Erpenius. Leyde, 1625. In-fol.
Engel. *Recherches sur la numismatique et la sigillographie des Normands de Sicile et d'Italie.* Paris, 1882. In-4.
Eustrathios de Thessalonique. Ἐπίσκεψις τοῦ βίου μοναχικοῦ (Migne, *P. G.*, t. CXXXII).

Euthymios Zigabenos. Πανοπλία δογματική (Migne, *P. G.*, t. CXXX).
Fallmerayer, *Geschichte des Kaisertums Trapezunt*. Munich, 1827. In-8.
Id. *Neue Materialien zur Geschichte von Trapezunt*. (Bayer. Akad. 3 class., Abhandlungen, 3 bd., 1843). In-8.
Ferradou (A.). *Des biens des monastères à Byzance*. Bordeaux, 1896. In-8.
Finlay (G.). *A history of Grece, from its conquest by the Romans to the present time* (B.C. 156 to A.D. 1864), éd. Tozer. Oxford, 1877, 7 vol. in-8.
Fischer (K.). *Geschichte des Kreuzzugs Kaiser Friedrichs I.* Leipzig, 1870. In-8.
Fischer (W.). *Beiträge zur hist. Kritik des Leon Diaconos und Michael Psellos* (*Mitteil. d. Instit. fur öster. Geschichtsforschung* (1886), p. 353-377). In-8.
Id. *Studien zur byz. Geschichte des 11ten Jahrh.* Plauen, 1883. In-8.
Id. *Trapezus im 11 und 12 Jahrhundert* (*Mitteil. des Instituts für österreich. Geschichtsforsch.*, 10 (1889)). In-8.
Foucher de Chartres. *Gesta Francorum Jherusalem peregrinantium* (*Hist. occ. d. cr.*, t. III).
Freytag. *Selecta ex historia Halebi*. Paris, 1819. In-8.
Gasquet. *L'empire byzantin et la monarchie franque*. Paris, 1888. In-8.
Gédéon. Ὁ Ἄθως. Constantinople, 1885. In-8.
Georgiadès. Ἡ Θεσσαλία. Athènes, 1881. In-8.
Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum, auctore anonymo (*Hist. occ. d. crois.*, t. III).
Gfrörer. *Byzantinische Geschichten*. Gräz, 1872-1877, 3 vol. in-8.
Id. *Papst Gregorius VII und sein Zeitalter*. Schaffausen, 1859-1861, 7 vol. in-8.
Gibbon. *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, trad. Buchon. Paris, 1843. In-4.
Glykas. Βίβλος χρονική, éd. de Bonn, 1836. In-8.
Green (A.). *La dynastie des Bagratides d'Arménie* (*Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, 1893).
Guibert de Nogent. *Historia Hierosolymitana* (*Hist. occ. d. crois.*, t. IV).
Guillelmus Malmesberiensis. *De gestis pontificum Anglorum* (Migne, *P.L.*, t. CLXXIX.)
Id. *De gestis regum Anglorum*, éd. Stubbs. Londres, 1889. In-8.
Guillelmus Tyrius. *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* (*Hist. occ. d. cr.*, t. I).

Hagenmeyer. *Peter der Eremite*, Leipzig, 1879. In-8.
Id. *Das Verhältniss der Gesta Francorum zu dem Hierosolymita Ekhehards von Aura* (*Forschungen*, XV (1875).
Id. *Der Brief des Kaisers Alexios I Komnenos an den Grafen Robert I von Flandern* (*Byz. Zeits.*, VI (1897).
Id. *Chronologie de la 1re croisade* (*Rev. de l'Orient latin*, 1898, t. VI)
Heinemann (Lothar von). *Geschichte der Normannen in Unteritalien und Sizilien bis zum Aussterben des normannischen Königshauses*, t. I, Leipzig, 1894. In-8.
Hertzberg. *Geschichte der Byzantiner*. Berlin, 1883. In-4.
Heyd. *Histoire du commerce dans le Levant,* trad. française de Furcy Raynaud. Leipzig, 1885. 2 vol. in-8.
Hirsch (F.). *De Italiæ inferioris annalibus sæculi decimi et undecimi*. Berlin, 1864. In-12.
Id. *Byzantinische Studien*. Leipzig, 1876. In-8.
Id. *Amatus von Monte Cassino und seine Geschichte der Normannen* (*Forschungen*, t. VIII, 1868).
Hopf (C.). *Geschichte Griechenlands von Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit* (Ersch et Grüber, *Allgemeine Encyclopædie*, 1re série, t. 85 et 86). In-4.
Ibn el Athir. *Histoire des Atabeks de Mossoul* (*Hist. or. des crois.*, t. II, 2).
Id. *Kamel al Tawarikh* (*Hist. or. d. crois.*, t. I).
Ibn Khaldoun. *Narratio de expeditionibus Francorum in terras Islamismo subjectas*, éd. Tornberg. Upsal, 1840. In-8.
Ibn Khallican. *Biographical Dictionary*, trad. de Slane. Londres, 1843-1871, 3 vol. in-8.
Ibn Moyesser. *Extraits de l'histoire d'Égypte* (*Hist. or. d. crois.*, t.III.)
Jean d'Antioche. Λόγος περὶ τοῦ ὅτι τα μοναστήρια διά δωρεῶν λαμβάνοντες, ἔιτε, ἀρχιερατικῶν εἴτε βασίλικῶν καὶ ἐκ τῶν μοναστερίων κέρδη ἔχοντες ἀστεβοῦσιν (Migne, *P.G.*, CXXXII.)
Jirecek. *Geschichte der Bulgaren*. Prague, 1876. In-8.
Id. *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe*. Prague, 1877. In-8.
Kalligas. Μελέται καὶ λόγοι. Athènes, 1882. In-8.
Karapet Ter Mkrttschian. *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreiche und verwandte Ketzeriche Erscheinungen in Armenien*. Leipzig, 1893. In-12.
Κεκαυμένου στρατεγίκον, éd. Wasiliewsky et Sernstedt. Saint-Pétersbourg, 1896. In-8.
Kemal eddin. *Extraits de l'histoire d'Alep*, dans Defrémery, *Mélanges d'histoire orientale*. Paris, 1849. In-8.

Klein. *Raimund von Aguilers*. Berlin, 1882. In-8.
Krebs. *Zur Kritik Alberts von Aachen*. Tübingen, Inaug. Diss. Munster, 1881. In-8.
Krumbacher. *Geschichte der Byzantinischen Litteratur*, 2e éd. Munich, 1897. In-8.
Kugler. *Albert von Aachen*. Stuttgart, 1885. In-8.
Id. *Boemund und Tankred, Fürsten von Antiochen*. Tubingen, 1862. In-12.
Id. *Geschichte der Kreuzzüge*. Berlin, 1880. In-8.
Id. *Kaiser Alexius und Albert von Aachen* (*Forschungen*, t. XXIII, 1883).
Id. *Komnenen und Kreuzfahrer* (Sybel's *Histor. Zeitschrift*, t. XIV, 1888).
Id. *Peter der Eremite und Albert von Aachen* (Sybel's *Hist. Zeitschrift*, t. IV (1878).
Labarte. *Le palais de Constantinople et ses abords. Sainte-Sophie, le Forum Augusteum, et l'Hippodrome tels qu'ils existaient au Xe siècle*. Paris, 1861. In-4.
Land. *Analecta Syriaca*. Leyde, 1875. In-4.
Langlois (V.). *Collection d'historiens arméniens*. Paris, 1877. 2 vol. in-4.
La Porte du Theil. *Notice d'un manuscrit du Vatican* (*Notices et extraits des manuscrits*, t. VIII).
Le Barbier (E.). *Saint Christodoule et la réforme des couvents grecs au XIe siècle*. Paris, 1863. In-16.
Lebeau. *Histoire du Bas-Empire*, éd. Saint-Martin et Brosset. Paris, 1824-1826, t. XV. In-8.
Lécrivain (Ch.). *Les soldats privés sous le Bas-Empire* (*Mél. d'arch. et d'hist. de l'École française de Rome*, 1890).
Id. *Le sénat Romain depuis Dioclétien à Rome et à Constantinople* (*Bibliothèque des Écoles françaises de Rome et d'Athènes*, fasc. 52. Paris, 1884).
Léger. *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'à l'année 1894*. Paris, 1895. In-12.
Lenormant. *La Grande Grèce*. Paris, 1884, 3 vol. in-8.
Lequien. *Oriens christianus*. Paris, 1740, 3 vol. in-fol.
Lucius. *De regno Dalmatiæ et Croatiæ*. Amsterdam, 1666. In-fol.
Lupus Protospatharius. *Chronicon* (Pertz, *M. G.*, *SS.*, t. V).
Martinov (Le P.). *Annus ecclesiaticus græco slavicus*. Bruxelles, 1863. In-fol.
Mathieu d'Edesse. *Chronique*, éd. Dulaurier. Paris, 1858. In-8.
Michel le Syrien. *Chronique* (*Histor. armén. des crois.*, t. I).

Miklosich et Müller. ACTA ET DIPLOMATA GRÆCA MEDII ÆVI SACRA ET PROFANA. Vienne, 1860-1890, 6 vol. in-8.
Miller. *Catalogue des manuscrits grecs de l'Escurial.* Paris, 1848. In-4.
Monnier (H.). *Études byzantines. L'épibolè* (*Nouvelle revue historique du droit français et étranger*, t. XVI, XVIII et XIX. Paris, 1892, 1894, 1895).
Mordtmann. *Esquisse topographique de Constantinople,* publiée par F. de Mély. Lille, 1892. In-4.
Id. Ἱστορικὰ ἔγγραφα περὶ τοῦ Ἄθω, dans Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλλην. φιλολ. σύλλογος. Ἀρχαιολογικὴ ἐπιτροπή. Παράρτημα τοῦ κ'-κβ' τόμου. Constantinople, 1892. In-8.
Id. *Plombs byzantins de la Grèce et du Péloponèse* (*Revue archéologique*, nouvelle série, t. 33 et 34, 1877).
Muralt. *Essai de chronographie byzantine* (1057-1453). Bâle et Genève, 1871. 2 vol. in-8.
NAPOLETANI REGII ARCHIVII MONUMENTA, EDITA ET ILLUSTRATA. Naples, 1845-1861, 6 vol. in-4.
Neumann (C.). *Griechische Geschichtschreiber und Geschichtsquellen im 12 Jahrhundert.* Leipzig, 1888. In-8.
Id. *Die Weltstellung der byzantinischen Reiches vor der Kreuzzügen.* Leipzig, 1894. In-8.
NICOLAS DE MÉTHONE. *Vie de saint Meletios*, éd. Wasiliewsky. Saint-Pétersbourg, 1886. In-8.
ORDERIC VITAL. *Historiæ ecclesiasticæ* lib. XIII, éd. Le Prévost et Delisle. Paris, 1838-1865. 5 vol. in-8.
Oster (E.). *Anna Komnena.* 3 Progr. Rastatt, 1868, 1870, 1871. In-8.
OUSAMA IBN MOUNKIDH. Cf. Derenbourg.
Ouspensky. *Formation du second empire bulgare* (*Mémoires de l'Université d'Odessa*, 1879, t. 27).
Id. *Le mouvement philosophique et théologique à Byzance au XI*e *et au XII*e *siècle* (*Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, 1891, septembre).
Id. *Étude sur la composition et les manuscrits du Synodikon* (*Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, 1891, avril).
Id. *Le procès d'hérésie de Jean Italos* (*Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople,* t. II, 1897). In-8.
Papadopoulos Kerameus. Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας. Saint-Pétersbourg, 1891. In-8.
Paparrigopoulos. Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους. Athènes, 1865-1874, 5 vol. in-8.
Petroff. *Constantin Bodin* (*Mélanges Lamansky*. Saint-Pétersbourg, 1883). In-4.

Pierre Diacre, *Chronica monasterii Casinensis* (*M. G., SS.*, t. VII).
Prachter. *Antique Quellen des Theophilactos von Bulgarien* (*Byz. Zeits.*, t. I, 1892).
Prodrome (Th.). *Vie de saint Meletios*, éd. Wasiliewsky. Saint-Pétersbourg, 1886. In-8.
Prutz. *Kulturgeschichte der Kreuzzüge*. Berlin, 1883. In-8.
Psellos (Michel). Βυζαντινῆς ἱστορίας ἑκατονταετηρίς, éd. Sathas, Μεσ. βιβλιοθ., t. IV (1874). In-8.
Id. Ἐγκώμιον εἰς τόν ὁσιώτατον κυρ. Κωνσταντῖνον πατριάρχην Κωνσταντινουπόλεως τόν Λειχούδην, éd. Sathas, Μεσ. βιβλιοθ., t. IV (1874). In-8.
Id. *Discours à Alexis Comnène* (*Hist. gr. d. cr.*, t. I).
Racki. *Lutte des Slaves méridionaux pour leur indépendance* (*Borba jaznich Slobena.....*, Agram, 1875).
Id. Documenta historiæ Chroatiæ periodam antiquam illustrantia. (*Monumenta spectantia ad historiam Slavorum meridionalium*, t. VII, Agram, 1877).
Raimond d'Aguilers. *Historia Francorum qui ceperunt Jerusalem* (*H. occ. d. cr.*, t. III).
Rambaud. *L'empire byzantin au Xe siècle. Constantin Porphyrogénète*. Paris, 1870. In-8.
Id. *Michel Psellos* (*Revue historique*, t. III, 1877).
Ramsay. *The historical geography of Asia minor*. Londres, 1890. In-8.
Raoul de Caen. *Gesta Tancredi, Siciliæ regis, in expeditione Hierosolymitana* (*Hist. occ. d. cr.*, t. III).
Reinaud. Extraits des historiens arabes, relatifs aux croisades. Paris, 1829. In-8.
Rey. *Les colonies franques de Syrie aux XIIe et XIIIe siècles*. Paris, 1883. In-8.
Id. *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie* (Collection des documents inédits. Paris, 1871). In-4.
Rhallès et Potlès. Σύνταγμα τῶν κανόνων. Athènes, 1852-1859. 6 vol. in-8.
Riant. Alexii Comneni imp. ad Robertum I, Flandriæ comitem, epistola spuria. Paris, 1879. In-8.
Id. *Inventaire critique des lettres historiques des croisades* (*Archives de l'Orient latin*, t. I. Paris, 1880).
Id. *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des croisades*. Paris, 1865. In-8.
Robert le Moine. *Historia Hierosolymitana* (*Hist. occ. d. cr.*, t. III).
Röhricht. *Regesta regni Hierosolymitani*. Innsbrück, 1893. In-8.
Id. *Beiträge zur Geschichte der Kreuzzüge*. Berlin, 1874-1878, 2 vol. in-8.
Id. *Quellenbeiträge zur Geschichte der Kreuzzüge* (*Jahresbericht über die Louisenstadt. Realschule*. Berlin, 1875. In-4).

Id. *Geschichte des Königreichs Jerusalem*. Innsbrück, 1898. In-8.
Romuald de Salerne. *Chronicon* (*M. G., SS.*, t. XIX).
Rössler. *Romanische studien*. Leipzig, 1871. In-8.
Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*. Paris, 1862, 2 vol. in-8.
Saint-Martin. *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*. Paris, 1818-1819, 2 vol. in-8.
Sakkelion. *Documents inédits de la Bibliothèque de Patmos*. Décret d'Alexis Comnène portant déposition de Léon, métropolitain de Chalcédoine (*Bulletin de correspondance hellénique*, II, 1878).
Samuel d'Ani. *Tables chronologiques*, éd. Brosset, *Collection d'hist. arméniens*, t. I.
Schlumberger (G.). *Les Iles des Princes*. Paris, 1884. In-12.
Id. *Sigillographie de l'Empire byzantin*. Paris, 1884. In-4.
Id. *Un empereur byzantin au X^e^ siècle. Nicéphore Phocas*. Paris, 1890. In-4.
Id. *L'épopée byzantine à la fin du XI^e^ siècle*. Paris, 1896. In-4.
Id. *Deux chefs normands des armées byzantines au XI^e^ siècle* (ext. de la *Rev. hist.*, 1881).
Schwartz. *Die Feldzüge Robert Guiscard's gegen das byzantinische Reich*. Fulda, 1854. In-4.
Seger. *Byzantinische historiker des 10 und 11 Jahrhundert. Nikephoros Bryennios*. Diss. inaug. Münich, 1888. In-8.
Sibt Ibn al Djeuzi. *Mirât ez Zénam* (*Hist. or. d. cr.*, t. III).
Sigebert de Gembloux. *Chronographia*, éd. Bethmann (*M. G., SS.*, t. VI).
Simonsfeld. *Kurze Venetianer Annalen* (*Neues archiv*, t. I).
Skylitzès. *Chronique*, éd. de Bonn, 1838-1839. In-8.
Suger. *Vita Ludovici regis*, éd. A. Molinier. Coll. Textes, fasc. 4. Paris, 1887. In-8.
Sybel (H. von). *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, 2^e^ éd. Leipzig, 1881. In-8.
Synodikon pour le premier dimanche de carême, éd. Ouspensky. Odessa, 1893. In-8.
Tafel et Thomas. *Urkunden zur aelteren Handels- und Stadtsgeschichte der Republik Venedig* (*Fontes rerum austriacarum*, *Diplomata et acta*, t. XII). Vienne, 1856-1857. 3 vol. in-8.
Tchamtchiam. *Histoire d'Arménie*. Venise, 1784-1786, 2 vol. in-4.
Ter Mikelian (Arsak). *Die armenische Kirche im byzantinischen Kaiserreiche*. Leipzig, 1893. In-12.
Theophylacte. Παιδεία βασιλικὴ πρὸς τὸν Πορφυρογεννήτον Κωνσταντῖνον (Migne, *P. G.*, CXXVI).
Id. Epistolæ (Migne, *P. G.*, CXXVI).

Tomaschek (W.). *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter. I. Die Küstengebiete und die Wege der Kreuzfahrer* (extrait des *Sitzungsberichte der K. Akad. der Wissensch. in Wien*, Phil.-hist. Cl. Vienne, 1891). In-8.

Thurot (H.). *Études critiques sur les historiens de la première croisade* (*Revue historique*, t. I, 1876).

Trinchera. *Syllabus græcarum membranarum* quæ partim Neapoli, etc., partim in Casinensi cœnobio ac Cavensi, etc., etc., nunc tandem aduitente impensis Fr. Tr. Neapol. archivio præfecto, in lucem prodeunt. Naples, 1865. In-4.

Vercruysse (F.). *Essai critique sur la chronique d'Albert d'Aix.* Liège, 1889. (Ext. des *Annales de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles*, tom. I, fasc. I, n° 2.)

Wasiliewsky. *Byzance et les Petchénègues* (*Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, 1872, novembre et décembre, t. 164).

Id. *Matériaux pour servir à l'histoire privée des Byzantins* (*Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, 1879, t. 202, I et II; 1880, t. 210, III et IV).

Id. *La droujina varango-russe et varango-anglaise à Constantinople, aux X^e^, XI^e^ siècles* (*Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, 1874, février et mars 1878, t. 176, 177 et 178).

Id. *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin du XI^e^ siècle*, d'après un ms. grec inédit du XV^e^ s. (*Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, juin, juillet, août 1881, t. 215 et 216).

Weil (G.). *Geschichte der Chalifen*. Mannheim, 1846-1851. 3 vol. in-8.

Wilken. *Rerum ab Alexio I, Joanne et Manuele Comnenis gestarum libri IV*. Heidelberg, 1811. In-8.

Id. *Geschichte der Kreuzzüge*. Leipzig, 1807-1832, 7 vol. in-8.

Wilmans. *Ueber die Quellen der Gesta Roberti Wiscardi des Guillelmus Apuliensis* (Pertz, *Archiv*, X).

Wollf (A.). *Kœnig Balduin I von Jerusalem*. Kœnigsberg, 1884. In-8.

Wüstenfeld. *Geschichte der Fatimiden Chalifen*. Gœttingen, 1881. In-8.

Zachariæ a Lingenthal. *Geschichte des griechisch-rœmischen Rechts.* Berlin, 1892. In-8.

Id. *Jus græco-romanum*. Leipzig, 1870, t. III. In-8.

ZONARAS. *Epitomæ historiarum*, éd. de Bonn, 1897, t. III. In-8.

# ESSAI

SUR LE

# RÈGNE D'ALEXIS I<sup>ER</sup> COMNÈNE

(1081-1118)

---

## CHAPITRE I<sup>er</sup>

### L'EMPIRE BYZANTIN DEPUIS LA MORT DE BASILE II

(1025-1108.)

De la mort de Basile II à l'avènement d'Alexis Comnène, l'empire byzantin traverse une des phases les plus graves de son existence. Le Bulgaroctone est le dernier représentant de cette race d'empereurs vigoureux et énergiques, qui, comme les Phocas et les Tzimiscès, surent relever pour un temps la fortune chancelante de Byzance. Les successeurs de Basile furent les uns des favoris à qui le caprice d'une Zoé donna le pouvoir impérial, les autres des généraux heureux, le plus souvent sans talent. On voit défiler sur le trône les amants successifs d'une Porphyrogénète qui va jusqu'à donner place dans son palais à la maîtresse de son mari et à partager avec elle les honneurs impériaux[1]. Tous ces empereurs sont des incapables, occupés seulement de misérables intrigues de palais ou, comme Michel VII, de discussions théologiques et philosophiques. Les basileis qui

1. Zonar., XVII, 21, 618 et sq.

font preuve d'habileté sont bientôt renversés. Isaac Comnène, pour des raisons mal connues, abdique au bout de deux ans de règne, et Romain Diogènès, à son retour de captivité, voit tout l'État se soulever contre lui.

Durant cette période de décadence, on voit, au contraire, croître et grandir autour des frontières de l'empire des puissances plus jeunes et plus vigoureuses, qui saisissent toutes les occasions favorables pour venir prendre leur part des dépouilles du grand corps byzantin. La lutte soutenue par Byzance, en Europe contre les Petchénègues et les Normands, en Asie contre les Turks Seldjoukides, remplit la plus grande partie du xie siècle. A chacun des progrès de l'un de ces ennemis correspond un recul de la puissance grecque.

L'empire connaissait dès longtemps les Petchénègues. Ce peuple barbare, de même race que les Turks[1], entretenait avec Byzance des relations déjà anciennes. Établis depuis le ixe siècle dans la Valachie actuelle et dans les plaines de la Russie méridionale, les Petchénègues s'étendaient du Danube aux rives du Don[2]. Ils enveloppaient le thème de Cherson, point le plus avancé des possessions byzantines sur la mer Noire. Leurs relations avec les Grecs étaient constantes. Les Petchénègues « étaient les commissionnaires du riche comptoir byzantin de Cherson pour tout l'intérieur du continent, pour la Russie, la Khazarie, la Zichie, etc.[3] ». Aussi Constantin Porphyrogénète conseillait-il à son fils de maintenir avec eux des relations amicales[4]. Un changement considérable fut apporté à leur situation vis-à-vis de l'em-

1. Cf. Wasiliewsky, Byzance et les Petchénègues (*J. du Min. de l'Instr. publ. russe*, t. 164, p. 122).

Tous les témoignages contemporains montrent que les Petchénègues étaient encore très sauvages au xie siècle. Aussi Gibbon a-t-il certainement fait erreur en écrivant « qu'ils avaient acquis dans l'art de la guerre ce qu'ils avaient perdu du côté de la sauvagerie », *op. cit.*, c. 48, p. 335.

2. Sur les relations des Petchénègues et de Byzance aux ixe et xe siècles, cf. Rambaud, *L'Emp. byz.*, p. 393; Gfrörer, *Byzant. Geschichte*, t. III, p. 474 et sq.

3. Schlumberger, *Sigill. byz.*, p. 235.

4. *De adm. imp.*, I, vi, 71.

pire par la conquête de la Bulgarie. Les conséquences de cet événement furent de telle importance que l'on a pu dire que la soumission de la Bulgarie, en détruisant l'équilibre politique au Nord, avait été nuisible à Byzance. Les Petchénègues, qui maintenaient en paix les peuples voisins, russes[1] et hongrois, constituèrent le centre de cet équilibre, tant qu'ils ne furent pas les voisins immédiats de l'Empire[2]. Les succès de Tzimiscès dans la Bulgarie orientale[3] amenèrent les troupes grecques jusque sur les bords du Danube. Les Petchénègues se trouvèrent alors en contact immédiat avec les provinces byzantines, et leurs hordes, profitant de l'affaiblissement du pouvoir central, ne tardèrent pas à passer le Danube pour s'établir en territoire grec. La première immigration que nous trouvons mentionnée dans les chroniques eut lieu sous Constantin Monomaque. A la suite de divisions intestines, un parti de Petchénègues vint demander asile au basileus, qui commit l'imprudence de leur confier trois forteresses sur les bords du Danube, et les chargea d'assurer la sécurité des frontières[4].

Les guerres continuelles entre les barbares, établis sur le territoire grec, et ceux de la rive gauche du Danube amenèrent bientôt de fréquentes invasions dans les provinces byzantines, et le territoire occupé par les Petchénègues s'agrandit peu à peu. Les populations ainsi implantées étaient très sauvages et restèrent encore longtemps barbares; les témoignages abondent à cet égard[5]. Le gouvernement byzantin épuisa tous les moyens

1. *Chron. de Nestor*, éd. Leger, p. 51 et sq.; cf. Rössler, *Romanische Studien*, Leipzig, 1871, p. 321; Wasiliewsky, *op. cit.*, Append. II, p. 229; Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, p. 735.
2. Cf. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 118-119.
3. Cf. Schlumberger, *L'épopée byz. au XI<sup>e</sup> siècle*, p. 88 et sq.
4. Cédrén., II, 583-584.
5. Cf. Théophylacte, Λόγος εἰς τὸν αὐτοκράτορα Ἀλέξιον τὸν Κομνηνόν; Migne, *P. G.*, p. 287 et sq.; Nik. Chon., *Vie de Manuel Comnène*, p. 124; N. Grég., I, 37.

Les auteurs occidentaux parlent avec effroi des populations barbares des bords du Danube. Cf. *Ann. Mellicenses*; Pertz, *SS.*, IX, 640.

pour civiliser les Petchénègues. La conversion d'un certain nombre d'entre eux, sous Constantin Monomaque [1], leur enrôlement dans l'armée grecque [2], rien n'y fit. Les infiltrations continuelles de hordes venant de la Russie méridionale empêchaient l'œuvre civilisatrice entreprise par Byzance d'aboutir. Prenant peu à peu conscience de leurs forces, les Petchénègues devenaient plus audacieux et pénétraient plus avant dans l'intérieur des terres, si bien qu'un moment vint où ils occupèrent tout le pays entre le Balkan et le Danube. Dès lors, ils poussèrent leurs courses aventureuses au cœur même de l'Empire; en 1064, ils envahissent la Thrace et la Macédoine, et viennent jusqu'aux portes de la capitale. La situation paraît alors si désespérée qu'on songe un moment à la cour, comme jadis au temps d'Héraclius [3], à quitter l'Europe [4].

Byzance tremblait devant ces alliés dangereux; pour obtenir un peu de tranquillité, elle dut payer un tribut et faire chaque année de riches présents aux Petchénègues [5]. En 1074, sous Michel VII, on songea à diminuer les subsides; une révolte générale faillit éclater [6], et l'on dut revenir à l'ancien ordre de choses. Même en paix avec les barbares, l'empire ne pouvait compter sur leur fidélité. Attaliatès [7] nous apprend que lors de la campagne contre les Turks, qui devait se terminer par la lamentable défaite de Romain Diogénès, un corps de Petchénègues passa à l'ennemi quelques instants avant la bataille. Bien heureux encore étaient les basileis, quand les généraux qu'ils envoyaient combattre les Petchénègues ne se mettaient pas à leur tête pour attaquer et dévaster l'empire, comme le fait arriva plus d'une fois [8].

1. Cédrén., II, 584.
2. *Id.*, 588.
3. Cf. Drapeyron, *L'empereur Héraclius*, p. 137.
4. Att., p. 84.
5. Att., p. 204-205.
6. *Id.*
7. Att., p. 157.
8. Att., p. 207-208.

La période de troubles et de guerres civiles, qui s'étend de 1078 à 1081, favorisa singulièrement le développement de la puissance des Petchénègues. Les divers compétiteurs au trône impérial, pour s'appuyer sur eux, les invitèrent presque au pillage de l'Empire. On les vit passer d'un camp à l'autre et, s'attachant à la fortune de celui qui les payait le mieux, commencer par attaquer Bryennios, puis s'unir à lui contre Botaniatès. Sous le règne de ce dernier, ils traversèrent plus d'une fois le Balkan et combattirent les troupes impériales conduites par Alexis Comnène [1].

En résumé, on peut dire qu'au moment où Comnène allait s'emparer du pouvoir, l'empire avait perdu tout le fruit des conquêtes de Tzimiscès dans la Bulgarie orientale [2], car les Petchénègues étaient établis depuis les pentes de la chaîne des Balkans, au nord, jusque vers le Danube.

Dans la Bulgarie occidentale, les résultats de la politique du Bulgaroctone se trouvaient aussi singulièrement compromis. On ne connaît pas exactement les conditions dans lesquelles s'était opérée la réunion de la Bulgarie à l'Empire. Il est probable que Basile avait respecté une partie des privilèges du clergé et de la noblesse [3]. Mais le gouvernement grec ne se montra pas fidèle aux engagements pris alors. Ainsi l'acte de Basile [4], conservant à l'Église bulgare ses privilèges et son indépendance, était certainement violé, puisque l'Église n'avait plus de patriarche, mais un archevêque grec [5]. Il ressort clairement du peu de documents qui nous sont parvenus qu'il y avait eu, de la part des Byzantins, une tentative d'hellénisation. L'ancien

1. Cf. p. 37.
2. Cf. Drinov, *Les Slaves méridionaux et Byzance au X<sup>e</sup> siècle*, p. 108, et Schlumberger, *L'épopée byz.*, p. 179.
3. Cf. Jirecek, *Geschichte der Bulgaren*, p. 209 et sq.
4. Cet acte est vidimé dans un chrysobulle de Michel Paléologue, de l'année 1272. Cf. Zachariae a Ling., *Jus. græc.-rom.*, III, p. 319.
5. Le successeur de l'archevêque, établi en 1020 par Basile, appartient au clergé de Constantinople. Cf. Zachariæ, *Beiträge zur Gesch. d. Bulg. Kirche*, p. 22.

empire bulgare avait été divisé en thèmes, et nous trouvons mentionnée, dans les lettres de Théophylacte, toute la série des fonctionnaires ordinaires des thèmes, ducs, stratèges, receveurs d'impôts, etc.[1]. Mais le travail d'assimilation entrepris par Byzance n'avait point abouti; l'esprit bulgare, très vivace, résistait à l'esprit grec, et l'hellénisme n'avait pu triompher. L'amour de l'indépendance était resté très vif chez toute la population de race bulgare. Le pays tout entier s'était soulevé, en 1040, à la voix de Pierre Deljan[2], et Maniakès, lors de sa révolte, comptait sur l'appui des Bulgares[3].

A la fin du XIe siècle, le sentiment général était encore très contraire aux Byzantins. Nous trouvons des témoignages frappants de cette hostilité entre Grecs et Bulgares dans les lettres de Théophylacte. Toute la correspondance de l'archevêque d'Ochride est remplie d'injures à l'égard de ses ouailles slaves : « Je sens le moisi, écrit-il, comme eux (les Bulgares) sentent le cuir de mouton[4]. » Ailleurs, rappelant la doctrine d'Empédocle[5], il s'écrie : « La haine donne naissance à des têtes sans tronc, et ici le désordre a donné naissance à une quantité de troncs sans têtes, car chaque Ochridéen n'est-il pas un être sans tête ne sachant honorer ni Dieu ni l'homme? C'est avec des monstres pareils que je suis obligé d'être en relations. » Et il ajoute : « Avec des forces créatrices quelconques, il faut renoncer à l'espérance d'appliquer une tête à ces troncs. » Dans la même lettre, Théophylacte se compare à l'aigle de Zeus assailli par des

1. Cf. Jirecek, *op. cit.*, p. 202.
2. Cédrén., II, 531.
3. *Id.*, p. 540-541. Cf. Jirecek, *op. cit.*, p. 205.
4. ἀπόζων σαπρίας, ὡς ἐκεῖνοι τοῦ τῶν κωδίων γράσου. Migne, *P. G.*, CXXVI, ep. 1, p. 504.
5. Empédocle d'Agrigente, né vers 490 av. J.-C., considérait la terre, l'air, l'eau et le feu comme l'origine des choses. Il leur adjoignait, comme principes supérieurs, l'amour et la haine. Les périodes de formation étaient basées, d'après lui, sur ce que chaque principe triomphait tour à tour. Les différentes parties des plantes et des animaux se sont formées séparément. Au début, la tête, les yeux, les bras étaient des êtres indépendants.

grenouilles croassantes [1]. Dans une lettre adressée à Nicéphore Bryennios, gendre d'Alexis Comnène, l'archevêque d'Ochride parle de la nature bulgare, *mère de toute méchanceté* [2].

On pourrait multiplier les citations qui trahissent cette animosité; toutes les lettres de Théophylacte nous révèlent l'hostilité des évêques, du clergé, des paysans contre les Grecs. L'archevêque se plaint à tous ses correspondants de la tristesse et de l'ennui qu'il ressent à vivre au milieu de ces sauvages. On peut, dès lors, facilement juger, par réciprocité, des sentiments qui devaient animer les Bulgares contre leurs oppresseurs. C'est là ce qui fait le grand intérêt de la correspondance de Théophylacte, où nous trouvons un écho de la protestation nationale de la Bulgarie contre le joug de l'étranger. Cet état d'esprit de la population de toute la partie occidentale de l'Empire nous permet de comprendre, comme on le verra plus loin, la rapide réussite de l'expédition de Robert Guiscard qui vit beaucoup d'entre les Bulgares se ranger autour de lui par haine des Byzantins.

Sur la frontière occidentale, les Croates et les Serbes avaient profité de la décadence de l'Empire pour rompre tous les liens qui les rattachaient à Byzance. Le royaume croate était arrivé avec Zvonimir à l'apogée de sa puissance et, en 1076, à Spalatro, deux légats de Grégoire VII avaient couronné Zvonimir roi de Croatie [3].

La Serbie du sud, conquise en partie par Basile le Bulgaroctone, n'était pas soumise. Elle était gouvernée par Constantin Bodin, un des chefs de l'insurrection de 1071. A la suite d'une répression vigoureuse, Bodin, fait prisonnier, avait été enfermé au couvent de Saint-Serge, à Constantinople, puis, un peu plus tard, confié à Isaac Comnène, nommé alors duc d'Antioche. Il avait été, peu après, délivré par des Vénitiens soudoyés par son père; revenu dans sa patrie, il avait profité des divisions intes-

1. Ep. 1, p. 308-309.
2. Ep. 41, p. 444.
3. Baronius, *Ann. eccl.*, ad an. 1076. Lucius, *De regno Dalmatiæ et Croatiæ*, l. II, c. x, p. 85. Cf. Gfrörer, *op. cit.*, t. II, p. 235 et sq.

tines de l'Empire pour se faire reconnaître comme roi. Lors de l'avènement d'Alexis, il gouvernait tranquillement. Il était allié de l'Empire; mais, dès le premier revers, il devait trahir [1].

Nous arrivons maintenant aux possessions byzantines situées sur les côtes de l'Adriatique. La question des rapports du thème de Dalmatie avec Byzance, au xie siècle, est fort embrouillée. Déjà « Basile Ier avait autorisé les villes dalmates à payer aux Slaves, pour avoir la paix, ce qu'elles payaient autrefois à l'Empire. Elles devaient seulement donner *quelque petite chose* au stratège, βραχύ τί δίδοσθαι τῷ στρατήγῳ, en témoignage de leur soumission au Basileus ou à son représentant [2] ». En 998, l'empereur, reconnaissant sans doute le fait accompli, avait accordé au doge de Venise le titre de *Dux Dalmatiæ*, et l'avait chargé de l'administration comme patrice et proconsul [3]. Il se produisit, dans les années qui suivirent, toute une série d'attaques des Croates contre les villes de l'Adriatique. En 1018, Venise, sous le doge Otton Orseolo, eut à combattre le prince croate Crésimir II, qui avait attaqué Zara et d'autres villes dalmates [4]. Rački [5] et Wasiliewsky [6], se basant sur les actes de donations faites par les souverains croates à Zara, pensent que, dès 1010, Venise avait perdu les villes dalmates et qu'elle combattit, en 1018, pour rentrer en leur possession. Après les victoires de Basile II en Bulgarie, les Croates se soumirent volontairement [7]. En 1057, Byzance a encore des droits, car, à cette date, nous trouvons une expédition du stratège byzantin de Bari qui fait prisonnière

1. Presb. Diocl., éd. Lucius, p. 299 et sq.; Skylit., p. 714-718; Zon., XVIII, 17, 713, donne la troisième année de Michel, c'est-à-dire l'année 1073-1074; Lucius, *De regno Dalmatiæ*, l. II, ch. IX, p. 85; Petroff, *Constantin Bodin*, p. 246 et sq.; Gfrörer, *op. cit.*, t. II, p. 274.
2. Cf. Rambaud, *op. cit.*, p. 178.
3. Rački, *Borba slovena...*, p. 92.
4. Dandolo, éd. Murat., *Rer. it. scrip.*, XII, 236; Lucius, *op. cit.*, l. II, ch. VIII, p. 76 et sq.
5. *Loc. cit.*
6. Cf. Conseils et écrits d'un grand seigneur byzantin au xie siècle (*J. du Min. de l'Instr. publ. russe*, 1881, juillet, t. 216, p. 160 et sq.).
7. Cédrén., II, 476.

la femme de Crésimir II et l'envoie à Constantinople [1]. Wasiliewsky croit qu'alors Crésimir gouvernait en qualité de stratège et patrice [2]. Quelques années auparavant, en 1050, Venise aurait repris Zara et plusieurs autres villes [3].

Nous ne savons plus rien jusqu'en 1075. A cette date, Venise intervient pour interdire aux villes dalmates d'accueillir les Normands sur leur territoire [4]. Il me paraît probable que Venise avait alors repris les villes du littoral. Son autorité ne devait pas, d'ailleurs, être très forte, car nous verrons Raguse prendre contre la République le parti de Robert Guiscard.

Je parle plus loin des rapports de l'Italie avec l'Empire durant la période qui nous occupe et des conquêtes des Normands. Il suffira de dire ici que, lors de l'avènement d'Alexis Comnène, Byzance ne possédait plus rien en Italie, et que déjà les Normands préparaient leur descente sur les côtes d'Illyrie.

Sur toutes leurs frontières d'Europe, les Byzantins avaient reculé. La situation de l'Empire, en Asie Mineure, n'était pas meilleure, et partout les Grecs avaient battu en retraite devant les Seldjoukides. Ce fut au début du XI^e siècle que les descendants de Seldjouk commencèrent à fonder leur puissance. Ils dépouillèrent les princes Bouïdes de leurs États et, peu après, se

1. Anon., Chron. Barense, éd. Murat., *Rer. ital. scr.*, V, 148; Lupus Prot., Pertz, *SS.*, V, 57.

2. *Op. cit.*, p. 163. Cf. *Documenta hist. Croatiæ antiq.*, n^os 32 à 35. Wasiliewsky se base sur ce que ces actes contiennent la formule « Regnante imperatore N..... ». Cela ne me paraît pas suffisant pour conclure que Crésimir gouvernait au nom de l'empereur grec, qu'on a très bien pu continuer à mentionner dans les actes, alors qu'il avait perdu toute autorité.

3. Simonsfeld: Kurze Venet. Annal., dans *Neues Archiv.*, I, 702. Cf. Rački, *Doc. hist. Croatiæ antiq.*, p. 444.

4. Cf. Tafel, *Urkunden zur ält. Handels- und Staatsgesch. der Rep. Venedig*, I, p. 42. Engagement pris par les magistrats de diverses villes dalmates de ne pas accueillir les Normands : « Promittentes promittimus nos..... vobis domino Dominico Silvio, duci Venetiæ et Dalmatiæ, ac imperiali prothofodro (l. *protohedro*) et seniori nostro ut ab hac die in antea, quarum (civitatum) nullus nostrorum civium audeat adducere Nortmannos aut extraneos in Dalmatiam, aut per se ipsum vel quovis ingenio. »

rendirent indépendants des chalifes auxquels ils ne reconnurent plus que l'autorité religieuse [1]. La rapide extension de leurs conquêtes les amena bientôt aux frontières de l'Empire byzantin. Depuis longtemps, Byzance cherchait à s'emparer de l'Arménie. A la suite d'une invasion de Thogrul-beg, en 1018-1019 [2], Senekerim, roi du Vaspouragan [3], céda ses états à Basile, en échange de Sébaste [4], Larissa [5] et de quelques autres villes (1021) [6]. Les Grecs furent ainsi amenés à conquérir tous les petits états arméniens. La conquête se fit lentement, et ce ne fut qu'en 1046 que Constantin Monomaque finit par triompher, par la ruse, du dernier prince bagratide d'Ani, Gaguik II [7], auquel il extorqua la cession de ses états en échange de quelques villes [8]. L'Arménie entière fut alors aux mains des Grecs; mais, de ce jour, l'état arménien cessa de jouer le rôle d'état tampon, et le choc entre les Grecs et les Turks se produisit.

En quelques années, la puissance des Turks Seldjoukides s'était singulièrement accrue; ils avaient conquis l'Azerbaïdjan, la Mésopotamie et Mossoul [9]. En 1049, Thogrul-beg s'était avancé jusqu'à Trébizonde, et Isaac Comnène avait dû repousser l'invasion[10]. La même année, une flotte turque avait paru devant Constantinople[11]. Profitant des troubles qui accompagnèrent la mort de Constantin Monomaque (1054), les Turks atteignirent

1. Cf. Weil, *Gesch. d. Chal.*, III, p. 81 et sq.; Defrémery, Hist. des Seldjoukides, dans *Journal asiatique*, avril-mai 1848, p. 417.
2. Math. d'Ed., c. 37, p. 40.
3. A l'est du lac de Van.
4. Aujourd'hui Siwas, sur le Kizyl Ermak.
5. Sur le Karmalas, affl. du Saros.
6. Th. Ardzrouni, *Hist. des Ardzrouni*, éd. Brosset, p. 248.
7. Cf. A. Green, *Les Bagratides*, p. 123 et sq.; Ardzouni, *loc. cit.*, donne la date de 1041; mais, d'après Samuel d'Ani, Gaguik n'aurait commencé à régner qu'en 1042.
8. Cf. Math. d'Ed., c. 65, p. 76 et sq.; Psellos, Βυζαντίνη Ἱστορία, éd. Sathas, Bca Gca, IV, p. 193; Cédrén., II, 559-562.
9. Cf. Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, I, p. 373 et sq.
10. *Id.*
11. Attal., 24-26.

l'Euphrate qu'ils dépassèrent aussitôt. Leurs succès, dès lors, sont presque continuels. Ils échouent devant Manzikert, mais, en 1057-1058, ils sont devant Mélitène [1], en 1059, ils ravagent le Vaspouragan, la Galatie, la Phrygie [2], et ils assiègent Sébaste.

Alp-Arslan, successeur de Thogrul-beg, continue ses conquêtes avec un égal succès [3]; en 1062, il prend Ani, capitale de l'Arménie et dernier refuge de l'indépendance [4]. Sous le règne d'Eudokia Makrembolitissa, les Turks prennent Mélitène, arrivent à Césarée, et vont ravager la région d'Antioche [5].

Gouverné par une femme, l'Empire ne peut lutter; aussi la basilissa Eudokia se remarie-t-elle, et fait-elle arriver au pouvoir Romain Diogénès, un des plus brillants généraux de l'Empire. Les premières expéditions du nouveau basileus ralentissent, sans l'arrêter, la marche en avant des Turks qui parviennent jusqu'à Néo-Césarée [6]. La situation se complique, alors, de la révolte du chef franc, Robert Crispin, qui cherche à se rendre indépendant [7]. L'armée grecque arrive pourtant jusqu'à Césarée et Larissa; mais, pendant ce temps, les Turks atteignent Ikonium, qui deviendra le centre de leurs possessions d'Asie Mineure. Peu après, Romain Diogénès est battu et fait prisonnier à Manzikert; il est obligé de se racheter et de payer tribut au sultan.

La guerre civile, qui éclate alors, facilite les conquêtes des Turks. L'anarchie règne à Byzance et chacun cherche à tirer à soi quelque parcelle de l'Empire. Roussel de Bailleul, un des chefs francs au service de Byzance, songe à se créer, en Asie Mineure, un état indépendant [8]. Botaniatès, proclamé empereur par les

1. Bar Hebræus, *Chron. Syr.*, p. 252. Cf. Dulaurier, *Recherches sur la chronol. arménienne*, I, p. 2, n° 50, p. 292.
2. Attal., p. 78; Skyl., p. 653. Cf. Dulaurier, *op. cit.*, p. 295.
3. Ibn Kallican, *op. cit.*, I, 275. Cf. Weil, *op. cit.*, III, p. 105.
4. Skyl., p. 654; Dulaurier, *op. cit.*, p. 297.
5. Attal., p. 93-95.
6. *Id.*, p. 105.
7. *Id.*, p. 123 et sq.
8. *Id.*, p. 199.

troupes d'Asie révoltées, appelle les Seldjoukides à son aide pour marcher sur Constantinople. Il est probable que d'autres chefs grecs profitèrent de ces événements pour se rendre indépendants, et je suis porté à admettre, avec Fischer, l'existence de petits états grecs en Paphlagonie et à Trébizonde [1].

La désorganisation générale de l'Empire facilita singulièrement les progrès des Turks ; il faut ajouter que ceux-ci eurent l'heureuse fortune de voir se succéder, à leur tête, trois hommes remarquables : Thogrul-beg, Alp-Arslan et Malek-shah. Peut-être même les populations d'Asie Mineure, surchargées d'impôts, ne virent-elles pas avec hostilité les conquêtes des Turks [2]. On représente toujours ceux-ci comme impitoyables et cruels à l'égard des vaincus, il faut pourtant tenir compte du jugement de Samuel d'Ani, qui fait de Malek-shah le type idéal du souverain [3].

En résumé, lors de l'arrivée au pouvoir d'Alexis Comnène, les Turks possèdent en Asie Césarée de Cappadoce, Ikonium, Philadelphie, Smyrne, Sébaste, Néo-Césarée. Les Grecs sont encore maîtres des provinces septentrionales : Héraclée du Pont, une partie de la Cappadoce [4], la Paphlagonie, Trébizonde [5].

La décadence à l'extérieur est donc complète ; elle a été singulièrement facilitée par les divisions intestines des Byzantins. Toute la période dont je viens de parler est remplie par la lutte des partis qui se disputent le pouvoir. Nous rencontrons d'abord une aristocratie très forte : « Tous les monuments du droit dans les provinces, à côté des *præsides* ou des stratèges, des officiers du fisc, des évêques et des higoumènes de monastère, nous signalent de puissantes maisons indigènes qui abusent d'antiques

1. Cf. Fischer, *Trapezus im elften und zwölften Jahrh.*, p. 183 et sq.
2. Nikét. Chon., *Vie de Man. Com.*, II, 97, rapporte un trait analogue.
3. *Op. cit.*, p. 455.
4. Al., III, 9, 171.
5. Trébizonde avait été enlevée aux Grecs par les Turks après la défaite de Romain Diogénès; mais dès 1075 elle était reprise. Cf. Fischer, *op. cit.*, p. 185-186.

droits de patronage, pour empiéter sur la liberté des sujets de l'Empire [1]. » On a cru que cette aristocratie était composée de familles municipales qui, comme en Italie, seraient arrivées à former une caste spéciale [2]. Ainsi présenté, le fait est inexact. Léon le Sage abolit toute autonomie municipale, car « ces institutions, dit-il dans sa novelle, ne correspondent plus à l'ordre de choses existant où l'empereur seul doit avoir soin de tout [3] ». La conséquence de cette novelle fut la disparition de l'influence des anciennes familles. Il y eut pourtant quelques cas de survivance, qui durent se produire surtout dans les provinces éloignées ; ainsi nous voyons dans Nicéphore Bryennios qu'à la fin du XIe siècle, les archontes ont encore une certaine influence dans les lointaines provinces de l'Asie [4]. Ce ne dut, toutefois, être là qu'une exception. Le plus souvent, l'ancienne aristocratie s'est transformée et s'est adaptée aux conditions nouvelles qui lui sont faites.

Avec Léon le Sage, la bureaucratie triompha définitivement. L'ancienne aristocratie comprit alors que pour continuer à jouer un rôle, il fallait qu'elle entrât dans les cadres de l'administration toute-puissante. Elle put facilement pénétrer dans la nouvelle hiérarchie. A Byzance, en effet, toutes les charges, sauf les charges supérieures du gouvernement, sans être tout à fait vénales, obligeaient néanmoins ceux qui les obtenaient à débourser une certaine somme d'argent, suivant un tarif qui était très élevé [5]. L'aristocratie fut ainsi favorisée et put, à prix d'argent, acquérir des charges ou des honneurs. On vendait, en effet, non seulement des charges réelles, mais aussi des titres honorifiques, ce qui facilita singulièrement aux propriétaires fonciers des pro-

1. Rambaud, *op. cit.*, p. 278.
2. Hertzberg, *Gesch. d. Byz.*, p. 209.
3. Zachariæ a Ling. *Jus. græc.-rom.*, III, 318-319.
4. Nicéph. Bryen., l. II, 22, p. 87-88. Cf. *Livre de la conquête*, p. 46; Buchon, *Recherches*, I, 92; *Chronique de Morée*, v. 699, 738-739. Cf. Wasiliewsky, Matériaux pour servir à l'histoire intérieure de Byzance (*J. du Min. de l'Inst. publ. russe*, 1879, t. 202, p. 164). J'emprunte beaucoup à cet article pour tout ce qui suit.
5. Const. Porph., *De cærim.*, II, c. 49.

vinces l'accès dans les rangs de la nouvelle aristocratie administrative et titrée. Sous le règne de Romain Lécapène, nous voyons un certain nombre d'archontes du Péloponèse obtenir du gouvernement divers titres honorifiques et prendre place dans la hiérarchie [1].

Les descendants des anciennes familles d'archontes, des grands propriétaires fonciers, sont donc entrés dans la hiérarchie et, par là, l'ancien corps de la noblesse s'est fondu avec l'ordre sénatorial formé des principaux fonctionnaires en activité de service ou en retraite, et de leurs descendants [2]. Cette noblesse administrative ne s'est point fermée. Tout fonctionnaire qui obtient un rang dans la hiérarchie y a accès; il cherchera, dès lors, à établir définitivement sa situation, en l'appuyant sur la possession d'une propriété foncière particulière, c'est-à-dire enregistrée à part sur le rôle des tailles [3]. Par suite, tout fonctionnaire est amené à abuser de sa situation administrative pour devenir, par tous les moyens, propriétaire foncier. De là, les interdictions faites par le pouvoir central aux gouverneurs régionaux de faire des achats et des acquisitions de meubles ou d'immeubles dans les régions qu'ils gouvernent [4].

Cette classe de l'aristocratie administrative devint, à partir du x^e siècle, l'ennemie de la petite propriété. Les « puissants » pesaient lourdement sur la classe populaire.« Non seulement ils extorquaient, au nom de l'État, en qualité de stratèges, de scribes, d'inspecteurs de protonotaires, les impôts dus à l'État et les redevances, mais encore ils pressuraient le peuple pour leur profit particulier, exploitant les titres achetés afin d'en recouvrer le prix le plus vite possible. Les appointements attribués par l'État à une charge ne représentaient que l'intérêt de la somme

1. Const. Porph., *De adm. imp.*, c. 50.
2. Cf. Lécrivain, *Le Sénat romain depuis Dioclétien*, p. 227.
3. Cf. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 165.
4. Léon le Philosophe permet aux gouverneurs des provinces d'acquérir des biens dans leur gouvernement, mais il interdit ces acquisitions aux fonctionnaires inférieurs, à moins d'autorisation spéciale. Cf. Zach., *op. cit.*, III, p. 180.

versée pour l'obtenir. Acquérir une charge ayant des appointements était, en quelque sorte, un placement de capitaux destinés à produire une rente. Mais le taux n'était pas assez élevé ; d'ailleurs, on se bornait souvent à acheter des titres honorifiques sans appointements. Le Grec, habile et pratique, agissait rarement ainsi par seule ambition ; il comptait recouvrer ses frais par d'autres moyens ; il croyait qu'en payant douze *litres* le titre de πρωτοσπαθάριος il obtenait quelque pouvoir sur les « humbles » et sur les terres des paysans. Avidité du gain, cupidité, manque absolu de conscience, violation permanente des lois, tels sont, d'après les témoignages des souverains byzantins du xe siècle eux-mêmes, les traits généraux et caractéristiques de l'ordre des puissants [1]. »

Les abus qui résultèrent de cet état de choses amenèrent la lutte soutenue par l'État contre la grande propriété, au xe et au xie siècles. Cette lutte, dont les novelles des empereurs nous permettent de suivre assez bien le développement, se déroula, durant toute cette période, avec des chances diverses. Mais, à partir de la mort de Basile le Bulgaroctone, c'est la noblesse qui l'emporte, et le pouvoir central ne peut plus lutter contre l'aristocratie triomphante.

On rencontre alors des familles très puissantes, les Bryennios à Andrinople, les Phocas, les Skléros, les Maniakès, les Burtzès, les Botaniatès, les Comnènes en Asie Mineure [2].

C'est cette noblesse asiatique qui est la plus nombreuse et la plus puissante. Aussi est-ce en Asie Mineure qu'éclatent le plus souvent les révoltes, celles de Bardas Phocas, de Skléros et d'Isaac Comnène, pour ne mentionner que les plus célèbres. C'est cette noblesse qui triomphe avec Isaac Comnène, avec Romain Diogénès, avec Botaniatès. Sa grande préoccupation est la guerre turque, car c'est elle qui a le plus à souffrir des inva-

1. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 165-166.
2. Cedrénus, II, 622 ; Attal., 185. Cf. Neumann, *Die Weltstellung d. Byz., R. vor den Kreuzzüge*, p. 61-62.

sions des Seldjoukides; aussi, quand elle choisit un empereur, c'est toujours un général célèbre qu'elle porte au pouvoir.

L'influence de l'aristocratie est appuyée sur une véritable puissance militaire. Déjà, au v^e siècle, il y avait dans l'Empire des soldats privés [1]; au xi^e siècle, nous voyons des particuliers avoir de véritables armées. « Basile II, en 995, revenant d'une expédition en Syrie, s'arrêta chez Eustathios Maleïnos. C'était un de ces puissants en mesure de fournir une armée de soldats en armant et mettant sur pied ses esclaves et ses paysans. Le basileus trouva qu'un homme qui disposait de 3.000 esclaves armés et jouissait, vis-à-vis de ses voisins, d'une grande influence, pouvait causer une insurrection dangereuse, et il emmena Maleïnos à Constantinople où il le retint prisonnier [2]. »

Entre la noblesse d'Europe et celle d'Asie, il y a non seulement rivalité, mais même hostilité déclarée. On peut presque dire qu'à la fin du xi^e siècle il y a, entre l'Europe et l'Asie, des tendances séparatistes. Attaliatès nous parle du mépris des gens d'Andrinople pour un Asiatique, et Nicéphore Mélissènos offrira à Alexis Comnène de partager l'Empire avec lui, l'un ayant l'Occident et l'autre l'Orient.

A côté de l'aristocratie, et se recrutant très probablement parmi elle, nous trouvons le Sénat. Quels sont, à cette époque, les pouvoirs du Sénat byzantin, héritier du Sénat romain? M. Lécrivain [3] croit qu'il avait un rôle législatif, mais ce rôle est bien difficile à définir. Nous savons, en effet, que le pouvoir législatif a été enlevé au Sénat [4], et pourtant nous voyons Botaniatès lire devant lui une novelle [5]. En tous cas, le Sénat joue certainement un rôle dans les affaires d'hérésie; nous le verrons intervenir dans le procès d'Italos et conduire l'enquête préliminaire

1. Lécrivain, Les soldats privés du Bas-Empire, dans *Mélanges d'arch. et d'histoire de l'École franç. de Rome*, 1890, p. 267 et sq.
2. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 214. Cf. un exemple analogue dans Nic. Bryen., l. II, 26, p. 93.
3. Lécrivain, *Le Sénat...*, p. 236.
4. Zachariæ a Ling, *Jus. græco-rom.*, III, 660
5. Pachymère, II, 236; Attal., 314.

avec les délégués du patriarche [1]. De même, il prendra part aux débats du concile tenu contre Léon de Chalcédoine [2]. Le Sénat a surtout le prestige qui s'attache à son nom. « Son pouvoir, loin de décroître, grandit jusqu'à la chute de Constantinople. Malgré le despotisme du gouvernement, le Sénat trouve profit au vice constitutionnel de l'Empire, l'absence d'hérédité, l'absence de famille impériale. Cette aristocratie de fonctionnaires civils et militaires forme, à côté des dynasties éphémères, un corps permanent dont l'importance est d'autant plus grande que l'Empire n'est qu'une administration, et que le centre administratif, Constantinople, est la résidence du Sénat. C'est un des organes essentiels de l'Empire byzantin au même titre que l'empereur, le Palais sacré et le peuple de Constantinople [3]. » Il n'a plus le droit d'élire l'empereur, mais il le confirme toujours [4].

A côté de l'aristocratie et du Sénat, l'armée joue un rôle considérable. Il faut songer ici bien plus aux légions romaines qu'aux armées de l'Occident où, à cette époque, c'est la valeur individuelle qui joue le principal rôle [5]. L'expansion militaire de Byzance commence avec la dynastie macédonienne. Son premier succès important est la conquête de la Crète en 961. Dès lors, sous les règnes glorieux de Phocas, de Tzimiscès, de Basile le Bulgaroctone, les conquêtes se succèdent et augmentent l'esprit militaire et l'importance de l'armée. Les troupes ont désormais une tradition, des règles; on écrit pour elles des traités de tactique [6]. Elles sont un facteur important de l'Empire. Constantin VII Porphyrogénète dit, dans une de ses novelles, que l'armée est à l'état ce que la tête est au corps [7]. Psellos, à qui tout milita-

1. Cf. chapitre X.
2. Cf. p. 111.
3. Lécrivain, *op. cit.*, p. 231.
4. *Id.*
5. Cf. Rambaud, *op. cit.*, p. 287.
6. *Traité de tactique*, de Nicéphore Phocas. Cf. Schlumberger, *Nicéph. Phocas*, p. 169 et sq.
7. Leunclavius, *Jus græco-rom.*, t. II, p. 144.

risme était antipathique, écrit que l'armée est le nerf de l'état [1]. Après la mort du Bulgaroctone, l'armée voit se fermer devant elle l'ère des grandes et fructueuses expéditions contre le Bulgare et l'Agarène impie. Depuis la révolte de Maniakès, le pouvoir central ressent, vis-à-vis de l'élément militaire, une défiance invincible. L'armée est, dès lors, en hostilité ouverte avec le pouvoir, qui redoute à chaque instant une révolte [2]. C'est cet esprit d'insubordination qui éclate lors de la proclamation d'Isaac Comnène comme basileus, et il faut voir, dans l'avènement de Comnène, le triomphe du parti militaire. Isaac lui-même prend soin d'attester le caractère militaire qu'il entend donner à son règne et se fait représenter sur les monnaies l'épée à la main. Mais l'abdication de Comnène enlève bientôt au parti militaire la situation prépondérante qu'il se croyait assurée. Les invasions des Turks donnent à l'armée une nouvelle importance; mais après la défaite de Romain Diogénès, l'ère des grandes expéditions est close pour un temps. Dès lors, nul empereur ne se met à la tête de ses troupes, et l'armée est amenée tout naturellement à s'attacher à ses généraux, aux Bryennios, aux Botaniatès, aux Comnènes, dont elle tâchera de faire des empereurs [3].

Le parti militaire échoua dans ses tentatives politiques, grâce aux efforts d'un parti que nous connaissons mal. Le règne de Zoé avait favorisé outre mesure le développement de l'influence des fonctionnaires du palais et, en particulier, celle des eunuques du gynécée impérial [4]. Ceux-ci profitèrent de leur crédit pour faire attribuer les charges et les honneurs à leurs créatures. Il se forma ainsi un parti que l'on pourrait appeler le parti civil, par opposition au parti militaire. Toute la politique de ce parti consista à maintenir son influence par tous les moyens possibles, et surtout en éloignant des affaires tous

1. Psellos, Βυζαντίνη Ἱστορία, éd. Sathas, Bca Gca, t. II, p. 58.
2. Cf. Psellos, *op. cit.*, p. 210-211; Cédren., II, 614-615.
3. Cf. Neumann, *op. cit.*, p. 45 et sq., à qui j'ai beaucoup emprunté pour tout ce qui regarde l'état d'esprit du parti militaire.
4. Cf. Neumann, *op. cit.*, p. 78.

ceux qui auraient été capables de renverser sa puissance. Sous Théodora, ce parti est tout-puissant, il fait éloigner les généraux capables, comme Isaac Comnène ou Bryennios, et favorise un soldat incapable, Nikétas [1]. Ce sont les chefs de ce parti qui choisissent comme successeur à Théodora le patrice Michel Stratiotikos, à qui ils font jurer de toujours les consulter [2]. La défiance que Stratiotikos, inspiré par le parti civil, montre à l'armée, amène la révolte d'Isaac Comnène [3]. Vaincu par lui, ce parti renaît sous les faibles successeurs du basileus. Sous le règne d'Eudokia, il reprend toute son influence, et nous lui verrons jouer un rôle important dans les événements qui précèdent l'avènement d'Alexis Comnène.

Le clergé enfin forme un parti puissant. Le rôle politique et religieux joué par Michel Kerularios a donné au patriarche une popularité immense [4]. Kerularios « était resté, aux yeux de ses compatriotes, le champion de l'orthodoxie contre les erreurs des Latins [5] ». Le peuple de Byzance avait pour lui une véritable vénération. Après sa mort dans la prison où il l'avait enfermé, Isaac Comnène dut, pour calmer le peuple, faire au patriarche des funérailles solennelles [6]. Quelque chose de la gloire de Kerularios rejaillit sur ses successeurs, et l'union fut plus intime que jamais entre le peuple de Byzance et le clergé, qui, aux yeux de la multitude, maintenait la véritable orthodoxie contre les attaques des Latins.

Tels sont les principaux partis dont les luttes continuelles remplissent l'histoire de l'Empire durant tout le XI^e^ siècle. On a prétendu [7] que, malgré ces divisions, Byzance possédait toujours

1. Cédren., II, 611.
2. *Anon., Chron.*, éd. Sathas, B^ea^ G^ca^, t. VII, p. 163; *Zonar.*, XVII, 29, p. 652-653.
3. Psellos, *Chronogr.*, éd. Sathas, B^ea^ G^ca^, t. IV, p. 210-211; Cédren., II, 614-615.
4. Cf. Bréhier, *Le schisme oriental du XI^e^ siècle, passim.*
5. *Id.*, p. 280.
6. Skyl., p. 644. Cf. Bréhier, *op. cit.*, p. 302-303.
7. Neumannn, *op. cit.*, *passim.*

une grande puissance d'assimilation. Je ne crois pas que l'on puisse admettre cette théorie. Les Valaques de l'Athos et de la Thessalie, les Turks de la vallée du Vardar, les Petchénègues des bords du Danube, les Pauliciens de Philippopoli gardent tous leur individualité. En Bulgarie, l'hellénisation, malgré les efforts de Byzance, n'a pas fait un pas depuis Basile II. L'Empire attire bien encore à lui des Arméniens ou des Turks occupant de hautes situations dans leur pays, mais ce sont là des faits isolés. Byzance n'a plus, au XIe siècle, la faculté d'assimiler les peuples qu'elle a soumis. Nous apercevons, dans les éléments divers dont est formé l'Empire, « le germe des morcellements et des confédérations futures ». Ce germe, qui a grandi durant tout le XIe siècle, semblait devoir amener la désagrégation prochaine de l'Empire; mais le développement va en être arrêté, grâce à la vigueur qu'Alexis Comnène apportera dans le gouvernement.

---

## CHAPITRE II

### ORIGINE DES COMNÈNES. — JEUNESSE ET AVÈNEMENT D'ALEXIS.

Parmi les grandes familles dont le nom se retrouve à chaque page de l'histoire byzantine au XIe siècle, celle des Comnènes est une des plus illustres. Il faut renoncer, je crois, à l'hypothèse émise par Du Cange qui la rattachait à une ancienne maison romaine ayant suivi Constantin à Byzance[1]. Si la tradition de cette antique et glorieuse origine s'était conservée, comment expliquer que nous ne la trouvions mentionnée ni par Anne Comnène, ni par Nicéphore Bryennios, alors que tous deux s'étendent avec tant de complaisance sur les origines plus ou moins légendaires des Doukas et sur leurs alliances avec la maison des tzars de Bulgarie[2]? A cette raison si décisive il faut ajouter le témoignage d'un contemporain, Psellos[3], qui nous apprend que les Comnènes étaient originaires du village de Comnè, dans la vallée de la Toundja, tout près d'Andrinople[4]. Plus tard ils acquirent de grands biens en Asie Mineure, près de Kastamon[5], sur le Gok-Irmak, affluent du Kizyl-Irmak.

1. Du Cange, *Famil. aug. byz.*, p. 169.
2. Nic. Bryennios, Préface, p. 13 et sq., et l. III, c. 6, p. 106.
3. Psellos, Ἐγκώμιον εἰς τὸν ὁσιώτατον κῦρ. Κονσταντινον πάτριάρχην Κωνσταντιν. τὸν Λειχούδην, éd. Sathas, Bea Gca, t. IV, p. 407.
4. Cantacuzène, p. 509.
5. Bryen., l. II, 26, 93. Skylitzès, p. 622. C'est donc à tort que Paparigopoulos, Ἱστορία του ἑλληνικοῦ ἔθνους, IV, 407, donne la Paphlagonie comme le lieu d'origine des Comnènes. Cf. Frœhn, *Beiträge zur hist. Kritik des Leon Diakonos und M. Psellos*, p. 359. — Kastamon est aujourd'hui Kastamouni. Cf. Ramsay, *The historical geography of Asia Minor*, p. 65-66.

C'est sous le règne de Basile II qu'apparaît pour la première fois chez les historiens byzantins le nom de Comnène[1]. Les chroniqueurs mentionnent deux personnages de ce nom : Nicéphore[2], gouverneur du Vaspouragan, et Manuel, mais ils ne nous fournissent aucune indication sur le rapport de parenté qui existait entre eux. Serviteur[3] et ami de Basile II, Manuel Comnène, connu souvent dans l'histoire sous le nom d'Erotikos, fut la souche de la famille. Il laissa deux fils, Isaac et Jean.

Isaac commença la haute fortune de sa maison[4]. Il devint célèbre dans la guerre contre les Turks, et lorsque, las de la domination de Michel Stratiotikos, les généraux de l'armée d'Asie se soulevèrent, ce fut lui qu'ils proclamèrent basileus (1057)[5]. Au bout de deux ans de règne, Isaac descendit du pouvoir pour des raisons mal connues[6]. Il offrit la couronne à son frère Jean qu'il avait fait curopalate et grand domestique[7]. Celui-ci avait épousé Anna Dalassèna, fille d'un des principaux fonctionnaires

1. Il est curieux de mentionner ici un certain nombre de brochures parues au XVIIIe siècle et au début du XIXe pour rattacher à la maison des Comnènes de soi-disant descendants. Je citerai : *Coup d'œil historique et généalogique sur l'origine de la maison impériale des Comnènes*, par le chevalier d'Hénin. L'auteur nous donne la filiation directe de la famille depuis Teucer, roi de Troade, en 2500 av. J.-C., jusqu'à son temps !!! — *Coup d'œil sur la maison Comnène et ses vicissitudes*, par le prince Démétrius Comnène. Londres, 1815. — *Précis historique de la maison impériale des Comnènes*, s. n. d'a. Amsterdam, 1784. — *Lettre de Démétrius Comnène à M. Koch*, Paris, 1807. — *Sur la Grèce*, par le prince Georges Comnène, Paris, 1807. — Louis XVI, par lettres patentes d'avril 1782, enregistrées au Parlement le 1er septembre 1783 et le 28 mai 1784 à la Chambre des comptes, reconnut la filiation dont nous venons de parler depuis David, dernier empereur de Trébizonde.

2. Cédr., II, 464-482.

3. Cf. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, p. 391.

4. Pour plus de détails sur Isaac Comnène, cf. Hertzberg, *op. cit.*, p. 241. — Paparigopoulos, *op. cit.*, t. IV, p. 407, donne des détails intéressants sur l'antagonisme du parti civil et du parti militaire.

5. Skylitzès, p. 642 et sq.

6. Cf. Neumann, *op. cit.*, p. 73-74.

7. Zonaras, l. XVIII, p. 666; Bryen., l. I, p. 19-20. Pour toute cette partie du récit, je ne renvoie pas à l'*Alexiade* qui n'est qu'un résumé de Bryennios.

d'Italie, et en avait eu huit enfants : Manuel, Isaac, Alexis, Adrien, Nicéphore, et Maria, Eudokia, Théodora. Ce fut en vain qu'Anna Dalassèna s'efforça de persuader à son mari d'accepter le pouvoir qui lui était offert. Elle lui rappela les dangers auxquels étaient exposés à Byzance les membres de toute famille ayant possédé le pouvoir ; candidats éventuels à la couronne, ils étaient toujours suspects au basileus régnant. Tous ses efforts furent vains, et le curopalate refusa la succession de son frère [1], sans que rien nous fasse connaître les motifs de ce désintéressement, extraordinaire à une époque où tous aspiraient au pouvoir suprême. Isaac Comnène choisit alors comme successeur Constantin Doukas. Il y eut pendant quelque temps une situation bizarre que nous connaissons très mal. Isaac paraît n'avoir plus voulu renoncer au pouvoir, et ce fut seulement lorsque Psellos eut fait acclamer Constantin que le basileus se décida à se retirer au couvent de Stoudion, où il mourut peu après [2].

Nous n'avons aucun renseignement sur l'histoire de Jean Doukas et de sa famille sous le règne de Constantin. Bryennios indique simplement que le nouveau basileus témoigna toujours les plus grands égards à son prédécesseur et au frère de celui-ci [3]. Jean Comnène mourut peu après Constantin, sans doute dans la deuxième moitié de l'année 1067.

Anna Dalassèna restait seule chargée de ses huit enfants. Nous ne savons pas exactement l'âge qu'avait alors Alexis. Zonaras [4] nous dit qu'en 1118 il avait soixante-dix ans, ce qui lui en donnerait dix-neuf en 1067. Mais Anne [5], à propos de l'expédition des Byzantins contre les Turks en 1070, nous dit qu'à cette date son père avait quatorze ans. Je crois qu'il faut prendre l'âge indiqué à propos de la mort comme offrant plus de chances d'avoir été connu exactement et tirant en outre plus de vrai-

1. Bryen., l. I, 21-22.
2. Cf. Rambaud, Michel Psellos, *Revue historique*, t. III (1877), p. 271.
3. Bryen., l. I, p. 23.
4. Zonaras, l. XVIII, p. 764.
5. Al., I, 1, 13.

semblance des événements. Sans cela on est obligé d'admettre qu'à vingt-deux ans Alexis commandait en chef les troupes grecques. Quels qu'aient été ses talents, cela me paraît peu probable [1].

La mort de Jean Comnène laissa Anna Dalassèna jouer un rôle prépondérant dans l'éducation de ses enfants. C'est une figure curieuse que celle de cette femme qui devait exercer une si grande influence sur la destinée de ses fils. Nous avons peu de renseignements sur elle, mais toutes les données que nous pouvons rassembler nous la montrent mettant une grande intelligence et une habileté politique de premier ordre au service d'une immense ambition. Jamais elle ne put se consoler de la perte de cette couronne impériale qu'il n'eût tenu qu'à son mari de poser sur son front et toujours elle garda une haine profonde aux Doukas qui la lui avaient ravie [2]. Toute sa vie, Anna Dalassèna chercha à retrouver l'occasion perdue; elle réussit enfin à voir un de ses fils arriver à ce pouvoir, objet de tous ses rêves.

Nous ne savons presque rien sur l'éducation et sur les écoles de Byzance. Sans doute Alexis dut recevoir un enseignement analogue à celui qui fut donné quelques années plus tard au fils de Michel VII Constantin. Théophylacte, qui fut le maître du jeune prince, nous apprend que les exercices physiques, l'équitation, la chasse, le maniement de la lance et de l'arc s'y mêlaient à l'enseignement de l'histoire et aux exercices intellectuels propres à anoblir le langage et à développer l'esprit [3]. Mais ce sont là des données bien vagues. Les études secondaires à Byzance devaient être assez fortes puisque « Psellos savait, étant à l'école, toute l'Iliade par cœur et pouvait en expliquer la prosodie, les tropes et toutes les figures [4] ». Plus tard, Alexis dut suivre les cours de cette école

1. Seger, *Nikep. Bryennios*, p. 11, donne, en 1078, 22 ans à Alexis.
2. Al., III, 2, 137.
3. Παιδεία βασιλική, p. 257 et 265.
4. Rambaud, *op. cit.*, p. 248.

supérieure de Constantinople qui brillait alors d'un vif éclat et attirait de toutes parts dans la capitale de l'Empire les jeunes gens avides de savoir. Psellos, qui fut, à cette époque, un des maîtres les plus instruits et les plus illustres, se vante de compter parmi ses disciples des Arabes, des Celtes et jusqu'à un Babylonien [1]. C'est là sans doute qu'Alexis, avec les connaissances philosophiques et théologiques nécessaires, prit pour les discussions religieuses ce goût si prononcé qui l'amena plus tard à discuter lui-même avec les hérétiques.

Mais ce ne sont là que des hypothèses; une chose est pourtant certaine, c'est le résultat auquel parvint la mère des Comnènes. Elle réussit à faire de ses fils Isaac et Alexis, je ne parle que de ceux dont nous pouvons suivre la carrière politique, des hommes qui se montrèrent toujours capables de remplir la tâche imposée par la haute situation qu'ils surent acquérir. Ce qui montre bien l'influence exercée par leur mère sur leur formation, c'est l'ascendant qu'Anna sut garder plus tard sur eux. Durant les premières années de son règne, Alexis lui accorda une véritable toute-puissance.

Anne Comnène nous a gardé le chrysobulle par lequel le nouveau basileus confie la régence à Anna Dalassèna. Tout le préambule de cet acte n'est qu'une longue action de grâces du fils à la mère, et le basileus tout-puissant, l'Isapostolos finit par s'écrier que lui et sa mère ne sont qu'une seule et même âme en deux corps [2]. On vit alors l'Empire mené par une femme, et, chose qui ne s'était pas vue au Palais Sacré depuis bien longtemps, cette femme introduisit des réformes à la cour et fit prévaloir des habitudes presque monastiques [3] au lieu des mœurs dissolues en honneur depuis tant d'années. Anna Dalassèna vit alors se réaliser le rêve qui si longtemps l'avait hantée, elle put, durant quelque temps, goûter les joies du pouvoir et se croire la basilissa toute-puissante; comme un empereur elle eut son sceau

1. Psellos, *Epist.* 207, Bca Gca, t. V, p. 508.
2. Al., III, 6, 157.
3. *Id.*, III, 8, 163.

où étaient gravés ces mots : « Seigneur, protège Anna Ire Dalassèna, la mère du basileus [1]. » Mais son triomphe ne fut que passager, son influence ne devait être qu'éphémère, et elle-même finira tristement sa vie dans le grand monastère du Pantepopte.

Après la mort de son mari, Anna Dalassèna s'attacha au parti de la basilissa Eudokia Makrembolitissa, sa parente [2], et de Romain Diogénès [3]. Sa conduite fut sans doute inspirée par sa haine contre les Doukas que Romain venait précisément d'écarter de la tutelle des jeunes basileis. La mère des Comnènes est alors en grande faveur, elle fait épouser à sa fille Théodora un des fils de Romain Diogénès, Constantin. Ce dut être là un mariage politique destiné à assurer la faveur des Comnènes, car Constantin devait avoir une bien mauvaise réputation pour que Bryennios y ait fait allusion [4].

Les Comnènes ont alors à la cour un grand crédit ; l'aîné, Manuel, est nommé successivement protostrator, puis chef de l'armée d'Orient [5], et reçoit, en récompense de ses succès dans la guerre contre les Turks, les titres de protoproèdre et de curopalate [6]. A en croire Zonaras, Manuel, par ses succès, se serait rendu suspect au basileus [7]. Cette assertion est bien difficile à contrôler : comment la concilier avec la conduite d'Alexis allant peu de temps après, au moment de la mort de Manuel, demander à l'empereur de prendre du service auprès de lui [8].

La révolution faite par le césar Jean Doukas au profit de Michel VII vint détruire toute l'œuvre d'Anna Dalassèna. La chute de Romain Diogénès marqua, pour un temps,

1. Schlumberger, *Sigil. byz.*, p. 650.
2. Cf. Du Cange, *Fam. aug.*, p. 161. Eudokia était fille de Constantin Dalassènos.
3. Cf., sur le règne de Diogénès, Hertzberg, *op. cit.*, p. 245 et sq.
4. Bryen., l. I, 6, 24.
5. *Id.*, l. I, 7, 25.
6. Zonaras, XVIII, 12, 694.
7. *Id.*
8. Bryen., l. I, 12, 35 ; Al., I, 1, 13.

la fin de la faveur des Comnènes. La mère d'Alexis demeura fidèle à la cause du basileus renversé. Malgré le démenti que donne Byennios, elle dut rester en correspondance avec l'empereur détrôné [1]. Poursuivie pour ce fait [2], elle fut reléguée avec ses enfants dans une des Iles des Princes [3]. L'exil d'Anna Dalassèna ne fut pas de longue durée ; elle fut bientôt rappelée et rentra en faveur. Michel VII fit alors épouser à Isaac Comnène, devenu l'aîné par la mort de son frère, Irène, fille d'un prince des Alains, et cousine germaine de la basilissa Maria, fille de Bagrat IV, roi d'Arménie [4].

Comment expliquer ce brusque revirement? On sait que Romain Diogénès, après sa captivité chez les Turks, s'établit en Asie Mineure et commença la guerre civile contre le parti qui s'était formé autour de Michel VII et du césar Jean Doukas [5]. Or les Comnènes possédaient d'importants domaines en Paphlagonie [6]; leurs partisans pouvaient fournir un appoint important à Diogénès. La crainte fut donc une des raisons du retour en faveur des Comnènes [7].

En outre, cette rentrée en grâce correspond au développement de l'influence de l'eunuque Nikêphoritza. Placé auprès de Michel VII par le césar Jean Doukas, comme homme de confiance, Nikêphoritza se retourna contre son maître qu'il réussit à supplanter dans la faveur de l'empereur. Doukas se retira alors en Asie Mineure [8]. Or, précisément, la nomination d'Isaac

1. Bryen., l. I, 22, 49.
2. *Id.*, I, 22, 50.
3. Les couvents des îles des Princes servaient souvent de lieux de détention pour les condamnés politiques. Cf. Schlumberger, *Les Iles des Princes.*
4. Bryen., l. II, 1, 56. — Math. d'Edesse, c. cx, p. 178, et notes de Dulaurier, p. 418. — Cf. Du Cange, *Fam. byz.*, p. 133-137. — Brosset, *Histoire de Georgie*, t. II, p. 330, note 2, croit qu'au lieu d'Alains il faut lire Aphkhaz, et pense qu'Irène était fille de Démétré, frère de Bagrat.
5. Cf. Hertzberg, *op. cit.*, p. 250 et sq.
6. Skylitzès, p. 622.
7. Bryen., l. II, 1, 56, rapproche les deux faits.
8. *Id.*, l. II, 1 et 2, p. 56-57.

Comnène comme chef des Scholes d'Orient correspond à l'éloignement du césar [1]. Il doit y avoir un lien étroit entre ces divers événements; malheureusement, nous ne savons rien des intrigues dont le Palais Sacré fut alors le théâtre [2].

Jusqu'ici, Alexis n'a joué qu'un rôle effacé, et son histoire se confond avec celle de sa famille. Désormais le futur basileus va prendre lui-même une part active aux intrigues politiques. Ce fut sous les ordres de son frère qu'Alexis fit ses premières armes [3]. Bryennios s'étend longuement sur les difficultés de tout genre qui s'élevèrent alors [4]. A la guerre contre les Turks vint s'ajouter la révolte de Roussel de Bailleul, un des nombreux chefs normands au service de Byzance, qui cherchait à se rendre indépendant dans le thème arméniaque [5]. La campagne entreprise contre le rebelle fut désastreuse pour l'armée impériale, et Alexis fut amené à jouer un certain rôle, par suite de la captivité de son frère Isaac. A en croire sa fille et son gendre, il aurait réussi à empêcher la déroute des troupes byzantines, aurait délivré son frère et même remporté quelques succès sur les Turks. La renommée de ces hauts faits aurait précédé le retour des deux frères à Constantinople, et c'est au milieu de l'enthousiasme et des acclamations populaires qu'ils seraient rentrés dans la capitale [6].

Attaliatès [7] et Skylitzès [8], qui le copie, présentent les choses

1. Bryen., l. II, 3, 58. Anne Comnène, qui doit se tromper, dit que son oncle eut le commandement de l'armée d'Orient et de celle d'Occident. Al., I, 1, 15.

2. Sur tous ces événements, pour plus de détails, cf. Hertzberg, *op. cit.*, p. 255 et sq.

3. Bryen., l. II, 3, 58.

4. *Id.*, 4, 58.

5. *Id.*, *loc. cit.* — Cf. Malaterra, l. I, c. 33. — Cf. Du Cange, *Not. in Nicép. Bry.*, ad p. 5, 8. — Cf. Schlumberger, Deux chefs normands des armées byzantines au XIe siècle, extr. de la *Revue hque*, 1881, p. 8 et sq. du tirage à part.

6. Bryen., l. II, 57-72. — Al., I, 2, 15 et sq. — Zonaras, XVIII, 16, 709, ne parle pas d'Alexis.

7. Attal., p. 183-184.

8. Skylit., p. 708.

sous un jour beaucoup moins glorieux. Wilken rejetait complètement les témoignages de Nicéphore Bryennios et d'Anne Comnène [1]. Je crois pourtant qu'il faut admettre une partie du récit de ces deux chroniqueurs, tout en faisant une large part à l'exagération. Alexis dut faire preuve, dans cette première campagne, de certains talents militaires et sut se mettre en vue, car sans cela il serait bien difficile d'expliquer comment on lui aurait confié un commandement aussi important que celui que nous allons lui voir attribuer. En outre, à propos de cette nomination, Attaliatès [2] et Skylitzès [3] parlent d'Alexis en termes qui laissent supposer que celui-ci avait déjà fait ses preuves.

A la suite des événements dont nous venons de parler, la situation de l'Empire n'avait fait que s'aggraver, et Roussel de Bailleul venait de proclamer basileus le propre oncle de Michel VII, le césar disgracié Jean Doukas. L'eunuque Niképhoritza, alors tout-puissant, sut, grâce à l'aide des Turks, se rendre maître des révoltés, et le césar, pour échapper au châtiment, revêtit volontairement l'habit monastique [4]. Restait l'adversaire le plus redoutable, Roussel; racheté aux Turks par sa femme, il tenait encore la campagne dans le thème arméniaque [5]. Un des plus célèbres généraux byzantins de ce temps, Nicéphore Bryennios, le père de l'historien, s'était vu infliger par le rebelle une sanglante défaite [6]. C'est alors qu'Alexis fut chargé de conduire une nouvelle expédition contre Roussel de Bailleul [7]. Michel VII nomma Comnène stratopédarque; mais à cause de la pénurie des finances impériales, il ne lui confia qu'un très petit nombre de troupes [8].

1. *Rerum ab Alexio..... gestarum lib. IV*, p. 71.
2. Attal., p. 199.
3. Skylit., p. 713.
4. Bryen., l. II, p. 73-83. — Attal., p. 189 et sq. — Skylit., p. 710.
5. Cf. Schlumberger, *op. cit.*, p. 11.
6. Bryen., l. II, 19, 23-84.
7. *Id.*, p. 84. — Attaliatès, p. 199, dit seulement qu'Alexis était proèdre.
8. *Id.*

Comnène entra donc en campagne dans les plus mauvaises conditions. Peut-être faut-il voir dans la façon dont agit l'empereur le résultat des intrigues de Niképhoritza. Débarrassé de Jean Doukas, le logothète n'avait plus à craindre pour son influence que la popularité des Comnènes. Alliés à l'empereur, les deux frères avaient une influence considérable. Or, précisément au moment où Alexis est chargé du commandement de l'expédition contre les Turks, Attaliatès nous dit que l'eunuque chercha à éloigner du basileus sa mère et ses parents [1], afin, sans doute, d'écarter tous ceux qui pouvaient lui porter ombrage. Nous voyons, en outre, Anna Dalassèna s'efforcer d'empêcher Alexis d'accepter le commandement qui lui était offert [2]; et enfin la nomination d'Isaac Comnène comme δοὺξ d'Antioche, à l'extrémité des possessions d'Asie [3], coïncide avec l'envoi d'Alexis dans un des thèmes les plus éloignés de la frontière orientale. Sans aller jusqu'à affirmer que le logothète ait eu la secrète pensée de se débarrasser des deux frères qui gênaient son ambition, sans aller jusqu'à l'accuser d'avoir médité leur perte en ne leur donnant pas de troupes, on peut tout au moins dire qu'en éloignant de Constantinople Isaac et Alexis Comnène, Niképhoritza écartait deux rivaux éventuels et, en même temps, les exposait à ruiner leur popularité par un échec presque certain, tout au moins pour l'un d'eux.

Les projets de l'eunuque, si on les admet, échouèrent grâce à l'habileté du jeune stratopédarque, qui sut suppléer par une sage tactique à son infériorité numérique. Sans livrer aucun combat, Alexis parvint, par une série d'opérations habilement conduites, à couper les vivres à Roussel de Bailleul et à ses partisans [4]. « Un événement inattendu dénoua brusquement la situation : Roussel, apprenant l'arrivée sur les terres de l'Empire du Seldjoukide Tutuch ou Toutach, à la tête de forces considérables, lui avait

1. Attal., p. 200.
2. Bryen., l. II, 19, 84.
3. *Id.*, 28, 96. — Skylit., p. 718.
4. Bryen., l. II, p. 84-95. — Alex., I, 15-23.

fait demander son alliance. Tutuch fit mine d'accepter; mais gagné par les habiles messages d'Alexis, il n'attira Oursel dans son camp sous prétexte d'une entrevue que pour s'emparer de sa personne. Au moment où les Francs désarmés prenaient place, sans défense, à un banquet, ils furent saisis et liés. Oursel fut livré enchaîné à Alexis. Tous les Francs dispersés en Romanie mirent bas les armes [1]. »

On peut juger par les longs récits, sans grand intérêt d'ailleurs, qu'Anne Comnène et Bryennios nous ont laissé des négociations d'Alexis avec les habitants d'Amasée, de l'habileté que le futur basileus apportait déjà aux intrigues politiques. Ce ne fut qu'avec mille difficultés que le stratopédarque put terminer la campagne et ramener son prisonnier jusqu'à Byzance, à travers l'Asie Mineure tout entière soulevée. Alexis sut apporter de la modération dans sa victoire et ne craignit pas de secourir Roussel dans la prison où l'empereur l'avait fait enfermer [2].

Les succès qu'Isaac Comnène remportait à la même époque, dans son gouvernement d'Antioche, ne firent qu'augmenter la réputation et la popularité des deux frères.

Les événements que je viens de raconter remplissent les années 1073 et 1074 [3]. Nous ne savons rien de précis sur le rôle joué par Alexis dans les années qui suivent. L'Empire traverse alors une crise violente. Nous venons de parler des événements d'Asie Mineure; l'Occident n'était pas plus tranquille. Les Slaves des thèmes occidentaux étaient en pleine révolte [4]; les Normands d'Italie, enhardis par leurs succès, devenaient chaque jour plus menaçants et paraissaient jusque sur les côtes de Dalmatie [5]. Sur le Danube, les populations des villes frontières s'agitaient,

1. Schlumberger, *op. cit.*, p. 21 et sq.; Roussel est devenu en grec Οὐρσέλιος.
2. Bryen., l. II, 27, 94-95, et 28, 95-96.
3. Muralt, *Essai de chron. byz.*, p. 23 et sq.
4. Bryen., l. III, 1, p. 100 et sq.
5. Cf. p. 9.

et les Petchénègues, dans une de leurs invasions, s'avançaient jusqu'aux portes de Byzance [1].

Par son avidité, l'eunuque Niképhoritza avait causé un mécontentement général [2]. L'accaparement des blés, dont il était l'auteur, avait amené une disette effroyable [3]. En même temps, le grand logothète avait épuisé les finances impériales, le basileus n'avait plus d'argent pour payer ses soldats, et les troupes auxiliaires de la région d'Andrinople se mutinaient en réclamant leur solde [4].

Ce mécontentement général se traduisit bientôt par la révolte des troupes d'Occident qui proclamèrent basileus leur général, Nicéphore Bryennios [5], tandis que, peu de mois après [6], les soldats de l'armée d'Asie, les chefs du Sénat et de la noblesse allaient se ranger autour d'un autre général, Nicéphore Botaniatès, salué empereur à Héraclée [7].

Au milieu de ces événements, Alexis resta fidèle à Michel VII. Comnène était alors un des personnages les plus en vue de Byzance. Ses talents et ses succès militaires, le prestige de son oncle Isaac, un des derniers généraux dont les victoires avaient illustré l'Empire, tout contribuait à le mettre en avant. Sa situation était tellement importante que nous allons voir les Doukas et la famille même de l'empereur rechercher son alliance.

Retiré, depuis sa révolte, dans un monastère, le césar Jean Doukas n'avait point renoncé à la politique; sa retraite même, en l'empêchant de prendre une part active aux événements, lui permettait de juger plus sainement les choses et les personnes.

1. Zonaras, XVIII, 16, 713.
2. Bryen., l. III, 15, 118.
3. Attal., p. 200 et p. 211-212. — Skylit., p. 714. — Zonaras, XVIII, 17, 713 et sq. — Glykas, p. 614-615, s'inspire du récit de Zonaras.
4. Attal., p. 210.
5. Attal., p. 246 et sq. — Bryen., l. III, 9 et 10, p. 111 et sq. — Skylitzès, p. 728. — Glykas, p. 615. — Cf. Muralt, *op. cit.*, ad ann. 1077. D'après lui, la révolte eut lieu en octobre.
6. En mars 1078. Muralt, *op. cit.*, ad an. 1078.
7. Cf., sur ces événements, Hertzberg, *op. cit.*, p. 257 et sq.

Doukas devina le rôle que les Comnènes allaient jouer, et chercha, dès lors, à s'allier à leur famille. Son fils aîné, Andronik, était sur le point de mourir, le césar voulait assurer à sa maison un soutien puissant, il crut ne pouvoir mieux faire qu'en choisissant Alexis. Sans doute, dans la retraite, les haines politiques du césar s'étaient apaisées; d'accord avec sa belle-fille, il songea à unir sa famille à celle des Comnènes par le mariage de sa petite-fille Irène avec Alexis, veuf de sa première femme, fille d'Argyros [1].

Ce projet, qui réunissait deux des plus puissantes familles de l'aristocratie byzantine, et confondait pour l'avenir leurs intérêts et leurs droits, était éminemment politique et rencontra naturellement, au début, une opposition générale. Alexis paraît en avoir saisi de suite tous les avantages et s'y montra très attaché. Il eut, tout d'abord, à triompher de l'opposition de sa mère, chez qui la haine du nom des Doukas éteignit, en cette occasion, la vue des intérêts politiques de sa maison. Le basileus Michel VII était, lui aussi, hostile à ce projet de mariage. Il suivait, sans doute, l'inspiration de son frère Constantin qui, se rendant compte de la faiblesse de l'empereur et de l'Empire, craignait le danger que pouvait faire courir à sa famille l'alliance des Comnènes et des Doukas, et cherchait à assurer aux siens l'appui des premiers par le mariage d'Alexis avec sa sœur Zoé [2].

L'habileté du césar Jean Doukas et de sa belle-fille finit par lever toutes les difficultés. Anna Dalassèna céda, et l'empereur lui-même dut donner son consentement, à la suite de la brouille survenue entre son frère et Alexis, lors du siège de Constantinople par les partisans de Bryennios (novembre 1077) [3]. Le Porphyrogénète Constantin ne put pardonner à son compagnon d'armes, qui avait repoussé l'ennemi, un succès où il

1. Bryen., l. III, 6, 107.
2. *Id.*
3. Cf. Muralt, *op. cit.*, p. 32.

n'avait pas eu de part [1]. Le mariage dut être célébré dans les derniers mois de 1077 ou au début de 1078.

C'est au milieu de ces intrigues qu'avait éclaté la révolte de Bryennios. Michel VII confia à Alexis le soin de défendre l'Empire contre le rebelle, en lui adjoignant Roussel de Bailleul, sorti de prison pour la circonstance.

Bryennios, dont la famille était originaire d'Andrinople, avait vu toute la Thrace se soulever en sa faveur. Il avait, nous l'avons dit, échoué dans son attaque sur la capitale, et s'était ensuite retiré à Athyra [2]. Alexis le poursuivit et remporta, près de cette ville, une victoire sur les rebelles [3]. Mais, à ce moment, la défection de l'armée d'Asie vint compliquer la situation du basileus qui, pris entre deux ennemis, se vit obligé de se borner à défendre Constantinople; encore la capitale elle-même était-elle peu sûre, et Botaniatès y comptait de nombreux partisans [4].

Alexis chercha à organiser la défense de Constantinople; mais la pusillanimité de Michel rendit inutiles tous ses efforts. Comnène conseilla alors à l'empereur d'abdiquer en faveur de son frère Constantin. Celui-ci ne montra aucun désir de prendre le pouvoir dans des circonstances aussi périlleuses, et, refusant la pourpre, alla, un des premiers, faire sa soumission à Botaniatès. Alexis le suivit [5], et Botaniatès devint, sans combat, maître de la capitale [6]. Le 1er avril 1078, le nouveau basileus traversait le

1. Bryen., l. III, 115-116. — Attal., p. 247-250. — Zonaras, XVIII, 17, 716.
2. Sur l'Athyras, entre Eski-Ercgli (Heraclea) et Constantinople. Cf. Du Cange, *Not. ad Villehardouin*, p. 220.
3. Skylitzès, p. 729. — Attal., p. 253-254. — Zonar., *loc. cit.*
4. Attal., p. 255-257.
5. Bryen., l. III, p. 121 et sq.
6. La révolte de Botaniatès et celle de Bryennios personnifient, en quelque sorte, la rivalité entre l'Orient et l'Occident dont j'ai déjà parlé. Botaniatès appartenait à une famille asiatique. Ce qui, à mon avis, lui assura l'avantage, ce fut d'avoir pour lui, outre l'armée d'Asie, l'appui de la noblesse, du Sénat et du clergé. Cf. Bryen., l. III, p. 103 et 118. — Attal., p. 237 et 240. — Skylitzès, p. 715 et 726. — Zonaras, XVIII, 18, 718.

Bosphore sur le dromon impérial et faisait son entrée dans la ville de Constantin.

Pendant ce temps, Michel VII se réfugiait au couvent de Stoudion, et, par une ironie dont l'histoire de Byzance offre maints exemples, il y fut reçu par son oncle, le césar Jean Doukas, qui s'y était retiré après sa rébellion [1]. Il dut y avoir entre l'oncle et le neveu une conversation aussi piquante que celle que Luitprand nous rapporte avoir été tenue lors de la rencontre analogue de Romain Lécapène et de ses fils [2].

La soumission d'Alexis, que nous avons vu exercer le commandement des troupes de Constantinople, avait singulièrement facilité la reconnaissance de Botaniatès comme basileus. Le nouvel empereur ne se montra pas ingrat. Il confia à Comnène la charge de grand domestique des Scholes [3] (c'était une des fonctions les plus importantes de l'Empire; Bodinos la place immédiatement après celle de despote et de sébaste [4]); en même temps, il lui conférait le titre de nobilissime [5]. En outre, Botaniatès confia à Alexis le commandement d'une expédition contre son compétiteur Bryennios qui, craignant les embûches des deux favoris du nouvel empereur, les slaves Borilos [6] et Germain, avait refusé de négocier [7].

Bryennios avait avec lui la plus grande partie des troupes d'Occident. L'armée impériale comprenait des troupes de Crète [8], des Turks [9], des Komatènes [10], des Francs, et les Immortels, corps

1. Bryen., l. III, 24, 125-126.
2. Luitprand, *Antapod.*, l. V, c. 24. — Cf. Rambaud, *L'empire byz.*, p. 22-23.
3. Zonaras, XVIII, 18, 721. — Al., I, 4, 25. — Bryen., l. IV, 4, 133.
4. Cf., sur ce titre, Schlumberger, *Sigill. byz.*, p. 331.
5. Zonaras, *loc. cit.* — Skylitzès, p. 736, et Glykas, p. 616, donnent à Alexis le titre de nobilissime, comme s'il l'avait déjà reçu auparavant.
6. Sans doute Boritz.
7. Attal., p. 285 et sq.
8. *Id.*, p. 288.
9. *Id.*, et Bryen., l. IV, 2, 130.
10. Bryen., l. IV, 4, 133. — Al., I, 4, 25. — Les Komatènes étaient originaires du pays compris entre le Sangarios et l'Halys. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 216 et 227.

récemment créé par Michel VII [1]. Bryennios était établi en Thrace. Alexis rencontra l'armée des rebelles sur les bords de l'Halongios, tout près de Kalabrè; il remporta une victoire complète et s'empara de Bryennios [2].

A la suite de sa victoire, le grand domestique se dirigea vers Constantinople, à la tête de ses troupes victorieuses. Mais, au Palais Sacré, on prit ombrage de voir si près de la capitale, où Botaniatès n'était pas encore solidement établi, un général dont on pouvait redouter quelque coup de main, et on interdit l'entrée de la ville au vainqueur. Alexis reçut l'ordre de rentrer immédiatement en campagne et de marcher contre l'allié de Bryennios, Basilakès qui, à la tête des troupes d'Illyrie et de Bulgarie auxquelles s'étaient joints les Varangues, occupait Salonique [3]. L'historien Bryennios ne cache pas le mécontentement qu'Alexis éprouva en se voyant reçu avec tant de froideur, et sans obtenir pour lui et pour ses troupes les récompenses auxquelles il pensait avoir droit. Il obéit pourtant, et, après être demeuré quelques jours devant Constantinople, il s'éloigna avec l'armée.

Le grand domestique se dirigea d'abord vers Andrinople, il dut ensuite remonter la vallée de l'Arda et franchir les pentes du Rhodope. Après avoir traversé le Vardar, il vint camper entre Verria [4] et Salonique. L'armée suivit cette route montagneuse et difficile, sans doute parce que la région traversée par la route, plus directe et plus facile, de Constantinople à Salonique par Serres, était soulevée. Peut-être aussi Alexis espérait-il surprendre l'ennemi en dissimulant sa marche. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du Galliko qui se jette dans le golfe

1. Bryen., IV, 4, 133.
2. Bryennios fut aveuglé. Bryen., l. IV, 28, 156, et Al., I, 7, 38, rapportent ce fait comme ayant eu lieu après que le grand domestique eut livré son prisonnier aux envoyés de l'empereur. — Zonaras, XVIII, 18, 721-722, accuse Alexis d'avoir fait aveugler Bryennios. Skylitzès, p. 737, mentionne simplement le fait. Je suis porté à croire Bryennios, car Attaliatès, p. 291, qui est impartial, accuse les envoyés du basileus.
3. Bryen., l. IV, 16, 146-147.
4. Verria, l'ancienne Berroé, est située au sud de Vodèna.

de Salonique. Cette fois encore, Alexis fut victorieux. Basilakès s'enfuit à Salonique; poursuivi par les troupes impériales, il fut fait prisonnier dans cette ville [1]. Comnène revint alors vers Constantinople, en suivant la côte. Près de Philippi [2], il rencontra des envoyés de Botaniatès qui firent subir à Basilakès le même supplice qu'à Bryennios.

Arrivé devant Byzance, Comnène put pénétrer dans la ville et reçut du basileus, en récompense de ses services, le titre de sébaste [3]. Son séjour dans la capitale fut de peu de durée, car bientôt Botaniatès lui confia la mission d'aller pacifier la Thrace, qu'il venait de soumettre et où les Petchénègues faisaient de continuelles incursions. Comnène sut se rendre populaire dans toute la région qu'il avait été chargé d'administrer [4].

J'ai maintenant à exposer toute une série d'intrigues de palais auxquelles les Comnènes furent mêlés et qui exercèrent une influence capitale sur la destinée d'Alexis. Malheureusement, nous sommes renseignés ici seulement par Anne Comnène et par Bryennios, car Zonaras parle à peine de ces faits, et il est très difficile de démêler la vérité au milieu des dires du gendre et de la fille d'Alexis.

Comme celui de Michel VII, le gouvernement de Botaniatès mécontentait tout le monde. Nicéphore était âgé et avait abandonné l'exercice du pouvoir à deux de ses favoris, Borilos et Germain. Pour se conquérir des partisans, l'empereur avait fait de telles largesses dans les premiers jours de son règne qu'il

1. Bryen., l. IV, 27, p. 155 et sq.
2. Philippi, à l'ouest de Kavala, l'ancienne Christopolis.
3. Bryen., l. IV, 28, 156. On a le sceau d'Alexis, grand domestique et sébaste; cf. Schlumberger, *Sig. byz.*, p. 640.
4. Bryen., l. IV, 30, 157 et sq. Nous voyons Alexis, après sa nomination à la charge de grand domestique, séjourner à Andrinople; plus tard, nous verrons Pakourianos, revêtu de la même dignité, résider également à Andrinople. Peut-être cette ville était-elle, à cette époque, la résidence ordinaire du grand domestique? Son importance stratégique expliquerait facilement le choix de cette résidence.

avait vidé le trésor; il avait ainsi perdu le plus sûr moyen d'influence qui fût à la disposition du souverain [1]. C'est sans doute à cause de cette pénurie de la caisse publique que Bryennios fait remarquer, comme un service important d'Alexis, le fait d'avoir soumis des provinces sujettes à l'impôt [2].

Le manque d'argent amena d'abord la révolte des Varangues, dont nous parle Attaliatès [3]. Les deux favoris devinrent bientôt impopulaires dès qu'ils ne distribuèrent plus d'argent. Skylitzès nous dit qu'ils s'étaient rendus odieux aux chefs du Sénat [4]; or, le Sénat, comme nous l'avons vu, avait contribué, pour une large part, au succès de la révolte de Botaniatès. En outre, le sentiment populaire dut être offensé par deux actes de l'empereur : la mise à l'écart du fils de Michel VII, et le troisième mariage du basileus.

Lors de son avènement, Botaniatès ne s'était point associé le fils de son prédécesseur. M. Rambaud a montré quels progrès avait fait, depuis le IXe siècle, l'idée de légitimité chez les Byzantins [5]. Les derniers usurpateurs, Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès, Romain Diogénès, avaient, au moins en apparence, respecté les petits basileis, et ne s'étaient donnés que comme leurs tuteurs. Or, Botaniatès avait rompu avec cette tradition, et sans mettre complètement à l'écart Constantin, fils de Michel VII, il ne l'avait pas associé à la couronne [6]. Cette façon

1. Bryen., l. IV, 1, 128, 129. — Attal., p. 275-276. — Zonaras, XVIII, 19, 721. — *Anon. Synop. Ch.*, p. 171, éd. Sathas, Bca Gca, t. VII.

2. Bryen., l. IV, 16, 147.

3. Attal., p. 294. — Zonaras, XVIII, 19, 724.

4. Skylitzès, p. 742-743, rapporte ces événements à l'indiction 13. Or, il n'y a pas d'indiction 13 sous le règne de Botaniatès. Au lieu de ἰνδικτιῶνος ιγ', je propose ἰνδικτιῶνος γ', ce qui donne 1079-1080.

5. *Op. cit.*, p. 23 et sq.

6. Cela résulte de Bryennios, préf. *passim*. Attaliatès, p. 304, eût certainement mentionné le fait à propos des rapports de Botaniatès avec son prédécesseur. D'après l'*Alexiade*, III, 4, 150, Constantin aurait été dans une situation intermédiaire; sans être basileus, il n'était pourtant pas tout à fait à l'écart.

d'agir dut certainement mécontenter l'opinion publique pour qui Botaniatès n'était plus qu'un usurpateur[1].

A ce mécontentement il faut joindre l'hostilité du clergé que Botaniatès s'aliéna par sa conduite. Le basileus, lors de son avènement, s'était fait couronner avec Berdèna, qu'il avait épousée en secondes noces. A la mort de celle-ci, il songea à se remarier. Il hésita longtemps entre la mère et la femme de son prédécesseur, et finit par épouser Maria, femme de Michel VII[2]. Ce mariage dut causer à Byzance, surtout parmi le clergé, un véritable scandale. Nicéphore épousait une femme dont le mari vivait encore; ce mariage était donc un véritable adultère. Mais, de plus, Botaniatès contractait son troisième mariage; or, on sait quelle était l'hostilité de l'Église grecque contre ces sortes d'unions. Voici en quels termes Constantin IX Porphyrogénète en parle dans une de ses novelles : « Sans doute, elles ont été tolérées par les Pères, mais comme une souillure, ὡς ῥύπασμα; de leur temps, on n'avait pas encore mis toute pudeur de côté. Le mal n'était pas général. Mais maintenant que l'impudeur s'est donné ses coudées franches, maintenant qu'on s'imagine qu'il n'y a dans ces mariages ni indécence, ni infamie, il faut nettoyer cette turpitude comme on balaye les ordures lorsque, au lieu d'être jetées dans un coin, elles se trouvent répandues dans toute la maison[3]. » On conçoit, dès lors, facilement l'effet que dut produire le mariage de Botaniatès, non seulement aux yeux du clergé, mais encore vis-à-vis du peuple de Byzance, si passionné pour tout ce qui touchait à la religion.

Il faut joindre à ces diverses causes de mécontentement l'irri-

1. Bryen., Préf., *passim*.
2. *Id.*, l. III, 25, 126. — Zonaras, XVIII, 722. — Skylitzès, p. 738. — Mathieu d'Edesse, c. cx, p. 178, dit que l'adultère avait préparé cette union coupable. Peut-être est-il ici l'écho des bruits répandus sur les relations de Maria et d'Alexis Comnène, bruits que, par erreur, il rapporterait à Botaniatès.
3. Zachariæ, *Jus græco-rom.*, III, 227, nov. xiii. Cf. Rambaud, *op. cit.*, p. 9.

tation de l'armée. La révolte des Varangues, dont nous avons parlé, en est une manifestation, de même les murmures des légions d'Asie, lorsqu'elles se virent donner pour chef l'eunuque Jean [1]. Botaniatès subissait, cela ressort clairement des faits, l'influence du parti civil. La maladresse de ses conseillers, qui se défiaient des généraux et faisaient prendre, à leur égard, toute une série de mesures vexatoires, ne fit qu'accroître les dispositions hostiles de l'armée. Nous avons vu que l'entrée de Constantinople avait été interdite à Alexis après sa victoire sur Bryennios. Peu après, un des personnages les plus illustres de Byzance, tant par sa famille que par sa situation personnelle, Georges Paléologue, se vit refuser l'entrée du palais impérial [2].

La révolte de Nicéphore Mélissènos, qui fut soutenu par les troupes d'Asie Mineure, est encore un indice de mécontentement universel.

Alexis sut très habilement tirer parti de la situation. Il était bien vu de Botaniatès, mais craint par les ministres qui tremblaient de voir son influence contrebalancer la leur, et redoutaient son prestige aux yeux de l'armée. Les soldats aimaient ce jeune général qui, victorieux dès sa première campagne, les avait si souvent conduits avec succès au combat contre les Turks, et qui venait encore une fois de triompher dans sa campagne contre les prétendants. Cette popularité éclata au grand jour par les acclamations qui saluèrent Comnène lorsqu'il conduisit ses troupes en Asie pour en remettre le commandement à l'eunuque Jean, chargé de réprimer la révolte de Nicéphore Mélissènos. Tous les soldats demandaient au jeune grand domestique d'être leur chef et de les conduire au combat [3].

Si Comnène avait l'armée pour lui, son mariage lui assurait l'appui des Doukas et d'une grande partie de la noblesse. Les

1. Bryen., l. IV, 32, p. 159.
2. *Id.*, l. IV, 40, p. 165-166.
3. *Id.*, l. IV, 32, p. 159.

Doukas, en outre, étaient soutenus par le clergé à qui leur maison venait de fournir un patriarche illustre, Jean Xiphilinos [1]. Alexis Comnène se trouvait donc à la tête d'un parti très fort, et l'on comprend fort bien qu'il fût suspect aux deux ministres [2] qui voyaient en lui un rival éventuel; car, comme on l'a bien dit, « à Byzance, tout homme très en vue éveillait aussitôt, même s'il ne songeait pas à la pourpre, le soupçon d'y aspirer [3] ». Contre cette inimitié des favoris qui pouvait devenir dangereuse, Alexis chercha une protection. Il la trouva auprès de l'impératrice. Les événements dont nous avons maintenant à parler durent suivre le retour d'Isaac Comnène du duché d'Antioche [4].

Parent de l'impératrice par son mariage, Isaac sut la gagner à sa cause et à celle de son frère. Aux yeux de la basilissa Maria, les deux Comnènes se posèrent en champions de la légitimité et se donnèrent comme les défenseurs des droits du fils de Michel VII; ils lui rappelèrent les droits des Doukas à la couronne, et lui montrèrent qu'après eux, seuls les Comnènes pouvaient avoir des prétentions légitimes [5]. Anna Dalassèna ne restait pas étrangère aux manœuvres de ses fils, mais nous ne

1. Cf. Lequien, *op. cit.*, I, 263.

2. Bryen., Préf., p. 8, dit que dès le début Alexis fut suspect à l'empereur; cela me paraît rendre inexplicables les événements qui suivirent; je préfère suivre Zonaras, XVIII, 726. Botaniatès, très vieux, d'une nature faible et apathique, devait subir l'influence de l'impératrice, favorable aux Comnènes, autant que celle des ministres. Ceux-ci ne purent rien obtenir de Botaniatès contre Alexis, c'est pourquoi ils formèrent le projet d'assassiner celui-ci à l'insu de l'empereur.

3. Schlumberger, *L'épopée byzantine au X^e siècle*, p. 350.

4. Isaac Comnène revint d'Antioche au moment où Alexis rentrait de sa campagne contre Basilakès, c'est-à-dire vers la fin de 1078. Cela résulte du récit de Bryennios (l. IV, 29, 156). Je ne sais sur quoi se basait Muralt pour placer ce fait en 1079. Heyd, dans l'*Hist. du commerce dans le Levant*, I, p. 54, note 1, fait erreur en disant qu' « à l'époque où Alexis Comnène monta sur le trône, son frère Isaac en était gouverneur (d'Antioche) : pour conserver la faveur d'Alexis, il envoyait souvent à la cour des étoffes de soie ». En 1081, Isaac était revenu depuis longtemps.

5. Bryen., Préf., *passim*.

pouvons pas clairement apercevoir quel fut son rôle [1]. Il y eut alors toute une série d'intrigues où les femmes, les officiers de l'impératrice, les eunuques du gynécée gagnés à la cause d'Alexis, jouèrent un rôle important [2]. Le résultat de leurs manœuvres fut l'adoption d'Alexis par l'impératrice [3].

Ce fut là une mesure très habile, car, dès lors, les droits du fils de Michel VII se trouvèrent confondus avec ceux des Comnènes. Alexis s'assurait, en même temps, un appui puissant, et, par cette adoption, il entrait, en quelque sorte, dans la famille impériale, dont Maria et Constantin étaient, aux yeux des Byzantins, les seuls représentants légitimes. Il y avait donc, désormais, un parti de la légitimité qui s'opposait au parti de l'usurpation représenté par Botaniatès et ses favoris. En outre, Alexis, ayant ses entrées au palais, pouvait être tenu, par Maria, au courant de tout ce qui s'y tramait.

Quels mobiles guidèrent l'impératrice en cette circonstance? N'agit-elle que pour sauvegarder les droits de son fils? Ou bien celle qu'Anne [4] nous a dépeinte comme la plus belle femme de son temps, et plus belle encore que les statues de Phidias, celle dont la beauté avait inspiré à Botaniatès une passion sénile, n'a-t-elle pas obéi à un sentiment plus tendre pour le grand domestique des Scholes? N'a-t-elle pas voulu jouer avec lui le rôle de Théophano avec Tzimiscès? Il est impossible de répondre; mais le rôle que nous voyons jouer par les officiers du gynécée, qu'Anne nous dépeint comme un asile du vice [5], les hésitations qu'Alexis marquera plus tard à faire couronner sa femme, les bruits qui coururent alors à Constantinople au sujet

1. Al., II, 1, 86.
2. *Id.*, II, 1, 84-85.
3. Bryen., l. IV, 2, 130. — Al., II, 1, 84-85. — Bryennios dit qu'Alexis avait été adopté quand il fut envoyé contre Bryennios. Je préfère le récit d'Anne qui nous dit qu'Alexis fut adopté après qu'Isaac eut gagné les fonctionnaires du gynécée qui persuadèrent l'impératrice. Or, Isaac ne revint qu'après la défaite de Basilakès.
4. Al., III, 2, 140.
5. *Id.*, III, 8, 163.

de ses rapports avec Maria, bruits dont Anne s'est fait l'écho pour les réfuter, tout cela sans les justifier, autorise bien des hypothèses.

Une mesure de Botaniatès vint précipiter les événements. Agé, sans enfant, le basileus songea à se choisir un successeur. L'opinion générale était que son choix se porterait sur l'un des Comnènes [1]; mais, circonvenu sans doute par ses ministres, il parut décidé à adopter un de ses parents, originaire d'Asie Mineure, Synadeknos [2]. L'impératrice se montra irritée de ce dessein qui lésait ses droits et ceux de son fils, et l'alliance avec les Comnènes devint plus étroite.

Botaniatès reste dès lors indifférent aux intrigues qui se nouent autour de lui. La lutte est entre les deux favoris et les Comnènes. Les ministres cherchent à perdre Alexis dans l'esprit de l'empereur, en interprétant à son désavantage les actes du grand domestique. Craignant de se voir accusé de trahison en cas d'échec, et répugnant aussi, sans doute, à lutter contre son beau-frère, Alexis avait refusé de prendre le commandement de l'expédition contre Nicéphore Mélissènos [3]. Soupçonnés depuis ce jour, les Comnènes savent qu'on se défie d'eux. Dès lors ils s'arrangent pour ne jamais se trouver ensemble au palais. Invités tous les deux à la table du basileus, ils croient leur dernier jour venu. Il ne s'agissait que de parler de la prise de Cyzique par les Turks et des moyens de reprendre cette place. Botaniatès, aveugle jusqu'au bout, chargea Alexis de ce soin. Le grand domestique put ainsi donner aux troupes dont il avait le commandement l'ordre de se réunir tout près de la capitale. Il se servit de ce prétexte pour calmer les inquiétudes que les ministres étaient parvenus à éveiller dans l'esprit du basileus [4]. Voyant que leur influence, combattue sans doute

1. Zonaras, XVIII, 20, 726.
2. Al., II, 2, 87.
3. Sur la révolte de Nicéphore Mélissènos, cf. Waddington, *Revue numismatique*, nouv. série, t. VIII, 1863, p. 393 et sq.
4. Al., II, 87-94.

par celle de l'impératrice, ne peut réussir à perdre les Comnènes, les favoris de Botaniatès songent à s'emparer de leurs deux ennemis pour leur crever les yeux [1]. C'était là à Byzance une façon expéditive et sûre de rendre inutiles les projets des prétendants.

Alexis et son frère furent prévenus des intentions des ministres à leur égard, par les soins de l'impératrice. A cette nouvelle, ils prennent le parti de brusquer les événements. Avertis au milieu de la nuit des dangers qu'ils courent, ils se décident aussitôt à une fuite immédiate, bien que la concentration ne doive être terminée que trois jours plus tard, à Tchorlou, sur la route d'Andrinople [2]. On était dans la nuit du dimanche de la Quinquagésime (14 février 1081) [3]. Les Comnènes préviennent aussitôt leurs principaux partisans, un chef normand, Humbertopoulos et Pakourianos, un des généraux byzantins, à qui Alexis avait promis la charge de grand domestique dont il était encore revêtu. Les conjurés gagnent le quartier des Blaquernes où s'élevait un des palais impériaux; là aussi étaient les écuries impériales. Les fugitifs prennent les chevaux dont ils ont besoin, et coupent les jarrets aux autres pour empêcher toute poursuite [4].

Si nous nous en rapportons au récit d'Anne, les Comnènes n'auraient rien préparé à l'avance. Je crois qu'ici nous ne devons accepter le récit de l'*Alexiade* que sous réserves. Anne a voulu prouver que son père ne s'était révolté que contraint par la nécessité; tout son récit est tendancieux. Les Comnènes étaient parfaitement décidés, dès longtemps, à renverser Botaniatès; tout au plus peut-on admettre qu'ils ont été obligés d'avancer un peu leur fuite (de trois jours, s'il faut s'en rapporter à la date fixée pour le rassemblement des troupes). Mais

1. Al., II, 4, 93.
2. Sur la situation de Tchorlou, cf. Boué, *Recueil d'itinéraires de la Turquie d'Europe*, p. 44.
3. Al., II, 4, 98.
4. *Id.*, II, 5, 104.

quant à croire qu'une nuit leur ait suffi pour gagner à leur cause des partisans comme Pakourianos et Humbertopoulos, cela me paraît invraisemblable. Les mesures mêmes que nous allons leur voir prendre montrent que les conjurés étaient d'accord avec le césar Jean Doukas, lequel était sorti du couvent et vivait retiré dans ses terres.

Les fugitifs gagnèrent d'abord le couvent de Kosmidion [1] où était retirée la femme du césar [2]; c'était sans doute pour faire prévenir son mari par ses soins. A en croire Anne Comnène, Alexis aurait trouvé au couvent Georges Paléologue venu là par hasard, et l'aurait décidé à suivre son parti. Cette version est inadmissible, si l'on se reporte à ce que l'auteur de l'*Alexiade* dit un peu plus loin. Anne nous montre, en effet, Paléologue ayant avec lui, toujours par hasard, la plus grande partie de ses richesses [3]. Je suis très enclin à croire que Paléologue avait été chargé de tout préparer pour la fuite des Comnènes: sa présence même au couvent de Kosmidion près de la femme du césar, semble indiquer qu'il était l'agent des Doukas dans toute cette affaire [4].

Les conjurés gagnèrent Tchorlou, qui avait été fixé comme lieu de rassemblement des troupes. C'est là que vinrent les rejoindre leurs partisans. Le césar Jean Doukas fut un des premiers; il amenait avec lui une troupe de Turks qu'il avait rencontrés et pris à sa solde. Il amenait aussi, secours encore plus précieux, le convoi d'un collecteur impérial qui portait à Byzance le montant des impôts de sa circonscription [5].

Aux troupes qu'Alexis avait réunies soi-disant pour reprendre Cyzique, vinrent bientôt se joindre les habitants du pays,

1. C'est aujourd'hui le quartier de Otakchidar. Cf. Schlumberger, *Les îles des Princes*, p. 339.
2. Al., II, 5, 103, et 6, 105.
3. *Id.*, II, 6, 105-106.
4. Lors de la prise de Constantinople par Alexis, Paléologue montra bien par sa conduite qu'il était du parti des Doukas et non de celui des Comnènes. Cf. p. 54.
5. Al., II, 6, 106 et sq.

parmi lesquels Alexis avait su se créer des partisans lors du séjour que nous lui avons vu faire dans cette province. Seuls les gens d'Andrinople, ne lui pardonnant pas le sort qu'avait subi Bryennios, restèrent fidèles à Botaniatès.

Une fois réunis, les rebelles paraissent avoir hésité sur ce qu'ils devaient faire. Peut-être y eut-il des compétitions entre leurs chefs. Toujours est-il qu'ils ne proclamèrent pas immédiatement un des leurs basileus. Anne Comnène, qui seule nous fournit un récit détaillé des événements qui se déroulèrent alors, ne nous donne aucun renseignement à cet égard. Nous voyons seulement, d'après son récit, que, de Tchorlou, les conjurés se portèrent vers Athyra et Schiza, se dirigeant vers Constantinople. Ils établirent leur camp à Schiza.

A travers les réticences dont le récit d'Anne est rempli, il semble bien qu'il y ait eu un moment rivalité entre les partisans d'Alexis et ceux de son frère Isaac. L'auteur de l'*Alexiade* nous peint le désintéressement de son père et de son oncle, refusant l'un et l'autre d'accepter la couronne. Je crois qu'ici encore son récit ne doit être accepté que sous réserve. Les Doukas menèrent une campagne active en faveur de leur allié; finalement, les divers partis tombèrent d'accord et leur choix se porta sur Alexis. Suivant le cérémonial ordinaire, « on lui chaussa les célèbres bottines de pourpre, les rouges campagia aux aigles d'or brodés, indices du pouvoir suprême ». Puis les Doukas donnèrent le signal des acclamations répétées par la foule : « Longue vie à Alexis Auguste, longue vie à l'invincible empereur que Dieu protège [1]. »

Tandis que ces événements se déroulaient en Thrace, Botaniatès ne faisait rien pour se défendre. La fuite des Comnènes, qu'il connut la nuit même où ils avaient quitté Byzance, semble l'avoir frappé de stupeur et lui avoir enlevé tout courage. La mère et les femmes des révoltés s'étaient réfu-

1. *De cœrimon.*, I, 38, 193.

giées au Prosfugion [1], lieu d'asile situé près de Sainte-Sophie. Anna Dalassèna et ses belles-filles ne consentirent à sortir de leur retraite que sur la promesse solennellement prêtée sur la croix qu'il ne leur serait fait aucun mal [2]. Nicéphore, voulant les garder comme ôtages, les fit enfermer au monastère de Petrion [3], où vint peu après les rejoindre la femme du césar [4].

La situation du basileus se trouvait singulièrement compliquée par la révolte des troupes d'Asie sous Mélissènos, qui le réduisait aux seules troupes de la capitale, Varangues, Anglais et Allemands [5]. Le prétendant d'Anatolie s'était avancé vers Byzance et, au moment où Alexis fut proclamé, il campait à Damalis [6], en face de la capitale. En apprenant la révolte de son beau-frère, Mélissènos lui fit offrir de partager l'Empire avec lui : l'un d'eux prendrait l'Orient, et l'autre l'Occident [7]. Comnène n'entendait pas partager l'Empire ; mais un refus formel eût été dangereux et eût pu amener un rapprochement entre Botaniatès et Mélissènos, aussi Alexis s'arrangea-t-il pour faire traîner les négociations en longueur jusqu'au moment où il serait maître de Constantinople [8]. Puis, sans tarder, il pressa la marche de ses troupes vers la capitale. L'armée de Comnène parut devant Byzance dans les derniers jours de mars 1081.

Le basileus avait encore le droit d'espérer que les murs de Constantinople pourraient lui permettre de résister longtemps ; mais le hasard vint en aide à son rival. Alexis connaissait bien la difficulté de prendre de vive force les remparts de Byzance pour les avoir jadis défendus ; il n'espérait pas s'en

1. Prosfugion ou Saint-Nicolas. Cf. Du Cange, *Constantinop. christ.*, II, 130, et not. in Al., p. 51.
2. Al., II, 5, 101.
3. Cf. Du Cange, not. in Al., p. 54.
4. Al., II, 5, 103.
5. *Id.*, II, 9, 118-120.
6. *Id.*, II, 8, 114-115. Damalis est le promotoire que termine Scutari.
7. *Id.*, II, 8, 115.
8. *Id.*, II, 8, 116.

emparer par un siège régulier. Mais il sut entrer en négociation avec le chef des Allemands qui gardaient la porte Charisios[1].

« De grand matin, au jour fixé, les Comnènes attaquèrent le point fixé, en face de la tour défendue par les Allemands. Les défenseurs du mur extérieur tirèrent d'abord sur les assaillants et réussirent à les empêcher de s'approcher du mur ; mais comme les Allemands de la tour tiraient de leur côté sur les défenseurs, ceux-ci durent céder, ne pouvant résister aux assaillants et en même temps aux traits de ceux qui étaient postés derrière et plus haut. Les assaillants montèrent alors sur le mur extérieur à l'aide d'échelles et brisèrent les serrures des portes (du mur extérieur), pour faire entrer les autres partisans de Comnène. A cette vue, les défenseurs de l'enceinte extérieure prirent la fuite. Les partisans de Comnène occupèrent alors l'enceinte extérieure et en ouvrirent les portes[2]. » La porte de Charisios donnait à Alexis « la principale rue de la ville et le conduisait directement par le plateau des Six collines, aux points dominants, l'église des Saints-Apôtres, le Philadelphion et le Forum Tauri[3] ». Une fois dans la ville, les troupes de l'usurpateur rencontrèrent peu de résistance; mais formées d'éléments divers, manquant de cohésion et de discipline[4], elles faillirent compromettre le succès de l'entreprise. A peine ont-elles franchi la porte qu'elles se dispersent dans les rues principales[5]. Constantinople est traitée comme une ville vaincue. Les riches comptoirs des marchands où venaient s'entasser les produits du monde entier, la soie

1. C'est dans ce quartier que les Allemands, de tout temps, avaient leur cimetière. Mordtmann, dans son *Esquisse topographique de Constantinople*, conclut à l'identification de la porte de Charisios avec la porte d'Andrinople. Je vois un argument à l'appui de sa thèse dans ce fait que Zonaras, racontant la révolte d'Alexis, dit que celui-ci s'était enfui à Andrinople. Sachant qu'Alexis avait attaqué la porte d'Andrinople, il en a conclu que Comnène venait de cette ville alors qu'en réalité il venait de Tchorlou.

2. Zonaras, XVIII, 20, 728. Cf. Mordtmann, *op. cit.*, p. 19.

3. Mordtmann, *op. cit.*, p. 20.

4. Al., II, 9, 119.

5. *Id.*, II, 10, 124.

apportée de Chine, les épices et l'ivoire envoyés par l'Inde, les pierres précieuses des montagnes de la Perse, les perles, les tissus, les riches broderies, les tapis, tout est mis au pillage. Partout on tue, on pille, on massacre. La lie de la population vient se joindre aux soldats [1]; les rues de Byzance voient durant toute une journée se dérouler les scènes hideuses qui accompagnent la prise d'une ville [2].

Cependant les Comnènes, une fois entrés dans la ville, se dirigent d'abord vers le Philadelphion; mais avant d'y arriver, sur le plateau de Saint-Georges-le-Sykéote [3], ils s'arrêtent, ne sachant s'il faut continuer leur marche vers le Palais Sacré, ou s'ils ne doivent pas auparavant aller chercher leur mère et leurs femmes au couvent où elles sont enfermées. Tandis qu'ils hésitent, le désordre parmi leurs troupes va toujours croissant, à tel point que les quelques soldats fidèles à Botaniatès auraient pu facilement venir à bout des soldats d'Alexis dispersés à travers la ville. Déjà Borilos, pour protéger le palais, avait disposé, depuis le Forum de Constantin [4], jusqu'au Milliaire-d'Or [5], les Varangues et les Komatènes [6]. L'indifférence de Botaniatès rendit inutiles toutes ces mesures. Avant que les Comnènes eussent pénétré dans la capitale, Nicéphore s'était décidé à implorer le secours de Mélissènos en lui offrant de partager l'Empire avec lui. La flotte impériale, que Georges Paléologue venait de gagner à la cause d'Alexis, empêcha ce projet d'aboutir, en occupant le détroit [7]. Botaniatès envoya alors Paléologue, père de celui-ci, offrir à Alexis de l'adopter [8]. Les Comnènes hésitèrent d'abord à accepter ou à refuser cette proposition; mais tandis que leur décision est ainsi suspendue,

1. Al., II, 10, 124.
2. Zonaras, XVIII, 20, 729.
3. Al., II, 12, 129. Cf. Mordtmann, *op. cit.*, p. 21.
4. Cf. Du Cange, *Constant. christ.*, p. 170.
5. Cf. Labarte, *op. cit.*, p. 33.
6. Al., II, 12, 131.
7. *Id.*, II. 11, 125 et sq.
8. *Id.*, II, 12, 129 et sq.

arrive le césar Jean Doukas, qui, venant de se rendre compte de la marche des événements, se croit sûr de la victoire et repousse tout arrangement. L'armée de Comnène était maîtresse de la ville, il ne restait plus qu'à s'emparer du palais impérial, « sorte de Kremlin byzantin, amas d'églises et de palais, et en même temps forteresse » [1]. Les mesures prises par Borilos pouvaient rendre cette entreprise difficile et sanglante. Ce dernier combat fut évité par l'intervention du patriarche qui vint, poussé par le césar, persuader au basileus d'abdiquer. Docile à ces conseils, Nicéphore quitta les ornements impériaux et se réfugia à Sainte-Sophie [2], d'où, peu après, il fut conduit au monastère de Peribleptos pour y prendre l'habit [3].

Byzance encore une fois venait de voir s'accomplir une révolution, mais celle-ci devait avoir pour l'Empire des conséquences heureuses et assurer pour un siècle la stabilité du pouvoir impérial : « Toutes les voies furent bonnes, a dit Montesquieu, pour parvenir à l'Empire ; on y alla par les soldats, par le clergé, par le Sénat, par les paysans, par le peuple de Constantinople, par celui des autres villes [4]. » Alexis Comnène arriva au pouvoir parce qu'il sut ou eut la chance de grouper autour de lui plusieurs de ces partis. C'est ce qui explique qu'il ait réussi là où tant d'autres avaient échoué.

1. Rambaud, Le Monde byzantin, *Revue des Deux-Mondes* (15 août 1871), p. 773.
2. Al., II, 12, 131-132.
3. *Id.*, II, 12, 133-134.
4. *Grandeur et Décadence des Romains*, c. 21.


Héliog. Dujardin, Paris.

ALEXIS COMNÈNE

# CHAPITRE III

## DÉBUT DU RÈGNE ET GUERRE AVEC ROBERT GUISCARD

## (1081-1085.)

Au moment de sa rébellion, Alexis Comnène avait environ trente-trois ans. Il était de petite taille, assez gros, avec les épaules et la poitrine larges. Son visage avait une expression de dureté tempérée par un regard perçant et doux abrité par d'épais sourcils noirs. Ses sceaux et ses monnaies le représentent portant toute sa barbe [1]. Anne Comnène avoue qu'à pied son père manquait de prestance et qu'il ne retrouvait tout son prestige que lorsqu'il était assis sur son trône. Si nous essayons de tracer le portrait moral du basileus, nous voyons que Comnène avait une intelligence excessivement déliée ; son esprit était très cultivé, l'éducation qu'il avait reçue lui permettait de prendre une part active aux discussions philosophiques et théologiques qui passionnaient ses contemporains et dans lesquelles il trouvait à exercer la souplesse de son esprit. Alexis avait en outre un réel talent d'orateur et aimait à en faire montre. Très fin et très habile politique, il avait appris à la cour, où il avait passé la plupart des années de sa jeunesse, à connaître les hommes, il excellait à trouver le point faible de chacun et à en tirer parti. Très ferme en ses desseins, il apportait tous ses soins à l'exécution de ses plans sans jamais rien laisser au hasard. D'une ténacité étonnante, il ne se laissait ni abattre par les revers ni griser par le succès. Il était doux de caractère et essayait d'arri-

1. Cf. Schlumberger, *Sig. byz.*, p. 418.

ver à son but par la persuasion plus que par la violence ; sa douceur envers les siens confina même parfois à la faiblesse. Il n'était pas cruel et témoigna toujours beaucoup d'indulgence à ceux qui conspirèrent contre lui, et ne les punit presque jamais de mort. Au point de vue religieux, Alexis se regardait comme investi d'une mission presque divine ; à ses yeux, la foi orthodoxe était un dépôt sacré qui lui avait été confié et qu'il devait transmettre intact à ses successeurs. Pour sauvegarder la foi, il se croyait tout permis, et c'est la défense de la foi qui seule lui fit commettre des actes de cruauté envers les hérétiques. Comnène se rendait très bien compte de la décadence générale des Grecs, et il devait chercher à relever le niveau moral non seulement des moines et du clergé, mais encore de ses sujets, en fondant et en protégeant des écoles. Son règne a été une époque de misère générale, comme on le verra plus loin, mais toujours Alexis apporta dans son administration un esprit d'équité et de justice, protégeant les « humbles » et les faibles contre les « puissants ». Au point de vue militaire, Comnène était très habile général ; il savait concevoir des plans à longue échéance et parvint souvent à les réaliser ; il se souvenait qu'avant de monter sur le trône il avait été grand domestique et conduisait presque toujours son armée en personne, s'occupant lui-même du bien-être de ses soldats qui l'adoraient. A tout cela il faut ajouter qu'Alexis était un diplomate de premier ordre, connaissant très bien la situation politique de chacun des états voisins de l'Empire ; il savait profiter de leurs divisions au mieux de ses intérêts et excellait à faire entrer dans son alliance tous les ennemis de son adversaire. Un chroniqueur a très bien défini le caractère d'Alexis en deux mots : il fut, dit l'auteur de la Chronique anonyme, μεγαλόβουλος καί μεγαλουργός [1]. Le français ne saurait rendre ici toute la précision du grec.

Tel était le nouveau maître que l'armée venait de donner à

1. *Anon. syn. Chron.*, p. 185.

l'Empire; voyons maintenant quels furent les premiers jours du règne.

Un des premiers soins de Comnène fut de faire cesser le pillage de la capitale; mais ce ne fut que le lendemain de la prise de la ville que tout rentra dans l'ordre [1]. La division se mit alors dans le parti victorieux et faillit compromettre les résultats obtenus. Il ressort du récit des événements qu'un rôle important dans l'insurrection d'Alexis avait été joué par le césar Jean Doukas; son habileté politique, son expérience, l'appui de ses nombreux partisans avaient été pour beaucoup dans la réussite de l'entreprise des Comnènes. Pourtant, dès le premier jour du règne, un désaccord violent éclata entre le parti des Doukas et celui d'Alexis. (J'ai dit plus haut les relations de la femme de Botaniatès avec le grand domestique des Scholes) Les bruits répandus dans le public, calomnieux, à en croire Anne Comnène, dont nous pouvons à bon droit suspecter le témoignage, prirent une nouvelle force dans ce fait qu'après l'entrée d'Alexis au palais, l'impératrice Maria n'en sortit point. Bien plus, le basileus se sépara de sa femme qu'il établit avec sa mère, ses sœurs et son aïeul paternel dans le palais du bas, tandis que lui-même, avec Anna Dalassèna et ses autres parents, s'installait dans le Boucoléon [2], qui était le château fort construit par Nicéphore Phocas à l'intérieur des immenses constructions formant le palais impérial [3]. Le bruit se répandit alors dans Constantinople qu'Anna Dalassèna voulait séparer son fils d'Irène Doukas et l'éloigner du parti de celle-ci. Anne Comnène nie l'existence de pareils projets. Malgré ses affirmations on est pourtant obligé de reconnaître qu'il y eut alors hostilité complète entre les deux factions qui venaient de triompher. Les Doukas n'avaient agi

1. Al., III, 2, 139.
2. Cf. Labarte, *Le Palais Impérial*,... p. 210 et sq. Le Boucoléon est situé sur la mer de Marmara, non loin du Vieux-Sérail, entre le rivage, Sainte-Sophie et la mosquée d'Achmed. Cf. Schlumberger, *Les Iles des Princes*, p. 335.
3. Al., III, 1, 134 et sq.

que dans l'intérêt de leur maison, intérêt représenté par Irène. S'ils avaient aidé Alexis, ce n'était point en tant que Comnène, mais bien comme mari d'Irène. On trouve la preuve de cette hostilité dans le fait suivant. Un certain nombre des partisans d'Alexis ayant refusé de joindre dans leurs acclamations le nom d'Irène à celui de Comnène, Paléologue, qui était certainement ici l'interprète de l'opinion de son parti, leur avait répondu : « Ce n'est pas pour vous, mais pour Irène que j'ai travaillé », et aussitôt il avait fait acclamer la femme de Comnène par les matelots de la flotte impériale [1].

Pour que les projets des Comnènes réussissent, il fallait que le divorce d'Alexis et d'Irène fût prononcé. Un rôle important appartenait dès lors au patriarche ; aussi allons-nous voir les deux partis chercher à le gagner à leur cause. Le siège patriarcal était alors occupé par Kosmas, qui, en 1075, avait succédé à Jean Xiphilinos [2]. Kosmas était partisan des Doukas et son intervention avait puissamment contribué à enlever à Botaniatès toute idée de résistance. Anna Dalassèna chercha à attirer le patriarche dans son parti; mais le césar veillait, il sut persuader au patriarche de lui rester fidèle. En même temps il essayait de se servir de l'influence qu'il avait eue jadis sur Maria pour lui persuader de quitter le palais [3]. Il réussit bien à garder le patriarche dans ses intérêts, mais il échoua du côté de Maria qui continua à habiter le palais [4].

Tous les bruits qui couraient à Constantinople prirent bien plus de consistance quand on vit Alexis se faire couronner seul [5]. La disgrâce des Doukas parut certaine. Comnène dans toute cette affaire semble avoir été très hésitant. Il paraît évident que son inclination naturelle ainsi que les conseils de tout le parti de sa mère le poussaient à répudier Irène ; d'autre part,

1. Al., III, 2, 137 et sq.
2. Le Quien, *op. cit.*, I, 263.
3. Al., III, 2, 139.
4. *Id.*, 141.
5. *Id.*, 142.

au point de vue politique, il eût été maladroit de s'aliéner une fraction de l'aristocratie aussi puissante que celle des Doukas. Ce fut le sentiment politique qui finit par l'emporter.

Anna Dalassèna, irritée de la fidélité du patriarche à la maison des Doukas, voulut le remplacer par une de ses créatures, un moine, Eustrathios Garidas. Mais elle se heurta chez Kosmas à un refus formel de démissionner tant qu'il n'aurait pas lui-même couronné Irène. Cette opiniâtreté du patriarche finit par triompher de toutes les résistances, et Irène fut couronnée sept jours après Alexis [1]. C'était la défaite de Maria, qui voyait ainsi Alexis manquer aux promesses, qui, très probablement, avaient fait le fonds de l'accord que j'ai rapporté plus haut. Aussi, avant de quitter le palais, exigea-t-elle non seulement un acte officiel, assurant à elle et à son fils la vie sauve, mais encore fit-elle reconnaître à ce fils le titre d'empereur; Constantin eut le droit de chausser les bottines de pourpre et de revêtir les vêtements impériaux, son nom dut être inscrit dans les actes à côté de celui d'Alexis. Le jeune prince devait aussi être acclamé avec le basileus, et figurer à côté de lui, coiffé de la tiare impériale, dans toutes les cérémonies. Le bruit courut alors que ces conventions avaient été faites lors du pacte conclu entre Maria et Alexis [2]. Tout ayant été ainsi disposé pour sauvegarder les droits de son fils, Maria se retira au couvent de Mangane [3].

Pendant cette crise, Alexis avait accompli les cérémonies qui suivaient l'avènement au trône de tout basileus. Psellos [4] avait été chargé de louer l'empereur au nom des ordres admis à le saluer. Il n'y a rien à retenir de la harangue prononcée en cette circonstance, sinon l'insistance avec laquelle Psellos marque le caractère militaire de la révolution qui venait de s'accomplir.

1. Al., III, 2, 142-143.
2. *Id.*, 4, 150-151.
3. Cf. Du Cange, *Const. christ. I*, II, 155.
4. Cf. *Hist. gr. des crois.*, t. I, pars I, p. 96.

De graves intérêts auraient dû appeler immédiatement l'attention de l'empereur sur les événements qui se déroulaient aux frontières de l'Empire. Mais une affaire bien plus importante aux yeux d'Alexis occupa d'abord toutes ses pensées. Byzance avait été pillée par les soldats de Comnène, les temples et les objets consacrés au culte avaient été profanés. C'était le basileus qui, aux yeux du clergé et du peuple, était responsable de tous les sacrilèges commis par les troupes, et il fallait, toute affaire cessante, que les coupables se purifiassent par la pénitence. Alexis s'accusa publiquement devant le patriarche et le Synode. Il s'entendit condamner à une pénitence et à un jeûne de quarante jours, châtiment auquel voulut participer toute la famille impériale [1].

Le basileus songea ensuite à récompenser ses partisans. Il distribua à profusion les dignités et en inventa même de nouvelles. L'accord conclu avec Mélissènos, lors de la prise de la capitale, stipulait pour celui-ci le titre de césar. Alexis tint sa promesse, mais il nomma son frère Isaac sébastocrator, dignité qu'il créa et qui faisait du titulaire une sorte de vice-empereur. Taronitès, son beau-frère, fut fait protosébaste, protobestiarios, hypersébaste ; Adrien, son frère, protosébaste, et Nicéphore grand drongaire et sébaste [2]. A ces faveurs honorifiques, le basileus en ajouta d'autres plus lucratives qu'il fit, comme nous le verrons plus loin, aux dépens des couvents [3].

Alexis avait su triompher de la volonté de sa mère dans l'affaire du couronnement d'Irène. Il accorda en échange à Anna Dalassèna une part importante dans le gouvernement. Un des premiers actes de sa mère fut de remplacer le patriarche Kosmas auquel elle ne pardonnait pas le rôle qu'il avait joué en faveur des

1. Al., III, 6, 154-155.

2. *Id.*, III, 4, 147-148. — Sur ces diverses dignités et leurs attributions, cf. Schlumberger, *Sigil. byz.*, aux sceaux correspondant à chacune d'elles.

3. Cf. plus loin, cap. X.

Doukas. Le 8 mai 1081[1], Kosmas abdiquait et était remplacé par un moine, Eustrathios Garidas. L'influence d'Anna Dalassèna ne fit que s'accroître dans les premiers temps du règne, et lorsque Alexis, obligé de quitter Byzance pour repousser l'invasion normande (août 1081), voulut laisser à la tête du gouvernement quelqu'un de sûr, en qui il pût avoir toute confiance, il crut ne pouvoir mieux faire qu'en confiant le pouvoir à sa mère. Anne Comnène nous a gardé le chrysobulle par lequel l'empereur, après avoir exposé tout ce qu'il doit à sa mère, lui confie, durant son absence, une autorité absolue en fait de justice, de finances, d'administration [2]; il lui donne le droit de nommer à tous les emplois et lui accorde droit de sceau [3]. Anna Dalassèna voyait ainsi se réaliser son rêve, elle possédait enfin ce pouvoir qu'elle regrettait et cherchait à reconquérir depuis vingt-deux ans [4]. Sa petite-fille trouve elle-même qu'on a le droit de s'étonner de voir accorder à une femme une telle autorité, et elle explique la conduite de son père par son amour filial qui ne sut résister au désir d'Anna Dalassèna.

Tels furent les premiers jours du nouveau règne. De grandes difficultés surgirent bientôt, et à peine Alexis s'était-il emparé du pouvoir que des soins d'une extrême gravité réclamèrent toutes ses pensées. Tandis qu'il se débattait au milieu des intrigues de palais, la situation extérieure de l'Empire s'aggravait de jour en jour. A la lutte contre les Turks d'Asie Mineure, lutte toujours renaissante, venait s'ajouter une guerre imprévue contre un ennemi infiniment plus redoutable : les Normands de Robert Guiscard. Pour ses débuts, Comnène se

1. Al. III, 4, 149 : le jour de la fête de Saint-Jean. Cf. Martinov, *Annus eccl. graec.-sl.*, p. 124. Du Cange, *Not. in Al.*, p. 79, porte par erreur le 7 mai.

2. Al., III, 6, 155 et suiv.

3. D'après Anne, *Id.*, 159, ce sceau représentait la Transfiguration et l'Ascension; ceux qui nous sont parvenus ne sont pas de ce modèle.

4. Elle se fit faire un sceau portant la devise : « Seigneur, protège Anna I<sup>re</sup> Dalassèna, la mère du basileus. » Cf. Schlumberger, *Sigil. byz.*, p. 650.

trouvait aux prises avec les difficultés les plus graves. (Sans argent, sans armée, il lui fallait lutter contre deux ennemis dont un seul eût suffi à occuper toutes les forces de l'Empire.) Heureusement pour Byzance, l'épée que le bras débile de Botaniatès s'était laissé arracher avait été relevée par une main vigoureuse. Le péril était imminent, mais la fortune de l'Empire voulut que cette fois encore le trône fût occupé par l'homme qui, mieux que tous, était à même de rétablir ses affaires, compromises par l'anarchie régnante depuis près de soixante ans.

Pour bien comprendre la lutte de Robert Guiscard et de l'Empire byzantin, il faut remonter à quelques années en arrière. Je n'ai pas à raconter ici la conquête de l'Italie [1] par les Normands, je me contenterai de rappeler brièvement par suite de quelles circonstances Robert Guiscard fut amené à attaquer l'Empire.

La mort de ses frères avait laissé Robert Guiscard seul chef des Normands d'Italie. Proclamé en 1059 au concile de Melfi, duc de Pouille et de Calabre, il avait soumis peu à peu toute l'Italie méridionale, et avait enlevé à l'Empire grec ses dernières possessions italiennes. Ces conquêtes avaient été singulièrement aidées par les événements dont Byzance était alors le théâtre. La faiblesse et la défiance du pouvoir central envers les généraux, les révolutions du palais, les variations politiques des basileis, tout avait contribué à faciliter aux Normands leurs succès. Menacé par la guerre turque, l'Empire ne peut plus envoyer que de rares secours aux quelques places qu'il possède

1. Cf. Delarc (O.), *Les Normands en Italie*; Heinemann (Lot. von). *Geschichte der Normannen in Unteritalien und Sicilien*; de Blasiis (G.), *La Insurrezione Pugliese et la conquista Normanna.* — Gauttier d'Arc, *Histoire des conquêtes des Normands en Italie, en Sicile et en Grèce*, a eu le mérite d'être le premier, mais est insuffisant. — Hirsch (F.) a étudié quelques points de détail dans *Amatus von Monte Cassino und seine Geschichte der Normannen*, dans *Forschungen*, t. VIII, 1868, et dans *De Italiae inferioris annalibus, Dissert. inaug.*, Berlin, 1864. L'ouvrage de Tafel, *Komnenen und Normannen*, se rapporte à une époque postérieure. Pour la bibliographie des travaux de détail, cf. Delarc, *op. cit,*, p. VI-VIII.

encore dans la péninsule. Successivement, Robert reprend les villes maritimes conquises une première fois, mais que les Grecs étaient parvenus à lui arracher [1]. Otrante, Brindisi tombent en son pouvoir ; Bari enfin, la capitale des possessions byzantines en Italie est prise le 16 avril 1071 [2]. La capitulation de cette ville marquait « l'expulsion définitive des Byzantins hors de l'Italie, et leur irrémédiable défaite [3] ». Sur le sol de la péninsule, une puissance nouvelle venait de se former, avec laquelle auront désormais à compter le pape, le basileus et l'empereur germanique.

Le succès prodigieux des armes normandes, loin de satisfaire Robert Guiscard, ne fit qu'exciter son ambition. Du VIII[e] au XI[e] siècle, l'Italie méridionale avait subi une nouvelle hellénisation. Toute cette région était grecque de cœur, de mœurs, comme de langue [4]. Elle devait le rester encore longtemps [5]. « Dans un acte de 1079 on parle du thème de Calabre, de même on entend parler du duc d'Apulie et du duc de Calabre, qui est une expression et une institution byzantine. Les communes grecques ont à leur tête un stratège, ou quelquefois même un exarque ou un catapan. Le droit féodal, que les Normands ont apporté avec

1. Cf. Delarc, *op. cit.*, cap. VI ; Heinemann, *op. cit.*, p. 216-222.

2. Batiffol, *Abbaye de Rossano*, Préf., p. XXIII, dit que la dernière garnison grecque d'Italie partit en 1061. C'est inexact. Il y avait à Bari un catapan et des troupes grecques. Cf. les conditions de la capitulation, Delarc, *op. cit.*, 454, et Heinemann, *op. cit.*, 218.

3. Delarc, *op. cit.*, 455.

4. Sur l'hellénisation de la Grande Grèce, on trouve beaucoup de détails dans Lenormant, *La Grande Grèce*, *passim*. Cf. Batiffol, *op. cit.*, p. XXVI ; Bréhier, *Le Schisme oriental du XI[e] siècle*, p. 2 et suiv.

5. Les princes normands se donnèrent pour les héritiers des basileis. Roger de Sicile se fait représenter vêtu du costume de basileus sur les mosaïques de la Martorana, à Palerme. De même sur ses monnaies il tient le labarum d'une main, tandis que de l'autre il porte le globe crucigère. Cf. n[os] 139 et sq. du *Catalogue des monnaies du musée de Naples*. On tenait à honneur les titres grecs, alors même que l'Italie n'avait plus que peu de rapports avec l'Empire. Ainsi, le donateur des portes de bronze de la cathédrale de Salerne prend le titre de sébaste.

eux, a respecté l'organisation intérieure du κάστρον byzantin [1]. » Même après la conquête des Normands, le rite grec s'est conservé dans les églises [2]. Le monachisme grec fleurit dans toute l'Italie méridionale. Au contact de cette civilisation toute imprégnée d'hellénisme, Guiscard fut amené naturellement à se regarder comme le successeur, en Italie, des empereurs de Byzance. Puis, son ambition grandissant avec le succès, il tourna sa pensée vers l'Orient et se prit à rêver du trône impérial. On trouve un curieux indice de cette préoccupation dans un acte cité par Buchon. A ce diplôme est encore attaché le sceau de Robert Guiscard, portant d'un côté l'effigie du Christ nimbé à l'imitation des empereurs d'Orient et des monnaies de Byzance, et la légende : EMMAVOUHA en caractères grecs, tandis que de l'autre côté, aussi en lettres grecques, se lit la ligne suivante [3] : KEBΘ POUMIIEPTΩ NΩBEΛΛIΣIMΩS ΔOUKI ITAΛIAC KAΛABPIAC SCIKEΛIAS [4].

Dès lors, le duc songea à intervenir dans les affaires de l'Empire. En 1066 [5], le bruit courut à Byzance que Robert préparait

1. Pierre Batiffol, Chartes byzantines inédites de Grande Grèce, dans *Mél. d'arch. et d'hist. de l'éc. fr. de Rome*, 1890, p. 103 et 108.

2. Dandolo (Chr.), dans Murat., *SS. rer. Ital.*, t. XII, p. 245.

3. Buchon, *Nouvelles recherches sur la Morée*, t. II. p. 360, acte de juillet 1079, archives de la Cava.

4. Ce sceau est reproduit dans Engel, *Recherches sur la numismatique et la sigillographie des Normands de Sicile et d'Italie*, p. 82 : c'est d'après lui que je cite la légende.

5. Κεκαυμένου στρατηγικόν, p. 66-67, cap. 173. L'année est fixée par l'apparition d'une comète, qui est également mentionnée dans Attal., p. 91, Skylitzès, 658 ; Zonaras, XVIII, 9, 680, en mai. Lupus Protospath., Pertz, *SS.*, V, 59, en parle après la mention des préparatifs d'un chef normand pour une expédition contre l'Empire. Les bruits qui coururent alors à Constantinople avaient un fonds de vérité, bien que Robert ne dût pas songer à se mettre à la tête de l'expédition. Muratori, *SS.*, V, 44, donne au chef grec qui repoussa cette attaque le nom de Mabrica ; c'est plus juste que le nom donné dans Pertz, *loc. cit.* : Mambrica. On a les sceaux de Constantin Mabrikas, préteur de l'Hellade et du Péloponèse au XIe siècle. Cf. Mordtman, *Revue archéologique*, 1877, t. 34, p. 47 ; Schlumberger, *Sigil. byz.*, 189. Ce sceau avec légende en trimètres iambiques est de la fin du XIIe siècle. On a le sceau de Michel Mabrikas, bestarque et catapan de

une descente et, chose curieuse, nous voyons que ce bruit coïncide avec les préparatifs de soulèvement des Valaques[1] de Thessalie. Il est probable qu'à ce moment le duc n'eut pas la pensée de tenter une expédition, car il était occupé de ses conquêtes d'Italie. Mais peu après nous le voyons chercher un prétexte pour intervenir dans les affaires de l'Empire. Ce prétexte, Byzance elle-même le lui fournit. Assaillis par les Turks sur leurs frontières orientales, les Grecs cherchèrent des alliés. De bonne heure les basileis songèrent aux Normands, dont ils avaient appris à leurs dépens à connaître la valeur. Les armées byzantines sont remplies d'aventuriers normands, dont quelques-uns, comme Robert Crispin, Roussel de Bailleul, arrivent aux plus hautes situations. Mais on songea, au Palais sacré, à une alliance plus intime. Cette idée se fit jour dès Romain Diogénès. Des propositions directes furent alors faites à Robert Guiscard, et on lui proposa le mariage d'une de ses filles avec le fils du basileus. L'affaire fut reprise, vers 1073, sous Michel VII. Le basileus projeta une union entre son frère Constantin et une

Durrazzo à l'époque des Doukas. Cf. Mordtmann, *op. cit.*, p. 52 ; Schlumberger, *op. cit.*, p. 204. Peut-être faut-il l'identifier avec le Mabrikas mentionné par Anne Comnène (IV, 3, 195) et par Guil. Ap. (l. V, 95, p. 292) comme commandant la flotte grecque. C'est celui dont parle Nicéphore Bryennios (l. II, 26, p. 93) comme habitant dans les environs d'Héraclée d'Asie ; il n'était pas noble, mais était très riche, très habile marin et avait beaucoup d'esclaves et d'hommes qui le suivaient à la guerre. Sur la victoire qu'il remporta contre les Normands, cf. Delarc, *op. cit.*, p. 424.

1. C'est là le plus ancien témoignage détaillé sur les Valaques, il est antérieur à celui d'Anne Comnène et à celui de Benjamin de Tudèle qui n'écrivent qu'au XII[e] siècle. Cf. Tafel, *Thessalonica*, p. 473 et 490. Fallmerayer, *Fragment aus dem Orient*, II, 240 ; Hopf, *Gr. Gesch.*, p. 163 ; Roesler, *Romanische studien*, 104 ; Rambaud, *op. cit.*, p. 260 ; Picot, *Les Roumains de Macédoine* ; Lenormant, *Les parties valaques de la Macédoine*. Cf. le commentaire de Wasiliewsky sur ce passage du Stratègikon, dans *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, juillet 1881, t. 216, p. 130. — Georgiadès parle de ces Valaques dans ἡ Θεσσαλία, p. 118 et 301. Un peu plus loin, p. 69-70, le Stratègikon mentionne l'existence d'une colonie valaque importante dont le centre était dans la région du Plèrès. Cf. Georgiadès, *op. cit.*, p. 48-49.

Tandis que Robert préparait ainsi son entreprise, il cherchait à se créer des intelligences dans la capitale même. Il envoya, sans doute à la fin de 1080 ou au début de 1081[1], le comte Raoul[2], sous prétexte de réclamer satisfaction de l'injure faite à sa fille, mais surtout pour s'efforcer de gagner à sa cause Alexis Comnène, alors grand domestique[3]. L'ambassadeur apprit, en revenant, la révolution qui venait d'éclater à Byzance. Il vint rendre compte de sa mission à Guiscard qui était alors à Brindisi. Ce fut en vain que Raoul déclara au duc qu'il avait vu le véritable Michel, que le pseudo-empereur n'était qu'un imposteur et qu'Alexis traitait sa fille avec honneur[4]. Robert, qui devait parfaitement savoir à quoi s'en tenir, entra dans une violente colère contre l'ambassadeur maladroit qui n'avait pas su entrer dans les vues de son maître, et Raoul, pour échapper à sa colère, dut s'enfuir près du fils de Robert, Bohémond, déjà passé en Illyrie.

Le duc en effet avait envoyé son fils occuper la baie d'Avlona dont le port sûr et profond, parfaitement abrité par l'île de

et Grégoire VII, dû à la crainte d'Henri IV. Cf. Heinemann, *op. cit.*, p. 304 Schwartz, *op. cit.*, p. 3; G. Ap., l. IV, v. 171, p. 283. Rome alors était ma avec Byzance. En novembre 1079, Botaniatès avait été excommunié, Mansi, XX, 508.

1. Il revenait de Constantinople lorsqu'il apprit en route l'avènement d'Alexis, Al., I, 15, 72.

2. Je serais porté à identifier ce personnage avec Raoul de Pontoise, mentionné dans l'Al., V, 5, 242. C'était l'avis de Du Cange, *Not. in Al.*, 136. Outre les chartes, où il a relevé la souscription de ce personnage, je trouve Raoul mentionné dans une charte de donation d'Enguerrand de Cléry (s. d.) comme Radulfus Delicatus, fils d'Amaury de Pontoise. Cf. Depoin, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin-de-Pontoise*. L'éditeur date bien vaguement cette charte de 1069 à 1092. Si l'on admet cette identification, ce serait Raoul II Deliès. Cf., sur cette famille, Depoin, *op. cit.*, Appendice I.

3. Al., I, 15, 71.

4. Guil. Ap., IV, v. 155, p. 282. D'après Orderic Vital, l. VII, t. III, p. 168, les filles de Robert seraient restées à Constantinople pendant vingt ans; elles auraient été bien traitées par l'empereur, et leur office aurait consisté à présenter la serviette à l'empereur et à lui peigner la barbe. Elles auraient été rendues à Roger de Sicile.

Suseno et la languette d'Acrocéraunie [1], offrait un excellent point de débarquement. Bohémond occupa en outre Canina et Hiéricho [2].

Robert Guiscard avait terminé tous ses préparatifs en mai 1081 ; il se croyait alors sur le point de réaliser son rêve. Ce fut en vain que Grégoire VII, dont la lutte avec l'empereur Henri IV était dans toute sa violence, fit appel à son aide pour défendre le domaine de Saint-Pierre contre l'agresseur [3]. Robert ne se laissa pas détourner de son projet et, quittant Otrante, il cingla vers les côtes d'Illyrie, vers le point le plus rapproché, Avlona, où l'attendait son fils [4]. Il est difficile d'évaluer le chiffre de ses troupes. Les chroniques nous donnent les évaluations les plus fantaisistes. L'Alexiade [5] parle de trente mille hommes ; Orderic Vital [6], de dix mille ; la chronique Normande [7] et Pierre Diacre [8], de quinze mille. Tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que le noyau de cette armée devait être formé des treize cents Normands dont parle Malaterra [9].

Tel était l'ennemi qu'Alexis allait avoir à combattre. Ce dut être là une de ses premières préoccupations, au milieu même des intrigues dont le Palais sacré était alors le théâtre. La situation était critique. Le basileus se voyait sans troupes et sans argent. D'après Anne, le nombre des troupes réunies alors dans Constantinople ne s'élevait pas à plus de trois cents hommes, plus les Varangues [10]. Il est probable qu'à la suite des troubles qui

1. Reclus, *Géographie universelle*, I, p. 194.
2. Al., I, 14, 70.
3. Cf. Hirsch, *Forschungen*, t. VII, p. 76.
4. Avlona est à 72 kilom. d'Otrante ; Reclus, *op. cit.*, 181.
5. Al., I, 16, 75, porte seule qu'il partit de Brindisi ; c'est une erreur. Cf. Schwartz, *op. cit.*, p. 9, not. 2. Orderic Vital, l. VII, t. III, 170, se trompe en disant que Robert alla directement d'Otrante à Durrazzo.
6. Orderic Vital, l. VII, t. III, p. 170.
7. Murat., *SS.*, V, p. 278, ad an. 1080.
8. Pet. Diac., l. III, 49, p. 738.
9. Malat., l. III, c. 24.
10. Al., III, 9, 170. Anne a l'air de dire que le basileus n'avait en tout que 300 soldats ; mais il résulte de ce qui suit qu'elle ne parle que des troupes de la capitale.

avaient suivi son arrivée au pouvoir, Comnène avait éloigné les soldats de la capitale et que l'armée avait dû être dispersée dans les provinces, en particulier du côté d'Andrinople où était alors Pakourianos, le grand domestique [1]. Mais, même en réunissant toutes les forces qui l'avaient porté au pouvoir, Alexis ne pouvait rassembler immédiatement une armée nombreuse. Il ne fallait pas en effet songer à de grandes levées de mercenaires, car le trésor, épuisé par les dilapidations de Botaniatès, était si vide que les portes en demeuraient ouvertes [2]. A ces difficultés s'ajoutaient les craintes touchant l'état d'esprit des provinces d'Occident et les Turks d'Asie Mineure. Le basileus se voyait obligé de laisser des garnisons dans les provinces orientales, et de diminuer ainsi ses effectifs au moment même où il avait le plus besoin de les avoir sous la main. Alexis manda donc aux quelques chefs qui défendaient les possessions demeurées à l'Empire, en Asie, de laisser les troupes nécessaires à la garde des places qu'ils tenaient encore et d'amener le reste de leurs contingents à Constantinople, en les renforçant, autant que faire se pourrait, par des levées effectuées en cours de route. Les quelques noms qu'Anne nous donne nous montrent combien peu importantes étaient les possessions restées aux Grecs en Asie. Elle ne nous parle en effet que de Dabatènos, topotèrètès d'Héraclée du Pont, et de Bourtzès, toparque de Cappadoce et de Komma [3].

La fidélité des habitants des thèmes envahis était très sujette à caution et un soulèvement des provinces bulgares était toujours à redouter. En outre, le gouverneur de Durrazzo, Monomaque, n'était pas sûr : il avait refusé d'aider Alexis lors de sa révolte [4]. En s'alliant à Robert Guiscard, il pouvait singulièrement faciliter la tâche du conquérant normand. Alexis se défiait également

1. Al., IV, 4, 197.
2. *Id.*, III, 9, 170, et V, I, 225.
3. *Id.*, III, 9, 171 ; d'après Fischer, *Trapezus im elf..... Jahrh.*, p. 183 et sq., ils auraient été indépendants.
4. Al., III, 9, 172-173.

de la fidélité d'un certain nombre de fonctionnaires des provinces frontières, soit qu'ils eussent été gagnés par Guiscard, soit qu'ils se fussent entendus avec les Serbes de Bodin.

Défendre Durrazzo était le plus important. Comnène y envoya Georges Paléologue, avec ordre de remplacer Monomaque et de s'emparer du gouvernement de la place comme il le pourrait, puisque le gouvernement n'était pas assez puissant pour agir par la force. En même temps le basileus encourageait par lettres les chefs des villes maritimes et les habitants des îles à résister courageusement aux envahisseurs [1].

Paléologue réussit à s'établir dans Durrazzo et eut le temps de mettre la ville en état de défense. La conduite de Monomaque, qui s'enfuit auprès du roi de Serbie, montra à Alexis que ses soupçons n'étaient que trop justifiés [2].

Ces premières mesures prises, le basileus entreprit toute une série de négociations dont nous pouvons suivre la marche. On a dit d'Alexis [3] qu'il était le type de l'esprit byzantin. Si l'on entend par là l'habileté dans les affaires politiques et l'adresse dans les négociations, on a dit vrai. Comnène sut en effet envelopper Robert Guiscard dans toute une série d'intrigues, qui devaient bientôt susciter au prince normand les plus graves difficultés.

Alexis fut amené tout naturellement à chercher des alliés parmi les turbulents seigneurs de l'Italie méridionale, qui ne supportaient que contraints par la force la domination de Robert Guiscard [4]. L'empereur trouva des alliés jusque dans la famille du duc. Parmi les chefs de la révolte de 1078 [5], deux des plus compromis avaient été les deux neveux de Robert :

1. Al., III, 9, 172-173.
2. *Id.*, III, 12, 181. Alexis parvint à le faire revenir moyennant un sauf-conduit.
3. Oman (C. W. C.), *The byzantin Empire*, p. 257.
4. Al., III, 10, 173.
5. Cf. p. 63.

Hermann[1] et Abélard, fils d'Humfroy[2], qui avaient été dépouillés en partie de leur patrimoine par leur oncle. En 1079[3] ou 1080, Abélard s'étant réfugié à Constantinople, Comnène trouva en lui un émissaire tout disposé à aller en Italie rallumer la révolte. Hermann, resté dans la péninsule, était comme son frère plein de haine pour Guiscard, et tous deux se montrèrent prêts à entrer dans les vues d'Alexis.

Le basileus cherchait en même temps à gagner à sa cause le pape, dont il devait ignorer l'alliance avec les Normands, et négociait aussi avec l'archevêque de Capoue, Hervé[4].

Comnène se mit également en rapport avec l'empereur d'Allemagne. La rupture entre Grégoire VII et Henri IV, alors seulement roi des Romains, était complète[5]. Mais le vaincu de Canossa avait vu sa situation s'améliorer; il avait triomphé, en 1080, de son compétiteur Rodolphe de Souabe et, en 1081, il se disposait à marcher sur Rome. Il allait paraître devant les murs de la ville éternelle en mai 1081[6]. Le souverain germanique devait être assez mal disposé envers Guiscard, qui, en avril 1081, avait refusé son alliance et repoussé un projet de mariage entre une de ses filles et Conrad, fils de Henri IV[7]. En outre, la

1. Cf. Guil. Ap., IV, 530, p. 239, et Pet. Diacon., IV, II, dans Pertz, *SS.*, VII, 766.

2. Troisième fils de Tancrède de Hauteville, Humfroy vint en Italie avec Guillaume Bras-de-Fer et Drogon; il devint comte de Lavello. Après l'assassinat de Drogon, il lui succéda comme chef des Normands de Pouille; il mourut en 1057, demandant à Guiscard d'être tuteur de son fils. Robert profita de la situation pour usurper les biens de son neveu. Delarc, *op. cit.*, p. 75, 158, 199, 277. Sur Abélard, cf. Rom. de Sal., Murat., *SS.*, VII, p. 169.

3. *Ch. brev. Nortm.*, ad an. 1079; G. Apul., l. III, 649, p. 279, av. 1080.

4. Alexis ne réussit pas à gagner Hervé et ses partisans. Cf. Jaffé, n° 5234.

5. Dans une lettre à Hermann, évêque de Metz, du 15 mars 1081, Grégoire VII parle ainsi d'Henri IV : « Henricum, hominem Christianæ legis contemptorem, ecclesiarum videlicet et imperii destructorem atque hereticorum auctorem et consentaneum. » Jaffé, n° 5201.

6. Cf. Jaffé, n° 5218.

7. G. Ap., IV, 171, 283. Cf. Jaffé, n° 5218.

situation pécuniaire de l'empereur devait être fort précaire, car on voit, d'après l'Alexiade, que les offres d'argent d'Alexis lui furent particulièrement agréables[1]. Les ouvertures furent faites à Henri IV par une ambassade byzantine, qui vint probablement en Italie où l'empereur était en ce moment. Henri répondit par l'envoi à Constantinople d'une mission ayant pour chef le comte Burchard[2]. Le basileus souscrivit aux demandes qui lui étaient présentées et envoya, sous les ordres de Constantin Choérosphactès[3], une nouvelle ambassade chargée de conclure l'accord définitif[4]. Anne nous a conservé le texte de la lettre adressée par son père à Henri IV. Alexis versait immédiatement 144.000 pièces d'or, il donnait 100 pièces de soie. Il s'engageait en outre à payer à Henri 216.000 pièces d'or, plus les revenus de vingt charges à la cour. Mais le basileus, se méfiant de la fidé-

1. Al., III, 10, 175. Henri demande de l'argent immédiatement.

2. D'après la chronologie d'Anne et suivant toute vraisemblance, ces négociations durent avoir lieu avant le départ de Robert pour Durrazzo. Il y eut une première ambassade venant de Constantinople; puis des envoyés d'Henri vinrent à Constantinople, Al., III, 10, 175. — Gfrörer, *Gregorius VII und sein Zeitalter*, t. VII, p. 838, pense qu'il s'agit du chancelier Burchard, évêque de Lausanne. — Schwartz, *op. cit.*, p. 14, croit que c'était un comte et non l'évêque de Munster, chargé plus tard d'une ambassade à Byzance où il mourut. *Chronicon Urspergiense*, ad an. 1121.

3. Ce personnage est connu; on possède son sceau comme préteur du Péloponèse et de Hellade. Cf. Schlumberger, *Sigill. byz.*, p. 188 et 636. — Mordtmann a donné sur lui une notice biographique, *Revue arch.*, 1877, t. II, p. 48. J'ajouterai qu'il est mentionné comme préteur de Hellade dans la *Vie de saint Meletios*, par Nicolas de Méthone (p. 34), à l'occasion de la guérison miraculeuse d'un de ses serviteurs, obtenue par Meletios.

4. Al., III, 10, 174 et suiv. — Benzo, VI, 4; *SS.*, XI, 664, mentionne aussi l'arrivée d'une ambassade grecque apportant des présents et des reliques (sur la date de composition de cet ouvrage, cf. Heinemann, *op. cit.*, p. 396, il est de la fin de 1081). Cette deuxième ambassade dut avoir lieu alors qu'Henri IV était occupé au siège de Rome, vers juin 1081 (Heinemann, *op. cit.*, 397). — Gfrörer, *op. cit.*, t. VII, p. 837, se trompe en disant qu'Alexis prit à sa solde Henri IV après la prise de Durrazzo. — Heinemann, *loc. cit.*, distingue cette ambassade de celle mentionnée par Ekkehard en 1083, Pertz, *SS.*, VI, 205, et Bernold, *Chr.*, ad. an. 1084, Pertz, *SS.*, V, 440, et je crois qu'il y a eu un assez grand nombre d'ambassades. Anne, l. V, 3, 231, en mentionne une en 1082. Il a pu y en avoir encore en 1083 et en 1084. Mais l'Alexiade est muette à cet égard.

lité d'Henri à exécuter ses promesses, stipulait que ces sommes ne seraient remises à l'empereur par Abélard que lors de son arrivée en Pouille. L'envoyé grec avait en outre tout pouvoir pour conclure une alliance entre les deux familles. Les termes de la lettre sont trop vagues pour permettre de préciser quelque chose à cet égard [1]. Les ambassadeurs byzantins étaient chargés de remettre, suivant l'usage, à Henri IV les présents du basileus : une croix pectorale d'or incrustée de pierres précieuses, une pyxide renfermant des reliques, un calice de sardoine [2], une coupe de cristal [3], une couronne d'or [4] et du baume.

Le concours d'Henri IV et des seigneurs italiens ne suffisait pas. Il fallait encore que l'empereur eût une flotte lui permettant de couper les communications de Robert avec la péninsule. La marine grecque n'étant pas assez forte pour suffire à cette tâche, Alexis se tourna vers Venise. Depuis longtemps la République était en relations d'affaires avec les Grecs. Luitprand, lors de son ambassade, avait trouvé à Constantinople un grand nombre de Vénitiens enrôlés dans l'armée et avait vu dans le port des vaisseaux marchands vénitiens [5]. Les relations depuis lors étaient toujours demeurées actives, et Venise était l'intermédiaire le plus important pour le commerce de Byzance avec l'Occident. Aussi la République voyait-elle avec inquiétude les progrès des Normands. Déjà, en 1075, le doge Dominico Selvo avait eu à intervenir et avait interdit aux villes dalmates de recevoir aucun Normand [6], car plusieurs fois déjà les côtes de

1. Gfrörer, *op. cit.*, p. 839, pense qu'il devait y avoir double mariage; je ne sais sur quoi il se base.

2. Καυκίον σαρδωνύχιον. Cf. Du Cange, *Gloss. grec.* à καυκίον et *Not. in Al.*, p. 94.

3. Du Cange, *Not. in Al.*, p. 94.

4. Cf. Du Cange, Gloss. à αστροπέλεκη. Pour lui, c'est une hachette revêtue d'or. — Gibbon, *op. cit.*, c. LVI, p. 608, note 1, pense qu'il s'agit d'une couronne.

5. Cf. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 112. Cf. Armingaud, Venise et le Bas Empire, *Archives des Missions scient. et littér.*, 2e série, t. IV (Paris, 1867), p. 299 et sq.

6. Tafel, *Urkunden zur alt. Hand. und Staatsgesch. der Rep. Ven.*, t. I,

Dalmatie avaient été ravagées par eux [1]. Si Robert Guiscard réussissait à s'établir sur les côtes d'Illyrie et à Durrazzo, il deviendrait pour les possessions dalmates de Venise un voisin gênant, qui pourrait fermer l'Adriatique aux flottes vénitiennes ou tout au moins par la piraterie causer de graves embarras à leur commerce.

Venise se montra donc disposée à écouter les propositions du basileus byzantin, qui s'engageait à accorder au commerce des Vénitiens de grands avantages, en cas de défaite comme en cas de succès [2]. Elle envoya une ambassade à Constantinople pour énoncer les conditions auxquelles son concours serait acquis. Alexis, qui n'était pas en situation de discuter, promit tout ce qui lui fut demandé [3].

Durant ces négociations, Comnène ne restait pas inactif, il s'occupait de repousser l'ennemi le plus proche de la capitale, les Turks, Malek Shah avait abandonné à un de ses cousins, Soliman, la conduite de la guerre contre l'Empire. Soliman était à peu près indépendant en Asie Mineure et ne se rattachait à l'Empire seldjoukide que par les liens de la vassalité. Il s'était emparé de Cyzique sous Botaniatès et avait enlevé Nicée à une date que nous ignorons, peut-être lors de la révolte de Mélissènos [4]. Profitant de la guerre civile qui divisait l'Empire, il avait

p. 42. Dandolo, Muratori, *SS.*, XII, 248. Lucius, *De regno Dalmat.*, l. II, p. 84-85.

1. Ughelli, *Italia sacra*, VII, 824.
2. Cf. plus loin, p. 82.
3. Al., IV, 2, 192. D'après Anne, ces négociations n'auraient eu lieu qu'après l'arrivée de Guiscard devant Durrazzo, c'est-à-dire après le 17 juin; c'est ce qui aurait eu lieu si l'on admet qu'Anne a suivi l'ordre chronologique, mais je crois qu'elle avait omis ces négociations et qu'elle a été amenée à en parler lorsqu'elle a raconté l'arrivée de la flotte vénitienne. Comment expliquer qu'après l'arrivée de Robert il y ait eu une ambassade de Byzance à Venise, une autre de Venise à Byzance, que cette ambassade ait pu retourner à Venise et faire envoyer la flotte qui arriva à Durrazzo à la fin de juillet? Ces négociations ont dû avoir lieu en même temps que les autres.
4. Weil, *Gesch. der Chal.*, t. III, p. 137.

conquis la Thynie [1] et la Bithynie et ses troupes s'étaient avancées jusque sur les rives du Bosphore, à Damalis. Alexis, suivant la méthode recommandée par Nicéphore Phocas, entreprit contre les Turks une guerre d'embuscades et de surprises, qui lui permit en assez peu de temps de reprendre quelques places et de chasser l'ennemi des environs de Nicomédie. Pendant cette campagne, le basileus, qui, d'après le récit de sa fille, était resté à Byzance, apprit le rassemblement des troupes normandes sur les côtes d'Italie. Il dut songer alors à porter toute son attention vers l'Occident. Anne raconte qu'à la suite des victoires de son père, le sultan demanda la paix. Il me paraît invraisemblable qu'à cause des petits succès d'Alexis, Soliman ait fait une telle démarche. Il est plus probable que ce fut le basileus qui dut faire des ouverture de paix, peut-être s'engagea-t-il à prendre à sa solde quelques troupes turques. Le Drakon [2], qui se jette dans la Propontide, près d'Hélénopolis, fut choisi comme limite entre les possessions grecques et celles des Turks [3].

Libre du côté de l'Orient, le basileus s'appliqua tout entier à la guerre normande. La campagne avait mal commencé pour Guiscard; son fils Bohémond, après s'être emparé, comme nous l'avons vu, d'Avlona, Canina et Hiéricho, s'était dirigé vers le sud, mais il avait échoué devant Corfou, et s'était retiré, pour attendre son père, à Butrinto [4]. Guiscard partit dans la seconde

1. La Thynie est le promontoire qui s'avance entre la mer Noire, les Dardanelles et la mer de Marmara. Cf. Sprüner, *Atlas*, t. I, pl. V.

2. Ramsay, *op. cit.*, p. 188. La limite formée par le Drakon ne se comprend pas très bien. Ce fleuve coule du sud au nord; il ne limite que la presqu'île terminée par l'ancien cap Neptune, aujourd'hui le cap Bouz-Bournou (Schlumberger, *Iles des Princes*, p. 17). Peut-être doit-on admettre que les Turks s'engageaient à ne pas attaquer les villes de la côte situées à droite de son embouchure.

3. Al., III, 11, 178 et suiv.

4. Al., I, 15, 70; Malaterra, III, c. 24, p. 582. L'étang de Butrinto est séparé de la mer par une languette de terre; il est situé à la hauteur du détroit qui sépare l'île de Corfou de la côte.

moitié de mai 1081 [1]; il gagna Avlona, d'où il se dirigea vers Corfou dont il s'empara [2]. La facilité de cette conquête et la méfiance qu'Alexis montra envers les habitants des îles me portent à croire que Robert avait su se ménager des intelligences parmi la population de l'île, comme il l'avait fait dans les provinces occidentales de l'Empire. Nous savons, en effet, que les Ragusains lui avaient fourni des vaisseaux [3]. De plus, toute la partie bulgare de la population devait être prête à l'aider par haine des Grecs, et je serais assez porté à croire que Robert avait négocié avec Bodin, dont la défection allait amener, lors de la première rencontre, la défaite des Grecs. Enfin, le pseudo-Michel devait donner aux Normands quelques-uns des partisans de l'Empereur détrôné.

De Corfou, Robert se dirigea vers Durrazzo, capitale du thème d'Illyrie, qu'on a justement appelé la clef de l'Empire vers l'Occident. La possession de cette ville devait assurer aux Normands la conquête de toutes les côtes illyriennes. Anne nous dit que Bohémond se dirigea par terre avec une partie des troupes, tandis que Robert se dirigeait par mer vers Durrazzo. Mais tandis que la flotte longeait le littoral, au nord du canal de Corfou, là où le littoral se redresse pour former l'âpre chaîne de la Chiméra Mala ou de l'Acrocéraunie, au sommet de laquelle, au dire des anciens, siégeait Zeus lanceur de foudre, à la base du promontoire le plus avancé, la *linguetta* qui marque l'entrée de l'Adriatique [4], la flotte normande eut à essuyer au cap Glossa [5] une de

1. G. Ap., l. IV, v. 217, p. 283 : « æstivo tempore »; Ano. Bar. Murat., *SS.*, V, 153, X[e] jour avant la fin de mai; Lupus Protosp., Pertz, *SS.*, V, 60, entre avril et juillet.

2. Malaterra, *loc. cit.*, G. Ap., l. IV, v. 136, p. 282, dit qu'il envoya à Corfou. Anne, Al., I, 16, 76, dit que Robert envoya des gens s'emparer de Corfou, et III, 12, 183, elle dit que Robert rejoignit Bohémond à Butrinto et ne dit pas qu'il alla à Corfou. J'ai suivi Malaterra.

3. G. Ap., l. IV, 134, 282.

4. Reclus, *op. cit.*, t. I, p. 181.

5. Al., III, 12, 183. Le cap Glossa termine la presqu'île qui forme l'un des côtés du golfe au fond duquel est Avlona.

ces tempêtes terribles, si fréquentes dans ces parages, et Robert y perdit un grand nombre de ses vaisseaux. Malgré la destruction d'une partie de sa flotte, le duc arriva le 17 juin [1] devant Durrazzo, qu'il assiégea aussitôt par terre et par mer.

Le basileus fut immédiatement prévenu par Paléologue, mais les troupes qu'il avait rassemblées n'étaient pas encore suffisantes à son gré et il fit appel à Soliman qui lui fournit un corps de 7.000 hommes [2]. Pendant qu'il terminait les préparatifs de son expédition contre les Normands, Alexis reçut à Constantinople la nouvelle d'une grande victoire navale remportée par ses alliés les Vénitiens. La flotte de la République avait paru dans les eaux de Durrazzo peu après l'arrivée de Robert; elle s'était arrêtée au cap Palli [3], un peu au nord de la ville assiégée, pour se rendre compte des forces normandes. Sous prétexte de négociations, les Vénitiens demandèrent à Bohémond de leur accorder une trêve et mirent à profit le temps ainsi gagné pour se préparer au combat. Le lendemain de son arrivée, la flotte vénitienne attaqua la flotte normande, tandis que les assiégés, sous la direction de Paléologue, effectuaient une sortie. Les Normands [4] essuyèrent un échec complet (juillet 1081) [5].

1. Lup. Protosp., Pertz, *SS.*,V, 60, indique le mois de juillet, mais j'adopte la date donnée par Anne (*loc. cit.*), car elle mentionne une lettre de Paléologue à son père, lui annonçant l'arrivée de l'expédition normande devant Durrazzo; je crois qu'elle a eu cette lettre entre les mains ou qu'elle tient le renseignement de Paléologue, témoin oculaire.

2. Al., IV, 191. Les levées devaient présenter de grandes difficultés, car Alexis s'occupait de rassembler des troupes déjà depuis longtemps; cette aide fournie par les Turcs confirme ce que j'ai dit plus haut sur la paix gréco-turque.

3. Al., IV, 2, 191.

4. Al., IV, 2, 192; Malaterra, III, p. 584; G. Ap., IV, 291-312, p. 285.

5. Schwartz, *op. cit.*, p. 14, s'appuyant sur Malaterra, pense que la flotte vénitienne arriva trois jours avant la date fixée par Alexis; mais Malaterra place l'arrivée d'Alexis le surlendemain, alors que nous savons qu'Alexis ne quitta Constantinople, en août, que sur la nouvelle de la défaite des Normands (Al., l. IV, 4, 197). Or Malaterra place l'arrivée d'Alexis en octobre; il fait erreur. La flotte dut arriver en juillet. Lup. Protos., *loc. cit.*, p. 60, dit « in mense julii ».

Cette défaite pouvait avoir des conséquences désastreuses pour les Normands; elle permettait aux Vénitiens de fermer la mer aux secours qui viendraient de l'Italie; en même temps elle ébranlait le prestige de Robert aux yeux des populations, qui, de favorables, devinrent hostiles [1].

Ce furent des envoyés vénitiens qui apportèrent à Alexis la nouvelle de cet important succès, qui mérita au doge et à ses lieutenants de magnifiques présents, témoignage de la reconnaissance du basileus [2]. Comnène se décida alors à prendre le commandement de l'armée pour tâcher de compléter cette première victoire en attaquant les Normands sur terre. Il expédia à Pakourianos l'ordre de le rejoindre avec toutes ses troupes et quitta Constantinople en août 1081 [3]. C'était sans doute la première fois depuis son avènement qu'Alexis quittait la capitale pour une longue expédition. Il semble, d'après Anne, qu'il y ait eu alors dans la ville un groupe important de mécontents [4]. Une tentative d'usurpation était toujours à craindre et le commandement de Byzance ne pouvait être confié qu'à quelqu'un de sûr. Alexis chargea son frère, le sébastocrator, de la garde du palais et de la ville et confia, comme nous l'avons vu plus haut, le gouvernement à sa mère [5].

Il est impossible d'évaluer les troupes que Comnène avait pu réunir. Les chroniqueurs donnent tous des chiffres différents [6]. Tout ce qu'on peut conclure de leurs renseignements contradictoires, c'est que le nombre des soldats grecs était assez élevé. C'était une de ces armées comme Byzance en avait le plus sou-

1. Al., IV, 3, 195. Ce passage est obscur. Cf. plus loin, p. 91, note 3, il a induit Muralt en erreur sur la date de la prise de la ville. *Op. cit.*, p. 50.
2. Al., IV, 2, 194.
3. *Id.*, 4, 197.
4. *Id.*, 4, 198.
5. *Id.* et III, 6, 159 et suiv.
6. Lupus Protosp., ad an. 1082 (il fait commencer l'année en septembre), donne le chiffre de 70.000; Pertz, *SS.*, V, 61. — G. Ap., IV, 362, 286, « de more locustarum montes et plana teguntur, » et IV, 322, 285, « innumeras ducit varia de gente catervas ». — Malaterra, l. III, c. 37, 584, dit que l'armée était innombrable.

vent, où toutes les races, toutes les religions, toutes les langues étaient représentées. Nous trouvons mentionnés dans les chartes les noms des peuples qui fournissaient alors des mercenaires à l'Empire. Une des plus curieuses à cet égard est la concession par Alexis, en 1088, à Christodoulos, de l'île de Patmos [1]. Nous voyons que l'armée byzantine comprenait des Russes, des Francs, des Anglais, des Allemands, des Bulgares, des Alains, etc. Ce qu'il y a de plus intéressant à noter, c'est la présence d'Anglais au service de l'empereur. C'est la première fois que les Anglais sont mentionnés dans une charte. Leur arrivée à Byzance était une suite de l'émigration qui suivit la conquête de Guillaume le Conquérant [2]. Leur entrée au service coïncide avec l'arrivée au pouvoir d'Alexis Comnène [3], et leur présence dans l'armée byzantine, lors de l'expédition contre Durrazzo, est attestée par Anne Comnène [4] et par Malaterra [5]; ils devaient se faire remarquer par leur acharnement contre les Normands. Peut-être, en combattant contre Robert Guiscard, le souvenir d'Hastings était-il encore présent à leur mémoire. L'armée comprenait en outre des Macédoniens [6] et des Thessaliens; on y trouvait encore des Turks d'Ochride, descendants des Turks Vardariotes établis dans le bassin de l'Axios [7]: ils étaient sous le commandement de Tatikios, le Tatin l'Esnasé de la *Chanson d'Antioche*, alors grand primikérios. Puis c'étaient les Manichéens de Philippopoli, descendants des célèbres Pauliciens

1. Zachariae a Lingenthal, *Jus. græco-romanum*, t. III, p. 373.
2. Freeman, *The Norman Conquest*, IV, 628.
3. Ils ne sont pas mentionnés dans la charte de Botaniatès à Attaliatès. Miklosich, *op. cit.*, t. V, p. 135. Orderic Vital, l. IV, t. II, p. 172, dit qu'ils proposèrent leurs services à Alexis lors de sa lutte contre Robert Guiscard.
4. Al., IV, 6, 208.
5. Mal., c. 27, p. 589.
6. Peut-être les Slavons établis en Macédoine. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, p. 50.
7. Sur cette colonie turque, cf. Rambaud, *op. cit.*, p. 215. L'Axios est le Vardar.

du Liban transplantés en Thrace et qui se distinguaient par leur façon de faire le signe de la croix avec un doigt [1]. Venaient ensuite Humbertopoulos et ses Normands; un contingent arménien sous les ordres d'Ochin, prince de Lambros, en Cilicie [2]; les Varangues, gardes du corps des basileis [3]. A côté d'eux nous voyons le corps grec des bestiarites, formé des familiers du basileus, et que Du Cange comparait aux gentilshommes ordinaires de la Maison du Roi [4]; les excubites, et enfin les troupes provinciales, sous les ordres du grand domestique Pakourianos [5].

L'armée se dirigea vers Salonique; c'est là que devait s'opérer la concentration de toutes les forces d'Alexis. A mesure qu'on avançait, les nouvelles venues de Durrazzo étaient plus graves, mais la place tenait encore. Georges Paléologue et Robert Guiscard rivalisaient de talents et d'habileté, l'un dans l'attaque, l'autre dans la défense.

Les Normands, lors de leur arrivée en Italie, ignoraient la poliorcétique. Les premiers sièges qu'ils avaient entrepris avaient duré des mois, quelquefois des années; mais ils avaient fini par devenir habiles dans l'art des sièges et l'on voit, par le récit de l'Alexiade, qu'ils savaient dès lors construire les machines qui furent le plus généralement employées plus tard. Viollet le Duc [6] a décrit le siège de Nicée par les croisés, comme le plus ancien sur lequel nous ayons des données certaines, il a oublié celui de Durrazzo. Les machines construites par les soldats de Guiscard n'étaient pas très perfectionnées, elles

1. G. Ap., I, 341, p. 248.

2. Tchamt., III, 10. C'est l'Aspietès dont Anne nous parle à propos de la guerre avec Bohémond; cf. Du Cange, *Les familles d'outre mer*, p. 163.

3. Sur les Varangues et la composition de ce corps, cf. Wasiliewsky, *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, 1874, novembre, t. 176, p. 105 et suiv.; 1878, février, t. 177, p. 394 et suiv., et 1878, mars, t. 178, p. 76 et s.

4. *Not. in Al.*, p. 109.

5. Al., l. IV, 4, 198-199.

6. *Dictionnaire d'architecture*, t. VIII, p. 373.

n'étaient qu'en bois, et on n'avait pas encore eu l'idée de les recouvrir de peaux de bêtes fraîchement écorchées; aussi le chat que les Normands firent rouler contre les murailles de Durrazzo fut-il facilement incendié par les assiégés, lorsqu'il eut été immobilisé, sans qu'on eût pu abattre le pont qui devait conduire les assiégeants sur les murs. Robert Guiscard, sans se laisser décourager par cet insuccès, entreprit aussitôt la construction d'autres machines [1].

Comnène apprit ces nouvelles pendant qu'il marchait au secours de la place assiégée. Ne voulant pas laisser la ville courir les chances d'une nouvelle attaque, il pressa sa marche, et le 15 octobre [2] il campait tout près de Durrazzo, dans la vallée du Charzane, après avoir suivi la route que devaient prendre, quelques années plus tard, les croisés d'Italie, route passant par Ostrovo, Pélagonia et Déabolis.

L'empereur avait cherché à cacher à Guiscard l'arrivée de l'armée de secours, mais des éclaireurs turks faits prisonniers apprirent aux Normands l'arrivée d'Alexis [3]. Il est probable que le basileus comptait sur l'aide des Serbes de Bodin; mais ceux-ci ne durent arriver qu'un des jours suivants [4]. Les deux armées se trouvant en présence, Alexis réunit un conseil de guerre pour délibérer sur la meilleure tactique à adopter. Paléologue, sorti de la place sur l'ordre exprès du basileus, était venu fournir tous les renseignements sur l'état de la défense. Le conseil se divisa en deux partis, l'un, avec Paléologue et les chefs expérimentés, proposa d'assiéger les Normands dans leur camp en établissant un blocus rigoureux. C'était la meilleure tactique à adopter et la moins dangereuse. On eût pu ainsi affa-

1. Al., l. IV, 4 et 5, 201-202.
2. *Id.*, IV, 5, 203.
3. C'est la version de Guillaume de Pouille, l. IV, p. 285-286. Elle me paraît plus vraisemblable que celle d'Anne, qui raconte que son père fit prévenir Guiscard. C'eût été plus chevaleresque, mais bien peu conforme au caractère d'Alexis.
4. Al., l. IV, 5, 204, et 6, 214.

mer l'armée de Guiscard, qui se serait trouvée prise entre la mer et la ville et aurait vu se fermer toutes les voies par où elle pouvait recevoir des vivres. Mais l'autre parti, formé surtout des jeunes officiers, proposait de combattre immédiatement; Alexis se laissa entraîner par ces jeunes conseillers et se décida à livrer bataille [1].

Le 18 octobre [2], le combat s'engagea. Guiscard, pour exciter le courage de ses soldats, fit brûler tous ses vaisseaux [3]. Alexis avait ordonné à la garnison de faire une sortie au moment de l'attaque. La lutte parut d'abord tourner à l'avantage des Grecs. Mais les Normands, qui reculaient devant les Anglais, se rassemblèrent à la voix de la femme de Robert, Sigelgaite, et revinrent au combat. La trahison de Bodin et des auxiliaires turks, qui se retirèrent sans prendre part à l'engagement, entraîna la déroute complète de l'armée impériale. Autour du basileus tombèrent plusieurs des chefs les plus illustres de l'armée et parmi eux Nicéphore Paléologue, le père du défenseur de Durrazzo, et Constantin Porphyrogénète, frère de Michel VII. Anne nous raconte longuement les prouesses de son père; mais comme à chaque nouvelle bataille où assista Alexis, elle donne des louanges dithyrambiques à son courage, on peut, je crois, ne pas attacher grande importance à son témoignage [4].

Comnène, sans suite, sans escorte, erra deux jours dans les montagnes, cherchant à gagner Ochride. En route il écrivit aux défenseurs de Durrazzo pour les encourager à la résistance; la ville en effet se trouvait privée de son chef, Paléologue, qui n'avait pu rentrer dans la place. Alexis confia la défense de la citadelle à la colonie vénitienne établie dans la ville et celle du reste de la place à un Albanais [5]. D'Ochride, l'empereur gagna

1. Al., l. IV, 5, 204.
2. Al., IV, 6, 208. — Lup. Protos., ad an. 1082. An. Bar. (Murat., SS., V, p. 154) indique le jour de saint Luc.
3. Malat., III, c. 27, 584; G. Ap., IV, 369, 286.
4. Al., l. IV, 6, 209 et sq.
5. *Id.*, l. IV, 8, 221.

Déabolis, puis de là il se dirigea vers Salonique [1], où il s'efforça de réunir une nouvelle armée. Sa seule ressource était de lever des troupes auxiliaires, car il avait demandé à l'Empire tout ce qu'il pouvait fournir en hommes, et le territoire grec était singulièrement restreint, si l'on en retranche la Bulgarie, sur laquelle on ne pouvait compter. Mais pour avoir des mercenaires il fallait de l'argent, et l'Empire en manquait. Alexis s'adressa à son frère et à sa mère. Isaac, Anna Dalassèna et Irène firent les plus grands sacrifices pécuniaires; les partisans des Comnènes suivirent leur exemple [2]. Mais la somme ainsi réunie était insuffisante. On rencontrait d'autre part chez le peuple une opposition très vive, les contribuables se refusant à tout impôt nouveau [3]. Isaac et sa mère eurent alors recours à une mesure qui devait être pour Alexis une source de difficultés. Un synode fut réuni à Sainte-Sophie. Là le sébastocrator invoquant l'autorité d'anciens canons ecclésiastiques qui permettaient d'employer au rachat des captifs l'argent des églises et de fondre même les vases sacrés [4], prononça la confiscation des biens des églises. Nous avons peu de renseignements sur la valeur des objets qui furent ainsi enlevés; Nikétas Choniatès nous apprend qu'on détacha les lames d'or et d'argent qui revêtaient les portes de Notre-Dame Chalcopratia [5]. Bien que dans la novelle, qu'il publia plus tard pour interdire à ses successeurs de prendre une pareille mesure, Alexis dise que la valeur des objets ainsi enlevés fut peu considérable [6], cet acte dut fournir au trésor une somme importante puisqu'elle permit à l'empereur de réunir une nouvelle armée. Le clergé grec ne sut pas montrer en cette circonstance le même désintéressement que le patriarche Sergios, qui,

1. Al., l. IV, 8, 221.
2. Al., l. V, 1 et 2, 225-227.
3. *Id.*
4. *Id.*, l. V, 2, 227 et suiv.
5. D'après Nik. Choniatès, ces portes représentaient les douze fêtes dominicales. Cf. Miller, Fragment inédit de Nicétas Choniatès, *Revue de Numismatique*, 1866, XI, 36.
6. Zach. a Ling., *Jus græco-rom.*, III, p. 356.

lors d'une invasion de Khosroès, avait mis à la disposition d'Héraclius toutes les ressources de l'Église [1]. L'opposition n'osa se manifester ouvertement, mais le mécontentement que cette mesure avait causé dans une partie du clergé devait éclater dans des circonstances analogues quelques années plus tard [2].

Grâce à l'argent qu'il se procura par ce moyen, Comnène put rassembler une nouvelle armée à Salonique. Mais l'hiver interrompit les opérations. Alexis, en même temps qu'il s'occupait ainsi, envoyait à Henri IV une nouvelle ambassade pour le prier de descendre dans l'Italie méridionale [3]. Puis ayant tout préparé pour la campagne qu'il comptait entreprendre au printemps prochain, le basileus quitta Salonique, pour rentrer à Byzance. A peine était-il parti, laissant le commandement au grand domestique Pakourianos, que son armée fut diminuée par le départ du corps auxiliaire des Manichéens. Ils retournèrent chez eux, dans la région de Philippopoli, et refusèrent de revenir, malgré toutes les sollicitations dont ils furent l'objet [4].

Rentré à Constantinople, Alexis fit trêve pour un temps à ses préoccupations politiques. En vrai basileus byzantin, Comnène avait à cœur le maintien de l'orthodoxie ; au milieu des plus graves soucis, rien de ce qui touche à la religion ne le laissait indifférent. Et c'est ainsi que, durant les premiers mois de 1082, alors que les Normands s'emparaient de Durrazzo, le basileus, assisté des membres du sénat et du clergé, instruisait le procès d'hérésie d'un des hommes les plus en vue de Con-

1. Drapeyron, *L'empereur Héraclius*, p. 137.

2. Au moment de la guerre des Petchénègues ; cf. l'affaire de Léon de Chalcédoine, p. 110. — M. Miller pensait que la monnaie décrite par Saulcy, *op. cit.*, p. 323, et que celui-ci croyait avoir été frappée dans une période de crise, pouvait avoir été frappée à cette occasion. Cf. *Revue Numismatique*, 1866, t. XI, p. 37.

3. Al., l. V, 3, 231.

4. *Id.*, l. V, 3, 232 ; ils étaient commandés par Xantas et Kuleon. Cf. le sceau de Xantas, Schlumberger, *Sigil. byz.*, p. 715.

stantinople, le professeur Jean Italos, consul des philosophes [1]. Ce procès, dont nous parlerons en détail plus loin, occupa l'empereur durant les quatre premiers mois de 1082 [2].

C'est aussi à cette période, très probablement, qu'il faut rapporter le chrysobulle d'Alexis en faveur des Vénitiens. Avant de rentrer en campagne, Comnène se rappela les alliés qui lui avaient fait obtenir un premier succès et tint les promesses faites à Venise. Par un acte de mai 1082 [3], il accorda à la République une foule de privilèges. Le doge reçut le titre de sébaste, et le patriarche de Venise la dignité d'hypertimos. En dehors de ces titres honorifiques, les avantages matériels étaient considérables. Tous les marchands amalfitains, établis dans l'Empire, devenaient tributaires de Saint-Marc. On a très bien marqué le caractère de ces faveurs dans le passage suivant : « Le point essentiel du diplôme était le privilège accordé aux marchands vénitiens de vendre et d'acheter sur tous les points de l'Empire grec sans être inquiétés par les agents des douanes, des finances ou des ports; interdiction était faite à ces derniers de visiter leurs marchandises ou d'exiger un impôt de ce chef au nom de l'État. Cette mesure

1. D'après le récit d'Anne, l'affaire d'Italos serait de 1084; mais les actes de ce procès, publiés par M. Ouspensky, dans le *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, 1897, t. II, p. 1 et sq., donnent la date exacte. L'affaire occupa les mois de février, mars et avril 1082.

2. Cf. ch. 10.

3. On a trois copies de cet acte : l'une perdue, dont Lebret, *Gesch. v. Venedig*, I, 275, a donné des extraits; une seconde est insérée dans un chrysobulle de Manuel, et une troisième, dans un chrysobulle. d'Isaac. Cf. Tafel, *Urkunden.....*, I, 51-54, 116-123 et 182-186. Aucune de ces trois rédactions ne porte la même date. Le chrysobulle vidimé dans l'acte de Manuel porte dans une copie la date de mai 6590, ind. v; cf. Tafel, p. 54. Dans une autre copie la date est août 6234, ind. IV; cf. Tafel, p. 123. Enfin le chrysobulle, vidimé par Isaac, est daté de mai 6600, ind. XV; cf. Tafel, p. 186. La première date donne l'année 1082; la deuxième date correspond à une époque trop éloignée d'Alexis, aussi Tafel proposait-il de lire 6634 (1126). On aurait alors la date du vidimus de Jean Comnène, également vidimé dans l'acte de Manuel, ce qui expliquerait le changement de mois. La troisième date nous donne l'année 1092, qui est bien tardive; comment croire que les Vénitiens aient attendu onze ans? Je crois qu'on peut, avec Tafel, *loc. cit.*, adopter la date de 1082.

plaçait tout d'un coup les Vénitiens hors de pair à l'égard de tous leurs concurrents. C'était une série innombrable de ports qui leur étaient ouverts sans qu'ils eussent dorénavant à payer, soit pour le stationnement de leurs vaisseaux, soit pour le débarquement et le déchargement de leurs marchandises ; c'étaient d'immenses territoires qu'ils pouvaient parcourir sans avoir à payer de droits ni à l'importation, ni à l'exportation, ni pour l'achat, ni pour la vente. Cette concession de faveurs extraordinaires fut probablement pour les Vénitiens l'occasion d'un nouveau développement de leur activité commerciale dans l'Empire grec[1]. » Voici la liste des ports qui leur étaient ouverts : Laodicée, Antioche, Mamistra, Adana, Tarse et Attalia pour la Syrie, la Cilicie et la Pamphylie ; Strobilos, Chio, Éphèse et Phocée en Asie Mineure ; Durrazzo, Avlona, Corfou, Bunditza en Illyrie ; Modon et Coron en Morée ; Nauplie, Corinthe, Thèbes, Athènes, Négrepont en Péloponèse et dans la Grèce centrale ; Démétrios dans le golfe de Volo ; Salonique, le centre commercial le plus important d'Europe après Constantinople ; Chrysopolis, près du Strymon ; Pergthéorion, Abydos, Andrinople, Apros, Héraclée, Salymbria en Chersonèse et en Thrace, et enfin Constantinople. Il est curieux de voir que les Vénitiens n'ont aucun port sur les côtes de la mer Noire. Peut-être faut-il voir dans cette mesure la crainte de les rendre maîtres du commerce du blé[2] ?

L'hiver de 1082 vit les progrès de l'armée normande. La défaite d'Alexis devant Durrazzo donnait à Guiscard toute l'Illyrie, car la prise de cette ville n'était plus qu'une question de temps. Après sa victoire, Robert alla s'établir près du Déabolis, d'où il continua à maintenir le blocus de la ville[3]. Le 21 février 1082[4], la trahison lui donna entrée dans la place assiégée. D'après Anne, les Vénitiens et les Amalfitains qui

1. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 119.
2. Fischer, *op. cit.*, p. 183.
3. Malat., l. III, c. 27, p. 584 ; G. Ap., l. IV, v. 440, p. 288.
4. An. Bar., ad. an. 1082, « 8a die stante Februario. » Lup. Protos. donne janvier 1082.

formaient la majorité de la population de Durrazzo, effrayés par la perspective d'un long siège, auraient ouvert les portes au duc[1]. D'après les chroniqueurs normands, un Vénitien livra la ville à Guiscard sur la promesse que celui-ci lui donnerait une de ses filles en mariage[2]. Tout semblait donc favoriser le conquérant normand, lorsqu'en 1082, au printemps, il se remit en campagne. Sa marche sur Constantinople ne devait pas offrir de grandes difficultés. Guiscard se dirigea d'abord sur Kastoria, pensant ensuite gagner Byzance. La situation de l'Empire paraissait désespérée. Tout tremblait devant l'invasion normande, beaucoup de soldats et d'officiers passaient à Guiscard[3]. Il n'eut qu'à paraître devant Kastoria pour voir la garnison lui laisser la place, et soumettre tous les environs[4].

Mais soudain des nouvelles venues d'Italie arrêtèrent le duc dans sa marche en avant. Les intrigues d'Alexis avaient porté leurs fruits ; une insurrection formidable venait d'éclater dans les états de Guiscard, la plupart de ses vassaux étaient révoltés, et Henri IV, paraissant devant Rome, allait venir leur donner la main. Robert reçut une lettre du pape qui lui rappelait qu'il devait ses succès à l'Église et lui demandait de venir le secourir contre Henri[5]. Il semble bien que Grégoire VII ait offert à Guiscard la couronne impériale, mais nous ne savons [illegible] égard rien de précis[6]. Robert se vit donc arrêté au moment même où il croyait triompher. Il partit laissant le commandement de l'expédition à Bohémond[7] (avril ou mai 1082).

1. Al., l. V, 1, 223.
2. G. Ap., l. IV, 449, p. 288; Malaterra, III, 28, 584.
3. Al., l. V, 4, 236.
4. Malaterra, III, 29, 585.
5. Jaffé, 5225. Cf. Malaterra, l. III, c. 33, p. 506. Suger, *Vita Ludovici*, p. 28.
6. Cf. G. Ap., l. IV, 31-32, 280 :

> Romani regni sibi promisisse coronam
> Papa ferebatur

et Al., I, 13 65.
7. G. Ap., IV, 524, 289, dit : « un an après son départ. » — Malat., III, c. 33, p. 586. — Lup. Protos., ad. an. 1082, place ce retour peu après la

Ainsi les habiles négociations du basileus obligeaient le duc de Pouille triomphant à abandonner le profit de sa victoire. Henri IV ne devait pas réaliser complètement les espérances qu'Alexis avait fondées sur lui; mais son apparition devant Rome délivrait l'Empire de son redoutable ennemi, et la révolte italienne devait durer assez longtemps pour retenir celui-ci en Italie.

Le départ de Robert Guiscard paraît avoir modifié le plan de campagne de l'armée normande. Nous voyons en effet Bohémond interrompre la marche en avant. Il est probable qu'il obéit à des ordres de son père, qui dut lui prescrire de mettre à profit son absence pour occuper et soumettre les provinces occidentales de l'Empire, et attendre son retour pour marcher sur Constantinople. De Kastoria, Bohémond alla mettre le siège devant Joannina. C'est précisément dans cette région que nous trouvons mentionnés par l'auteur du Sratégikon les préparatifs d'un soulèvement des Valaques, dans les environs de Metzovo, à la nouvelle de l'expédition de Guiscard en 1066 [1]. Nous savons, toujours d'après les mêmes sources [2], que ces Valaques étaient

prise de Durrazzo. De même, Romuald de Salerne, Pertz, *SS.*, XIX, 460. Robert marcha de suite contre Henri, d'après ces deux auteurs. Cf. Al., V, 3, 235. Or Henri IV parut en mai devant Rome. Cf. Bonizo, *IX Libelli de lite imper. et pont.*, I, 613 ; cf. Heinemann, *op. cit.*, 398. — Alexis ayant appris en mai que Bohémond assiégeait Janina, Robert dut partir en avril. Al., l. V, 237.

1. Cf. plus haut, p. 61.

2. Cette communauté de Valaques, que l'auteur du Stratégikon fut chargé de gouverner (*op. cit.*, p. 86), existait au XIV[e] siècle, sous la même forme de communauté particulière, avec officier spécial. Cantacuzène, II, 220, nomme Jean Ange comme chef des villes et villages des Valaques. Cf. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 324. Ces Valaques étaient encore très sauvages. Je donne le portrait qu'en fait notre auteur ; [il est curieux de le rapprocher des données que nous fournit Benjamin de Tudèle (cf. Rambaud, *op. cit.*, p. 260-261)] : « La race des Valaques est une race infidèle et corrompue, n'observant la loi ni envers Dieu, ni envers le roi, ni envers le parent, ni envers l'ami. Elle cherche à tromper tout le monde. Ce sont de grands menteurs et d'horribles voleurs. Ils sont prêts à s'engager chaque jour par les plus terribles serments envers leurs amis, mais ils violent facilement leur parole. Ils adoptent comme frères ou enfants, mais cela ne leur sert qu'à faire des dupes. Jamais ils n'ont été fidèles envers

loin d'être soumis et se montraient peu fidèles à l'Empire. On peut, je crois, supposer qu'il y eut entente entre les Normands et les Valaques, car autrement la marche de Bohémond de Kastoria vers Joannina, franchissant la chaîne du Grammos en laissant derrière lui toute une série de places encore aux mains des Grecs, s'expliquerait difficilement. Il est probable que, sachant pouvoir compter sur l'appui des Valaques, il se dirigea de ce côté afin d'avoir vers le sud une base d'opération solide, comme celle que Durrazzo lui faisait au nord.

Alexis se préparait à rentrer en campagne depuis le mois de mars [1]; en mai [2], il apprit que Bohémond assiégeait Joannina et ravageait la région voisine. Anne Comnène, qui devient maintenant notre seule source détaillée, ne nous donne pas de renseignements sur les forces que son père avait pu réunir depuis son échec de l'année précédente. Instruit par sa première défaite de la solidité des rangs normands, Alexis modifia l'ordre de bataille des troupes grecques. Il imagina en outre de lancer sur l'ennemi des chars munis de longs pieux destinés à rompre les files des piétons. Bohémond, sans doute prévenu [3], changea l'ordre de bataille de son armée, et le stratagème d'Alexis fut complètement inutile. Comme devant Durrazzo, les Grecs furent vaincus, et Alexis s'enfuit jusqu'à Ochride. C'est là qu'il rassembla ses troupes. Sans perdre courage, avec une ténacité

personne, pas même envers les anciens rois romains. » *Op. cit.*, p. 74; l'auteur dit ensuite qu'ils sont d'origine Dace et Bèse, et qu'ils habitent sur les bords du Danube et de la Save ; ils auraient été chassés par Trajan.

1. Ouspensky, *op. cit.*, p. 32-33. Alexis, s'adressant au patriarche, écrit : « Et maintenant notre puissance se trouvant au bout de ce chemin pieux, après avoir accompli comme il convient tes ordres, reporte toute son attention aux affaires séculières. » Cette lettre fut lue le 20 mars. Il ne s'ensuit pas qu'Alexis ait quitté Constantinople à cette date, et il n'est pas impossible de concilier les données qui nous sont ainsi fournies avec ce que nous dit Anne, l. V, 4, 237; d'après elle, son père n'aurait quitté Byzance qu'en mai. Il faut se rappeler que le chrysobulle en faveur des Vénitiens, fait à Byzance et signé par Alexis, est du mois de mai.

2. Al., l. V, 4, 237 et suiv.

3. Ὥσπερ προγνοὺς τὸ βεβουλευμένον. Al., *loc. cit.*, p. 238.

remarquable, le basileus se prépara aussitôt à reprendre la lutte. Laissant Pakourianos réorganiser les débris de l'armée, il alla lui-même faire de nouvelles levées dans la vallée du Vardar, sans doute parmi les colons turks, qui montraient peu d'empressement à défendre l'Empire [1]. Dès qu'il eut réuni des forces suffisantes, il revint offrir le combat à Bohémond, près d'Arta. Mais les Grecs, dont le moral avait été frappé par les précédents désastres, lâchèrent pied dès le début de l'action [2]. Alexis rentra à Constantinople.

Ces défaites successives avaient tellement affaibli les Byzantins, que Bohémond put, sans inconvénient, diviser ses forces afin d'occuper plus rapidement le pays. Les habitants, croyant à la chute définitive de l'Empire, se donnèrent aux Normands. Ochride même, le foyer de l'hellénisme dans cette région et la résidence de l'archevêque de Bulgarie, passa à l'ennemi [3].

Tandis que Bohémond va lui-même occuper cette place importante, il envoie Pierre d'Aulps, qui devait peu après entrer au service de Byzance et fonder à Constantinople une famille illustre, occuper les deux Polobos. Cependant, Raoul de Pontoise s'établit à Skopia [4], place qui commande le haut bassin du Vardar. Bohémond, établi à Ochride, ne peut s'emparer de la citadelle défendue par l'arménien Ariebès. Il échoue devant Ostrovo, mais prend Veria, Servia [5], Bodèna et Moglèna, où il laisse des garnisons. Puis il se dirige vers la vallée du Vardar et vient camper à Aspra Ecclesia [6], où il séjourne trois mois. Pendant ce temps,

1. Al., l. V, 4, 239.

2. *Id.*, l. V, 4, 236-242. Anne place cette deuxième bataille devant Joannina, Malaterra, l. III, 39, 528, devant Arta. Cf. Guil. Ap., V, 6, 290.

3. Al., V, 5, 242.

4. Aujourd'hui Uskub.

5. Anne dit que Bohémond passa par Servia pour aller à Verria ; elle doit s'être trompée, car Servia est bien plus au sud que Verria, Al., l. V, 5, 242-243.

6. Lebeau, t. XV, p. 154, identifie cette localité avec Eccliso.

les troupes grecques, n'étant pas assez fortes pour courir à nouveau les chances d'une bataille, restaient en observation [1].

Tandis que Bohémond occupait ainsi le pays, Alexis ne demeurait pas inactif, et je crois qu'il faut voir le résultat de ses intrigues dans la conjuration de trois des principaux chefs normands : Raoul de Pontoise, Renaud [2] et Guillaume [3]. Découverts, deux des conjurés furent pris et punis, seul Raoul de Pontoise put gagner Byzance où il prit du service.

Reprenant le cours de ses conquêtes, Bohémond occupe successivement Pélagonia, Tzibiscon [4] et Trikala. De Trikala il envoie des troupes assiéger Larissa, où il voulait hiverner. Lui-même vient assiéger cette place, qui, défendue par Léon Képhalas, résiste six mois [5]. La campagne dont je viens d'indiquer les grandes lignes avait rendu Bohémond maître de toute la région montagneuse qui forme l'Albanie et la Thessalie; elle dut remplir l'été et l'automne de 1082, et ce dut être au début de l'hiver qu'il fit commencer le siège de Larissa [6].

Pendant ce temps, les Grecs, restés sur l'offensive, attendaient une occasion favorable pour rentrer en campagne; à peine Bohémond s'était-il éloigné que le grand domestique Pakourianos reprenait Mogléna, tandis qu'Alexis, à Constantinople, s'occupait activement de lever de nouvelles troupes. La con-

1. Cela résulte de ce que Pakourianos réapparaît dès que Bohémond s'éloigne. Cf. Al., l. V, 5, 243 et suiv.

2. L'éd. de l'Alexiade, de Du Cange, porte Ῥεδόλδος; celle de Reifferscheid, Ῥικάλδος.

3. Cf. *Not. in Al.*, p. 137.

4. Je n'ai pu identifier Tzibiskon. Pélagonia est entre Ostrovo et Déabolis (Dewol).

5. Al., l. V, 5, 243-244.

6. Ce passage d'Anne est très confus; elle raconte que Bohémond va d'Aspra Ecclesia à Kastoria, de là à Larissa, pour hiverner, *loc. cit.*, p. 243; puis, p. 244, elle raconte que Bohémond fait prendre Pélagonia, Trikala, Kastoria, et paraît devant Larissa le 23 avril. Ne peut-on supposer qu'il vint en octobre ou novembre (il est à Larissa en mai, livre deux batailles à Alexis et passe trois mois à Aspra Ecclesia) vers Larissa, qu'il laissa une partie de ses troupes bloquer la ville (qu'il assiège six mois) et revint en avril?

stance montrée par Comnène dans toute cette campagne est vraiment remarquable; sans se laisser abattre par les revers successifs qui lui sont infligés, il lutte tant qu'il peut et s'efforce d'utiliser toutes les forces de l'Empire, pour la défense du territoire. Il obtint de Soliman un secours de 7.000 hommes, qui vinrent s'ajouter aux soldats qu'il put rassembler. Instruit, dès le début, du siège de Larissa par une lettre de Léon Képhalas, il voulut ne rien aventurer et attendit d'avoir pu réunir des forces suffisantes pour entrer en campagne. Au printemps de 1083, il quitta Constantinople[1]. Le récit d'Anne est fort difficile à suivre sur la carte, car, malgré mes recherches, je n'ai pu trouver deux des localités dont elle parle. Alexis suivit la côte jusqu'à l'embouchure de la Salamyria, le fleuve qui traverse la vallée de Tempée, il franchit ensuite le mont Kellion, laissant à droite le Kissavo, et atteignit ainsi Ezeban, près d'Andronia. Le Kissavo borde la rive droite de la Salamyria; Alexis continua donc à longer le bord de la mer, mais ici commencent les difficultés. Où est le mont Kellion, où sont Ezeban et Andronia? Tout près du Kissavo, les cartes indiquent la ville d'Agya. Ne peut-on supposer que cette ville a tiré son nom des monastères des environs qui devaient s'élever sur le mont τῶν κελλιῶν? Nous aurions là un fait analogue à celui qui s'est passé pour l'Athos, souvent désigné sous le d'Ἅγιον ὄρος? L'armée aurait ainsi contourné Larissa, puis remonté au nord vers Trikala. Cette marche se justifie si nous nous rappelons que toute la région au nord de Larissa était occupée par les Normands et que l'armée grecque aurait eu ainsi à traverser un pays montagneux dont l'ennemi eût pu facilement défendre l'accès.

En arrivant près de Trikala, Alexis apprit la détresse où était la place assiégée qui commençait à manquer de vivres. Les rencontres précédentes faisaient craindre à Comnène une bataille

1. G. Ap., V, 43-74. — Al., l. IV, 5, 6, 7, 244 et suiv. — Glykas, 619. — Zonaras, XVIII, 227, 35, se trompe en plaçant ces événements après le siège de Kastoria.

rangée. Il eut donc recours à un stratagème. Il revêtit son beau-frère Mélissènos des insignes impériaux et alla se placer en embuscade. Bohémond, croyant que le gros de l'armée était là où il apercevait l'empereur, attaqua les troupes conduites par Mélissènos. Celles-ci s'enfuirent au premier choc; mais tandis que les Normands étaient occupés à les poursuivre, le reste de l'armée grecque, avec Alexis, tombait sur le camp de Bohémond et s'en emparait. Bohémond ne put réparer cet échec et fut obligé de lever le siège après avoir perdu tous ses bagages. Il put pourtant se retirer sans être inquiété jusqu'à Kastoria [1].

C'était le premier succès remporté par Alexis; la conséquence immédiate fut d'enlever aux Normands toute la Thessalie. Comnène ne voulut pas compromettre cet avantage en courant les risques d'une nouvelle bataille. D'ailleurs, les circonstances le favorisaient et lui fournirent un champ d'opérations moins dangereux où il pouvait déployer ses talents de négociateur. Les causes de mécontentement étaient nombreuses parmi les Normands. Depuis longtemps, les soldats ne touchaient plus de solde et les campagnes successives qu'ils venaient de faire ne leur avaient pas rapporté de grands bénéfices. Alexis, instruit de cet état d'esprit, fit travailler les troupes par ses émissaires. Il promit honneurs et richesses à ceux qui passeraient à son service. Il réussit enfin à faire réclamer par les Normands leur solde, en retard de plusieurs années, et Bohémond, qui n'avait pas d'argent, se vit contraint de retourner en Italie, pour tenter de trouver la somme nécessaire. Il partit laissant ses lieutenants Bryenne [2] à Kastoria et Pierre d'Aulps à Polobos [3].

A peine Alexis apprit-il l'heureux succès de ses intrigues qu'il songea à pousser plus loin ses avantages. Kastoria était une des places importantes de la Macédoine, et le basileus tenait à ne pas la laisser aux mains des Grecs. Pour ce siège, Anne est notre unique source. Il est probable que déjà un certain nombre de Nor-

1. Al., l. V, 5, 6, 249 et suiv.
2. Sur ce personnage, cf. Du Cange, *Not. in Al.*, p. 140.
3. Al., l. V, 7, 255-256.

mands étaient passés au service de l'empereur et que Bryenne avait peu de forces avec lui. Alexis vint attaquer la place qui demanda bientôt à se rendre. La plupart des soldats de Guiscard entrèrent au service de l'empereur; Bryenne, presque seul, refusa les propositions qui lui furent faites et regagna son pays, après avoir pris l'engagement de ne plus porter les armes contre l'Empire [1]. La prise de Kastoria est d'octobre ou de novembre 1083, car Alexis rentra à Constantinople le premier décembre [2].

La fortune tournait en faveur du basileus, car l'été de la même année une flotte gréco-vénitienne avait paru devant Durrazzo et enlevé la ville aux Normands [3].

Alexis n'était pourtant pas débarrassé des attaques de Guiscard. Anne dit qu'un des traits caractéristiques du caractère de Robert était la ténacité; le duc allait montrer aux Grecs qu'il ne renonçait pas facilement à ses idées.

Dès le retour de Bohémond, Guiscard, qui avait réussi à dompter la révolte de ses vassaux et avait forcé les plus compromis à quitter l'Italie, commença les préparatifs d'une nouvelle expédition contre Byzance. A l'automne 1084 tout était prêt; le duc avait réuni une flotte de 150 vaisseaux [4] et s'embarqua à Otrante [5]. Robert

1. Al., l. VI, 1, 269-272.
2. Cf. plus loin, p. 101.
3. Al., l. IV, 195. D'après le Prêtre de Dioclée, Bodin aurait pris la ville et l'aurait rendue à Alexis à la suite d'une transaction. Wilken, *Rer. ab Al.....*, p. 163 ; Wilmans, Pertz, *Archiv*, X, 103 ; Schwarz, *op. cit.*, 41, not. 1, ont remarqué l'erreur d'Anne dans ce passage. Pour moi, elle a confondu les faits de deux années. Ce qu'elle dit de l'effet moral de la défaite de Robert par les Vénitiens peut se rapporter à 1081, mais tout le reste est de 1083. Le retour de la flotte vénitienne est du printemps 1083, car, comme l'a remarqué Schwarz, Guillaume de Pouille le place entre l'expédition de Robert, en 1082, et son entreprise contre Jordan de Capoue, juillet 1083 (Guil. Ap., V, 80-106, p. 292). La victoire navale dont parle Anne n'est mentionnée nulle part ailleurs. C'est une erreur d'Anne ou une amplification à propos de la rencontre de quelques barques.
4. G. Ap., V, 143, 293 ; Malaterra, III, c. 40, dit septembre.
5. Al., VI, 5, 282, Malaterra, III, c. 40, disent qu'il partit d'Otrante; Guil. Ap., V, 159, 294, de Brindisi. Contrairement à Schwarz, *op. cit.*, p. 41, je crois que Malaterra et Anne ont raison, car le duc s'étant dirigé vers Corfou, la traversée est plus courte en partant d'Otrante.

emmenait avec lui ses trois fils : Roger, Bohémond et Guy. Ce dernier, gagné par Alexis, était tout disposé à trahir son père. Anne [1] est la seule source qui parle de ce fait; mais la *Chanson d'Antioche*, en nous montrant Guy vivant à la cour d'Alexis en qualité de neveu et de sénéchal, tend à confirmer l'Alexiade [2].

Le duc envoya ses deux fils, Roger et Guy, occuper Avlona [3]; lui-même, avec le gros de l'armée, se dirigea vers Butrinto. Il voulait aller à Corfou qui était retombée au pouvoir des Grecs, mais il fut retenu deux mois à Butrinto par l'état de la mer [4] (jusqu'en novembre). Quand il arriva vers l'île, il rencontra la flotte vénitienne. La République avait trouvé son compte à secourir l'Empire. La campagne du printemps de 1084 avait encore rapporté au doge le titre de protosébaste et lui avait valu la juridiction sur la Dalmatie et la Croatie [5]. Aussi lorsque Alexis, apprenant les nouveaux préparatifs de Guiscard, demanda encore une fois l'assistance des Vénitiens, on lui accorda facilement le secours de la flotte [6], qui vint joindre la flotte grecque seulement lorsque Robert avait déjà traversé [7], Les flottes alliées étaient au port de Passaron, sur la côte orientale de l'île; Robert vint s'établir dans le port de Cassiope. C'est là que la flotte vénitienne vint l'attaquer. Robert fut vaincu deux fois à trois jours d'intervalle [8]. Mais tandis que les Vénitiens, croyant tout terminé, envoient annoncer ce succès à Venise,

1. Al., l. VI, 5, 282.
2. *Ch. d'Ant.*, I, p. 79 et note 2.
3. Al., l. VI, 5, 282.
4. G. Ap., V, 152, 293; Al., l. VI, 1, 283.
5. Dandolo, ad an. 1084, dans Murat., XII, 249. — Depuis lors, le duc s'intitula : « Dalmatiae et Croatiae dux et imperialis protosebastos » (*id.*). — On a un acte de 1090 où le doge porte le titre suivant : « Dei gratia Venetiae et Dalmatiae dux et imperialis protosebastos. » Cf. Tafel, *Urkunden*, p. 55. Anne a dû confondre ces différentes faveurs.
6. Al., VI, 5, 283.
7. C'est en apprenant l'arrivée des flottes que Robert alla à Cassiope. Al., *loc. cit.*
8. *Id.*

Guiscard, avec les débris de sa flotte, attaque les vaisseaux dispersés et remporte devant Corfou une victoire complète [1]. D'après Anne [2], il y aurait eu 13.000 tués et 2.500 prisonniers. Cette victoire inespérée permit au duc de reprendre Corfou [3]; il alla ensuite prendre ses quartiers d'hiver sur les bords du Glykys [4], mit ses vaisseaux à terre et se dirigea vers Bundicia [5]. Une épidémie terrible lui enleva un grand nombre d'hommes, durant l'hiver, et Bohémond, malade, fut obligé de retourner en Italie [6]. Pour ces diverses causes l'expédition était considérablement affaiblie au début de 1085. Pourtant, au commencement de l'été, Robert envoya son fils prendre Képhalonie. Gibbon croyait qu'il avait eu l'intention d'aller piller les îles de l'Archipel [7]. Au bout de quelque temps, Guiscard alla prendre le commandement de l'expédition dirigée contre Képhalonie [8]; mais tombé malade en route, il fut obligé de s'arrêter au promontoire d'Ather, à l'extrémité nord de l'île. C'est là qu'il mourut, le 17 juillet 1085 [9].

Avec Robert Guiscard disparut pour Alexis, l'ennemi terrible qui, depuis tantôt quatre années, dévastait les thèmes occiden-

1. Al., l. VI, 283-284; G. Ap., VI, 56, 284.
2. Al., VI, 285.
3. G. Ap., V, 191, 294. Lup. Protos, 61; Anon. Bar., ad an. 1085; Rom. Sal., VII, 175. Anne, p. 286, mentionne un quatrième combat où les Vénitiens auraient été victorieux; je crois, avec Schwartz, p. 43, n. 1, que c'est une invention, car cela contredirait Dandolo qui dit (et rien ne nous autorise à ne pas le croire), Murat., XII, 249, que les Vénitiens déposèrent le doge à cause de la destruction de la flotte.
4. G. Ap., V, 202, le Glykys se jette à la hauteur de l'île de Paxo.
5. Sur le golfe d'Arta.
6. G. Ap., V, 202, 294; Al., IV, 3, 195-197.
7. *Op. cit.*, l. LXI, p. 610.
8. G. Ap., V, 228, p. 295; Malaterra, l. III, c. 49, 589.
9. G. Ap., V, 331, p. 297; Al., VI, 288-289; Malaterra, *loc. cit.* An. Bar., 1085, dit qu'il mourut le jour de la Saint-Alexis. On n'est pas fixé sur le lieu de la mort de Guiscard. Le *Ch. Brev. Norm.*, Murat., *SS.*, V, p. 279, donne Cassiope comme lieu de sa mort; de même Romuald de Salerne, *loc. cit.* Lup. Protos., ad an. 1085, omet le nom du lieu. Cf. là-dessus Schwartz, *op. cit.*, p. 45, note 1. — Heinemann, *op. cit.*, p. 401-403, choisit Cassiope; il a imaginé toute une théorie très compliquée et peu convaincante.

taux de l'Empire et avait mis la dynastie des Comnènes à un doigt de sa perte. Avec lui s'évanouit le danger de l'invasion normande : les fils du conquérant de l'Italie méridionale, tout occupés de leurs querelles intestines, vont oublier pour un temps les projets immenses qu'avait rêvés leur père, mais Guiscard avait ouvert à l'ambition de ses descendants une voie nouvelle. C'est vers l'Orient désormais que les Normands d'Italie tourneront leurs regards, c'est en Orient et aux dépens de l'Empire grec que, douze années plus tard, Bohémond songera à se créer une principauté.

Le souvenir du danger auquel Guiscard avait exposé l'Empire ne devait point s'effacer de la mémoire d'Alexis ; c'est lui qui dirigea sa politique envers les premiers croisés, comme c'est encore lui qui guidait la plume d'Anne, lorsqu'elle traçait le portrait de Guiscard, portrait fidèle sur bien des points, « mais qui trahit néanmoins le dédain de la patricienne pour un parvenu et la colère que lui inspirait le souvenir du grand adversaire de sa famille, et, faut-il ajouter aussi, l'admiration involontaire pour ce Robert, après tout si beau et si vaillant [1] ».

1. Delarc, *op. cit.*, 168 ; Al., l. I, 12, 50-51.

---

# CHAPITRE IV

## LUTTE DE L'EMPIRE CONTRE LES TURKS ET LES PETCHÉNÈGUES

## (1084-1092)

La défaite des Normands et la mort de Guiscard avaient permis à Alexis de recouvrer les territoires byzantins jusqu'à l'Adriatique. Mais l'Empire était sur ses autres frontières singulièrement diminué ; Anne Comnène nous dit qu'à cette époque il finissait vers le Bosphore et vers Andrinople[1]. Les attaques des Turks et des Petchénègues étaient la cause de cet état de choses.

Pendant qu'Alexis était occupé à la guerre normande, la situation des Byzantins en Asie s'était complètement modifiée. Nous avons vu plus haut[2] que les Grecs avaient perdu presque tous leurs territoires d'Asie Mineure, mais possédaient encore, au moins de nom, une partie de l'Arménie. Un certain nombre de petits dynastes arméniens s'étaient établis du côté de la Cilicie et vivaient indépendants. Le plus puissant d'entre eux était un ancien officier de Romain Diogénès, Philarète Brachamios, originaire du district de Varajnounik, dans le Vaspouragan. Nommé grand domestique par Diogénès, il avait refusé de reconnaître Michel VII. Un certain nombre d'aventuriers arméniens l'avaient alors choisi pour chef ; à leur tête, il avait pénétré dans la région montagneuse, au nord de la Cilicie, et avait commencé à se créer une principauté aux dépens des

1. Al., VI, 12, 312.
2. Cf. plus haut, p. 9 et sq.

Turks qui venaient de s'emparer du pays sur les Grecs. Il s'était établi à Marasch, Ablistha [1], Mélitène [2]. Il était tout à fait indépendant. L'empereur grec ne voulut pourtant pas rompre avec lui et, pour maintenir des relations qui pouvaient un jour être utiles à l'Empire, il lui envoyait des présents [3]. Sous le règne de Botaniatès, Philarète fit sa soumission [4]. Depuis longtemps le prince arménien cherchait à s'établir à Antioche dont la possession était de la plus grande importance pour défendre la Cilicie contre un envahisseur venant de la Syrie. Déjà, sous Michel VII, Isaac Comnène, nommé duc d'Antioche, avait pour mission spéciale de résister à Philarète et de déjouer ses intrigues [5]. Nous ne savons pas au juste quels liens avaient uni depuis cette époque Antioche et Byzance. Nous trouvons en l'an 527 de l'ère arménienne [6], un Arménien, Vaçag, comme gouverneur de la ville ; c'était un fils du célèbre Grégoire Magistros [7]. Vaçag fut assassiné et la noblesse de la ville appela Philarète [8]. Devenu maître d'Antioche, celui-ci commença à étendre ses conquêtes ; en 532 de l'ère d'Arménie, il prit Edesse [9]. Il ne devait pas profiter de ses victoires. Sa puissance, en s'agrandissant, finit en effet par porter ombrage aux Turks. Soliman, à qui Malek Shah avait abandonné le commandement du pays de Roum, c'est-à-dire de l'Asie Mineure, ne voulut pas laisser s'élever au S.-E. de ses pos-

1. Sans doute Ablistène, aujourd'hui El Bostan. Cf. Bar Hebræus, *Con Syriacum*, p. 272 et sq.
2. Bar Hebræus, *op. cit.*, p. 273, dit qu'il avait aussi occupé Tarse et Tortose. La prise de Tarse sur les Turks par les croisés, en 1097, tendrait à confirmer ce renseignement : Tarse aurait été prise à Philarète par les Turks avec toutes ses autres conquêtes.
3. Zonaras, XVIII, 692. — Skylitzès, 681. — Al., VI, 299. — Michel le Syrien, 325. — Mathieu d'Edesse, 173 et suiv. — Tchamt., II, 997-1001.
4. Skylitz., 741.
5. Bryen., l. II, p. 96.
6. 2 mars 1078-1er mars 1079.
7. Cf. Mathieu d'Edesse, *Notes de l'éditeur*, p. 418. Sur Grégoire Magistros, cf. Langlois, *Collection des historiens de l'Arménie*, I, 401.
8. Mathieu d'Edesse, c. CXI, p. 178-179.
9 *Id.*, c. CXXII, p. 187 (532 — 1er mars 1083 — 29 février 1084).

sessions une principauté puissante, capable d'entraver toutes ses communications avec les Turks de Syrie. Anne Comnène, qui se trompe, à mon avis [1], raconte que Soliman fut appelé par le fils de Philarète, désireux d'empêcher son père de passer à l'islamisme. La version rapportée par Ibn el Athir est plus vraisemblable. Soliman fut simplement appelé, pendant une absence de Philarète, par le gouverneur de la ville et par le fils de Philarète, retenu en prison par son père. Soliman s'approcha de la ville en dissimulant sa marche et, introduit pendant la nuit par ses complices, s'empara d'Antioche sans coup férir (janvier ou février 1085 [2]). Bien qu'elle ne leur appartînt plus que nominalement, la perte d'Antioche avait une grande importance pour les Grecs, car c'était la plus forte place qui restât aux chrétiens en Syrie, peut-être même la dernière.

Les conséquences de l'expédition de Soliman furent encore plus considérables ; ce fut en effet le point de départ d'une série de modifications qui changèrent complètement la situation des diverses puissances établies en Orient. Après la victoire de Soliman, l'émir d'Alep, Shéreff-Eddaula, réclama au vainqueur le tribut que payait Philarète. Le refus de Soliman amena une guerre entre les deux émirs, Shéreff-Eddaula fut vaincu et tué (juin 1085 [3]). Soliman, par cette victoire, devenait trop puissant, et Toutouch, seigneur de Damas, lui déclara la guerre. Une rencontre eut lieu près d'Alep ; Soliman périt dans le combat (juillet 1085) [4].

1. Al., l. VI, 300. Anne confond ce qui se passa alors avec la conversion à l'islamisme de Philarète qui eut lieu seulement après qu'on lui eut enlevé Edesse (en 1086-1087). Cf. Mathieu d'Edesse, c. CXXVIII, p. 196 ; Bar Hebræus, 275 ; Michel le Syrien, 325.

2. Ibn el Athir, éd. Tornberg, t. X, p. 89. Mathieu d'Edesse, p. 189, dit que Philarète était alors en Asie-Mineure. Cf. *Histoire des Atabeks*, p. 14.

3. Abou'lféda, *An. M.*, 255. — Mathieu d'Edesse, c. CXXV, 190 ; *Hist. des Atabeks*, p. 15 et 16. — Bar Hebræus, 274 et sq. ; Weill, *Ges. d. Chal.*, p. 129.

4. Abou'lféda, *op. cit.*, 261. — Al., VI, 9, 301. — Mathieu d'Edesse, c. CXXVII, p. 194. — Ibn el Athir, *Hist. des Atabeks*, p. 16, et K[el], éd. Tornberg, t. X, p. 97-98. Cf. Kemal-eddin, dans Freytag, *Selecta ex historia Halebi*, p. XIX ; cf. Derenbourg, *Vie d'Ousama*, I, p. 28.

Craignant que, par cette victoire, Toutouch n'établît trop solidement son influence, Malek Shah, son frère, intervint. A en croire Anne, il aurait songé à l'alliance grecque et serait entré en négociations avec Alexis, lui offrant de lui restituer les places maritimes et les châteaux [1]. Les termes de l'Alexiade sont si vagues qu'on ne saurait préciser les conditions de l'alliance. Malek Shah eut certainement à diverses reprises des relations avec Comnène. Abou'lféda mentionne auprès de lui la présence d'un envoyé grec [2], mais sans qu'il soit permis de fixer la date de cette ambassade. Le projet de négociations dont parle Anne a pour lui la vraisemblance ; il aurait eu lieu en effet à un moment où Malek Shah se décida à un coup de force. Afin d'empêcher son frère de profiter de ses conquêtes, le sultan descendit lui-même en Syrie et partagea les villes les plus importantes entre ses différents émirs (1087).

Voici comment Mathieu d'Edesse raconte cette expédition : « Cette même année (535, 28 février 1086-27 février 1087) le maître du monde, le sultan Malek Shah, se dirigea à la tête d'une armée composée de la nation Askanaz [3] et d'innombrables guerriers, dans le pays des Romains, dont il voulait s'emparer. Son cœur était rempli de mansuétude et d'affection pour les chrétiens ; il se montrait comme un père tendre pour les habitants des pays qu'il traversait. Quantité de villes et de provinces se donnaient à lui spontanément. Cette année, l'Arménie entière et tout le pays des Romains reconnurent ses lois. Arrivé à la grande ville d'Antioche, il se rendit maître de toute la contrée, ainsi que d'Alep. Son empire s'étendit depuis la mer des Gasp (Caspienne) jusqu'à l'Océan. Il soumit tous les royaumes qui sont de ce côté-ci de la mer Océane et il n'en resta aucun en dehors de sa domination ; il régna sur douze nations. Après avoir pris possession d'Antioche, il alla sur les bords de la mer, dans un lieu nommé

1. Al., VI, 9, 301.
2. Abou'lféda, *op. cit.*, 331.
3. Descendants d'Ascenez, petit-fils de Japhet ; not. Dulaurier, p. 426.

Sévodie [1]. Là, promenant ses regards sur la vaste étendue des flots, il rendit des actions de grâces à Dieu et le bénit pour avoir agrandi son Empire bien au delà des limites de son père. Monté sur un cheval, il entra dans la mer et foula les vagues sous les pieds de son coursier. En même temps, ayant dégaîné son épée, il la plongea à trois reprises dans les flots en s'écriant : « Voilà que Dieu m'a accordé de régner depuis la mer de Perse jusqu'à la mer Océane. » Ensuite, ayant quitté ses vêtements, il les étendit sur le sol et adressa à Dieu ses prières en le remerciant de sa bonté et de sa miséricorde. Il ordonna à ses serviteurs de recueillir du sable sur le rivage et l'ayant emporté en Perse, il le répandit sur le tombeau de son père Alp Arslan, en prononçant ces mots : « O mon père, mon père, bonne nouvelle pour toi, car ton fils que tu avais laissé en bas âge, a reculé les bornes de tes états jusqu'aux extrémités de la terre. »

Malek Shah ayant ainsi fait reconnaître son autorité, organisa sa conquête. Il donna Antioche à Yagy Siyan [2], Alep à Kasîm-Eddaula-Ak-Sonkor [3], Edesse à Bouzan [4]. L'émir Izz-ad-Daula Abou'l-Mouraf [5], gouverneur fatimite de Schaizar, Laodicée, Apamée et Kafartâb, céda ces trois dernières villes à Malek Shah et obtint en échange la renonciation du sultan à ses projets contre lui, et la possession incontestée de Schaizar [6]. Le sultan donna Laodicée à Ak-Sonkor [7] et Harran à Mohammed, fils de Schereff-ed-Daula [8].

Tandis que les anciennes possessions des Byzantins étaient

1. Soneidié, l'ancienne Seleukia Pieria; *id.*
2. Mathieu d'Edesse, c. CXXIX, p. 166-197.
3. J'ai adopté cette orthographe au lieu de celle usitée d'ordinaire, Bâgi Siyan, d'après la remarque de Derenbourg, *op. cit.*, p. 29, note 7. — Cf. Mathieu d'Edesse, p. 197.
4. Mathieu d'Edesse, *ibid.*
5. *Id.*, p. 198.
6. Cf. Imad ad Din, fol. 116 v°, cité d'après Derenbourg, *op. cit.*, p. 27.
7. Ibn el Athir, *Histoire des Atabeks*, p. 17 ; Abou'lféda, *op. cit.*, III, 263-264; Ibn el Athir, *K*el, X, éd. Tornberg, p. 97-98.
8. *Id.*

ainsi partagées entre les Musulmans, l'envoyé de Malek Shah auprès d'Alexis trahissait son maître. Gagné par les promesses du basileus, il se servit des pouvoirs qu'il avait reçus pour faire livrer aux Grecs Sinope et les villes des environs. Alexis le récompensa en le nommant δούξ d'Anchiale [1].

L'Asie Mineure, à ce moment, était profondément troublée, et l'anarchie qui y régnait eût pu faciliter les conquêtes des Grecs, si leurs forces n'avaient été retenues en Europe par la guerre des Petchénègues. La mort de Soliman avait été suivie d'une révolte de l'Asie Mineure. Tous les émirs établis par Soliman dans les diverses places du pays de Roum cherchaient à se rendre indépendants. Avec Zachas, émir de Smyrne, les plus importants de ces chefs étaient l'émir de Nicée, Abou'l Kasîm, et son frère Pulchas, émir de Cappadoce.

Nous ne connaissons la plupart des événements d'Asie Mineure que par le témoignage d'Anne Comnène, car les historiens orientaux sont presque complètement muets à cet égard.

Abou'l Kasîm ravageait la Bithynie et les côtes de la Propontide; Alexis, au dire de sa fille, l'aurait amené à demander la paix, puis voyant la mauvaise foi de l'émir, il aurait envoyé Tatikios assiéger Nicée. Celui-ci apprenant l'arrivée d'une armée, commandée par Boursouk, envoyée par le sultan, se retira à Byzance [2]. Suivant Anne, Abou'l Kasîm aurait rêvé de prendre Constantinople; il aurait fait construire pour cela une flotte, mais, battu sur terre et sur mer par Tatikios et Boutoumitès, il se serait retiré à Nicée. Là, il apprit que Boursouk guerroyait contre les émirs et leur enlevait leurs possessions. Cette nouvelle amena un rapprochement entre Alexis et Abou'l Kasîm. Mais le basileus joua complètement son allié. Tandis

1. Sur cette campagne de Malek Shah, cf. Weill, *op. cit.*, p. 131.

2. Al., VI, 304-306. Je crois qu'il faut voir Boursouch dans le Prosouch d'Anne. Elle dit que cette armée avait été envoyée par Bargyarok, récemment devenu sultan. Elle a confondu Bargyarok avec son père Malek Shah, car Aboul' Kasim fut tué par Bouzan du vivant de Malek Shah. Cf. plus loin.

qu'il le retenait à Byzance au milieu des plaisirs et des fêtes, il faisait construire une place forte pour commander Nicomédie et établissait dans la ville ainsi créée les Anglais à son service [1]. Quand Abou'l Kasîm repartit, tout était terminé, et l'émir, dissimulant son désappointement, rentra à Nicée.

A peine Abou'l Kasîm était-il arrivé, qu'il fut assiégé par Boursouk [2]. L'émir de Nicée appela Alexis à son aide. Le basileus envoya Tatikios avec une armée de secours dans l'espérance de profiter des divisions de ses ennemis pour reprendre la ville. L'arrivée des troupes grecques fit lever le siège, mais les projets d'Alexis ne purent aboutir, et Tatikios, voyant que les troupes turques étaient trop fortes, revint à Constantinople sans rien entreprendre contre Nicée.

Cette intervention des Grecs dut avoir lieu en 1086, avant les attaques des Petchénègues, car il faut, je crois, rattacher l'expédition de Boursouk contre Nicée au plan de Malek Shah désireux de soumettre les petits principicules d'Asie, comme il s'était soumis les émirs de Syrie. D'autre part, Tatikios ayant commandé vers la fin de 1086 une expédition contre les Petchénègues, je suis amené à choisir la première moitié de 1086 comme date de ces événements.

Le basileus fut alors détourné de la guerre turque par une invasion des Petchénègues. Alexis Comnène, après avoir enlevé Kastoria aux Normands, était rentré à Byzance, le 1er décembre 1083 [3]. Le lendemain de son arrivée naquit son premier enfant qui devait être la fameuse Anne Comnène. Le basileus trouva dans la ville un courant d'hostilité sourde à son égard. Il eut à réprimer une conjuration dans laquelle étaient engagés plusieurs chefs du Sénat et quelques généraux. Les coupables ne furent punis que de la confiscation des biens [4]. Zonaras accuse l'empereur d'avoir imaginé de toutes pièces ce complot, afin de

1. Civitot. Cf. Orderic Vit., l. IX, t. III, p. 490-491.
2. Al., VI, 12, 311-313.
3. *Id.*, VI, 8, 295-296.
4. *Id.*, VI, 4, 278.

pouvoir s'emparer des biens des accusés [1]. Mais je suis porté à croire ce que nous raconte Anne, car cette conspiration correspond à un état de l'opinion publique sur lequel nous sommes renseignés. La confiscation des biens des églises, faite lors de la guerre normande, avait causé un mécontentement général dans toute la population de Byzance, dont la servilité envers le pouvoir ne cessait que lorsque des questions religieuses étaient en jeu. Cet état d'esprit pouvait devenir un péril et faciliter les menées des factieux désireux de renverser la nouvelle dynastie. Alexis résolut donc de couper court à toutes ces rumeurs en réparant le dommage qu'il avait causé. Il réunit au palais de Blaquernes le Sénat, les chefs de l'armée et le clergé.

L'empereur fit lire le résultat de l'enquête officielle sur la spoliation des églises, enquête qui, au dire de sa fille, n'aurait constaté que des dommages insignifiants [2]; puis le basileus s'accusa lui-même, cherchant à justifier sa conduite, invoquant tour à tour l'exemple de Périclès et celui de David. Il insista sur l'extrême détresse où étaient les affaires de l'Empire; c'était la nécessité seule qui l'avait conduit à des mesures qu'il ne croyait pas coupables. Finalement, Comnène s'engagea à réparer le préjudice causé en fixant une somme d'argent à percevoir chaque année sur les impôts, somme qui était encore levée lorsque Anne écrivait l'*Alexiade*. Mais les événements qui suivirent empêchèrent l'empereur de tenir la promesse qu'il avait faite, et cette affaire des vases sacrés devait encore plus tard être pour Alexis une cause d'ennuis [3].

A ces difficultés intérieures vinrent se joindre bientôt de nouveaux embarras extérieurs, et à l'invasion normande vaincue et devenue peu dangereuse par la mort de son chef, succéda celle

1. Zonaras, XVIII, 22, 736.
2. Al., VI, 3, 276 : mais il y a contradiction entre ce qu'elle dit là, ce qu'elle a dit plus haut, p. 228-229, et ce qu'elle dit l. VI, 13, 278; de même le témoignage de Nikétas Choniatès est contraire à ce renseignement. Cf. p. 80, note 5.
3. Al., l. VI, 3, 274-278. Cf. p. 110 et 120.

des Petchénègues. J'ai dit plus haut les progrès des Petchénègues durant tout le XIe siècle et leurs incursions continuelles sur le territoire de l'Empire. Il faut ajouter ici, pour comprendre les événements dont le récit va suivre, que ces barbares trouvaient un appui dans l'Empire même. Depuis le Xe siècle, l'hérésie des Manichéens régnait en Europe et en Asie [1]. Elle avait été apportée dans les provinces du Nord par les captifs, établis à Philippopoli et dans la région voisine par Jean Tzimiscès qui pensait former, par l'établissement de cette colonie, une barrière contre les envahisseurs. L'espoir du basileus fut trompé; dans toute la région de Philippopoli se créa un foyer d'opposition dont la force augmentait sans cesse par des immigrations d'hérétiques venus d'Asie [2]. Il est certain que l'hérésie devint dans toutes ces provinces l'expression de l'opposition nationale contre le gouvernement des Grecs, au point de vue politique et religieux. La Bulgarie du Danube se trouvait au XIe siècle dans des conditions très favorables aux progrès de l'hérésie. L'ancien patriarcat national de Dorystolon (Silistrie) avait été détruit par Tzimiscès et transféré à Sophia, d'où il fut transporté dans plusieurs villes de l'Ouest; il avait fini par se fixer à Ochride [3]. Par suite, le centre religieux se trouvait assez éloigné. D'autre part, la dureté de l'administration financière grecque avait contribué à rendre l'Empire odieux à toutes ces populations. Là, comme dans la Bulgarie occidentale, l'hellénisation ne se fit point. Les Manichéens, et les Arméniens qui furent les premiers propagateurs de l'hérésie, trouvèrent un état d'esprit très-favorable à leur propagande, et bientôt ils s'affranchirent presque complètement de l'autorité des empereurs [4]. En établissant à Philippopoli la colonie venue d'Asie, Tzimiscès avait espéré créer un rempart à l'Empire contre les Barbares errants sur les bords du Danube. C'était là un des procédés de la politique grecque qui aimait à opposer les peuples

1. Al., XIV, 8, 297-298.
2. *Id.*, XIV, 7, 289; Ced., II, 382.
3. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, p. 179-180.
4. Al., XIV, 8, 299.

les uns aux autres. Mais ici le résultat fut contraire aux espérances. On avait voulu donner aux Petchénègues des adversaires et on leur fournit des alliés [1], qui les aideront dans leurs attaques contre l'Empire.

Nous avons vu plus haut [2] que le corps fourni par les Manichéens à l'armée avait déserté après le retour d'Alexis à Constantinople, en 1082, et avait refusé ensuite de rentrer au camp. Alexis, vainqueur des Normands à Kastoria, ne voulut pas laisser impunie cette défection qui pouvait fournir un exemple dangereux aux autres auxiliaires. Ne se sentant pas assez fort pour aller châtier les coupables jusque chez eux, il manda à Constantinople les principaux chefs et les plus importants des Manichéens [3]. Ceux-ci n'osèrent résister ouvertement aux ordres du basileus dont la victoire sur Guiscard avait rehaussé le prestige. Ils vinrent donc à Byzance ; on les désarma et ils entendirent prononcer la confiscation de leurs biens qui devaient être distribués aux soldats [4]. Ceux d'entre eux qui consentirent à recevoir le baptême furent renvoyés chez eux ; les autres furent dispersés dans les îles. Dans toute cette affaire, la conduite de l'empereur fut très maladroite ; s'il ne se sentait pas assez fort pour aller punir chez eux les Manichéens, il aurait dû savoir dissimuler son

1. M. Wasiliewsky, *Les Petchénègues et Byzance*, p. 150 et suiv., a émis à ce sujet une hypothèse qui me parait plus ingénieuse que vraie. Se basant sur ce que plusieurs auteurs arabes mentionnent à une époque très reculée (ive siècle) la présence de Manichéens chez les Turks, et sur le témoignage bien vague d'Ibn Saïd (*Géographie d'Abou'lféda*, éd. Reinaud, II, p. 29) qui parle de la religion des Polovtzes et non de celle des Petchénègues, il conclut que la religion des Petchénègues devait présenter des traces du sabéisme, d'où étaient tirées en partie les doctrines de Manès. Il voit dans cette vague analogie religieuse la preuve d'une communauté d'usages et d'idées entre les Petchénègues et les Manichéens de Philippopoli. Il y a une raison beaucoup plus simple, à mon avis, pour expliquer l'alliance des Manichéens et des Petchénègues : ils avaient tous Byzance pour ennemie, une alliance entre eux était donc toute naturelle ; elle dut avoir lieu sous les règnes précédents et se reproduisit sous celui d'Alexis.

2. Cf. p. 81.

3. Al., VI, 2, 272 et sq.

4. *Id.*, 2, 273.

ressentiment et attendre pour les châtier une occasion favorable. D'autre part, en renvoyant ceux d'entre les Manichéens qui avaient consenti à abjurer, abjuration où la peur avait dû jouer un rôle plus grand que la foi, il donnait aux mécontents des chefs revêtus aux yeux de leurs coreligionnaires de l'auréole des souffrances supportées pour leur foi, et dont l'audace devait être d'autant plus grande qu'ils n'avaient plus rien à perdre.

Parmi les Manichéens qui furent victimes de la mesure prise par Alexis, se trouvaient les sœurs d'un certain Traulos, serviteur d'Alexis[1]. Celui-ci, en apprenant que ses sœurs étaient

1. Al., VI, 4, 279.

La chronologie des guerres contre les Petchénègues sous le règne d'Alexis est très difficile à établir, car Anne Comnène est notre unique source. La question a été étudiée par M. Dieter, dans la *Byzant. Zeitschr.*, 1894, p. 386 et suiv. Avant lui, Wilken, *Rerum ab Al... gest.* lib. IV, p. 247 et s.; Sybel, *Gesch. d. erst., Kreuz.*, p. 462-463; Finlay, *Hist. of the Byz.*, p. 100; Hertzberg, *Ges. der Byz.* (p. 272), Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 154 et s., s'en étaient occupés. M. Dieter a pris à partie les théories de Sybel et a montré leur fausseté provenant de ce que l'auteur avait cru à une série ininterrompue d'expéditions : M. Wasiliewsky, dont M. Dieter n'a pas connu l'ouvrage, fait erreur également. Voici les données que nous possédons : Alexis Comnène, revenant de Kastoria, arrive à Constantinople le 1er décembre, ind. 7 (Al., l. VI, 265); c'est le 1er décembre 1083, et Anne devait savoir cette date puisque c'est la veille de sa naissance. Ce retour de son père au moment où elle va naître lui a été raconté plus tard, et son exactitude ne saurait pour moi faire aucun doute.

En revenant, en cours de route, Alexis ordonne d'envoyer à Constantinople les principaux Manichéens. Ceux-ci ont dû arriver soit tout à fait à la fin de 1083 ou plus vraisemblablement dans les premiers mois de 1084 (Al., VI, 273).

Leur châtiment est suivi de la révolte de Traulos qui s'enfuit de Constantinople en apprenant les mauvais traitements dont ont été victimes ses sœurs. Il a donc fallu le temps d'exécuter les mesures décrétées par Alexis et d'en apprendre le résultat à Constantinople. Cela ne doit pas nous mener bien loin du milieu ou même à la fin de 1084 (Al., VI 279).

Traulos s'établit à Béliatoba et engage des négociations avec les Petchénègues occupant Dristra et Glabinitza. L'empereur apprend ces négociations et envoie à Traulos une ambassade pour lui offrir son pardon. Tous ces événements durent exiger du temps, et en les fixant à la fin de 1084, nous ne devons pas nous tromper, car pour les raconter Anne interrompt le récit de la guerre contre Guiscard et y revient ensuite pour raconter les faits de septembre 1084 à juillet 1085. Viennent ensuite les

dépouillées de leurs biens, quitta brusquement Byzance et alla se mettre à la tête des mécontents, probablement dans les premiers mois de 1084.)

événements d'Asie Mineure, qui sont de la même époque ; elle parle alors de la prise d'Antioche par Soliman, qui est de 1085 (cf. plus haut, p. 97), et des événements de la guerre turque en 1086. Anne a eu évidemment le désir de suivre l'ordre chronologique, et rien ne nous permet de dire qu'elle se trompe. Aussi je crois que les premières incursions dont Anne nous parle se rapportent à l'année 1085 (Al., VI, 273). Nous avons ensuite :

1° Le passage du Danube par une troupe de barbares qui met en fuite Pakourianos ; d'après l'ordre chronologique du récit, nous devons être en 1086 ;

2° Au printemps suivant, grande expédition des Petchénègues avec l'ancien roi de Hongrie, Salomon (Al., VII, 330) ;

3° Expédition d'Alexis sur le Danube, marquée par une éclipse de soleil.

Tous les auteurs qui s'étaient occupés de la question avaient admis qu'il s'agissait de l'éclipse du 20 juillet 1088. — M. Dieter, *op. cit.*, a remarqué que cette éclipse ne pouvait être celle dont parle Anne, car elle ne fut pas visible en Europe. Il ne peut être question, pour la même raison, de l'éclipse du 24 novembre 1090. D'autre part, l'éclipse du 21 mai 1091 est postérieure à la bataille du Leburnion qui mit fin à la guerre, le 29 avril 1091 (Al., VIII, 406).

Restent les éclipses du 2 octobre 1084, du 16 février 1086 et du 1er août 1087.

Il ne peut être question de l'éclipse d'octobre 1084, car elle placerait le début de la guerre en 1083, ce qui est trop tôt. M. Seger, *op. cit.*, p. 14, not. 1, adoptait l'éclipse du 16 février 1086. M. Dieter repousse cette date. Les raisons qu'il donne ne me paraissent pas probantes, car rien dans le texte de l'*Alexiade* ne permet de conclure, comme il le fait, que l'expédition de Mavrokatakalon et le séjour d'Alexis à Lardéa aient eu lieu la même année. Pour fixer la chronologie, nous avons deux textes que M. Dieter n'a pas connus. A l'année 1087, nous lisons dans Bernold (*SS.*, V, 446) : « Solomon quondam rex Ungarorum dum quiddam contra regem Graecorum molitur post incredibilem hostium stragem atque viriliter occubuit. » Et l'Annalista Saxo (Pertz, *SS.*, VI, 724) confirme Bernold ; il dit aussi, à l'année 1087 : « Solomon, Ungariæ quondam rex, et Knut, rex Danorum, a suis occisi sunt. » Ainsi Salomon est bien mort en 1087. Il ne peut donc être question que de l'éclipse du 1er août 1087. Par suite, comme la disposition du récit nous le laissait entrevoir, Anne a observé dans toute cette partie l'ordre chronologique, et voici la chronologie que je propose :

1er décembre 1083, rentrée d'Alexis à Constantinople ;

1084, punition des Manichéens, fuite et révolte de Traulos ;

1085, incursions dans la région de Beliatoba ; 1086, défaite de Pakourianos et victoire de Talikios ;

Traulos s'établit avec ses partisans à Béliatoba [1] dans la montagne. De là, les révoltés commencèrent à piller les territoires environnants. Leurs incursions dans la vallée de la Maritza s'étendirent peu à peu et ils parvinrent jusqu'à Philippopoli. Le nombre des rebelles dut s'accroître rapidement et englober tous les adeptes des hérésies variées qui étaient en honneur dans cette région. L'insurrection aurait été peu redoutable si elle n'eût compris que des rebelles, sujets de l'Empire; elle eût pu causer au basileus de graves préoccupations, mais elle n'aurait pas exposé l'État à un grand danger. Traulos, qui dans cette affaire fit preuve d'un grand esprit politique, comprit que cette révolte régionale pourrait être bientôt réprimée, aussi chercha-t-il des alliés au dehors. Il entra en rapport avec les Petchénègues établis dans le pays entre le Balkan et le Danube et à qui l'imprudence de Monomaque avait confié la garde de quelques villes du Danube. Anne Comnène nous dit qu'il négocia avec les chefs de Dristra [2] et de Glabinitza. Pour consolider l'alliance qu'il conclut avec les Petchénègues, Traulos épousa la fille de l'un de leurs chefs. Cette conduite du chef manichéen était très adroite. L'alliance avec les barbares mettait à sa disposition des forces considérables, qu'on pouvait augmenter facilement en faisant appel aux tribus errantes de la rive gauche du Danube, qui ne demandaient qu'une occasion pour venir piller l'Empire et au besoin attaquer la Ville gardée de Dieu, dont les richesses étaient le but suprême de toutes les convoitises des Barbares. La tâche des envahisseurs devait être d'autant plus facile que les défilés des Balkans, si dangereux et si difficiles à franchir, étaient

1087, au printemps, grande invasion avec Salomon; au printemps, victoire de Mavrokatakalon, et, après le 1[er] août, défaite d'Alexis.

C'est à tort, à mon avis, que M. Dieter tient pour une erreur d'Anne la mention du passage du comte de Flandre à Berrohé pendant le séjour d'Alexis. Cf. Appendice.

1. Je n'ai pu identifier cette localité. Je place cette forteresse au nord de Philippopoli, dans une des ramifications des Balkans, car sa situation permit à Traulos de faciliter le passage des Petchénègues.

2. L'ancienne Dorystolon, aujourd'hui Silistrie.

occupés par Traulos, qui les tenait ouverts à ses alliés et fermés aux soldats d'Alexis[1].

Comnène se rendit compte du danger; occupé par la guerre contre les Turks d'Asie Mineure, il offrit à Traulos de lui pardonner. Celui-ci ne se laissa pas convaincre, mais continua la série de ses dévastations, attendant toujours l'occasion de frapper un grand coup. Il eut ainsi le temps de s'organiser jusqu'au jour où parurent ses alliés. C'est la première expédition qui soit mentionnée par Anne Comnène avec quelques détails. Elle eut lieu au printemps de 1086. C'était le plus souvent en cette saison que les Petchénègues entreprenaient leurs grandes expéditions; leur force principale consistant en cavalerie, l'obligation de se procurer du fourrage les forçait d'attendre le printemps.

L'invasion qui eut lieu alors dut être considérable, bien que nous ne puissions fixer, même approximativement, le nombre des barbares. Nous savons seulement qu'aux Petchénègues établis sur la rive droite du Danube se joignirent des bandes chassées par les Hongrois et à qui on laissa traverser le fleuve. L'armée était conduite par les chefs de Dristra et de Bitzina[2].

Théophylacte[3] nous donne de curieux renseignements sur la façon dont les Petchénègues combattaient : « Leur attaque est un coup de foudre, dit-il, leur départ est en même temps lourd et léger, lourd à cause de leur énorme butin, léger par la rapidité de leur fuite. Leur attaque devance la rumeur publique. Quand ils fuient, on ne peut les poursuivre. Ils dévastent les pays étrangers et n'ont pas de pays à eux. Si un homme plus courageux que Darius, fils d'Hystape, faisait construire un pont sur le Danube afin de les poursuivre, il poursuivrait l'insaisissable. Ils se cachent dans les rochers et se dérobent dans l'épaisseur des forêts. Ils dépassent le nombre des abeilles et nul ne sait combien de milliers ou de dizaines de milliers ils sont. Leur nombre est infini. »

1. Al., l. VI, 4, 279-280.
2. Aujourd'hui Kamtschyk, près de Varna.
3. Théoph., Λόγος εἰς τόν' αὐτοκράτορα κύριον 'Αλέξιον Κομ., Migne, *P. G.*, 126, col. 293.

Alexis chargea Pakourianos d'arrêter l'invasion. La première rencontre eut lieu près de Béliatoba, elle fut désastreuse pour les Grecs; le grand domestique et son lieutenant Brana restèrent parmi les morts. Cette défaite des Byzantins laissait aux Petchénègues toute la vallée supérieure de la Toundja et leur ouvrait la route d'Andrinople [1].

Tatikios fut aussitôt rappelé d'Asie et envoyé à Andrinople pour organiser une armée. On fut obligé de payer aux troupes une année de solde. Alexis, abandonnant les affaires d'Asie Mineure, fit revenir de Cyzique Humbertopoulos et ses Francs, et les envoya rejoindre Tatikios. Par sa situation au confluent de la Maritza et de la Toundja, Andrinople avait une grande importance stratégique; elle commandait les routes qui, des Balkans, se dirigeaient vers Byzance; elle formait la base naturelle d'opérations pour toute expédition dirigée soit vers le haut bassin de la Maritza, soit dans la vallée de la Toundja. Dès qu'Humbertopoulos eut opéré sa jonction avec Tatikios, la marche en avant des troupes byzantines commença. Elles remontèrent la vallée de la Maritza, longeant le pied des pentes du Rhodope, le Despoto Dagh d'aujourd'hui, qui vient border à l'ouest la vallée du fleuve, après s'être détaché du Balkan. Le but que Tatikios se proposait était de protéger Philippopoli. Les Petchénègues, craignant de laisser derrière eux une aussi forte place, cherchaient à s'en emparer, mais n'avaient pu encore y réussir [2]. Tatikios s'établit à Blesme [3], entre Philippopoli et Andrinople. Un premier succès sur une bande de Petchénègues lui ouvrit l'entrée de la ville. Il se porta aussitôt à la rencontre du gros de l'armée ennemie qui, de Béliatoba, se dirigeait vers Philippopoli. L'arrivée des troupes grecques surprit les Barbares qui n'osèrent les attaquer; ils se retirèrent vers les Balkans sans être inquiétés, car Tatikios ne put

1. Al., l. VI, 14, 323 et sq.
2. *Id.*, l. VI, 14, 326.
3. A un jour de Berroé (Eski Sagra). Cf. Villehardouin, p. 266, 445. Fischer, *Kreuzzug Friederichs I*, 95, place cette ville entre Philippopoli et Andrinople, là où est Papaslu.

les poursuivre faute de cavalerie [1]. Il revint donc à Andrinople, dont il confia la garde aux Francs, et dispersa dans leurs quartiers le reste des troupes [2].

Alexis se trouvait alors aux prises avec les mêmes difficultés financières que lors de la défaite de Durrazzo. La pénurie du trésor l'obligea à recourir à la mesure qui avait permis à son frère Isaac de lui envoyer de l'argent, et il songea à saisir les biens des églises. Mais cet acte souleva de telles protestations que le basileus fut obligé d'y renoncer.

Le chef de l'opposition religieuse était Léon, évêque de Chalcédoine. Alexis ne lui pardonna pas sa résistance, et une imprudence du prélat permit au basileus de satisfaire son ressentiment. Léon avait défendu ses idées en termes violents qui avaient causé un véritable scandale. Il eut le tort d'employer quelques mots imprudents dans une lettre qui tomba entre les mains d'Alexis, et fut déféré au Synode. Anne Comnène [3] et Nikètas Akominatos [4] disent brièvement qu'accusé d'hérésie sur la question des images, Léon fut condamné à être destitué. Mais d'autres documents permettent de suivre cette affaire dans tous les détails. Montfaucon a publié les actes du concile réuni à cette occasion [5]. Ce fut Alexis qui dirigea lui-même les débats, et nulle part ailleurs nous ne voyons mieux comment le basileus comprenait son rôle de défenseur de l'orthodoxie. Il commença par prononcer l'éloge de la foi et rappeler la nécessité de maintenir dans toute son intégrité ce précieux dépôt; ce rôle de champion de l'orthodoxie appartient au souverain; aussi, quoique prêt à partir contre les ennemis qui, de tous côtés, menacent le territoire, il a voulu lui-même diriger les débats [6].

Le concile avait été réuni dans le grand Triclinion du palais

1. Al., l. VI, 328. Tatikios les suivit ἀλλάπεζός, φασιν, παρὰ Λύδιον ἅρμα.
2. *Id.*, VI, 14, 328-329.
3. *Id.*, l. V, 3, 230-231.
4. Dans Θησαυρὸς ὀρθοδοξίας, l. XXIII ; dans Tafel, *Annæ Comnenæ supplem.*, p. 5-7.
5. Montfaucon, *Bra Coisliniana*, p. 102 et suiv.
6. *Id.*, p. 105-106.

de Blaquernes ; là, comme dans l'affaire d'Italos, nous voyons que l'assemblée comprenait, non seulement le clergé, mais encore le Sénat.

A côté des archevêques de Nicomédie, de Gangre, de Salonique, de Néocésarée, de Laodicée, de Corinthe, d'Athènes, etc., des higoumènes des grands monastères de Constantinople et des environs, nous trouvons tous les grands dignitaires de l'Empire, le grand domestique, probablement Adrien Comnène [1], le sébaste Georges Paléologue, le sébaste et protostrator Michel Doukas, etc., puis le consul des philosophes, alors Théodore de Smyrne.

Toute la discussion roula sur le culte dû aux images, et on passa sous silence le fait qui en réalité avait provoqué la protestation de Léon. Une fois encore on discuta s'il fallait vénérer les images σχετικῶς ou bien λατρευτικῶς [2]. Le concile tout entier se prononça pour dire que le culte dû aux icones devait être rendu σχετικῶς. Nous pouvons, grâce à un curieux document, connaître plus à fond l'impression produite par cette affaire. C'est un dialogue de l'évêque de Nicée, Eustratios [3]. Il met en scène deux personnages, Philosynéthès et Philaléthès. Le premier, revenant du palais où l'on a examiné le procès, explique l'affaire au second, et on voit clairement que Léon n'a été poursuivi que pour des « expressions maladroites et étourdies » employées dans une lettre. Voici comment M. Ouspensky [4] caractérise le rôle de Léon : « Léon défendait l'idée que la matière dont sont faites les saintes images reste un objet saint même lorsque l'image du saint ou du Christ en est effacée. Cette opinion constituait un blâme pour le gouvernement d'Alexis qui s'était servi d'objets appartenant à des églises pour les besoins de l'État. Transportée sur le terrain

1. Pakourianos ayant été tué dès le début de la campagne, ce doit être Adrien Comnène.
2. C'est la question du culte de *doulie* ou de *latrie*.
3. Demetrakopoulos, *Bibliotheca ecclesiastica*, p. 127 et suiv. Cf. Introduction.
4. Le mouvement philosophique et théologique à Byzance aux XI^e et XII^e siècles, *Journal du Min. de l'Ins. pub. rus.*, septembre 1891, p. 156.

dogmatique, la question qu'a soulevée Léon est ramenée dans le dialogue à la définition des termes σχετικῶς et λατρευτικῶς. » A la suite de ce concile, Léon fut déposé et exilé à Sozopolis du Pont [1].

La guerre contre les Petchénègues reprit l'année suivante. Alexis devait croire que l'armée byzantine avait remporté un succès définitif et que la démonstration militaire de Tatikios avait enlevé aux Petchénègues toute idée de retour. Anne ne mentionne en effet aucun préparatif de défense durant l'hiver 1086-1087. La nouvelle de l'invasion qui eut lieu au printemps 1087 dut surprendre le basileus, car nous voyons que les barbares purent dépasser Andrinople et arriver jusqu'à Chariopolis [2], à une journée de Rodosto, sans rencontrer de résistance. Il paraît probable que les troupes qui tenaient garnison dans les villes de la région envahie n'eurent pas le temps de se réunir pour tenter d'arrêter les Petchénègues, dont le nombre, à en croire Anne, se serait élevé à 80.000 hommes. Aux Petchénègues s'étaient joints Salomon, roi détrôné de Hongrie, et ses partisans. Chassé depuis 1074 de ses États, abandonné par sa femme Judith, sœur de Henri IV, Salomon s'était allié aux Petchénègues pour entreprendre une attaque générale contre Byzance, peut-être avec l'espoir de se créer un nouveau royaume [3].

Les troupes byzantines n'apparurent que lorsque les barbares étaient déjà à Chariopolis. Il me paraît certain que l'objectif des envahisseurs était Byzance. Comme autrefois Igor, Oleg, Sviatoslav, ils devaient rêver de s'emparer de cette ville, dont les fabuleuses richesses éblouissaient les imaginations de tous ses voisins barbares. Les Grecs étaient commandés par Nicolas

1. Al., l. V, 3, 231. Cf. Sakkelion, *Documents inédits tirés de la Bibliothèque de Patmos*, I. — Décret d'Alexis Comnène portant déposition de Léon, métropolitain de Chalcédoine, *Bull. de corresp. hellénique*, 2 (1878), p. 102 et sq.

2. Aujourd'hui Aerebol ou Irebol, Al., l. VII, 1, 331.

3. Cf. Con Posoniense, dans *Monumenta Arpadiana*, p. 56. — Bernold, *SS.*, V, 439. — *Sigeberti Con*, *SS.*, V, 362.

Mavrokatakalon, ils s'établirent à Pamphilon, entre Démotika et Rodosto; obligés de reculer, ils descendirent vers le sud, à Koulè, sur la route d'Aenos à Constantinople. Poursuivi par l'ennemi, Mavrokatakalon livra bataille à contre-cœur; les Petchénègues furent mis en fuite et laissèrent sur le champ de bataille leurs chefs Tzelgu et Salomon.

A la suite de cet insuccès, les Petchénègues, harcelés sans doute par les troupes grecques, abandonnèrent la Macédoine et la région de Philippopoli. Ils franchirent le Balkan et se dirigèrent vers le Danube. Comnène voulut profiter de ce succès et porter la guerre au cœur même du pays ennemi.

La situation était alors la même qu'au moment où Tzimiscès avait eu à combattre les soldats de Sviatoslav. La présence dans les provinces danubiennes de barbares toujours prêts à envahir l'Empire, constituait, alors comme aujourd'hui, un danger permanent, et nous allons assister en quelque sorte à la répétition des événements qui se déroulèrent lors de la campagne de Tzimiscès contre Dorystolon [1].

Le basileus avait essayé de diviser ses ennemis, mais la politique byzantine avait complètement échoué dans cette tâche. Les Petchénègues, en effet, trouvaient avantage à rester unis, afin de partager le butin qu'ils faisaient dans leurs incursions et les énormes rançons qu'ils extorquaient de leurs prisonniers.

Alexis se décida donc à porter la guerre dans les provinces danubiennes. C'est à Lardéa, entre Yamboli et Goloé [2], que s'opéra la concentration des troupes; le basileus y passa quarante jours occupé à surveiller les derniers préparatifs. Le plan de campagne auquel il s'était arrêté attribuait à la flotte un rôle important. L'escadre de la mer Noire, dont le port d'attache était ordinairement Anchialé, devait appuyer l'armée de terre. Elle reçut l'ordre de gagner l'embouchure du Danube et de remonter

1. Cf. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, p. 82 et suiv.
2. Toutes ces villes sont dans le haut bassin de la Toudja qui s'infléchit vers le sud, à Yamboli.

le fleuve, afin d'empêcher l'arrivée de renforts et de couper à l'ennemi tout espoir de retraite. L'idée de franchir les Balkans rencontra chez les généraux une vive opposition. Les hommes expérimentés qui avaient combattu les Petchénègues, les Bryennios et les Mavrokatakalon, étaient franchement hostiles au plan adopté. En effet, les passages du Balkan étaient en mauvaise renommée à Byzance : « la traversée de ces longs défilés grimpants, couverts de bois impénétrables, hérissés de rochers, avait été cause pour les armées impériales de désastres si fréquents, on avait conservé le souvenir de tant de catastrophes tragiques, de tant de surprises affreuses, de tant de chefs massacrés, de tant de milliers de soldats dont les ossements abandonnés blanchissaient sur ces routes maudites [1] », que les lieutenants d'Alexis se déclarèrent hostiles à ce projet. L'élément jeune de l'armée se montra au contraire, avec Paléologue, le défenseur de Durrazzo, tout disposé à courir les risques de l'aventure. Ce fut l'avis le plus audacieux qui finit par l'emporter [2].

La flotte avait précédé l'armée ; en voyant arriver ces navires pyrophores dont l'aspect seul suffisait à jeter l'épouvante parmi les barbares, les Petchénègues songèrent à négocier avec les Grecs. Une ambassade fut envoyée à Alexis, pour demander la paix et offrir de fournir un corps de 30.000 cavaliers.

C'était là vraisemblablement une ruse des Petchénègues, désireux de gagner du temps et de se renseigner sur les forces grecques. L'ambassade arriva alors qu'Alexis était encore à Goloé. Elle s'y trouvait le 1er août 1087, et Comnène, prévenu de l'éclipse qui devait avoir lieu ce jour-là, en profita pour frapper l'imagination des Petchénègues en leur disant que le ciel lui-même, par horreur de leur mauvaise foi, allait s'obscurcir. Frappés de terreur, les barbares virent avec effroi s'accomplir le prodige annoncé. Le basileus les fit arrêter, et, pour les empêcher de fournir à leurs compagnons des renseignements sur les forces

1. Schlumberger, *op. cit.*, 92.
2. Al., l. VII, 2, 333 et suiv.

de son armée, les envoya à Constantinople. Mais arrivés à Nicée [1], les Petchénègues massacrèrent leurs gardiens et parvinrent à s'enfuir. Alexis fut informé de cet événement avant d'avoir quitté Goloé [2].

Craignant de ne pouvoir surprendre l'ennemi, le basileus entra aussitôt en campagne. L'armée franchit la crète du Balkan par le col de Sidera [3], passage le plus ordinairement suivi par les armées. Cette échancrure, très basse, n'est qu'à quatre cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer et l'accès en est facilité par deux vallées qui y aboutissent. Elle est située non loin du village de Tschali Kavak. L'armée se dirigea d'abord vers Pliskova [4], tout près de l'ancienne capitale des rois bulgares, la Grande Pereiaslavets, l'Eski Stamboul d'aujourd'hui, située un peu au sud de Choumla. De Pliskova, l'expédition suivit la vallée du Kamtchyk et arriva à Bitzina [5], d'où elle se dirigea directement vers Dristra en remontant au nord. Durant tout le trajet, l'armée fut harcelée par les Petchénègues, mais il n'y eut aucune rencontre sérieuse.

Dristra était un point stratégique de première importance; « c'était la tête et comme le nœud de tout le système de fortifications destinées à défendre le passage du fleuve, du pont de Trajan et de la tour de Théodora au fossé de la Dobroutcha et à la citadelle de Caput Bovis [6] ». La possession en était donc d'une grande utilité pour les Byzantins. Les troupes d'Alexis n'eurent

1. Nicée la petite, aujourd'hui Hafsa.
2. Al., l. VII, 3, 339.
3. C'est le col de Dobrol. Cf. A. Boué, *Recueil d'itinéraires de la Turquie d'Europe*, I, 120.
4. Aujourd'hui Pliska; je l'ai identifiée d'après Wasiliewsky, *op. cit.*, 161, note 1.
5. Le récit de l'*Alexiade* me paraît erroné : Anne dit que l'armée alla d'abord à Bitzina, puis revint à Pliskoba; il me semble que le récit doit être corrigé comme je l'ai fait, car la route venant du col de Dobrol amène à Pliskoba, puis, en redescendant la vallée du Kamstchyk, à Bitzina. Cf. Al., l. VII, 3, 340.
6. Couret, La Russie à Constantinople, *Revue des Questions historiques*, 1876, t. 19, p. 104.

point à livrer devant cette place des combats aussi furieux que ceux qui avaient eu lieu jadis entre les soldats de Sviatoslav et ceux de Tzimiscès; la ville tomba facilement entre leurs mains, mais elles ne purent occuper les deux citadelles dont les défenseurs comptaient sur le prochain secours des Polovtzes que leur chef Tatos avait appelés à l'aide. Par là, la situation de l'armée grecque devenait dangereuse, car à tout instant elle risquait d'être enveloppée par des forces plus considérables. Mavrokatakalon et Paléologue proposèrent de redescendre vers le sud et d'aller occuper la Grande Pereiaslavets. Cette forte place commandait deux des principaux passages des Balkans; elle eût permis aux Grecs de rester sur le versant nord des Balkans, d'inquiéter les Petchénègues, d'empêcher leurs incursions sur les terres de l'Empire et de leur couper les vivres. Anne a confondu cette place avec Pereiaslavets, située près de l'embouchure du Danube, mais les détails qu'elle donne ne conviennent qu'à Eski Stamboul. Le récit de l'*Alexiade* est très confus, il semble que, pendant la discussion, les ennemis parurent, et que, sans écouter les conseils des vieux généraux, Alexis se soit décidé pour la bataille immédiate [1]. On combattit tout un jour sans résultat; mais les Petchénègues, ayant reçu des renforts, finirent par l'emporter. La défaite des Grecs fut complète; l'empereur s'enfuit abandonnant à l'ennemi l'omophoros de la Théotokos de Blaquernes, qui lui servait d'étendard, et alla d'une seule traite jusqu'à Goloé d'où il gagna Bérroé [2]. C'est là qu'il rassembla les débris de ses troupes et s'occupa de racheter les captifs [3].

Si les Petchénègues avaient profité de leur victoire pour pas-

1. M. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 161, dit que l'armée se mit en marche et se dirigea vers le sud. Le texte d'Anne est muet à cet égard.

2. Aujourd'hui Eski Sagra.

3. Al., l. VII, 3, 339 et suiv. Là, comme lors de la défaite de Durrazzo, Anne prête à son père une conduite héroïque : son témoignage est très peu sûr à cet égard ; elle tient à sauver au moins l'honneur. Tout son récit est fait avec les données fournies par Georges Paléologue ; le rôle important joué par celui-ci et les nombreux détails sur sa fuite me paraissent justifier suffisamment cette opinion.

ser les Balkans, ils n'auraient rencontré aucune résistance et l'apparition subite de leurs hordes aurait jeté la panique parmi la population de Constantinople. L'arrivée des Polovtzes, appelés par Tatos, vint les empêcher de profiter de leur victoire. Les nouveaux venus prétendirent ne pas s'être dérangés pour rien et réclamèrent leur part du butin. Les Petchénègues ne voulurent rien entendre et les deux peuples en vinrent aux mains. Les Petchénègues furent vaincus et ne purent profiter de l'avantage qu'ils avaient pris sur les Grecs. Les Polovtzes ne furent d'ailleurs pas plus heureux et le manque de vivres les obligea à retourner chez eux. Ils gardèrent toutefois le souvenir de la mauvaise foi de leurs infidèles alliés et n'attendirent qu'une occasion pour en tirer vengeance [1].

Encore une fois, la fortune se montrait favorable à Alexis et à Byzance, car ces évènements empêchèrent l'invasion que rien ne semblait devoir arrêter. La défaite de Dristra était pourtant grosse de conséquences pour l'Empire. Non seulement elle détruisait les résultats des précédentes campagnes d'Alexis qui avait réussi à repousser les barbares au delà des Balkans, mais encore elle rouvrait aux envahisseurs les routes de la Thrace et de la Macédoine, et exposait Byzance à une nouvelle série de guerres et de pillages. La victoire des Polovtzes permit à Alexis de reformer une armée. Il s'était arrêté à Eski Sagra; de là, au pied du Karadja Dagh qui ferme vers le sud la haute vallée de la Toundja, le basileus pouvait surveiller les divers passages qui conduisent tant vers Philippopoli que vers Andrinople. Il s'occupa de racheter les prisonniers; ceux-ci ne durent la vie qu'à l'avarice des Petchénègues qui, espérant en tirer une forte rançon, empêchèrent leurs chefs de massacrer tous les soldats byzantins tombés entre leurs mains [2].

C'est pendant le séjour d'Alexis à Eski Sagra qu'arriva le comte Robert de Flandre, qui venait de Jérusalem. Anne Com-

1. Al., l. VII, 6, 355.
2. *Id.*, l. VII, 4, 352.

taux de l'Empire et avait mis la dynastie des Comnènes à un doigt de sa perte. Avec lui s'évanouit le danger de l'invasion normande : les fils du conquérant de l'Italie méridionale, tout occupés de leurs querelles intestines, vont oublier pour un temps les projets immenses qu'avait rêvés leur père, mais Guiscard avait ouvert à l'ambition de ses descendants une voie nouvelle. C'est vers l'Orient désormais que les Normands d'Italie tourneront leurs regards, c'est en Orient et aux dépens de l'Empire grec que, douze années plus tard, Bohémond songera à se créer une principauté.

Le souvenir du danger auquel Guiscard avait exposé l'Empire ne devait point s'effacer de la mémoire d'Alexis ; c'est lui qui dirigea sa politique envers les premiers croisés, comme c'est encore lui qui guidait la plume d'Anne, lorsqu'elle traçait le portrait de Guiscard, portrait fidèle sur bien des points, « mais qui trahit néanmoins le dédain de la patricienne pour un parvenu et la colère que lui inspirait le souvenir du grand adversaire de sa famille, et, faut-il ajouter aussi, l'admiration involontaire pour ce Robert, après tout si beau et si vaillant [1] ».

1. Delarc, *op. cit.*, 168 ; Al., l. I, 12, 50-51.

# CHAPITRE IV

## LUTTE DE L'EMPIRE CONTRE LES TURKS ET LES PETCHÉNÈGUES

## (1084-1092)

La défaite des Normands et la mort de Guiscard avaient permis à Alexis de recouvrer les territoires byzantins jusqu'à l'Adriatique. Mais l'Empire était sur ses autres frontières singulièrement diminué; Anne Comnène nous dit qu'à cette époque il finissait vers le Bosphore et vers Andrinople [1]. Les attaques des Turks et des Petchénègues étaient la cause de cet état de choses.

Pendant qu'Alexis était occupé à la guerre normande, la situation des Byzantins en Asie s'était complètement modifiée. Nous avons vu plus haut [2] que les Grecs avaient perdu presque tous leurs territoires d'Asie Mineure, mais possédaient encore, au moins de nom, une partie de l'Arménie. Un certain nombre de petits dynastes arméniens s'étaient établis du côté de la Cilicie et vivaient indépendants. Le plus puissant d'entre eux était un ancien officier de Romain Diogénès, Philarète Brachamios, originaire du district de Varajnounik, dans le Vaspouragan. Nommé grand domestique par Diogénès, il avait refusé de reconnaître Michel VII. Un certain nombre d'aventuriers arméniens l'avaient alors choisi pour chef; à leur tête, il avait pénétré dans la région montagneuse, au nord de la Cilicie, et avait commencé à se créer une principauté aux dépens des

1. Al., VI, 12, 312.
2. Cf. plus haut, p. 9 et sq.

route de Constantinople et Comnène se vit contraint de demander la paix (1089)[1].

Le découragement était profond à Byzanze. C'est à cette époque, à mon avis, qu'il faut rapporter la novelle par laquelle Alexis interdit à ses successeurs de toucher aux trésors des églises[2]. Les Grecs regardaient les maux qui frappaient alors l'Empire comme le juste châtiment de l'impiété de l'empereur. Nous avons vu le sort de Léon de Chalcédoine qui, en 1086, avait osé reprocher trop ouvertement au basileus cette action coupable. Les événements, aux yeux des Byzantins, avaient justifié la conduite de l'évêque de Chalcédoine, et Alexis luimême ne put ou n'osa résister à la sourde pression de l'opinion

1. Voici comment j'établis la chronologie de la période qui suit : La guerre est terminée par la bataille du Leburnion le 29 avril 1091 (Al., l. VIII, 406).

Du 14 au 17 février 1091 a eu lieu l'expédition d'Alexis à Chirovakè (Al., l. VIII, 385).

D'après le récit d'Anne, la défense de Rusia et de Tchorlou est un peu antérieure, soit de la fin de 1090.

Au printemps précédent (1090), expédition contre Chariopolis (Al., l. VIII, 358). Cette expédition est précédée d'une trêve. Or, Théophylacte fait allusion à cette trêve dans le discours prononcé le 6 janvier 1090 (cf. p. 123), en présence de la cour. La trêve de 1089, l'occupation d'Ipsala et de Taurokomos est de l'hiver après la trêve, donc de l'hiver 1089-1090 (Al., l. VII, 358).

2. Zachariæ, *Jus græco-romanum*, III, p. 355 et sq., cette novelle est datée d'août 6590, ind. V. Zachariæ croit que cette date est fausse, p. 356 ; car, après les serments qui y figurent à la fin, il paraît impossible qu'Alexis ait osé toucher au trésor sacré, ce qui a eu lieu en 1086, de plus le basileus n'aurait pas osé poursuivre l'évêque de Chalcédoine. La novelle justifie ce que j'ai dit plus haut. Alexis dit en propres termes qu'il a désiré rendre aux églises leurs biens, mais que les circonstances l'en ont empêché. Zachariæ pensait que cet acte se rapportait au moment de la réconciliation d'Alexis avec Léon de Chalcédoine. M. Wasiliewsky le plaçait en août 1088, en se fondant sur ce que l'état d'esprit qui nous y est dépeint pouvait se rapporter à la situation existant après Dristra ; mais dès l'instant que Dristra est de 1087, on ne peut prendre la date de 1088; celle de 1087 ne convient pas davantage, car Alexis n'a pu être à Byzance en août. Il me semble qu'on peut adopter août 1089 ; c'est le moment où Byzance traverse la crise la plus violente. L'état d'esprit qui y est dépeint a dû exister, d'ailleurs, de 1087 à 1091 ; je rapporte cette novelle à 1089, mais je n'ose être très affirmatif à cet égard. Cf. Wasiliewsky, *op. cit.*, 262-263.



publique. Étant donné ce que nous savons du côté religieux de son caractère, je crois qu'il faut vraiment voir dans la novelle qu'il promulgua, non pas tant une mesure politique qu'un acte de réparation, une sorte d'aveu public de la faute commise, très conforme aux idées du basileus. Alexis avait pris cette mesure, croyant « que Dieu ne s'en fâcherait pas, car, dit-il, je n'avais pas la mauvaise intention qui d'avance condamne l'accusé », puis il ajoute : « Ces trésors des églises saintes ont été employés à des besoins qui ne convenaient pas à ces biens, et notre ancienne intention a été empêchée à cause des difficultés qui, de toutes parts, entourent la Romanie. De tous côtés, en effet, s'élèvent les armées de nos ennemis et la barque de notre Empire court le risque de s'engloutir, à moins que la force toute-puissante de Dieu ne lui vienne en aide et ne change la tempête en un calme complet. Notre Majesté a cherché et examiné soigneusement ce qui pouvait bien exciter de cette façon le courroux divin contre nous, et diriger sur nous sa colère. Nous avons étudié cette question avec des hommes inspirés par l'esprit divin et nous avons appris d'eux qu'avoir touché aux saints trésors de Dieu suffisait pour exciter contre nous la colère céleste, bien que nous l'ayons fait sans méchanceté de cœur; mais il est impardonnable de retirer des mains de Dieu et d'employer à un autre usage ce qui lui a été consacré. »

L'empereur s'engageait à rendre aux églises leurs biens dès que les événements extérieurs le permettraient, et prononçait des peines terribles contre lui et ses successeurs, si son engagement était violé.

C'est au milieu de toutes ces préoccupations qu'Alexis vit se réaliser son rêve le plus cher. Sa femme, Irène, lui avait déjà donné deux filles, mais le basileus désirait passionnément un fils, afin d'affermir sa race sur le trône. Il vit ce vœu se réaliser en 1088 [1]. Anne Comnène nous raconte que son père fit célébrer

1. Anne donne l'ind. 11, l. VI, 8, p. 297 (1er septembre 1087-1er septembre 1088.)

taux de l'Empire et avait mis la dynastie des Comnènes à un doigt de sa perte. Avec lui s'évanouit le danger de l'invasion normande: les fils du conquérant de l'Italie méridionale, tout occupés de leurs querelles intestines, vont oublier pour un temps les projets immenses qu'avait rêvés leur père, mais Guiscard avait ouvert à l'ambition de ses descendants une voie nouvelle. C'est vers l'Orient désormais que les Normands d'Italie tourneront leurs regards, c'est en Orient et aux dépens de l'Empire grec que, douze années plus tard, Bohémond songera à se créer une principauté.

Le souvenir du danger auquel Guiscard avait exposé l'Empire ne devait point s'effacer de la mémoire d'Alexis; c'est lui qui dirigea sa politique envers les premiers croisés, comme c'est encore lui qui guidait la plume d'Anne, lorsqu'elle traçait le portrait de Guiscard, portrait fidèle sur bien des points, « mais qui trahit néanmoins le dédain de la patricienne pour un parvenu et la colère que lui inspirait le souvenir du grand adversaire de sa famille, et, faut-il ajouter aussi, l'admiration involontaire pour ce Robert, après tout si beau et si vaillant [1] ».

1. Delarc, *op. cit.*, 168 ; Al., l. I, 12, 50-51.

# CHAPITRE IV

## LUTTE DE L'EMPIRE CONTRE LES TURKS ET LES PETCHÉNÈGUES

## (1084-1092)

La défaite des Normands et la mort de Guiscard avaient permis à Alexis de recouvrer les territoires byzantins jusqu'à l'Adriatique. Mais l'Empire était sur ses autres frontières singulièrement diminué ; Anne Comnène nous dit qu'à cette époque il finissait vers le Bosphore et vers Andrinople [1]. Les attaques des Turks et des Petchénègues étaient la cause de cet état de choses.

Pendant qu'Alexis était occupé à la guerre normande, la situation des Byzantins en Asie s'était complètement modifiée. Nous avons vu plus haut [2] que les Grecs avaient perdu presque tous leurs territoires d'Asie Mineure, mais possédaient encore, au moins de nom, une partie de l'Arménie. Un certain nombre de petits dynastes arméniens s'étaient établis du côté de la Cilicie et vivaient indépendants. Le plus puissant d'entre eux était un ancien officier de Romain Diogénès, Philarète Brachamios, originaire du district de Varajnounik, dans le Vaspouragan. Nommé grand domestique par Diogénès, il avait refusé de reconnaître Michel VII. Un certain nombre d'aventuriers arméniens l'avaient alors choisi pour chef ; à leur tête, il avait pénétré dans la région montagneuse, au nord de la Cilicie, et avait commencé à se créer une principauté aux dépens des

1. Al., VI, 12, 312.
2. Cf. plus haut, p. 9 et sq.

taux de l'Empire et avait mis la dynastie des Comnènes à un doigt de sa perte. Avec lui s'évanouit le danger de l'invasion normande : les fils du conquérant de l'Italie méridionale, tout occupés de leurs querelles intestines, vont oublier pour un temps les projets immenses qu'avait rêvés leur père, mais Guiscard avait ouvert à l'ambition de ses descendants une voie nouvelle. C'est vers l'Orient désormais que les Normands d'Italie tourneront leurs regards, c'est en Orient et aux dépens de l'Empire grec que, douze années plus tard, Bohémond songera à se créer une principauté.

Le souvenir du danger auquel Guiscard avait exposé l'Empire ne devait point s'effacer de la mémoire d'Alexis ; c'est lui qui dirigea sa politique envers les premiers croisés, comme c'est encore lui qui guidait la plume d'Anne, lorsqu'elle traçait le portrait de Guiscard, portrait fidèle sur bien des points, « mais qui trahit néanmoins le dédain de la patricienne pour un parvenu et la colère que lui inspirait le souvenir du grand adversaire de sa famille, et, faut-il ajouter aussi, l'admiration involontaire pour ce Robert, après tout si beau et si vaillant [1] ».

1. Delarc, *op. cit.*, 168 ; Al., l. I, 12, 50-51.



# CHAPITRE IV

## LUTTE DE L'EMPIRE CONTRE LES TURKS ET LES PETCHÉNÈGUES

## (1084-1092)

La défaite des Normands et la mort de Guiscard avaient permis à Alexis de recouvrer les territoires byzantins jusqu'à l'Adriatique. Mais l'Empire était sur ses autres frontières singulièrement diminué ; Anne Comnène nous dit qu'à cette époque il finissait vers le Bosphore et vers Andrinople [1]. Les attaques des Turks et des Petchénègues étaient la cause de cet état de choses.

Pendant qu'Alexis était occupé à la guerre normande, la situation des Byzantins en Asie s'était complètement modifiée. Nous avons vu plus haut [2] que les Grecs avaient perdu presque tous leurs territoires d'Asie Mineure, mais possédaient encore, au moins de nom, une partie de l'Arménie. Un certain nombre de petits dynastes arméniens s'étaient établis du côté de la Cilicie et vivaient indépendants. Le plus puissant d'entre eux était un ancien officier de Romain Diogénès, Philarète Brachamios, originaire du district de Varajnounik, dans le Vaspouragan. Nommé grand domestique par Diogénès, il avait refusé de reconnaître Michel VII. Un certain nombre d'aventuriers arméniens l'avaient alors choisi pour chef ; à leur tête, il avait pénétré dans la région montagneuse, au nord de la Cilicie, et avait commencé à se créer une principauté aux dépens des

1. Al., VI, 12, 312.
2. Cf. plus haut, p. 9 et sq.

taux de l'Empire et avait mis la dynastie des Comnènes à un doigt de sa perte. Avec lui s'évanouit le danger de l'invasion normande : les fils du conquérant de l'Italie méridionale, tout occupés de leurs querelles intestines, vont oublier pour un temps les projets immenses qu'avait rêvés leur père, mais Guiscard avait ouvert à l'ambition de ses descendants une voie nouvelle. C'est vers l'Orient désormais que les Normands d'Italie tourneront leurs regards, c'est en Orient et aux dépens de l'Empire grec que, douze années plus tard, Bohémond songera à se créer une principauté.

Le souvenir du danger auquel Guiscard avait exposé l'Empire ne devait point s'effacer de la mémoire d'Alexis ; c'est lui qui dirigea sa politique envers les premiers croisés, comme c'est encore lui qui guidait la plume d'Anne, lorsqu'elle traçait le portrait de Guiscard, portrait fidèle sur bien des points, « mais qui trahit néanmoins le dédain de la patricienne pour un parvenu et la colère que lui inspirait le souvenir du grand adversaire de sa famille, et, faut-il ajouter aussi, l'admiration involontaire pour ce Robert, après tout si beau et si vaillant [1] ».

1. Delarc, *op. cit.*, 168 ; Al., l. I, 12, 50-51.

## CHAPITRE IV

### LUTTE DE L'EMPIRE CONTRE LES TURKS ET LES PETCHÉNÈGUES

### (1084-1092)

La défaite des Normands et la mort de Guiscard avaient permis à Alexis de recouvrer les territoires byzantins jusqu'à l'Adriatique. Mais l'Empire était sur ses autres frontières singulièrement diminué ; Anne Comnène nous dit qu'à cette époque il finissait vers le Bosphore et vers Andrinople[1]. Les attaques des Turks et des Petchénègues étaient la cause de cet état de choses.

Pendant qu'Alexis était occupé à la guerre normande, la situation des Byzantins en Asie s'était complètement modifiée. Nous avons vu plus haut[2] que les Grecs avaient perdu presque tous leurs territoires d'Asie Mineure, mais possédaient encore, au moins de nom, une partie de l'Arménie. Un certain nombre de petits dynastes arméniens s'étaient établis du côté de la Cilicie et vivaient indépendants. Le plus puissant d'entre eux était un ancien officier de Romain Diogénès, Philarète Brachamios, originaire du district de Varajnounik, dans le Vaspouragan. Nommé grand domestique par Diogénès, il avait refusé de reconnaître Michel VII. Un certain nombre d'aventuriers arméniens l'avaient alors choisi pour chef ; à leur tête, il avait pénétré dans la région montagneuse, au nord de la Cilicie, et avait commencé à se créer une principauté aux dépens des

1. Al., VI, 12, 312.
2. Cf. plus haut, p. 9 et sq.

célébrer la messe en faisant usage des azymes et les obligea à suivre le rite grec. Le pape Urbain II entra, à cette occasion, en rapport avec le basileus et envoya, en 1089, l'abbé du couvent de Grotta-Ferrata à Byzance pour prier le basileus de rapporter cette mesure. Alexis, bien que pénétré des idées orthodoxes, rêvait la réunion des deux Églises, aussi se montra-t-il fort bien disposé envers le pape et proposa la réunion d'un concile qui se tiendrait à Constantinople [1], dans un délai de dix-huit mois [2]. A la suite de ces négociations, Urbain II le releva de l'excommunication [3].

Une détente sensible se produisit alors ; nous en trouvons la preuve dans un curieux ouvrage de Théophylacte de Bulgarie, ouvrage écrit vers 1091-1092, d'après M. Wasiliewsky [4]. C'est le « Discours sur les erreurs des Latins », adressé à un diacre de la grande église de Constantinople, Nicolas, qui fut plus tard évêque de Melessova [5]. Ce discours est très intéressant et montre chez l'archevêque de Bulgarie une largeur de vues qu'on n'est pas habitué à rencontrer à cette époque dans les discussions entre Grecs et Latins. Il raille ses contemporains sur leur manie de vouloir trouver partout des hérésies : « Nous pensons que, nous aurons aux yeux de la foule, dit-il, la gloire de sages de premier ordre dans les affaires religieuses, si nous inscrivons

1. Il ne s'agit pour moi, dans toute cette affaire, que de questions religieuses. Alexis fut conduit par ce seul motif; il est, je crois, faux de dire avec Wasiliewsky, qu'il agit ainsi pour aplanir toutes les difficultés à la demande de secours qu'il voulait adresser à l'Occident. Lors de la venue de l'évêque de Milan à Byzance, en 1112, il n'a plus besoin de l'Occident, et pourtant la question de l'union le préoccupe toujours. Cf. chap. IX.

2. Sur les rapports entre Rome et Constantinople, cf. Bréhier, *op. cit.*, p. 91 et sq., et 129 et sq.; Malaterra, IV, 12, 594.

3. Bernold, *SS.*, V, 450.

4. *Op. cit.*, p. 266.

5. Cela résulte d'un passage de Démétrius Chomatène, archevêque de Bulgarie au début du XIIIe siècle ; citant, en écrivant sur ce même sujet, les opinions de ceux qui l'ont précédé, il parle de l'ouvrage de Théophylacte adressé au diacre προσκαντρισιος (chargé des vêtements sacerdotaux, cf. *Gloss.* de Du Cange), Nicolas. Cf. Wasiliewsky, *op. cit.*, 266, et Rhally, *Syntagma*, V, 431.

beaucoup de gens comme hérétiques, et ce n'est que lorsque la lumière sera devenue obscure que nous prouverons que nous avons des yeux [1]. » Puis Théophylacte [2] énumère avec ironie les reproches qu'on fait aux Latins : on reproche à leurs prêtres de se raser, de porter des bagues d'or, des vêtements de soie, et il termine, après avoir rappelé aussi la question des azymes, du jeûne du samedi et du célibat des prêtres, en disant : « Parmi les erreurs que j'ai relevées, je pense que les unes ne méritent aucune attention et que les autres demandent à être largement corrigées, c'est-à-dire que celui qui se chargera de ces corrections rendra un peu service à l'Église ; mais si personne ne s'en charge, il n'y aura pas grand mal. » Le seul point à discuter sérieusement est la question de l'addition du *Filioque* au Symbole, là-dessus seulement les Grecs ne doivent pas transiger. Et l'archevêque termine en blâmant ses compatriotes qui croient toujours avoir raison.

Il y avait donc alors une détente marquée entre Byzance et Rome, et les relations deviennent fréquentes. En 1091, nous trouvons une ambassade grecque auprès du pape en Campanie [3], sans doute pour reprendre le projet de concile que la guerre des Petchénègues avait empêché de réunir. Aussi ces relations amicales expliquent-elles la demande de secours adressée par Alexis. Le comte Riant, en niant la possibilité d'une demande de secours d'Alexis au pape, n'avait pas remarqué le passage de l'*Alexiade* où Anne nous montre son père attendant, en avril 1091, un secours de Rome [4]. Alexis, pressé par les Petchénègues, a bien vraiment fait appel au pape, et ainsi peuvent s'expliquer les passages d'Ekkehard et de Bernold, objets de tant de discussions. Mais il faut bien se garder de voir là un appel à l'Occident tout entier, Anne Comnène précise aussitôt le secours dont il s'agit : ce sont des secours mercenaires ; je crois qu'il faut entendre par

1. Migne, *P. G.*, 126, 224.
2. *Id.*, 224-225.
3. Bernold, *SS.*, V, 450.
4. Al., l. VIII, 5, 401.

là sans doute des Normands. Alexis aurait demandé au pape, alors dans l'Italie méridionale, de se servir de son influence auprès des princes normands pour qu'on lui expédiât des troupes. C'est à ces simples proportions qu'il faut ramener ce fait qui, plus tard, combiné avec la lettre au comte de Flandre, a donné naissance à la légende d'où est sortie la pseudo-lettre d'Alexis à Robert.

Alexis rentra en campagne dès les premiers jours du printemps 1091. Il avait désigné comme point de concentration aux troupes levées par lui, Ænos, à l'embouchure de la Maritza. Le commandement des forces grecques fut donné au césar Nicéphore Mélissènos, qui venait de recruter des soldats parmi les Bulgares, habitant les hauts plateaux de la Macédoine, et les nomades valaques ou turks établis dans les vallées du Vardar ou de la Struma [1]. En même temps, le basileus se résout à tenter un grand coup avant que Zachas eût pu rejoindre les Petchénègues : il rappelle les cavaliers du comte de Flandre de Nicomédie et lui-même gagne Ænos pour prendre le commandement de l'armée [2].

Avant que toutes les troupes grecques fussent réunies, on vit arriver les Petchénègues; ils furent bientôt suivis par les Polovtzes qu'Alexis, voulant tout risquer pour se débarrasser des Petchénègues, avait appelés lui-même. Les Polovtzes étaient commandés par Togortak et Maniak [3]. L'arrivée de ces barbares pouvait être le salut ou la perte de l'Empire. S'ils se joignaient aux Petchénègues, la défaite des Grecs était certaine et nul n'en pouvait prévoir les conséquences. Aussi Alexis fit-il tout ce qui était en son pouvoir pour se concilier ces alliés douteux; il réussit,

1. Al., l. VIII, 3, 395.
2. *Ibid.*
3. M. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 279, identifie ces chefs avec Tougorkan et Boniak, des chroniques russes. La première de ces identifications est très admissible; la seconde me paraît probable, mais il faut corriger ce que dit M. Léger, *Chronique de Nestor*, p. 281. Si Boniak a fait la campagne de 1091, ce ne peut être le même qu'on retrouve en 1166. Il doit y en avoir eu deux.

après des repas somptueux, à se concilier les barbares qui finirent par promettre d'attaquer les Petchénègues dans les trois jours. Alexis leur accorda un délai de dix jours, mais il comptait tellement peu sur eux que pour éviter une surprise de la part de ses alliés, il établit son armée sur l'autre rive de la Maritza [1]. Les troupes grecques furent renforcées et ravitaillées par l'arrivée d'un convoi expédié par Mélissènos. Comnène pourtant ne pouvait se décider au combat, attendant toujours, dit sa fille, une armée venue de Rome [2].

Les Polovtzes, impatients de ces lenteurs, finirent par réclamer la bataille à grands cris. En même temps le bruit se répandait qu'ils négociaient avec les Petchénègues. Comnène se décida à combattre le lendemain. On était au lundi 28 avril 1091. Un événement heureux pour les Grecs se produisit : un corps de 5.000 hommes passa du camp ennemi dans celui des Grecs [3]. Le basileus fit préparer ses troupes au combat par la prière. A la lueur des torches, des lanternes et des chandelles fixées au bout des lances, les troupes grecques passèrent une partie de la nuit à implorer le secours du Dieu des armées par le chant des hymnes sacrés [4].

Au matin du mardi 29 avril, la bataille s'engagea sur les bords du Léburnion. Les troupes byzantines commandées par Paléologue, Constantin Dalassènos, l'heureux vainqueur de Zachas, Monastras, Humbertopoulos, mirent en complète déroute les Petchénègues. Il y eut une tuerie épouvantable où Grecs et Polovtzes égorgèrent à l'envi les Petchénègues, leurs femmes et

1. Al., l. VIII, 4, 397-398.
2. *Id.*, l. VIII, 5, 401.
3. *Id.*, l. VIII, 5, 402. — M. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 283, note 1, pense qu'il s'agit des Russes de Vassilko Rostislavitch. Le commentaire qu'il donne du texte d'Anne prouve bien qu'il s'agit non des habitants des montagnes de Macédoine, mais de transfuges de l'armée ennemie habitant la montagne; αὐτόμολος, chez Anne, a bien le sens de transfuge (cf. l. VII, 6, 358). Quant à savoir s'il s'agit des Russes habitant les Karpathes, on ne peut se prononcer avec certitude.
4. Al., l. VIII, 5, 403 et sq.

leurs enfants. Il faut, pour se faire une idée de cette effrayante boucherie humaine, se rappeler qu'à dater de ce jour les Petchénègues cessèrent de compter parmi les peuples ; une nation entière fut massacrée, si bien qu'on dit à Byzance : « Faute d'un jour, les Petchénègues n'ont pas vu le mois de mai [1]. » Le nombre des prisonniers était tellement considérable que chaque soldat grec en avait plus de trente à garder. On se débarrassa de cette multitude gênante par un massacre général. Anne Comnène prétend que son père y fut étranger et voulut en punir l'instigateur, Synèsios, l'ancien ambassadeur chez les Petchénègues [2]. Les cris épouvantables qu'ils entendirent durant cette scène sauvage et le spectacle tragique qu'ils aperçurent de loin, à la lueur des torches, effrayèrent à un tel point les Polovtzes que, craignant une destinée semblable, ils s'enfuirent vers le nord, sans même songer à réclamer leur part du butin.

Alexis, qui pouvait encore avoir besoin d'eux, leur envoya tout ce à quoi ils avaient droit, mais en même temps il les fit accompagner jusqu'aux défilés du Balkan [3]. La victoire du basileus était décisive : c'était tout un peuple qui venait de périr sur les bords du Léburnion. Les quelques survivants, établis à l'est du Vardar, constituèrent un corps spécial dans l'armée grecque [4].

Alexis rentra à Constantinople au mois de mai. Sans doute il dut faire, par la Porte Dorée, l'entrée triomphante des basileis, et Constantinople vit se dérouler les splendeurs d'un défilé triomphal qu'aucun basileus n'avait mérité d'effectuer depuis bien longtemps.

Comnène eut bientôt à s'occuper de nouveau des affaires d'Asie Mineure. Nous ignorons les événements dont cette contrée avait été le théâtre depuis l'échec de Boursouk devant Nicée en 1086. Sans doute Abou'l Kasîm avait dû continuer à résister à Malek Shah, cela semble du moins résulter des événements qui vont

1. Al., VIII, 6, 406.
2. *Id.*, 7, 407-408.
3. *Id.*, 7, 408-410.
4. Zonaras, XVIII, 741.

suivre. Bouzan, gouverneur d'Edesse, qui paraît avoir été le lieutenant de Malek Shah et l'exécuteur de ses décisions, réunit toutes les troupes et les grands officiers de la Perse, au dire de Mathieu d'Edesse, s'adjoignit les chefs d'Antioche et d'Alep, et marcha contre Nicée[1] pour soumettre Abou'l Kasîm. Bouzan était chargé également par Malek Shah d'entrer en négociations avec Alexis qu'il voulait détacher de l'alliance d'Abou'l Kasîm. Le sultan faisait proposer le mariage de son fils avec la fille du basileus. Il offrait à cette condition de rendre aux Grecs l'Asie Mineure et Antioche (année 541 de l'ère arménienne, 27 février 1092-25 février 1093)[2]. Alexis, redoutant de voir la puissance de Malek Shah s'établir solidement dans une région si voisine de Byzance, secourut Nicée, mais en même temps il envoya au sultan une ambassade pour l'assurer de ses bonnes intentions à son égard, cherchant ainsi, sans donner de réponse décisive, à gagner du temps.

Le secours des Grecs permit à Abou'l Kasîm de résister et força Bouzan à lever le siège. L'émir de Nicée voyant qu'il ne pourrait soutenir à lui seul la lutte contre le sultan, se décida à faire sa soumission à Malek Shah ; celui-ci refusa de le recevoir et le renvoya à Bouzan qui le fit périr[3]. Il est probable que Malek Shah, délivré d'Abou'l Kasîm, eût assez mal accueilli les vagues protestations d'amitié du basileus, mais l'ambassade grecque n'arriva pas jusqu'à lui. Elle apprit en route que le sultan venait de mourir (1092). Une période de troubles devait suivre la mort de Malek Shah et affaiblir l'Empire que les premiers descendants de Seldjouk avaient réussi à faire si puissant. L'anarchie qui régna alors dans tout l'Orient, anarchie qui devait

1. Mathieu d'Edesse, c. CXXXVIII, p. 203. Il se trompe en disant que Bouzan marcha contre les Romains, puisqu'il alla assiéger Nicée alors à Aboul'l Kasîm.
2. Mathieu d'Edesse, *loc. cit.*, et Al., l. VI, 12, 314.
3. Al., l. VI, 12, 317, dit à tort qu'il fut tué par son frère Toutouch.
Mathieu d'Edesse, c. CXXXIX, p. 203, dit qu'il fut empoisonné par sa femme. Cf. Ibn el Athir, *Histoire des Atabeks*, 22-23 ; Abou'lféda, *op. cit.*, 285.

tant faciliter les progrès des croisés, montre mieux que tout le reste le mérite du souverain qui avait su contraindre à l'obéissance tous les petits états dont se composait l'Empire seldjoukide. Si les Turks ont la réputation, souvent méritée, d'avoir été les persécuteurs des chrétiens, il faut faire une exception pour Malek Shah que tous les écrivains chrétiens nous montrent animé d'un rare esprit de tolérance, protégeant les chrétiens, les exemptant d'impôts, si bien que Mathieu d'Edesse l'appelle le père de ses sujets, prince bon, miséricordieux et bienveillant pour tous, et il ajoute que sa mort fut un deuil pour le monde entier[1].

Le contre-coup de la disparition de Malek Shah fut en Asie Mineure le rétablissement du fils de Soliman, Kilidj Arslan, retenu jusque là prisonnier par le sultan. Le frère d'Abou'l Kasîm, qui s'était emparé de Nicée, n'osa résister à Kilidj Arslan et lui remit les États de son père[2]. La lutte générale qui eut lieu alors entre tous les vassaux de Malek Shah appela vers l'est toutes les forces des Musulmans[3]. Alexis en profita pour reprendre aux émirs qui s'étaient établis sur les côtes d'Asie Mineure, Apolloniade et Cyzique. Une première expédition, sous les ordres de Constantin Euphorbènos, échoua, mais une deuxième, conduite par le général grec Opos, réussit à reprendre ces villes. Un assez grand nombre de chefs turks se convertirent et entrèrent au service de Byzance[4].

1. Mathieu d'Edesse, *loc. cit.*
2. Al., l. VI, 12, 319.
3. Cf. Defrémery, Recherches sur le règne du sultan seldjoukide Barkyarock, *Journal Asiatique*, 1853, 4e série, t. I, *passim*.
4. Al., l. VI, 3, 320-323.

# CHAPITRE V

## LES SERBES ET LES POLOVTZES

## (1092-1095).

Nous avons vu la joie qu'avait causé à Alexis la naissance de son fils ; cet événement entraîna une révolution de palais. Alexis, lors de son avènement, s'était associé le jeune Constantin, fils de son prédécesseur. Quand naquit Anne Comnène, le basileus la fiança à Constantin et tous deux furent regardés comme les héritiers du trône. Dans les souhaits de longue vie si souvent ordonnés par le cérémonial de la cour, les noms de Constantin et d'Anne suivaient immédiatement ceux du basileus et de sa femme[1]. Au bout de quelques années l'impératrice Maria et son fils perdirent la faveur d'Alexis, et leur situation changea. Nous pouvons, grâce à Zonaras, connaître assez bien comment les choses se passèrent. L'impératrice, nous raconte-t-il, vivait retirée dans le palais de Mangane[2] avec le train de maison qui convenait à son rang, quand soudain Alexis l'obligea à porter la robe noire des religieuses et enleva à son fils les chaussures rouges. Le titre de basileus et l'autorité restèrent à Comnène seul[3]. Nous ne saurions dater exactement cette disgrâce d'après les seuls renseignements que nous fournit Zonaras; mais Anne, elle aussi, a fait quelques allusions à ces événements. Après nous avoir raconté sa nais-

1. Al., l. VI, 8, 296 et suiv.
2. Al., l. III, 5, 151.
3. Zonaras, XVIII, 21, 733. Cf. Wasiliewsky, *Les Petchénègues*, App. III, p. 310 et sq.

sance, elle ajoute qu'elle et Constantin ont joui un temps assez long des prérogatives impériales. Après la naissance d'une seconde fille, ses parents désiraient vivement un fils. Elle place alors le récit de la naissance de Jean à qui Alexis, dit-elle, espérait laisser la couronne en héritage, et termine par ces paroles pleines d'amertume : « Voilà ce qui nous arriva à nous Porphyrogénète dès le début de notre existence[1]. » Le récit d'Anne m'amène à penser que c'est précisément son frère qui a été la cause du changement survenu dans sa destinée, les relations hostiles qui, de tout temps, existèrent entre le frère et la sœur, tendraient à confirmer cette hypothèse. C'est de la naissance de Jean Comnène que doit dater le refroidissement entre Alexis et Maria Doukas. D'après Zonaras, ce refroidissement commença un peu avant que Constantin ne fût privé de ses droits, c'est-à-dire vers 1090 ou 1091 ; car en 1091 Anne Comnène, confiée jusque là à Maria Doukas, fut retirée à sa belle-mère et amenée au palais de son père[2]; or, précisément, peu après, en 1092, Jean fut proclamé basileus. Il y a certainement un lien étroit entre ces divers événements.

Alexis songeait depuis longtemps à s'associer son fils; dans le discours de Théophylacte[3], prononcé le 6 janvier 1090, l'orateur dit au basileus : « Pourquoi es-tu, vis-à-vis de ton fils, plus lent que ne le demande la nature? Pourquoi ne proclames-tu pas ton fils basileus et pourquoi remets-tu cette nomination désirée? Pourquoi ne pas donner le nom à celui qui participe à la chose elle-même? Même si tu ne le voulais pas, la loi immuable de la nature veut que le lionceau devienne lion. »

Il est évident que ces paroles répondaient à un état d'esprit d'Alexis et que jamais Théophylacte ne les aurait prononcées s'il n'avait su plaire au basileus. Comnène, dès 1090, son-

1. Al., l. VI, 8, 298.
2. *Id.*, l. III, 2, 136.
3. Migne, *P. G.*, 126, p. 301.

geait donc à faire couronner son fils. Or Jean ne fut couronné qu'en 1092 [1], sans doute en septembre. Il faut chercher l'explication des retards apportés par Comnène à la réalisation de ses désirs, dans ce fait que ce fut seulement après sa victoire sur les Petchénègues qu'il se sentit assez fort pour pouvoir se passer de l'appui des partisans des Doukas. Comme d'après Zonaras, Alexis porta quelque temps seul le titre de basileus, on peut admettre que la disgrâce de Maria eut lieu entre 1091 et 1092.

La rupture entre Maria Doukas et Alexis devait être pour ce dernier une source d'ennuis, et nous trouverons l'ancienne impératrice à la tête d'une conspiration contre Comnène. Maria Doukase ne fut d'ailleurs pas inquiétée lors de la rupture, elle conserva ses grands biens territoriaux [2], et en 1093 son fils était encore en faveur auprès d'Alexis [3], il était resté fiancé d'Anne [4], mais n'était plus associé à la couronne. Il dut mourir peu après, car, en 1097, Anne était mariée à Nicéphore Bryennios.

A peine revenu de sa campagne contre les Petchénègues, Alexis fut occupé par de nouveaux soucis. Ce fut d'abord la conjuration de deux généraux, l'arménien Ariebès, le défenseur d'Ochride contre Guiscard [5], et le normand Humbertopoulos, qui avait été un des premiers partisans de Comnène lors de sa révolte. Les sources grecques sont muettes sur les causes de cette conspiration [6]. Le basileus, mis au courant des projets des conjurés, les fit arrêter et les punit simplement de la confiscation des biens et de l'exil. L'Empereur ne tint pas longtemps rigueur aux conspirateurs, car, dès 1095, Humbertopoulos avait de nouveau un commandement dans l'armée [7].

1. Cf. *Regii Neapoletani archiv. monumenta*, t. V; les actes n^os^ 457, 458, 462, 464-467. On voit que, en novembre 1092, on compte la première année du règne de Jean, et, en septembre 1093, la deuxième. Jean a donc dû être couronné en 1092, très probablement au début de l'indiction (septembre).
2. Al., l. IX, 5, 442.
3. *Id.*, 431 et 442.
4. Zonaras, XVIII, 22, 728.
5. On a le sceau de ce personnage, Schlumberger, *Sigillographie*, p. 622.
6. Al., l. VIII, 7, 411; Zonaras, XVIII, 22, 741.
7. *Id.*, l. X, 2, 9.

(Peu après, l'empereur apprit la révolte du prince de Serbie Bodin et les préparatifs d'invasion des Polovtzes.)

J'ai déjà eu à parler à différentes reprises [1] du prince de Serbie ; nous avons vu en dernier lieu sa trahison lors de la bataille de Durrazzo. Anne Comnène ne mentionne plus Bodin après cette époque, jusqu'en 1090-1091. D'après ce qu'elle nous dit alors, nous pouvons voir que Bodin, sans prendre part directement aux guerres soutenues par les Petchénègues contre l'empereur, profita des embarras de Byzance pour augmenter ses possessions. Il avait appris, lors de sa captivité à Constantinople et de son séjour à Antioche, à connaître les affaires de l'Empire. Grâce à son mariage avec une Italienne [2], il était aussi au courant de la situation politique des États italiens et il avait, lors de l'expédition de Guiscard, profité des événements pour fortifier sa puissance. Depuis 1081, il avait utilisé pour accroître ses États les embarras d'Alexis qui avait à lutter contre les envahisseurs et en même temps à déjouer des conspirations de cour. Bodin, en qui on a voulu voir le premier champion de l'indépendance serbe [3], paraît avoir eu deux buts : assurer sa suprématie sur les côtes de Dalmatie et enlever aux Grecs les régions serbes occidentales en soumettant les autres princes serbes. L'expédition que Bodin dirigea, à une époque indéterminée mais avant ses guerres avec Byzance, contre Raguse, était destinée à réaliser la première partie de son plan [4]. Par le meurtre de Branislav, fils de son oncle Radoslav [5], Bodin réussit à gouverner seul les Serbes. Il s'attaqua alors à l'Empire. Anne Comnène [6], à propos des événements de 1091, raconte que

1. Cf. *supra*, p. 7 et 79.

2. Lupus Protosp., ad an. 1081 ; il avait épousé Jaquinta, fille d'Argyre, habitant de Bari.

3. Alexis Pétroff, *Le prince Constantin Bodin*, p. 258.

4. Presb. Diocl., p. 300. Cf. Al. Pétroff, *op. cit.*, p. 254 ; cet auteur cherche à fixer la date de cette campagne ; il l'attribue aux premières années du règne de Bodin.

5. Presb. Diocl., *loc. cit.* ; les partisans de Radoslav se seraient réfugiés à Byzance.

6. Al., l. VII, 8, 367-368.

Bodin était doué d'un caractère très courageux et très rusé et que, ne voulant pas rester enfermé dans ses États, il attaquait continuellement les villages grecs voisins de la Dalmatie et se les appropriait.

D'après le prêtre de Dioclée, Bodin aurait opéré surtout dans la région de Scutari [1] et n'aurait fait qu'une campagne vers le Nord; mais étant donné qu'Anne Comnène parle de nombreuses expéditions, je ne crois pas que ces attaques se soient bornées à la région de Durrazzo. En effet, quel pouvait être le but de ces expéditions? Vers le Sud, la frontière serbe était dans les environs de Durrazzo; or, toute cette région était gardée par des forces importantes sous le commandement de Jean Doukas, beau-frère d'Alexis [2], qui était arrivé à reprendre à Bodin toutes les places dont il s'était emparé.

Bodin dut s'étendre surtout vers l'est; or, nous voyons qu'en 1091 la frontière serbe était marquée par la Sitnitza [3]. Il est donc probable que les montagnes qui séparent le bassin du Drin des affluents de la Morava devaient servir de limite [4]. D'autre part Bodin, d'après le prêtre de Dioclée, se serait avancé jusqu'à Razhan et aurait établi dans cette région deux joupans [5].

Durant toute cette période, Jean Doukas combattit sans cesse Bodin et arriva même à le faire prisonnier. Il dut, d'ailleurs, le rendre bientôt à la liberté, car, en 1091, le prince serbe était libre [6].

Telle était la situation lorsqu'en 1091 Alexis apprit les préparatifs d'une nouvelle révolte des Serbes. Mais ici la question devient singulièrement embrouillée. A partir de 1090, Anne Com-

1. Entre le Drin et le lac de Scutari.
2. Al., l. VII, 8, 367-368.
3. *Id.*, l. IX, 4, 436; affluent de la Morava. Cf. Reclus, I, 199.
4. *Id.*
5. *Loc. cit.* Razhan est dans la vallée de la Morava bulgare, entre Platschnik et Jabukovatz.
6. Al., l. VII, 8, 368, et l. VIII, 7, 411.

nène ne mentionne Bodin que deux fois et donne le plus souvent, comme chef, aux Serbes, Bolkan [1].

D'après le prêtre de Dioclée, Bolkan aurait été le joupan de Razhan [2], mais cet auteur ne fait jouer à Bolkan qu'un rôle très effacé jusqu'après la mort de Bodin.

Se basant sur l'*Alexiade*, un savant russe, M. Pétroff, dans l'étude [3] qu'il a consacrée à Bodin, a été amené à émettre l'hypothèse que Bolkan et Bodin ne font qu'un seul et même personnage. Voici ses raisons :

D'après l'*Alexiade*, Bolkan joue le principal rôle depuis 1090. Cependant, nous savons que lors de la première croisade, Bodin était encore roi des Serbes [4]. Comment expliquer que Bodin se soit effacé devant un de ses joupans? D'autre part jamais Anne Comnène ne nous montre Bolkan comme soumis à Bodin; elle le présente au contraire comme indépendant. Il fait la paix avec Alexis, lui donne des otages, vient trouver le basileus avec ses parents les plus haut placés, avec ses joupans; en un mot, Anne nous le montre comme souverain des Dalmates [5]. Les noms qu'Anne donne aux sujets de Bolkan sont précisément ceux dont elle se sert pour désigner les sujets de Bodin [6].

Quand Bolkan est mentionné pour la première fois, Anne le présente comme un personnage connu, sans dire qui il est; elle mentionne, il est vrai, Bodin à côté de lui [7]. Le territoire où commande Bolkan est limitrophe de celui de l'Empire. Cela résulte de la lettre d'Alexis à son neveu [8]; nous y voyons que

1. Al., l. VII, 8, 368; l. VIII, 7, 411 à 413; l. IX, 4, 436 et s.; l. X, 4, 59; l. XII, 4, 149.
2. *Op. cit.*, 301.
3. Le prince Constantin Bodin, p. 239 et suiv.
4. Orderic Vital, l. IX, t. III, 485.
5. Al., l. IX, 4, 436, et 10, 459-460.
6. *Id.*, t. I, p. 80, 203, 204, 294, 367, 368, 411 à 413, 423, 436, 437, 439, 459, et t. II, p. 149, 174, 213.
7. *Id.*, l. VII, 8, 368.
8. *Id.*, l. VIII, 7, 412-413.

Bolkan commande dans la région voisine de Durrazzo et aussi aux environs d'Uskub où Alexis va opérer, c'est-à-dire dans les domaines de Bodin. Enfin, plusieurs fois, Anne parle de Bolkan comme ne faisant qu'une seule personne avec Bodin. Bodin ne voulant pas rester dans la limite de ses États, dit-elle, faisait constamment des incursions dans les villages voisins de la Dalmatie qu'il incorporait à ses États. Après avoir passé onze ans [1] à Durrazzo, Jean Doukas enlève au pouvoir de Bolkan un grand nombre de forteresses et envoit au basileus beaucoup de prisonniers dalmates; enfin, dans une bataille acharnée, il capture Bodin lui-même [2]. Ailleurs, en 1091, Anne dit que son père apprenant la révolte de Bodin, écrit à Jean Comnène, duc de Durrazzo : « Je crains que Bolkan ne tente quelque « chose contre nous. Fournis-moi des renseignements sur la « Dalmatie et sur Bolkan lui-même, s'il observe le traité de paix, « car j'apprends tous les jours de mauvaises nouvelles à cet « égard. »

Et Alexis écrit aux habitants de Durrazzo : « Ayant appris « que Bolkan est en guerre contre nous, je suis parti de Byzance « pour occuper les défilés entre nos possessions et les terres dal« mates [3]. »

De ces divers passages, M. Pétroff a conclu qu'il fallait identifier Bolkan et Bodin. Je ne partage pas son avis. Nous voyons, en effet, que toutes ces campagnes ont lieu dans la région montagneuse du bassin de la Maritza; or, Razhan, où commande Bolkan, est située précisément sur les pentes du Veliki Balkan.

Tout ce que le prêtre de Dioclée raconte de Bodin, nous le montre occupé surtout de soumettre la région voisine de Scutari, et il ne mentionne qu'une expédition dans les montagnes du Nord, justement pour établir Bolkan à Razhan. Il me paraît très probable que Bolkan s'était rendu à peu près indépendant

1. C'est faux, car Jean fut rappelé en 1091 et n'avait pas été nommé avant la rentrée en possession de Durrazzo en 1085.
2. Al., l. VII, 8, 368.
3. *Id.*, l. VIII, 7, 412-413.

soit lors de la captivité de Bodin prisonnier des Grecs, soit pendant la longue expédition de celui-ci contre Raguse. Il aurait été plus ou moins reconnu par Bodin, et les deux chefs se seraient alliés contre les Grecs. Il n'y aurait alors rien d'étonnant à ce que Bolkan eût agi en souverain absolu avec Alexis. On ne saurait conclure qu'il ne fait qu'un avec Bodin de ce seul fait que leurs sujets ont les mêmes noms. Chez Anne, le sens du mot Dalmatie est très vague, elle l'applique aux États de Michel et de Bodin, alors que Bodin commandait précisément dans la partie occupée par Bolkan [1]. La lettre d'Alexis [2] à Jean Comnène n'est pas aussi concluante que le pense M. Pétroff. Le basileus demande à son neveu des renseignements sur l'état de la Dalmatie et aussi sur Bolkan, comme s'il s'agissait de deux choses distinctes. Il désigne par Dalmates les sujets de Bodin dont il a appris la révolte. Le sens de la lettre à Jean est celui-ci : « J'ai appris la révolte des Dalmates de Bodin [3], je crains que Bolkan ne se joigne à eux. » C'est la même idée qui se fait jour dans la lettre aux habitants de Durrazzo. Anne Comnène, en outre, prend soin de distinguer Bolkan de Bodin [4]. Elle dit que Doukas attaqua Bodin qui avait occupé différents villages de l'Empire, enleva à Bolkan diverses places et fit Bodin prisonnier. Ce passage me paraît formel. J'ajoute enfin qu'il ne faut pas attacher trop d'importance à ce fait qu'Anne parle pour la première fois de Bolkan comme d'un personnage connu [5], car dans cet endroit elle le mentionne en passant, et lorsqu'elle a à en parler avec quelques détails, elle précise sa situation de chef des Serbes [6].

Les arguments que M. Pétroff a tirés de l'*Alexiade* pour identifier Bolkan et Bodin ne me paraissent donc pas suffisants. Le prêtre de Dioclée nous donne Bolkan pour joupan de Razhan ;

1. Al., I, 16, 80.
2. *Id.*, l. VIII, 7, 412-413.
3. Racki, *Borba*...., 313-314, a remplacé arbitrairement le nom de Bolkan par celui de Bodin sans donner la raison de ce changement.
4. Al., l. VII, 8, 368.
5. *Id.*
6. *Id.*, l. IX, 4, 436.

nous n'avons aucune raison de ne pas le croire; le rôle prépondérant que Bolkan joue dans la guerre avec les Grecs tendrait simplement à prouver qu'il s'était rendu indépendant. Mais nous n'avons pas le droit de l'identifier avec Bodin.

Au moment où nous sommes arrivés (1091), Alexis venait de changer le duc de Durrazzo, Jean Doukas. Il l'avait nommé grand drongaire de la flotte et chargé de l'expédition contre Zachas [1]. Son remplaçant était Jean Comnène, fils du sébastocrator [2]. Peu après cette nomination, Alexis apprit que les Serbes s'agitaient. Il partit pour Philippopoli où il reçut une lettre de l'archevêque de Bulgarie qui l'avertissait de la trahison de son neveu. Cette nouvelle mit Alexis dans une situation embarrassante, car en punissant le coupable il pouvait se brouiller avec le père de celui-ci, le sébastocrator, dont l'influence était grande, et, d'autre part, s'il ne sévissait pas, il courait le risque de voir éclater une révolte dangereuse. Alexis voulut, avant de punir, se rendre compte par lui-même du bien fondé de la dénonciation. Il chargea le grand hétériarque Argyre Karatza d'un message par lequel il priait son neveu de venir le trouver pour se concerter avec lui sur les mesures à prendre contre les Serbes; en même temps, prévoyant le cas où Jean, se voyant découvert, refuserait d'obéir, il donna à Karatza sa nomination de duc de Durrazzo et lui remit un acte par lequel il ordonnait aux notables de la ville de lui obéir.

Le sébastocrator fut informé à Constantinople des accusations dont son fils était l'objet. Il écrivit aussitôt à Jean de se conformer ordres d'Alexis, tandis que lui-même se rendrait auprès de son frère. Il y eut alors entre Alexis, Isaac et Adrien des scènes violentes. Le sébastocrator accusa son frère Adrien d'être l'auteur de la dénonciation. Sur ces entrefaites, Jean arriva auprès de son oncle. Alexis ne voulut pas pousser l'affaire trop loin et pardonna à son neveu qu'il renvoya à Durrazzo [3].

1. Al., l. IX, 1, 425.
2. *Id.*, l. VIII, 7, 411 et sq.
3. *Id.*, l. VIII, 8, 414 et sq.

Pendant qu'il était encore à Philippopoli, Alexis découvrit une nouvelle conspiration. J'ai déjà parlé de Théodore Gabras qui avait repris Trébizonde aux Turks et s'était rendu à peu près indépendant [1]. L'empereur l'avait reconnu, et pour s'assurer de sa fidélité, il s'était fait livrer son fils Grégoire Gabras; après l'avoir élevé à Byzance il l'avait fiancé à une fille du sébastocrator [2]. Peu après, Gabras s'étant remarié avec une princesse des Alains, cousine de la femme du sébastocrator, rendit, par là, impossible le mariage projeté [3]. Alexis voulut néanmoins garder le jeune homme comme otage et le fiança à une de ses filles. Gabras enleva son fils; le fugitif fut repris et ramené à Constantinople, où il vécut supportant son sort avec peine. Lors du séjour d'Alexis à Philippopoli, il forma le projet de s'enfuir et s'assura quelques appuis. La conjuration fut découverte et les principaux coupables furent enfermés dans diverses forteresses. Le châtiment de Grégoire Gabras ne dut pas d'ailleurs être de longue durée, car il épousa la fille d'Alexis, Maria, quelques années plus tard. Ce mariage ne réussit pas et fut annulé [4].

Ces deux affaires avaient retenu Comnène à Philippopoli, durant un certain temps; une fois qu'elles furent terminées, il reprit ses projets contre les Serbes. Dans l'expédition qu'il fit alors il se borna à aller inspecter la région montagneuse qui s'étendait entre les possessions des Serbes et celles des Grecs, s'occupa de fortifier et de faire garder tous les passages par où l'ennemi eût pu pénétrer sur les terres de l'Empire, et une fois que la frontière fut en état de défense, il revint à Constantinople [5].

Au printemps suivant, la guerre contre Zachas recommença [6].

1. Cf. p. 12.
2. Al., l. VIII, 9, 417 et suiv.
3. Zachariæ, *Gesch. des græch. rom. Rechts*, 42; Fischer (W.), *Studien z. Byz. Gesch. des XIten Jahrhunderts* (1883), p. 41.
4. Zonaras, XVIII, 22, 739.
5. Al., l. IX, 1, 423 et sq.
6. *Id.*, l. IX, I, 425 et sq.

Le chef turk ne s'était pas laissé abattre par l'insuccès de l'année précédente. D'après Anne, il avait pris le titre de roi, sans doute de sultan, et avait réussi à équiper à Smyrne une flotte considérable. La campagne de Dalassènos n'avait rendu aux Grecs que peu de chose, et nous avons vu qu'après ses victoires sur Zachas il avait été assiéger Mitylène. Il fut rejoint au printemps 1092 par Jean Doukas, le beau-frère d'Alexis, qui vint à son aide avec la flotte grecque.

Zachas ne se laissa pas décourager par sa défaite et recommença aussitôt à ravager les possessions grecques, en profitant du départ de la flotte pour la Crète. Pendant qu'il envoyait contre lui Dalassènos, Alexis s'occupait de négocier avec le gendre de Zachas, Kilidj Arslan, le sultan de Nicée, à qui il dévoila les projets ambitieux de son beau-père qui songeait à attaquer Nicée ; Kilidj Arslan se laissa convaincre par Alexis, et tandis que Zachas assiégeait Abydos où se trouvaient les bureaux de douane de l'Empire pour toutes les marchandises venant de la Méditerranée, Kilidj Arslan parut avec des troupes assez nombreuses. Il eut une entrevue avec son beau-père que, d'après Anne, il aurait frappé d'un coup d'épée. Zachas ne tarda pas d'ailleurs à se rétablir et à rentrer en possession de ses États ; dès 1097, il recommencera la guerre [1].

A la suite de ces événements, Kilidj Arslan conclut un traité avec Alexis et les côtes redevinrent tranquilles.

Tandis que Dalassènos était ainsi occupé, la flotte grecque avait reçu l'ordre d'entreprendre une nouvelle expédition [2] sous les ordres de Doukas.

Les charges fiscales en effet venaient d'amener une révolte qui éclata à la fois sur deux points bien éloignés du territoire de l'Empire. En Crète et à Chypre, deux chefs, Kariké et Rapsomatès, s'étaient proclamés indépendants.

1. Al., l. IX, 3, 433. Anne place ces événements après le départ de la flotte de Doukas, ce qui me fait croire que la nouvelle révolte de Zachas éclata lorsque les forces grecques eurent été diminuées.
2. Al., l. IX, 2, 430.

Anne [1] et Zonaras [2] étaient jusqu'ici nos seules sources pour le récit de l'expédition de Crète; ils sont complétés aujourd'hui par Nicolas de Méthone qui, dans sa *Vie de saint Meletios* [3], nous fournit quelques renseignements à cet égard.

Rendue aux Grecs par Nicéphore Phocas en 960, l'île de Crète avait pour les Byzantins une très grande importance par sa situation. Il était à craindre que, si on laissait la révolte gagner du terrain, les Turks ne vinssent s'allier aux rebelles. La flotte grecque fut donc envoyée sous les ordres de Doukas. Celui-ci s'arrêta dans le port de Négrepont, d'où il croyait pouvoir gagner plus facilement la Crète. A en croire Nicolas de Méthone, saint Meletios aurait engagé le grand drongaire à ne pas courir les risques d'une rencontre et à négocier avec Kariké. Doukas aurait suivi ce conseil; peu après, il aurait appris la mort du révolté et aurait repris l'île sans difficulté. Il faut, dans ce récit, faire la part de la légende, mais on voit que Nicolas de Méthone confirme indirectement Anne qui nous apprend que les habitants se soulevèrent contre Kariké et livrèrent l'île aux Grecs qui rétablirent leur domination sans lutte.

De Crète, Doukas se dirigea sur Chypre pour réprimer la révolte. Cette expédition présenta plus de difficultés; les Grecs occupèrent d'abord le port de Cherines[4] sur la côte nord de l'île, mais ne purent atteindre les rebelles qui s'étaient retirés au delà de Nicosie dans les montagnes de l'intérieur. Peu après, abandonné par ses partisans, Rapsomatès fut obligé de se soumettre. Chypre avait une importance considérable pour les Grecs, car, privés de leurs possessions de Syrie, ils pouvaient, grâce à Chypre, continuer à faire la police de la mer. Aussi Alexis résolut-il, pour pacifier l'île, d'y nommer comme gouverneur un homme de confiance. Son choix se porta sur le stratopédarque, Eumathios Philocalès [5], qui fut

1. Al., *loc. cit.*
2. Zonaras, XVIII, 25, 737.
3. *Vie de saint Meletios*, p. 27-28.
4. Aujourd'hui Kerinia.
5. On a des sceaux de ce personnage qui permettent de suivre sa carrière (cf. Mordtmann, *Rev. arch.*, t. II, 1877, p. 47 et suiv.; Schlumber-

successivement magister, grand-duc ou amiral de la flotte et préteur de l'Hellade et du Péloponèse. Alexis voulant faire de Chypre un point stratégique important, destiné à servir de base d'opérations aux flottes grecques qui auraient à guerroyer dans la partie orientale de la Méditerranée, confia à Philocalès une flotte et lui donna des troupes en quantité suffisante pour occuper l'île.

Ces événements durent remplir l'année 1092, et peut-être aussi une partie de 1093, sans qu'Anne ou Zonaras nous permettent d'en dresser une chronologie exacte. Alexis était resté à Constantinople pendant ces diverses campagnes. En 1093, une nouvelle invasion des Serbes, qui s'avancèrent jusqu'à Lipenium [1], le rappelèrent sur la frontière. Anne ne mentionne, pendant l'année 1092, aucune expédition des Serbes, elle raconte seulement les événements de la lutte contre Zachas. Il est probable que l'état d'hostilité permanent qui existait entre Grecs et Serbes ne cessa point, et que les incursions des Serbes durent continuer. Bolkan n'osa pas livrer bataille aux Grecs et, avant que l'empereur eût atteint Skopia [2], il demanda la paix et offrit des otages. Il s'excusa en accusant les fonctionnaires grecs des régions limitrophes montagneuses de l'avoir forcé à attaquer l'Empire. La nature du pays rendant très difficile pour les Grecs une expédition sérieuse, Alexis se contenta des promesses de Bolkan et rentra à Byzance [3]. Bolkan, débarrassé des Grecs, se garda bien de tenir ses engagements et, en 1093-1094, reprenant ses attaques il infligea à Jean Comnène, duc de Durrazzo, une défaite complète. Jean vint lui-même apporter à Constantinople la nouvelle de son insuccès.

ger, *op. cit.*, 190); il fut magister, grand-duc, c'est-à-dire grand amiral et préteur du Péloponèse et de l'Hellade. Il fut envoyé en Hongrie comme ambassadeur pour négocier le mariage de Jean Comnène, *Anon. synop. ch.*, p. 181-182.

1. Aujourd'hui Lipljan, dans la vallée de la Sinitza.
2. Aujourd'hui Uskub.
3. Al., l. IX, 4, 436.

Pendant ce temps, Bolkan occupait toute la région montagneuse où est située Vrania. Alexis, au reçu de ces nouvelles se décida à diriger lui-même une importante expédition (février 1094)[1].

En cours de route, il fut arrêté par la découverte d'une nouvelle conjuration[2]. D'après les données très vagues que nous fournissent Zonaras et l'Alexiade, nous voyons que les conjurés occupaient les plus hautes situations. Leur chef était Nicéphore Diogénès, fils de l'empereur détrôné; avec lui on trouvait Kékaumenos Katakalon, le beau-frère même d'Alexis, Michel Taronitès et l'impératrice Maria qui, désireuse de se venger du manque de parole d'Alexis à l'égard de son fils, peut-être aussi de venger ses propres blessures d'amour-propre, avait prêté aux conjurés l'appui de sa situation et de son nom. Plusieurs tentatives faites pour assassiner Alexis échouèrent. Comnène avait été mis au courant des projets des conjurés presque dès son départ de Byzance. L'importance du complot, la haute situation des coupables le firent hésiter longtemps[3]. Il essaya, par l'intermédiaire de son frère Adrien, de gagner les conjurés et de les faire renoncer à leurs projets; mais devant l'inutilité de ses efforts, il se décida et les fit tous arrêter. Il condamna à la prison les trois principaux coupables, Nicéphore Diogénès, Katakalon et Michel Taronitès, et confisqua leurs biens. Quant aux autres, il voulut les ignorer, soit qu'il lui répugnât de compromettre l'impératrice Maria[4], soit qu'ils fussent trop haut placés pour les atteindre sans danger pour lui-même[5].

1. Al., l. IX, 4, 437 et sq. — Alexis est à Serre le 17 février, jour de Saint-Théodore. Cf. Martinov, *An. eccl. gr. sl.*, p. 75, et Al., l. IX, 7, 448. Vrania est située dans la haute vallée de la Morava bulgare.

2. Al., l. IX, 5, 440 et sq.

3. Parmi les conjurés étaient des sénateurs et des généraux, Al., l. IX, 8, 453.

4. D'après l'Alexiade, IX, 8, 453, c'est Constantin, fils de Maria, qui aurait dévoilé le complot.

5. Diogénès et Katakalon furent aveuglés en prison, Al., IX, 9, 458.

Cette affaire retint Alexis jusqu'en juin (fête de saint Pierre et saint Paul, 29 juin).

L'armée se remit ensuite en route; à son approche, Bolkan, qui craignait de ne pouvoir résister à la nombreuse armée d'Alexis, chercha à entrer en négociations, et l'empereur, qui ne tenait pas à s'engager dans une campagne longue et périlleuse au moment où on lui annonçait l'approche des Polovtzes, accepta des otages et rentra à Constantinople [1].

Pendant sa campagne contre Bolkan, de mauvaises nouvelles de la région du Danube étaient arrivées à l'empereur. Suivant Anne [2], un imposteur s'était donné à Constantinople, pour Léon, fils de Romain Diogénès; comme il avait réussi à se créer un certain nombre de partisans dans la capitale, bien que Théodora, sœur d'Alexis et femme de Léon, niât son identité, le basileus le fit enfermer à Cherson. Là, le pseudo-fils de Diogénès se serait mis en relation avec les Polovtzes qui, souvent, venaient à Cherson pour leur commerce, et se serait enfui et réfugié chez eux. Ce récit paraît très vraisemblable, seulement Anne se contredit elle-même. Elle dit [3] que Léon, fils de Diogénès, fut tué à Antioche dans un combat contre les Turks alors qu'Isaac était duc d'Antioche, c'est-à-dire avant l'avènement d'Alexis, et, quelques pages plus haut [4], elle raconte que son père devenu empereur aurait favorisé tout particulièrement ce même Léon. Ces deux faits sont impossibles à concilier. Mais la question est bien plus embrouillée. La chronique de Nestor [5], qui est assez exacte pour toute la période dont nous nous occupons, mentionne à l'année 1095 une expédition des Polovtzes contre l'Empire pour rétablir Devgénévitch, et elle confirme le témoignage d'Anne disant que l'empereur prit le rebelle et lui fit crever les yeux. Or les annales

1. Al., l. IX, 10, 459 et sq.
2. *Id.*, l. X, 2, 6 et sq.
3. *Loc. cit.*
4. Al., l. IX, 6, 445, et 9, 457.
5. P. 190.

russes [1] mentionnent cette révolte du fils de Diogénès seulement en 1114, lors d'une expédition des Russes sur les bords du Danube, et d'autre part nous savons que Bohémond se fit accompagner en France par un fils de Diogénès [2].

Les deux fils de Diogénès se sont-ils révoltés successivement ? Le premier est-il un imposteur comme le prétend Anne? N'y a-t-il eu qu'une seule révolte et les chroniques russes ont-elles rapporté à l'an 1114 un événement antérieur de vingt ans? Il est impossible de se prononcer à cet égard.

Après sa fuite de Cherson, le fils de Diogénès se réfugia chez les Polovtzes qui se préparèrent à entrer en campagne contre Byzance. Les Grecs n'avaient pas oublié l'épouvante jetée parmi eux par les diverses invasions de barbares, et la terreur à l'annonce de l'approche des Polovtzes fut générale. Alexis, dans ces circonstances graves, réunit en conseil les principaux généraux, ses parents et ses intimes. On délibéra s'il fallait aller au-devant de l'ennemi. Le souvenir laissé par la défaite de Dristra était encore trop présent à tous les esprits, et le conseil se montra hostile au projet d'Alexis. L'empereur ne voulut pas paraître prendre une décision contraire à l'opinion de la majorité sous sa seule responsabilité, il eut recours à un procédé curieux. Il fit écrire sur deux tablettes les questions suivantes :

Marchera-t-on contre les Polovtzes? — N'y aura-t-il pas d'expédition?

Puis, en présence du clergé et de l'armée, on porta solennellement les deux tablettes sur l'autel de Sainte-Sophie. Le lendemain on revint et celui qui avait déposé les deux documents en prit un, soi-disant au hasard, et lut à haute voix la réponse inspirée par Dieu. C'était là un usage fréquent à Byzance [3], on

1. Cf. plus loin, chap. IX.
2. Ord. Vit., l. XI, t. IV, p. 212. Cf. plus loin, cap. VIII.
3. Al., l. X, 2, 8 et sq. Alexis usa encore de ce moyen en 1116, lors d'une expédition contre les Turks. Cf. Al., XV, 471. C'est le système choisi par Irène, femme d'Alexis, pour l'élection de la supérieure du couvent qu'elle avait fondé. Cf. Typikon, Migne, Pa Ga, t. 127, col. 1020.

comprend quel parti pouvait en tirer le basileus pour faire exécuter sa volonté, tout en ayant l'air d'obéir à l'inspiration du Ciel. Naturellement, le sort se montra favorable aux désirs d'Alexis et l'expédition fut décidée. L'armée entra aussitôt en campagne et se dirigea vers Anchiale, sur les bords de la mer Noire. C'est là qu'Alexis apprit la marche en avant des Polovtzes et leur prochaine arrivée. Il s'occupa aussitôt de faire occuper par ses troupes les divers passages des Balkans; alla se rendre compte des mesures prises et revint à Anchiale.

Il fut bientôt informé par un Valaque[1] que les Polovtzes avaient franchi le Danube et que leur projet était d'attaquer Andrinople. Il convoqua aussitôt toute la noblesse du pays et lui confia la garde de la ville. Il chargea en même temps Monastras et Constantin Euphorbénos de chercher à surprendre par derrière les Polovtzes. Conduits par les Valaques, les barbares réussirent à franchir les Balkans sans rencontrer les troupes grecques et parurent soudain devant Goloé. La population des provinces frontières tint la même conduite que lors de l'invasion des Petchénègues et prit le parti des envahisseurs; elle n'avait pas sans doute pardonné au basileus la répression qui avait suivi la dernière révolte. Les Polovtzes se dirigèrent d'abord vers Anchiale; mais cette ville, protégée d'un côté par la mer et de l'autre environnée de marais, étant presque imprenable, ils revinrent à leurs projets primitifs et se dirigèrent sur Andrinople, qui ne suivit pas l'exemple de Goloé et résista aux barbares. Sous ses murs, de furieux combats se livrèrent entre les Polovtzes et la garnison commandée par Bryennios ; mais ils demeurèrent sans résultat. L'empereur, resté à l'abri à Anchiale, craignait que la ville ne tombât au pouvoir des assiégeants et s'apprêtait à lui porter secours, quand le pseudo fils de Diogénès, attiré par trahison dans une place des environs, fut fait prisonnier. Envoyé à Constantinople il fut aveuglé.

Alexis n'eut pas alors grand'peine à triompher des barbares

1. Al., l. X, 3, 11 et sq.

qui, sans chef, ne suivirent plus aucun plan et se divisèrent pour piller le pays. Les Grecs battirent facilement les bandes de nomades dispersées dans toute la région, et occupées seulement de pillage et de butin. Les barbares s'enfuirent par les Portes de Fer [1].

Débarrassé de cette invasion, Alexis rentra à Constantinople; l'Empire avait alors la paix pour la première fois depuis longtemps, ses frontières occidentales étaient assurées par une série de postes, et le basileus, qui pouvait espérer quelques années de trêve de ce côté, songea aussitôt à se tourner vers l'Asie dont les côtes étaient dévastées par les pirates, et où les Turks poussaient leurs incursions jusqu'en Bithynie. Alexis chercha à protéger la région comprise entre le Sangar, le Pont-Euxin, le Bosphore et la Propontide. La limite vers le Sud fut le lac Sophon et un vaste fossé fortifié qui conduisait l'eau de ce lac jusque près de Nicomédie [2]. Avec les villes des côtes prises à Zachas, Byzance ne possédait en entier que cette région de l'Asie Mineure. Mais à peine ces travaux de défense étaient-ils terminés, que l'arrivée à Constantinople des premiers croisés changea les projets d'Alexis et vint jeter le basileus dans de nouvelles aventures.

1. Al., l. X, 4, 17 et suiv., et Nicolas de Méthone, *Vie de saint Meletios*, p. 26-27.

2. Al., X, 5, 26-27. Je crois, avec Thomaschek, *op. cit.*, p. 7, qu'il faut identifier le lac βοάννη avec le lac Sophon. Cf. Ramsay, *op. cit.*, 159 et 189.

# CHAPITRE VI

## ALEXIS COMNÈNE ET LA PREMIÈRE CROISADE. — LES CROISÉS DEVANT CONSTANTINOPLE

Pendant longtemps, les historiens se sont livrés à de faciles développements sur l'ingratitude et la perfidie de Comnène qui, après avoir appelé les Occidentaux à son aide, n'aurait cessé de leur créer toutes sortes de difficultés [1]. Je parle ailleurs de la lettre par laquelle le basileus, accablé par ses ennemis, aurait appelé à son aide les princes occidentaux par l'intermédiaire du comte de Flandre[2]. Ainsi présenté, le fait est inexact. Je retiendrai ici seulement que, comme le dit Guibert de Nogent, il y a eu véritablement une lettre d'Alexis à Robert (très probablement durant la guerre avec les Petchénègues), car cette lettre est un des éléments qui ont servi à la formation de la légende d'un appel de l'Orient à l'Occident. D'autre part, à deux reprises, Alexis s'est adressé au pape pour demander son intervention. La première fois, lors de la guerre contre Guiscard ; nous ne savons au juste en quoi consistait le rôle que Comnène voulait faire jouer à Grégoire VII. Quant à la seconde fois, il n'y a aucun doute à cet égard ; Alexis pria Urbain II de l'aider à lever des mercenaires, comme il l'avait demandé peu avant au comte de Flandre. Ce sont ces demandes, dont il ne faut en rien exagérer la portée, qui ont donné lieu à la légende qui s'est formée sur l'origine de la première croisade. C'est à elles qu'Ekkehard d'Aura [3] fait allusion lorsqu'il parle

1. Gibbon compare Alexis à l'oiseau qui suit le lion pour se nourrir de ses restes !!, *op. cit.*, c. 59, p. 676.
2. Cf. Appendice.
3. Ekkehard, *Hierosolymita*, c. I, p. 48-49.

des nombreuses et fréquentes demandes adressées par Alexis au pape. Tout ce que nous savons nous montre que celui-ci n'a jamais réclamé que l'envoi de mercenaires, et cela au moment où son empire était dans une situation des plus critiques. Aussi je crois, avec Riant[1], qu'on a trop attaché d'importance au témoignage de Bernold qui nous apprend qu'au concile de Plaisance (1-7 mars 1095), Urbain II engagea beaucoup de fidèles à promettre, même par serment, d'aller au secours d'Alexis. Tout ce que nous savons de cette assemblée est contraire à ce renseignement. Le concile de Plaisance, au témoignage de Bernold lui-même, fut convoqué « inter ipsos scismaticos et contra ipsos ». Orderic Vital note aussi ce caractère religieux du concile[2]. Peut-être Bernold a-t-il, par erreur, rapporté à cette date les demandes d'Alexis qui se produisirent les années précédentes ou plus vraisemblablement, il y a eu à Plaisance des envoyés d'Alexis, mais des envoyés venus pour reprendre les négociations touchant la réunion des deux Eglises, car rien dans l'état de l'Empire, en 1095, ne justifie un appel de Comnène. L'Empire pouvait, avec ses seules forces, résister à l'invasion des Polovtzes qui eut lieu alors.

Les voisins de Byzance, en Occident, restaient tranquilles, à tel point que le basileus commençait à s'occuper de nouveau des affaires d'Asie Mineure[3], et songeait à mettre à profit les divisions intestines des émirs turks qui, depuis la mort de Malekshah, ne faisaient que lutter entre eux. Il serait d'ailleurs bien étonnant que s'il y avait eu réellement un appel des Grecs, aucun des historiens, témoins oculaires de la première croisade, n'eût mentionné cette demande de secours. Or, ni l'auteur des *Gesta*, ni Raimond d'Agiles, ni Foucher de Chartres n'en parlent. Seuls, des auteurs écrivant postérieurement comme Robert le Moine ou Guibert de Nogent s'en sont occupés; aussi, rien ne nous autorise à dire qu'Urbain II ait invoqué ce prétexte lors du con-

1. Cf. *Invent. crit.*, p. 105 et suiv.
2. Orderic Vital, l. IX, t. III, p. 461.
3. Cf. p. 154.

cile de Clermont (18 novembre 1095 [1]). Nous nous trouvons là en présence d'une véritable légende. Les relations entre Alexis, le comte de Flandre et Rome étaient connues. Ce sont elles qui ont donné l'idée au faussaire, auteur de la lettre d'Alexis à Robert, de fabriquer ce faux qu'il place précisément en 1091 [2]. Celui-ci n'aurait pas suffi à établir solidement la demande de secours de l'Orient à l'Occident, mais il a été aidé par la légende populaire. Lorsqu'on connut en Occident les difficultés de tout genre qu'avaient eu à supporter les premiers croisés, lorsqu'on vit revenir en bien petit nombre ceux qui étaient partis si nombreux, lorsqu'on sut le chiffre considérable de ceux dont les ossements avaient jonché la route suivie, on ne voulut pas croire que l'incapacité et les rivalités des chefs, le manque complet de direction eussent pu être la source de tous les maux subis par la croisade. On fit retomber sur l'empereur grec toutes les responsabilités [3]. Les difficultés qu'il avait eues avec les chefs, la fermeté avec laquelle il avait lutté pour maintenir ses droits, tout contribuait à favoriser la formation d'une légende hostile autour d'Alexis. Il y eut là un travail qui se fit surtout dans l'imagination populaire. Nous pouvons en saisir un écho dans Ekkehard d'Aura [4] qui nous parle du bruit de la trahison d'Alexis, bruit qui se répand tout à coup, ne repose sur aucun fondement et n'est pas justifié par les événements, puisque l'auteur du *Hierosolymita* débarque tranquillement à Jaffa, alors qu'à l'en croire Alexis se serait arrangé pour faire périr tous les croisés durant la traversée. Cette idée de la perfidie des Grecs s'associa tout naturellement à ce qu'on connaissait de leurs rapports avec les Occidentaux et de l'appui que le pape et le comte de Flandre leur avaient fourni les années précédentes. De là à l'idée d'ingratitude, il n'y avait qu'un

1. Cf. *Histoire de Languedoc*, III, p. 479.
2. Riant, *Epistola spuria*, p. 9.
3. Les Latins ne voulaient point comprendre que leurs revers provenaient de leurs propres fautes et de leur imprévoyance. Ils persistaient à attribuer toutes leurs infortunes à la trahison des Grecs. Finlay, *op. cit.*, II, 140.
4. Ekk., c. XXIV, p. 235 et suiv.

pas qui fut bientôt franchi. Ce sont là, à mon avis, les éléments dont s'est formée la légende où le beau rôle appartient aux Occidentaux, tandis que les Grecs sont coupables de toutes les perfidies, légende suspecte rien que par son exagération.

Quelques auteurs, comme Hammer [1] et Kugler [2], ont prétendu qu'Alexis avait bien réellement sollicité les secours de l'Occident, mais que, mécontent du trop grand nombre de croisés, il agit perfidement à leur égard. Je crois qu'on ne saurait admettre cette hypothèse. En 1095, l'Empire n'a pas besoin de secours et c'est la période la plus tranquille qu'il ait traversée depuis le commencement du règne d'Alexis. L'opinion de Kugler est en outre complètement opposée à ce que nous apprend Anne Comnène, qui dit que son père ne connut l'approche des croisés que par la rumeur publique [3]. Alexis ne se fit, dès le début, aucune illusion, car il dut apprendre en même temps l'arrivée des croisés venus d'Italie et les ravages des bandes indisciplinées de Pierre l'Ermite [4].

« L'histoire, a-t-on dit, n'a pas encore traité les rapports des croisés avec l'Orient à un point de vue large et impartial, et le récit de ces événements continue à nous être transmis à travers le prisme des préjugés occidentaux. Ce sont les Byzantins qui sont toujours en faute, ce sont eux qui sont fourbes et traîtres,

1. *Fundgruben*, V, 398.
2. Komnenen und Kreuzfahrer, dans *Histor. Zeitsch.* von Sybel, XIV, 304, et *Gesch. der Kreuz.*, p. 17 et 31.
3. λογοποιουμένην ἠχηκόει ἀπείρων Φραγγικῶν στρατευμάτων ἐπέλευσιν, Al., X, 5, 28.
Riant, *Invent. crit*, p. 112, admettait la possibilité d'une lettre des princes croisés et d'Urbain II au basileus, afin de lui annoncer la formation et le prochain départ de la croisade. Or, la lettre à Oderisio, sur laquelle il s'appuyait, est de 1112, et ce n'est qu'à l'aide de subtilités que Trinchera, *Syllabus membranarum græcarum*, p. xxv, a pu la dater de 1097. Riant a vu la difficulté, mais a cru pouvoir la résoudre par un changement de mois; c'est inexact. Cf. plus loin, chap. IX, et Riant, *op. cit.*, p. 136. Les auteurs qu'il cite sont trop éloignés des événements pour qu'on ajoute créance à leur témoignage.
4. Hagenmeyer, *Pet. der Er.*, p. 142 et suiv.

ce sont eux qui n'auraient pas dû se méfier des croisés[1]. » Bien que ces reproches soient un peu exagérés, ils renferment pourtant une part assez grande d'exactitude. Les historiens grecs modernes regardent les croisades comme un événement funeste pour l'Empire byzantin qui employa à lutter contre les Latins des ressources en hommes et en argent qui lui auraient permis de reprendre avec avantage la guerre contre les Turks[2]. Ce point de vue me paraît fort juste.

Dès le début, les violences et la cruauté des croisés ont mécontenté les Grecs. On a accusé Alexis de bien des choses, mais on n'a pas assez dit que les croisés dans la traversée de l'Empire se sont conduits en véritables bandits, pillant, brûlant et saccageant tout sur leur passage. Hagenmeyer, dans le beau livre qu'il a consacré à Pierre l'Ermite, a mis en lumière ce côté de la première croisade. Avant lui, Gibbon[3] avait dit : « Les brigands qui suivaient Pierre l'Ermite étaient des animaux sauvages, sans raison et sans humanité[4]. » On pourrait appliquer en partie ce jugement

1. Bikélas, *La Grèce byzantine et moderne*, p. 30.
2. Cf. Paparrigopoulos, *op. cit.*, t. IV, p. 488 et suiv.
3. *Op. cit.*, cap. 58, p. 656.
4. Pour connaître ce dont les premiers croisés étaient capables, il faut se rappeler les massacres de juifs par lesquels ils marquèrent leur passage dans un grand nombre de villes. Je rappellerai seulement les massacres de Spire, Worms, Mayence, Cologne, Neuss, Coblentz, Andernach, Xanten, Moers, Kerpen, Gheldres, Trêves, et dans les régions de la Souabe, de la Bavière (Ratisbonne) et de la Bohême (Prague). Cf. Hagenmeyer, *Chronologie de la première croisade*, p. 229. Sur ces massacres, voir les relations de Salomon bar Siméon, d'Eliézer bar Nathan, de l'anonyme de Mayence et d'Ephraïm bar Jacob, publiées par Neubauer et Stern, dans les *Quellen zur Gesch. der Juden*, t. II (1892). Les craintes éveillées par l'approche des croisés étaient telles qu'à Trêves des juifs tuèrent leurs coreligionnaires ; d'autres, et en particulier des femmes, se jetèrent dans la Moselle, pour leur échapper (Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 238). Le plus souvent, les croisés n'attaquèrent les juifs que pour les piller. L'intolérance des chefs paraît d'ailleurs avoir été aussi grande que celle du peuple de la croisade. Godefroi de Bouillon aurait déclaré qu'il vengerait le sang du Christ par le sang des juifs et qu'il exterminerait ceux-ci jusqu'au dernier, et ce ne serait que sur l'intervention de l'empereur Henri IV qu'il aurait renoncé à ses projets sanguinaires. Les juifs de Cologne et de Mayence lui auraient alors remis 500 pièces d'argent. Cf. Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 228-229.

sévère à toutes les autres bandes. Les désordres et les ravages qui furent l'œuvre des compagnons de Godefroi de Bouillon ou de Raimond de Saint-Gilles firent que les Grecs regardèrent les croisés comme des envahisseurs plus civilisés, mais aussi plus dangereux que les Petchénègues ou les Polovtzes, dont Byzance avait eu, pendant si longtemps, à subir les attaques incessantes. Dès le début, les Latins et les Grecs se regardèrent avec défiance ; non seulement ils se traitaient les uns les autres d'hérétiques, mais encore ils furent dès le premier contact des adversaires politiques.

Nous pouvons, grâce à un témoignage précieux, connaître l'impression produite sur les habitants de l'Empire par la venue de cette multitude d'hommes armés, qui se répandirent tout à coup sur le territoire byzantin. Voici en quels termes en parle l'archevêque de Bulgarie, Théophylacte; la résidence de l'archevêque était à Ochride, mais il nous est impossible de savoir d'où a été écrite la lettre dans laquelle il donne ces détails ni de quelles bandes de croisés il parle. Cette lacune ne nous empêche pas toutefois de connaître en gros l'impression produite. Théophylacte s'adressant à un de ses amis s'excuse de ne pas lui avoir écrit, et rejette la faute de ce retard sur les croisés : « Le passage ou l'invasion des Francs, je ne sais comment dire, nous a tellement saisis et occupés que nous n'avons plus conscience de nous-mêmes. » Plus loin, il ajoute : « J'étais comme un homme ivre; enfin, maintenant que nous sommes habitués aux vexations des Francs, nous supportons plus facilement nos maux [1]. »

Les premières nouvelles qui arrivèrent à Constantinople durent présenter les croisés sous un jour défavorable. Dès leur entrée sur les terres de l'Empire, ils causèrent de graves désordres, et la mauvaise impression produite par ces nouvelles sur l'esprit des Grecs ne fut pas changée par la venue des soldats de Pierre l'Ermite. L'arrivée du gros même

1. Migne, *P. G.*, 126, lettre XI, col. 324-325.

de la croisade ne devait pas modifier la première opinion du basileus. Les difficultés de tout genre qui s'élevèrent entre Grecs et Latins dès l'entrée de ces derniers sur les terres de l'Empire rendirent encore plus difficile un accord. Il y avait naturellement peu de sympathie entre les Grecs et les Latins, représentants de deux civilisations différentes. Jamais les Byzantins n'ont compris le grand mouvement qui, à la voix d'Urbain II, poussa l'Occident vers l'Orient; ils n'y ont vu qu'une entreprise politique analogue à celle de Guiscard. A en croire Anne Comnène, Bohémond aurait songé à profiter de la croisade pour reprendre ses anciens projets sur Byzance, et c'est bien là ce qu'Alexis a dû penser; il était poursuivi par le souvenir du danger que Robert Guiscard avait fait courir à ses États, et tout dans sa conduite montre qu'il a craint un coup de main contre sa capitale. Le but et le caractère religieux de l'expédition lui ont échappé; on ne saurait lui en faire un grief quand on songe à la conduite des « champions de la foi dévastant les provinces du basileus et égorgeant les prêtres grecs sous prétexte qu'ils étaient schismatiques »[1].

Les croisés d'ailleurs prirent soin de justifier l'opinion d'Alexis. « Il y avait dans la croisade deux partis, celui des gens pieux et celui des politiques, » a dit très justement Kugler[2], mais si je vois avec lui dans Bohémond le chef des politiques, je ne saurais regarder Godefroi de Bouillon comme le chef du parti des gens pieux. Sybel[3] a enlevé au duc l'auréole dont la légende avait entouré son nom; c'est en vain que les historiens allemands, parce qu'ils le regardent comme un de leurs compatriotes, veulent lui prêter un rôle prépondérant qu'il n'a jamais eu. On ne saurait nier que le sentiment religieux ait joué un grand rôle dans la première croisade, mais ce sentiment se rencontre surtout dans le peuple, chez les petites gens, chez les chefs de second

1. Bikélas, *op. cit.*, p. 29.
2. Kugler, Alb. von Aachen und Alexis, dans *Forschungen*, XXIII, p. 486.
3. Cf. Kugler, *Hist. Zeits.*, t. 44, 1880, p. 22 et sq., et la réponse de Sybel, p. 42 et sq.

ordre [1]. Ces préoccupations religieuses ont peut-être existé au début, chez les principaux seigneurs, mais elles ont disparu dès que les différentes bandes se sont trouvées réunies. Alors Bohémond comme Baudoin, le comte de Toulouse comme Godefroi de Bouillon, oublient le côté religieux de l'entreprise pour ne songer qu'à leurs intérêts particuliers. Ils n'ont plus qu'une idée, celle de se tailler des principautés. A peine ont-ils triomphé des Turks qu'ils ne pensent qu'à s'établir dans leurs conquêtes, c'est Baudoin à Édesse, Tancrède à Tarse, Bohémond et Saint-Gilles à Antioche [2]. Les rivalités des chefs, leurs querelles font complètement oublier aux seigneurs, après la prise d'Antioche, que le but de l'expédition est la délivrance du tombeau du Christ. Godefroi de Bouillon refuse de continuer la marche sur Jérusalem « méritant bien peu par cette conduite, a dit Hagenmeyer, les couronnes qu'on lui a tressées [3] ». Toutes ces luttes, toutes ces querelles entre les croisés faillirent compromettre la croisade, et si la marche sur Jérusalem fut reprise, c'est au peuple, las des tergiversations des chefs, qu'on le dut.

Il fallait rappeler ici ces traits généraux qui caractérisent la croisade proprement dite, afin de placer, dès le début, l'histoire des négociations qui eurent lieu devant Constantinople, sur le terrain qu'elles ont occupé, c'est-à-dire sur le terrain politique, sans que le point de vue religieux ait eu grand'chose à y faire.

Alexis se rendit très bien compte de la situation et agit en conséquence. Sa conduite a été fort diversement appréciée. Sybel [4] eût voulu qu'Alexis n'ayant pas des forces suffisantes

1. Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 111, a remarqué que la misère et la dureté de l'existence en Occident, vers 1095, ont été pour beaucoup dans le mouvement de la croisade. Cf. *Sigebert*, Pertz, *SS.*, VI, ad an. 1095; *Ekkehard*, Pertz, *SS.*, VII, ad an. 1094, p. 207. — Cf. Röhricht, *Beiträge...*, II, 7-9, 15, 16; Sybel, *op. cit.*, p. 190; Kugler, *Gesch. d. Kreuzzug.*, p. 20.

2. Je crois que Beugnot, Bibliothèque de l'École des Chartes, t. V, p. 32, a prêté aux croisés, à propos de la fondation des principautés d'Edesse et d'Antioche, des intentions stratégiques qu'ils n'ont jamais eues.

3. Hagenmeyer, *Pet. der Erem.*, p. 247.

4. *Op. cit.*, p. 259.

pour aider les croisés restât neutre. Pour Kugler [1], le basileus était parfaitement en état de fournir aux croisés une assistance armée. Cette opinion me paraît erronée, et elle est en contradiction avec un passage fort curieux de l'*Alexiade*. Kugler ne paraît pas l'avoir connu, car il ne l'emploie pas dans le récit de la première croisade. Anne Comnène, au quatorzième livre de l'*Alexiade* [2], nous peint la situation militaire de l'Empire au moment de l'arrivée des croisés. Les troupes byzantines, quoique nombreuses, étaient dispersées sur les frontières et ne pouvaient sans danger être rappelées. Les unes étaient occupées en Serbie et en Dalmatie à garder les défilés contre une invasion des Serbes depuis tant d'années en lutte perpétuelle avec Byzance. Les autres étaient préposées à la garde de la frontière du Danube où une attaque des Polovtzes, vaincus l'année précédente, était à redouter. Enfin, une partie importante des troupes avait été envoyée à Durrazzo. Alexis avait pu reprendre cette place aux Normands, il tenait à ne pas la reperdre. Le soin qu'il prit alors de lui donner une garnison importante nous montre combien il se défiait encore de Bohémond, car ce fut certainement contre les Normands qu'il prit le plus de précautions.

Cette nécessité de veiller aux frontières de l'Empire diminuait considérablement le chiffre des troupes dont le basileus pouvait disposer; d'ailleurs, l'armée entière de Byzance eût été impuissante à résister aux flots innombrables des croisés [3]. Alexis ne pouvant donc ni repousser ni aider l'expédition des Latins, s'arrêta à une autre solution. Il voulut utiliser les forces latines et se servir des croisés comme mercenaires. Il ressort, de tout ce que nous savons, tant par les Occidentaux que par Anne Comnène, que la croisade a coûté très cher à l'Empire. Alexis, en écrivant à Oderisio, abbé du Mont-Cassin, parle des dépenses excessives auxquelles il a été entraîné [4]. Il est évident que l'empereur a cherché

1. Kugler, Komnenen und Kreuzfahrer, *Histor. Zeits.*, t. XIV, p. 308.
2. Al., l. XIV, 4, 272 et suiv.
3. *Ibid.*
4. Riant, *Epist. spuria*, p. 44-45.

par de nombreux et riches présents à s'attacher les chefs, et par des aumônes à gagner les soldats. Il les a traités comme des mercenaires à sa solde, afin de réaliser avec leur aide le rêve des Byzantins, la « reconquête » des provinces d'Asie perdues. Kugler, en comparant Alexis à Bohémond, a dit que le basileus était, comme le prince de Tarente, un condottiere [1]. C'est là, à mon avis, une erreur absolue. Alexis a incarné en lui toute la majesté et toute la morgue byzantine, jamais il ne s'est regardé comme un soldat heureux amené au pouvoir par le hasard, mais comme l'héritier légitime du trône, réunissant en sa personne les droits de deux maisons ayant fourni des empereurs à Byzance; jamais il n'a regardé les croisés comme ses égaux, même après que l'un d'eux fut devenu roi de Jérusalem. Il n'a pas fait de différence entre les princes latins et les Francs venus d'Italie à diverses époques pour s'enrôler dans les rangs de l'armée grecque, comme un Roussel de Bailleul ou un Humbertopoulos; il a seulement pensé que les croisés étaient plus dangereux, plus difficiles à soumettre parce qu'ils étaient plus nombreux. On voit, par l'*Alexiade*, que les Grecs avaient la conviction qu'avec de l'argent on pouvait faire des Latins tout ce que l'on voulait, que leur obéissance n'était qu'une question de prix [2]. Dans l'intérêt de son Empire, Alexis était tenu non pas de s'unir aux croisés, comme le pense Kugler [3], mais de s'en servir. Anne Comnène nous dit que son père aida la croisade en partie par charité chrétienne et en partie pour détruire les forces des Turks et reconquérir les anciennes frontières [4] : c'est ce dernier point de vue surtout qui a dirigé la conduite du basileus. Il avait à cœur de rendre à Byzance son ancienne splendeur et son ancienne puissance, or le hasard lui fournissait une armée comme depuis longtemps l'Empire n'en avait vu, le tout était de savoir se l'attacher et s'en servir. Pour

1. Kugler, *op. cit.*, 309.
2. Al., l. XIV, 2, 258-259.
3. Kugler, *Gesch. d. Kreuz.*, p. 32.
4. Al., l. XIV, 2, 254.

arriver à ce but, il fallait se montrer généreux, mais aussi se faire craindre, en prouvant aux croisés qu'ils ne pourraient rien sans le secours de l'empereur. C'est le sentiment qui a réglé la conduite du basileus. Raimond d'Agiles nous indique très clairement ce qu'a voulu Alexis quand il dit que le basileus promit de donner aux croisés l'argent qu'ils voudraient tant qu'ils resteraient à son service [1]. Kugler [2] ne paraît pas avoir compris les idées d'Alexis, lorsqu'il dit que Byzance eût dû se contenter de l'Asie Mineure et laisser la Syrie et Antioche aux croisés. Renoncer sur un seul point aux droits de Byzance, c'eût été manquer à la tradition impériale. L'Empire pouvait perdre pour un temps ses possessions orientales, mais ses droits demeuraient intacts et seraient revendiqués à la première occasion favorable. L'abandon volontaire d'Antioche, « la ville aux cent cinquante tours », le boulevard de l'Empire contre les Turks du côté de la Cilicie, eût été une lourde faute. C'était une des places auxquelles un basileus devait tenir le plus, une place qui assurait la frontière orientale.

Amener les croisés à le reconnaître comme chef, s'en servir comme de mercenaires, voilà quel a été le plan du basileus qui, pour se les attacher davantage, se plia à leurs usages et leur fit prêter le serment d'hommage. Il faut dire qu'Alexis, par les dépenses considérables qu'il fit pour les croisés, crut acquérir des droits sur eux et que la conduite des chefs l'encouragea dans cette opinion. L'argent grec fut le bienvenu chez les plus orgueilleux des princes latins et triompha de leur première résistance aux volontés de l'empereur. Leur soumission fut également facilitée par la conviction qu'ils eurent bientôt que l'aide du basileus était indispensable à leur entreprise, au moins au début, et que sans elle ils ne pourraient rien faire [3].

Au service de ces projets, Alexis a mis toute son habileté politique ; négociateur merveilleux, il a su profiter, pour atteindre son

1. Raimond d'Agiles, *op. cit.*, p. 239-240.
2. *Op. cit.*, p. 33, note 9.
3. Fulch. Carn., l. I, c. IX, p. 332.

but, de toutes les faiblesses et de tous les défauts des Latins ; les promesses et les présents ne lui ont rien coûté pour amener les croisés à entrer dans ses vues. Mais une fois qu'il eut contracté avec eux un traité, le basileus s'est montré fidèle à sa parole, et la rupture qui se produisit entre lui et les princes latins doit être attribuée en grande partie à la mauvaise foi de ces derniers. Alexis, d'ailleurs, chercha toujours à rester en bons termes avec les croisés et à trouver parmi eux des alliés contre le seul d'entre eux qu'il rendît responsable de leur manque de foi, le prince d'Antioche. Aux yeux de Comnène, les vrais ennemis de Byzance ont été Bohémond et Tancrède, installés à la frontière de Cilicie ; les autres croisés étaient trop loin pour que l'empereur s'en inquiétât. Mais la lutte toute politique que le basileus eut à soutenir contre Bohémond a eu pour résultat de faire passer Comnène aux yeux des Occidentaux pour l'ennemi de tous les croisés, car c'est ainsi que Bohémond, lors de son séjour en France, en 1106, le représenta à la foule des chevaliers venus pour s'enrôler sur ses ordres. En faisant de l'empereur grec l'ennemi de tous les Latins au lieu d'en faire ce qu'il était réellement, son ennemi particulier, Bohémond a, plus que tout autre, contribué à former une légende hostile autour d'Alexis.

Les premiers croisés qui parurent devant Constantinople étaient venus d'Italie [1] ; ils furent rejoints d'abord par les bandes de Gauthier Sans-avoir [2]. Attaquée par les Serbes et les Bulgares, cette première troupe avait vu diminuer considérablement son effectif ; arrivée à Nisch, elle avait été bien reçue par

1. Al., l. X, 5, 31 ; Gesta, *H. occid. des Cr.*, III, I, 121, c. II. Ce fait a dû frapper l'imagination d'Anne alors enfant ; c'est ce qui explique que plus tard, en écrivant, elle ait fait venir tous les croisés d'Italie.

Sybel., *op. cit.*, p. 203, identifie ces croisés avec les bandes de Gauthier Sans-avoir. Il faut les en distinguer, car il est certain qu'il y avait déjà un mouvement d'Italie vers Byzance, puisque Alexis fait passer Hugues de Vermandois par Philippopoli pour éviter la rencontre de bandes de croisés. Al., l. X, 6, 39. — Cf. Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 171.

2. Alb. Aq., I, 6, 274-276 ; Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 137. Sur les expéditions de Volkmar et Gottschalck, cf. Sybel, *op. cit.*, p. 203 et sq.

le gouverneur de la province qui l'avait fait escorter jusqu'à Andrinople, de là elle était arrivée à Byzance (20 juillet 1096). Alexis lui permit d'attendre Pierre l'Ermite et fit donner des vivres aux croisés [1]. Ils furent rejoints bientôt par Pierre l'Ermite (30 juillet). Pour l'expédition de celui-ci, Albert d'Aix est notre unique source et le récit de ce chroniqueur a été très attaqué. Voici ce qu'il nous raconte :

Parti de Cologne [2] le 19 ou le 30 avril, Pierre l'Ermite parvint vers la fin de juin sur les frontières grecques. En arrivant à Malavilla [3], il apprit que le comte de la province, Gnuzh, vassal de Coloman, roi de Hongrie, et Nikétas, gouverneur de Bulgarie, avaient attaqué Gauthier Sans-avoir. Désireux de le venger, Pierre l'Ermite assiégea la ville et s'en empara. La Bulgarie était alors gouvernée par le proèdre Nikétas [4], ancien lieutenant d'Alexis durant la guerre des Petchénègues. Vaincu par Pierre l'Ermite, le duc s'enfuit jusqu'à Nisch. Quand Pierre arriva devant cette ville, des négociations eurent lieu. Pierre donna des otages et reçut l'autorisation d'acheter des vivres. Mais en partant, les croisés incendièrent des moulins et des maisons situés dans les faubourgs de la ville. Nikétas les poursuivit avec ses troupes, les battit et fit un grand nombre de prisonniers. Pierre, qui était

1. Alb. Aq., *loc. cit.*, I, c. XV et XVI, p. 283 et sq.

2. Sur les événements de la croisade en Allemagne, cf. Hagenmeyer, *op. cit.*, 139. Il est à compléter par *Hebräische Berichte über die Judenner Folgungen während der Kreuzzüge*, éd. par Neubauer et Stern, traduits par Baer, Berlin, 1892. — Cf. la critique de Pagès, dans la *Revue des études juives* : « Les relations hébraïques des persécutions des juifs pendant la première croisade », t. XXV, p. 181 et suiv.; t. XXVI, p. 183 et suiv.

3. Aujourd'hui Semlin.

4. Cf. Schlumberger, *Sigillographie byz.*, p. 239; Mordtmann, *Conférence sur les sceaux et les plombs byzantins*, p. 57. Anne Comnène en parle lors de la guerre des Petchénègues (Al., VIII, 3, 339). Nikétas avait été nommé duc de la région du Danube, lors de l'affaire de Gabras (Al., VIII, 9, 422). Anne lui donne le nom de Léon Nikérita. Sur son sceau, il porte le nom de Nikétas; il est mentionné également comme stratège de l'Hellade dans la *Vie de saint Meletios*, par Théodore Prodrome, p. 60 et 61. Plus tard, nous le retrouverons dans la guerre turque. Cf. encore, sur lui, Alb. Aq., l. I, c. VII et sq., 276-280.

en avant, revint sur ses pas pour parlementer, mais une bataille s'engagea dans laquelle les croisés furent défaits. Ils parvinrent péniblement jusqu'à Sofia. Nikétas avait, par messagers, fait connaître à Alexis la conduite des compagnons de Pierre l'Ermite. Le basileus envoya des ambassadeurs qui rencontrèrent Pierre avant son entrée à Sofia. Ils lui interdirent, de la part de l'empereur, de s'arrêter plus de trois jours dans une même ville et lui annoncèrent que des ordres avaient été donnés pour qu'il trouvât des vivres. Enfin, les envoyés ajoutèrent que l'empereur savait tout le mal qu'il avait fait à Nikétas, mais qu'il le lui pardonnait à cause des maux soufferts par les croisés. Pierre l'Ermite continua alors sa route vers Philippopoli et Andrinople. Dans cette dernière ville, il trouva de nouveaux envoyés de l'empereur qui, désireux de le voir, lui faisait dire de presser sa marche vers Constantinople [1].

Je me suis contenté d'analyser brièvement le récit d'Albert d'Aix. Hagenmeyer l'ayant rapporté dans tous ses détails, je renvoie à son ouvrage [2]. Que faut-il penser de ce récit et quelle créance lui accorder ? La question est difficile à résoudre, car les éléments de critique manquent. Guillaume de Tyr, qui aurait pu nous fournir quelques détails, n'a fait en cet endroit que reproduire Albert d'Aix. Sybel [3] rejetait en bloc tout ce qu'Albert raconte. Selon lui, Pierre l'Ermite aurait eu une véritable armée. Son opinion est basée sur la description que nous a donnée Anne Comnène [4] des troupes arrivées à Constantinople. Cette thèse a été combattue par les historiens allemands plus récents [5], et Hagenmeyer s'est élevé contre les conclusions de Sybel [6]. Il pense que le passage d'Anne invoqué ne renferme pas tout ce

1. Alb. Aq., I, 13, 282.
2. *Op. cit.*, p. 145 et suiv.
3. *Op. cit.*, p. 207.
4. Al., l. X, 5, 32-33.
5. Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 156; Krebs, *Zur Kritik von Alb. v. Aa.*, p. 2 et 6; Kugler, Peter der Eremite und Albert von Aachen, *Histor. Zeits.*, t. XLIV, qu'il a abrégé dans la partie correspondante de *Albert von Aachen*.
6. *Op. cit.*, p. 156 et suiv.

que Sybel a voulu y voir et que l'auteur de l'*Alexiade* nous a décrit bien plus le camp de tous les croisés réunis devant Constantinople que l'aspect particulier des troupes de Pierre l'Ermite. Se basant enfin sur la chronique de Bari [1] qui fait allusion aux souffrances des croisés avant leur arrivée dans l'Empire, Hagenmeyer conclut en disant qu'il y a dans le récit d'Albert d'Aix une part de vérité. Je partage son avis et crois pouvoir ajouter à ses raisons une preuve nouvelle qui vient confirmer la chronique de Bari. D'après le récit d'Albert d'Aix [2], Pierre l'Ermite a été attaqué d'abord par les *Hongrois* seuls. Puis Nikétas, pour venger les *Hongrois*, a appelé à Nisch les troupes de Byzance. Plus loin, nous voyons que les troupes du gouverneur de Bulgarie et les *Hongrois* sont encore associés [3]. Il est évident que les Hongrois ont joué dans ces diverses rencontres un rôle prépondérant. Or, Anne [4] nous dit que son père, lorsqu'il reçut Pierre, lui parla de ce qu'il avait eu à souffrir de la part des Turks. A supposer que Pierre ait été une première fois à Jérusalem, ce qui n'est pas prouvé, il serait bien invraisemblable qu'Alexis ait parlé à Pierre de son premier voyage et que sa fille ait mentionné ce sujet de conversation. Il est plus naturel que l'entretien ait porté sur les péripéties de son voyage depuis Cologne. Le mot Turks ne constitue pas une difficulté. Il est vrai que Pierre l'Ermite n'a pas rencontré de Turks, mais il faut se rappeler que chez les Byzantins on désigne souvent les Hongrois par le nom de Turks [5]. Le texte d'Anne Comnène confirmerait ainsi ce que dit Hagenmeyer de la véracité d'Albert d'Aix, au moins quant au fond.

Sans doute, il y a bien des invraisemblances dans Albert, par exemple il est impossible que les envoyés de Nikétas soient allés à Constantinople et revenus à Nisch, leur point de départ,

1. Muratori, *SS.*, V, 147.
2. Alb. Aq., l. I, c. VII, p. 276-277.
3. *Id.*, cap. X, p. 279.
4. Al., l. X, 6, 33.
5. *De adm. imp.*, c. XIII, p. 81. — Cf. Jirecek, *Heerstrasse...*, p. 24

en quatre jours ; mais il y a néanmoins une part de vérité dans ce récit. Que devons-nous admettre ? M. Vercruysse, qui a consacré une très bonne étude au premier livre de la chronique d'Albert d'Aix, pense que nous pouvons reconnaître comme véritables : d'abord la prise de Malavilla (Semlin) par les troupes de Pierre, tout en considérant l'événement comme ayant eu lieu dans des circonstances beaucoup moins honorables pour les croisés que ne le dit Albert[1]. Il admet, en outre, la grande bataille de Nisch provoquée par les désordres des croisés, l'envoi d'une ambassade par l'empereur à la rencontre des pèlerins (ce qui, nous le verrons, a eu lieu pour toutes les autres expéditions[2]), et la tranquillité du voyage depuis ce moment jusqu'à Constantinople. Il est probable que parmi les détails que nous rejetons, il y en a quelques-uns d'authentiques ; mais comme nous n'avons pas les moyens de distinguer le vrai du faux, nous devons en rester là sans admettre, comme Kugler[3], tous les faits rapportés par Albert, sauf ceux dont la fausseté est absolument démontrée[4].

Le 30 juillet[5], Pierre l'Ermite arrivait à Constantinople ; il est probable qu'il fut logé hors de la ville. Le basileus ne montra pas qu'il gardât rancune de la conduite des croisés, auxquels il distribua des vivres et des tartarons[6] ; il eut une entrevue avec Pierre l'Ermite auquel il conseilla de rester devant Constantinople et d'y attendre les autres croisés[7]. Il dut vite, en effet,

1. *Essai critique sur la Chronique d'Albert d'Aix*, p. 39.
2. Cf. Al., l. X, 10, 57.
3. *Hist. Zeitsch.*, *loc. cit.*, p. 22 et sq.
4. Cf. Vercruysse, *loc. cit.*, p. 30 et 40 ; très bonne critique du système de Kugler.
5. Gesta, I, 2, 121. — Cf. Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 165, sur la chronologie du voyage de Pierre.
6. Ce sont des pièces assez mal frappées portant, sur la face principale, l'empereur avec le sceptre et le globe crucigère, et au revers le buste de face du Christ byzantin ou celui de la Panagia, parfois encore celui de saint Georges, ou la croix cantonnée des monogrammes consacrés. Schlumberger, *Les Iles des Princes*, p. 349.
7. Gesta, I, 2, 121.

s'apercevoir du peu de valeur militaire de ces premières bandes. Mais le basileus ne tarda pas à se repentir de son conseil. Les croisés se mirent à piller et à brûler tout aux environs de Constantinople, ils ne respectaient même pas les églises, enlevaient le plomb dont elles étaient couvertes et le vendaient aux Grecs [1]. On comprend qu'Alexis ait alors changé d'avis et que, peu soucieux de garder ces hôtes incommodes, il leur ait enjoint de passer le Bosphore [2]. Cinq jours avaient suffi aux croisés pour lasser la patience de l'empereur; arrivés le 30 juillet, ils commencèrent à traverser le détroit le 5 août [3]. On a accusé plus tard Comnène d'avoir ainsi envoyé à leur perte les troupes de Pierre l'Ermite [4]. Cette accusation est absolument injuste, les croisés pouvaient parfaitement rester à Civitot [5] sans être inquiétés par les Turks. Ils n'eurent affaire avec ces derniers que lorsque, pour piller, ils s'avancèrent dans l'intérieur des terres. La conduite d'Alexis envers Pierre l'Ermite ne me paraît pas blâmable; on ne saurait trop répéter que les gens de celui-ci étaient peu recommandables et peu intéressants, comme cela ressort d'ailleurs très clairement du récit de l'auteur des *Gesta* qui leur est hostile.

En Asie, les croisés continuèrent le cours de leurs exploits, brûlant et dévastant les maisons et les églises [6]. Mais quand ils eurent tout ravagé autour d'eux, ils furent obligés d'étendre le cercle de leurs expéditions. C'est ce qui arriva après deux mois passés à Civitot. Pendant ce temps, ils étaient restés en com-

1. Gesta, I, 2, 121.
2. Je suis ici les Gesta. Al., 6, 33, nous dit que Pierre passa le Bosphore malgré l'empereur; mais Anne cherche ici à excuser son père, accusé d'avoir causé le massacre des croisés. Cf. Hagenmeyer, *op. cit.*, 176.
3. Cf. Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 173.
4. Par ex. Raim. d'Ag., c. III, 240.
5. Cf., sur cette place, la dissertation d'Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 179 et suiv., et Thomaschek, *op. cit.*, p. 9 et suiv.
6. Gesta, I, 2, 121; d'après Anne, ils auraient coupé des enfants en morceaux, les auraient embrochés sur des pieux et les auraient fait rôtir; ils auraient torturé des adultes (Al., l. X, *loc. cit.*).

munication avec Constantinople d'où le basileus leur envoyait des vivres. Albert d'Aix mentionne même une ambassade chargée par l'empereur de conseiller de nouveau à Pierre de ne pas marcher contre les Turks [1]. Mais l'autorité de Pierre était bien amoindrie. L'indiscipline n'avait fait que croître, comme nous le montrent les *Gesta* [2] et la chronique de Zimmern [3]. Peu à peu l'audace des compagnons de l'Ermite ayant grandi avec l'impunité, ils étendirent leur champ d'action jusqu'à Nicée, quelques-uns même atteignirent le château de Xérigordon [4], à quatre jours au delà de Nicée. Cette imprudence ne tarda pas à être punie par le massacre des croisés de Xérigordon, bientôt suivi d'une double victoire des Turks sur les bords du Drakon et à Civitot même [5].

Au moment de ce désastre, Pierre, impuissant à se faire obéir, avait quitté le camp et était retourné à Constantinople [6]. C'est là qu'il apprit la nouvelle du malheur qui avait frappé les siens. Il s'en excusa près de l'empereur, à ce que nous raconte Anne, sur le refus d'obéissance de ses compagnons [7]. Si nous en croyons l'auteur des *Gesta* [8], Alexis se réjouit beaucoup de cette défaite, mais cette assertion est sans preuve et en contradiction avec les faits. Alexis, en effet, informé de la déroute des croisés, envoya la flotte grecque avec Katakalon Constantin Euphorbénos pour recueillir les débris de leur armée. On ramena à Constantinople les survivants et on leur permit d'attendre l'arrivée des autres croisés. Les chroniqueurs reprochent à Alexis d'avoir alors enlevé aux pèlerins leurs armes. La façon dont ceux-ci s'étaient conduits lors de leur premier séjour à Constantinople n'était vraiment pas faite pour donner confiance au basileus, et on

1. Alb. Aq., I, 15, 284.
2. *Loc. cit.*
3. *Arch. Or. lat.*, I, 84.
4. Cf. Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 187, note 4.
5. Pour les détails, Hagenmeyer, *loc. cit.*, p. 191.
6. Gesta, I, 4, 122.
7. Al., l. X, 6, 36.
8. Gesta, I, 4, 122-123.

ne saurait, en bonne justice, lui reprocher ces précautions. Anne Comnène [1], en nous représentant Pierre l'Ermite traitant ses compagnons de brigands et de voleurs, lui a peut-être prêté un langage qu'il n'a pas tenu, mais elle nous a certainement traduit l'impression produite sur les Grecs par les premiers croisés. Cette impression ne devait pas être modifiée par l'arrivée du gros de l'armée.

Le légat du pape, Adhémar, évêque du Puy, avait fixé comme lieu de rassemblement Constantinople. C'est là que, venus des différents pays de l'Occident, devaient se réunir les croisés. Anne Comnène [2] nous a laissé des renseignements sur les mesures prises par son père. Son récit s'applique aux pèlerins qui vinrent d'Italie [3], mais nous pouvons étendre à toute l'expédition ces détails particuliers, car les divers historiens de la première croisade nous montrent que le basileus a tenu une conduite analogue vis-à-vis de chacun des corps qui se dirigèrent vers Constantinople.

Alexis [4] avait décidé d'envoyer au-devant de chaque bande des officiers chargés de recevoir les arrivants et de leur promettre des vivres durant la traversée des terres de l'Empire, mais en même temps les troupes en marche devaient être suivies à distance par des soldats grecs chargés de les remettre dans le droit chemin lorsqu'elles s'éloigneraient de leur route pour piller quelque village. Cette tactique fut rigoureusement suivie ; les croisés ne se firent pas faute d'essayer de piller, mais les Petchénègues, dont se plaignent à chaque instant les historiens de la première croisade, intervinrent et empêchèrent de graves désordres. Le basileus, pour cette mesure, a été très attaqué ; les historiens lui ont prodigué les épithètes de perfide, d'injuste, etc. ; mais je crois que toutes ces accusations de trahison tombent d'elles-mêmes, si on remarque que ces attaques des Petchénègues

1. Al., l. X, 6, 36.
2. *Id.*, 5, 31-32.
3. Nous avons vu plus haut qu'Anne fait venir Pierre l'Ermite d'Italie.
4. Al., l. X, 10, 57.

sont toujours précédées, dans le récit des historiens occidentaux, d'une attaque des croisés contre une ville ou un village grec. Il me paraît ressortir de là que nous pouvons nous en tenir à ce que dit Anne à cet égard, et on ne saurait blâmer Comnène d'avoir essayé d'éviter le retour des désordres causés par les bandes de Pierre l'Ermite.

Le premier chef croisé qui eut à se soumettre aux mesures prises par Alexis fut Hugues le Maîné, comte de Vermandois, frère du roi de France Philippe Ier. Venu par l'Italie, Hugues prévint, par lettre, Alexis de son arrivée [1]. Le basileus informa aussitôt le gouverneur de Durrazzo, son neveu Jean, et fit surveiller la mer par la flotte de Nicolas Mavrokatakalon. Des postes furent établis le long de la côte afin que le comte ne pût débarquer secrètement. Il semble résulter de tout cela que Comnène ignorait les forces du comte de Vermandois et redoutait un coup de main sur Durrazzo. Hugues, qui aimait fort l'ostentation, se fit annoncer au duc de Durrazzo par une ambassade de vingt-quatre chevaliers. Jean Comnène dut avoir une haute idée de la puissance du comte et redoubla d'attention. Mais Hugues devait arriver en bien piteux équipage. Parti de Bari, il perdit la plus grande partie de ses vaisseaux dans une tempête et débarqua presque seul entre le cap Palli et Durrazzo.

Recueilli par un des postes chargés de surveiller la côte, Hugues fut conduit à Durrazzo où il fut très bien reçu par Jean Comnène, qui le traita avec beaucoup d'honneur, mais le retint

1. Al., l. X, 7, 57 ; Anne rapporte cette lettre où Hugues se dit βασιλεὺς τῶν βασιλέων ; Sybel, *op. cit.*, p. 261, admet comme vrai le fonds de la lettre telle qu'Anne nous la rapporte. Oster, *Anna Komnena*, II, 19, la regarde comme une invention du patriotisme de la fille d'Alexis ; de même, Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, I, 65. Cf. Riant, *Invent. crit.*, p. 120-121 ; cet auteur croit que βασιλεὺς τῶν βασιλέων est la traduction de la formule « Hugo filius et frater regum Francorum » ; d'après lui, cette lettre serait d'août 1096. Je crois fausse l'opinion de Leroux, *Revue historique*, t. 49, p. 255, note 4 ; se basant sur ce que, chez les historiens du Bas-Empire, ὁ τῶν Φραγγῶν Ἀρχηγὸς désigne l'empereur d'Occident, il dit : « N'y a-t-il point apparence dès lors qu'Anne Comnène a été induite en erreur et a tenu Hugues de Vermandois pour un frère de l'empereur ? »

auprès de lui jusqu'au moment où le basileus, prévenu de l'arrivée du comte, eût envoyé Boutoumitès pour l'amener à Constantinople [1]. Comnène désirait se saisir d'un otage aussi important, cela ressort clairement des mots dont se sert Anne. Elle dit que le comte de Vermandois fut gardé ἀνέτως μὲν, οὐκ ἐλευθέρως δὲ [2].

Foucher de Chartres s'est servi des mêmes expressions en parlant du comte : « *Non omnino libere moratus est* [3]. » De Durrazzo, Hugues fut conduit à Constantinople par Philippopoli, afin d'éviter les bandes de croisés qui déjà se dirigeaient vers Constantinople. Arrivé dans la capitale, le comte de Vermandois s'entendit avec le basileus et, après avoir reçu de lui une somme d'argent considérable, il prêta serment de fidélité [4] et resta à la cour [5] (octobre ou novembre 1096 [6]).

A la fin de l'année 1096 arriva à Constantinople Godefroi de Bouillon avec une troupe considérable de croisés. Albert d'Aix [7] est notre unique source pour l'expédition du duc de Lorraine et l'histoire de ses rapports avec Alexis jusqu'à l'arrivée à Constantinople, car Anne ne le complète que pour les événements postérieurs.

Voici les éléments essentiels du récit d'Albert. A son

1. Al., l. X, 7, 36-39.
2. *Loc. cit.*, p. 39.
3. Fulch. Carn., I, VI, 327.
4. Al., *loc. cit.* Rob. M., l. II, c. VII, donne une version toute différente, mais fausse.
5. Röhricht, *Beiträge zur Gesch. d. Kreuz.*, Berlin, 1874, t. II, p. 33, juge sévèrement la conduite d'Alexis envers Hugues; je crois qu'il a exagéré; Hugues plus tard ne sera pas en mauvais termes avec le basileus et servira d'intermédiaire entre lui et Godefroi.
6. Anne Comnène dit qu'il partit quinze jours avant Bohémond lequel, d'après les Gesta, I, 9, était à Kastoria le 25 décembre 1096; cela nous reporterait au milieu ou à la fin de novembre.

Krebs, *Zur Krit. Alb. v. Aachen*, propose (p. 21) le milieu d'octobre ou le commencement de novembre.

Hagenmeyer, Chronologie de la première croisade, *Revue de l'Or. lat.*, 1898, t. I, p. 259, admet le mois de novembre.

7. Pour la critique de cette partie de la chronique d'Albert, cf. Kugler, *Albert von Aachen und Alexis* (Forschungen, t. XXIII), *passim* ; *id.*, *Albert von Aachen*, p. 12 et suiv.; Krebs, *op. cit.*, p. 16 et suiv.

entrée sur le territoire de l'Empire, entre Belgrade et Nisch, Godefroi reçoit des envoyés d'Alexis qui lui demandent, de la part de l'empereur, de ne pas piller et lui promettent des vivres que les croisés trouvent en abondance dès leur arrivée à Nisch. L'expédition continue sa route en paix jusqu'à Philippopoli, en passant par Sternitz [1]. A Philippopoli, les croisés apprennent la captivité d'Hugues de Vermandois. Aussitôt Godefroi envoie une ambassade chargée de réclamer au basileus la mise en liberté du comte de Vermandois. Cette mission est devancée par le comte de Hainaut et Henri d'Ascha, qui prennent les devants dans l'espérance d'obtenir des présents de la libéralité de l'empereur. Godefroi de Bouillon continue avec le gros de l'armée jusqu'à Selibria, sur la mer de Marmara. Il reçoit dans cette ville la nouvelle que Comnène refuse la mise en liberté d'Hugues, et fait aussitôt ravager le pays [2]. L'empereur envoie alors des ambassadeurs pour obtenir du duc qu'il fasse cesser le pillage. Godefroi y consent et reprend sa marche vers la capitale où il arrive le 23 décembre 1096 [3]. Il a alors une entrevue avec le comte de Vermandois et reçoit des envoyés d'Alexis qui lui fait demander de venir au palais [4].

Qu'y a-t-il de vrai dans ce récit? On peut admettre le fait d'une ambassade d'Alexis à Godefroi, puisque cette démarche paraît avoir été la règle. Il est, d'autre part, très possible que Godefroi ait appris à Philippopoli la captivité du comte de Vermandois, puisque nous avons vu que le comte avait passé par cette ville en allant à Constantinople. Peut-être apprit-on en même temps la faveur dont il était l'objet de la part d'Alexis, ce qui expliquerait le départ du comte de Hainaut. En ce qui touche l'ambassade de Godefroi à Comnène, je suis de l'avis de Sybel; Godefroi apprit par la rumeur publique la captivité d'Hugues, mais il ne fut pas du tout appelé à l'aide par celui-ci; par suite

1. Sofia.
2. Alb. Aq., II, 8, 304-305.
3. Gesta, I, 6. 123.
4. Alb. Aq., II, 9, 305.

il n'essuya pas, de la part de l'empereur, de refus de délivrer le prisonnier [1]. Cette opinion me paraît d'autant plus fondée que Hugues, envoyé auprès de Godefroi par Alexis, revint à Constantinople et y séjourna pendant que les croisés étaient devant la capitale [2]. Il n'était donc pas brouillé avec l'empereur. Sybel, pour expliquer le pillage dont les Français se rendirent coupables, pensait que Godefroi, mécontent d'avoir été devancé par Hugues, était entré dans une telle colère qu'il avait fait ravager le pays. J'avoue ne pas comprendre pourquoi le duc ayant à se venger du comte de Vermandois, dont l'arrivée gênait ses projets, aurait satisfait sa colère aux dépens d'Alexis. Pourquoi ne pas admettre que ce pillage ait eu lieu sans raison? Ne voyons-nous pas les bandes de Pierre l'Ermite et les soldats de Bohémond, de Tancrède et du comte de Toulouse, se livrer sans motif à toutes sortes de violences? La troupe de Godefroi ne devait pas être plus disciplinée que celles des autres chefs.

Kugler [3], suivant sa méthode, accepte en entier le récit d'Albert, de même Krebs [4]. Malgré leurs affirmations, on est forcé de reconnaître avec Sybel que le récit d'Albert, en ce qui touche la prétendue ambassade chargée de réclamer la mise en liberté du comte de Vermandois, présente un caractère tendancieux [5], et que l'auteur cherche à nous donner Godefroi pour le soutien de l'armée, le sauveur et le libérateur des autres chefs de la croisade, se préparant ainsi, dès ce moment, à recevoir dignement la couronne du Saint Sépulcre. Le reste du récit est très admissible, sauf en ce qui concerne Hugues. Celui-ci vint bien voir Godefroi, mais rentra à Constantinople comme je l'ai déjà dit.

Passons maintenant au séjour de Godefroi de Bouillon à Constantinople. Les croisés campèrent hors de la ville; mais malgré

1. *Op. cit.*, p. 264.
2. Cela résulte de l'Alexiade, l. X, 9, 53.
3. *Alb. von Aach.*, p. 18.
4. *Op. cit.*, p. 23.
5. Comme l'a remarqué Sybel, cette tendance apparait déjà clairement dans Robert le Moine, l. II, c. 8.

cette mesure de précaution, ils restaient encore dangereux tant qu'ils n'auraient pas prêté serment. Alexis voulait surtout éviter qu'à un moment donné les diverses bandes se trouvassent réunies devant les murs de la capitale; aussi chercha-t-il à obtenir de Godefroi le serment de fidélité, afin de pouvoir ensuite le faire passer en Asie Mineure. Le duc, dès le début, se montra nettement hostile à l'empereur [1]. Il refusa l'entrevue que le basileus lui avait fait offrir par Hugues et, dès ce moment, les rapports furent très tendus.

Une des questions les plus importantes pour les croisés était celle des vivres. Par là, ils dépendaient complètement de l'empereur, car il était bien difficile de trouver dans une région restreinte des vivres en quantité suffisante pour nourrir la multitude des pèlerins. Il fallait recourir aux greniers de Constantinople. Aussi voyons-nous Alexis chercher plusieurs fois à peser sur les croisés par ce moyen. Nous ne savons rien touchant l'organisation de ce service de l'alimentation. D'après la chanson d'Antioche, Tatikios en aurait été chargé :

> Estatins lor envoie et char et vin et blés
> Et le fuere et l'avaine et les pains buletés [2].

Sur le refus de Godefroi de se rendre à l'entrevue qu'il lui offrait, refus basé uniquement sur la défiance, Alexis coupa une première fois les vivres [3]. Mais effrayé par les ravages que Baudouin exerça dans les environs, l'empereur fut obligé de rapporter cette mesure. Il essaya alors d'autres moyens pour tâcher d'influencer les Latins ; il leur offrit de les loger dans le faubourg de Péra [4], où ils seraient plus à l'abri pour l'hiver, et où aussi la

1. Sybel, *op. cit.*, p. 265, dit que le duc promit de prêter serment ; je ne vois rien dans le passage d'Anne auquel il se réfère qui autorise cette assertion, Al., l. X, 9, 48, μεταπεμψαμένου γὰρ τοῦ βασιλέως τινὰς τῶν μετὰ τοῦ Γοντοφρὲ κομήτων, ἐφ' ᾧ τουτοις συμβουλεύσασθαι ὑποθέσθαι αὐτῷ πληρῶσαι τὸν ὅρκον.

2. *Chanson d'Antioche*, éd. Paris, I, 77.

3. Alb. Aq., II, 305-306.

4. *Id.*, II, 11, 306. Krebs, *op. cit.*, p. 23, pense qu'il s'agit de Kosmidion et non de Péra.

surveillance serait plus facile à exercer. Cette proposition fut acceptée (apr. le 29 décembre) [1].

Il résulte clairement de la conduite de Godefroi qu'il voulait attendre l'arrivée de Bohémond, afin de pouvoir agir à sa guise lorsqu'il aurait des forces suffisantes pour se passer de l'empereur. Alexis qui comprit où Godefroi désirait en venir, fit surveiller par ses troupes la route d'Athyra à Philea afin d'empêcher toute communication entre le duc et Bohémond; il établit ainsi un blocus rigoureux autour du camp des croisés [2]. Durant tout l'hiver, Godefroi se refusa à céder aux demandes du basileus. On atteignit ainsi le mois de mars, moment où Alexis apprit la prochaine arrivée de Bohémond. Il reprit alors les négociations avec Godefroi afin d'arriver à conclure un accord avant la venue des Normands. Les pourparlers durèrent une quinzaine de jours, Godefroi se refusant à toute entrevue [3]. Cependant, Bohémond approchait toujours, il fallait à tout prix que ses troupes ne se réunissent pas à celles de Godefroi, et qu'un accord ne pût s'établir entre les deux chefs. Jusque là Comnène avait réussi à empêcher toute communication entre eux; mais à mesure que Bohémond se rapprochait de Constantinople, la tâche devenait plus difficile. Alexis trouva que le moyen le plus sûr de tenir Bohémond dans l'ignorance était de l'envoyer chercher; amené à Constantinople par des envoyés grecs, Bohémond n'apprendrait en route que ce qu'on voudrait bien lui dire et ne pourrait presser la marche de son armée. L'empereur espérait ainsi gagner quelques jours qu'il comptait mettre à profit pour amener Godefroi à se soumettre. Devant la mauvaise volonté du duc de Lorraine [4] qui avait refusé encore des propositions d'entre-

1. Alb. Aq., *op. cit.*
2. Al., X, 9, 47-48.
3. Alb. Aq., II, 11, 306-307.
4. Sybel, *op. cit.*, p. 266, admet la date du 2 avril. Kugler, *Gesch. d. K.*, p. 35, l'admettait aussi. Mais depuis lors il a changé d'avis dans *Alexius und Alb. v. Aach.*; dans *Forschungen*, t. XXVII, p. 497-499; dans *Peter der Eremite und Alb. v. Aach.*, p. 38; dans *Hist. Zeit.*, t. XIV, et *Alb. v. Aach.*, p. 15 et sq. De même Krebs, *op. cit.*, p. 33, et Hagenmeyer, *Chronologie de la pre-*

résulte, comme l'a remarqué Sybel, du chiffre des morts et des prisonniers ; ce fut une simple escarmouche [1]. Baudouin réussit à empêcher les Grecs d'enfermer les Latins dans Péra ; les croisés, après avoir saccagé Péra [2], réussirent à brûler la porte de Blaquernes [3] et forcèrent les Grecs à rentrer dans la ville [4]. Anne Comnène nous parle de la victoire des Grecs, Albert d'Aix de celle des Latins. Il est probable que le combat fut sans grande importance.

Si nous nous en rapportions à Albert d'Aix, Alexis, à la suite de ce combat, aurait donné en otage son fils Jean, et Godefroi aurait consenti à prêter serment. Mais, à mon avis, tout ce récit d'Albert présente un caractère légendaire et renferme des données fausses, tel le message de Bohémond à Godefroi. Tout ce que cet auteur dit sur le duc de Lorraine a un caractère tendancieux. Comment expliquer d'ailleurs qu'après une bataille sans résultat ou bien, si l'on en croit Albert, après une victoire des Latins, Godefroi ait pu consentir à prêter serment à Alexis et se soit résolu à faire sans raison un acte auquel il s'était refusé pendant si longtemps? La conduite du duc de Lorraine serait une véritable énigme. Pour moi, je crois qu'Albert a suivi ici la version populaire dont nous retrouvons l'écho dans la *Chanson d'Antioche*. Là, ce n'est plus Jean, fils d'Alexis, qui est donné en otage, mais Guy, frère de Bohémond et neveu d'Alexis. Albert d'Aix et la *Chanson d'Antioche* ont rapporté, à propos des démêlés de Godefroi de Bouillon avec Alexis, un fait qui n'eut lieu que plus tard, lors de la conclusion du traité des croisés avec Comnène. Nous savons par une lettre [5] des croisés qu'Alexis leur donna comme otages son neveu et son gendre, sans qu'il nous soit permis de connaître les noms de ces personnages. La tradition populaire s'est emparée de ce fait et l'a rapporté au principal

1. Sybel, *op. cit.*, p. 268.
2. Cf. Ekkehard d'Aura, c. XIII, p. 138.
3. Al., l. X, 9, 18.
4. Alb. Aq., II, 8, 308.
5. Martène, *Thesaurus*, I, 272-273. Cf. plus loin, p. 188.

personnage de la croisade. Je tiens donc pour faux tout le récit d'Albert d'Aix et suis porté à me fier à Anne Comnène.

Après la première bataille, Alexis chargea le comte de Vermandois de négocier avec Godefroi. Sur le refus de celui-ci, Comnène, qui attendait sous peu l'arrivée de Bohémond, se décida à tenter de contraindre le duc par la force. Cette fois, les Grecs furent vainqueurs. Godefroi fut obligé de prêter le serment, ce à quoi il s'était refusé jusque là, et contraint de passer avec ses troupes en Asie Mineure[1]. Le récit d'Anne offre un grand avantage; seul il explique le changement d'attitude du duc de Lorraine.

Godefroi s'engagea donc à être l'homme du basileus, il promit de lui rendre tous les territoires et toutes les villes qui avaient appartenu à l'Empire. Dès que le duc eut satisfait à ce qui était exigé de lui, Alexis s'empressa de lui faire des présents de grande valeur, et le reçut dans son palais, à sa table[2]. L'armée des croisés traversa alors le détroit et alla camper à Pelekan[3], sur la côte d'Asie.

Le départ de Godefroi fut suivi de l'arrivée de Bohémond à Byzance qui dut avoir lieu dans les premiers jours d'avril[4]. Le véritable rôle du fils de Guiscard a été mis en lumière par Sybel qui a montré comment la légende s'était emparée de ce personnage et lui prêtait, dès le début de la croisade, une ligne politique qu'il ne suivit que plus tard. Depuis la mort de son père, Bohémond trouvait que l'Italie était un champ insuffisant pour son ambition. Il accueillit avec enthousiasme l'annonce de la croisade[5], et partit avec l'idée de se créer une principauté en Orient, mais il songea d'abord, ainsi que cela résulte clairement de sa conduite et du témoignage d'Anne, à s'appuyer

1. Al., l. X, 9, 54.
2. *Id.*, 55.
3. Cf. Thomaschek, *op. cit.*, p. 6; sur le golfe de Nicomédie, près de Charax (Haraka).
4. Il quitta son armée à Rusa, le 1er avril; Gesta, II, 1, 125.
5. *Gesta.*, I, VII, 123.

sur les Grecs pour venir à bout de son entreprise. Dès le début, il se heurta à la défiance invincible de l'empereur, qui partageait le sentiment général des populations des pays traversés par les Normands[1] et crut toujours que Bohémond en voulait à sa couronne. Aussi Bohémond fut-il l'objet de mesures de précaution toutes spéciales. C'est à propos des croisés d'Italie qu'Anne nous a parlé de la surveillance rigoureuse exercée par son père, et les *Gesta* racontent longuement les difficultés que créèrent ces mesures.

Bohémond dut quitter l'Italie au commencement de novembre 1096[2]. Anne Comnène[3] raconte un combat important livré à la flotte normande par la flotte grecque durant la traversée de l'Adriatique. Nous ne trouvons nulle part ailleurs de renseignements sur cette bataille navale; il faut y voir soit une invention, soit une amplification d'Anne. Bohémond débarqua à Avlona, où ses troupes trouvèrent préparés des vivres en abondance[4]; le prince normand désirait conserver de bonnes relations avec l'empereur, aussi interdit-il à ses soldats de se livrer à des actes de pillage. Voici ce que les *Gesta* disent à ce sujet : « *Tunc Boamundus ordinavit consilium cum gente sua, confortans et monens omnes ut boni et humiles essent et ne deprocdarent terram istam quae Christianorum erat et nemo acciperet nisi quod sufficeret ei ad edendum*[5]. » D'Avlona, l'armée se dirigea sur Kastoria où elle passa le 25 décembre, puis elle continua sa route vers Pélagonia. En chemin, les croisés détruisirent un village fortifié occupé par les Manichéens[6]. L'armée resta quelques jours à Péla-

1. *Gesta*, IX, 124.
2. Cf. Hagenmeyer, *Chronologie*, p. 261.
3. Al., l. X, 8, 39 et suiv.
4. *Gesta*, I, 8, 124.
5. Tout ce que nous savons sur Bohémond, tant par les *Gesta* que par l'*Alexiade*, me porte à regarder comme une invention la lettre rapportée par Albert d'Aix, II, 14, 309, et par laquelle Bohémond offre à Godefroi de prendre Byzance.
6. Les *Gesta* parlent d'hérétiques ; je crois qu'il faut entendre par là des Manichéens, très répandus dans cette région, plutôt que des Grecs, comme l'a fait l'éditeur d'Orderic Vital, t. III, p. 495.

gonia. Les Petchénègues, enrôlés depuis leur défaite dans les troupes byzantines, avaient été chargés avec les Turks auxiliaires de surveiller les croisés et de punir leurs attaques. L'acte hostile que les soldats de Bohémond avaient commis contre les hérétiques fut puni peu après par une attaque sur les bords du Vardar[1]. Tancrède repoussa les troupes grecques qui, profitant d'une occasion favorable, étaient tombées sur les croisés. Les Normands firent quelques prisonniers, mais Bohémond, fidèle à sa ligne de conduite, les fit relâcher.

Peu après, l'armée rencontra des envoyés d'Alexis chargés de la conduire et de lui faire fournir des vivres par les pays traversés, tout en lui interdisant l'entrée des villes[2]. Tancrède, le neveu de Bohémond[3], n'ayant pas les mêmes motifs que son oncle pour rester en bons rapports avec le basileus, se brouilla avec Bohémond qui l'empêchait d'attaquer un château. Alexis, de son côté restait fidèle aux engagements pris; à Serra[4], les croisés trouvèrent des vivres en abondance; en même temps Bohémond vit arriver deux curopalates envoyés par l'empereur qui lui promirent au nom de leur maître de nombreux présents s'il se rendait à Byzance en devançant son armée[5]. Arrivé à Rusa le 1er avril, Bohémond, séduit par les promesses du basileus et espérant se le concilier par son obéissance, laissa le commandement à Tancrède et partit[6] pour Constantinople.

L'empereur voulut le voir dès son arrivée, avant qu'il eût pu

1. Rad. Cad., c. IV, p. 607 ; *Gesta*, I, X, 124. Cette attaque eut lieu le 18 février 1097.

2. *Gesta*, II, 1, 124; Will. Tyr., II, 14, et Rad. Cad., c. IX, ne parlent que de la deuxième ambassade. Cf. Riant, *Invent. crit.*, p. 141.

3. La parenté de Tancrède et Bohémond est mal établie. Mathieu d'Édesse (p. 213, 229 et 256) donne Tancrède pour le neveu de Bohémond. Cf. Saulcy (Bibliothèque de l'Éc. des Ch., t. IV, 1843, 301), Kugler, *Boemund und Tancred*, p. 59. Pirri *Sicilia Sacra* t. I, p. IX.

4. Rad. Cad., *loc. cit.* ; *Gesta*, *id.* Serra, aujourd'hui Serres, près du Strymon.

5. Rad. Cad., c. IX, dit à Chympsala. Rusa, aujourd'hui Keschan, entre Ipsala et Malgara.

6. *Gesta*, *loc. cit.*

subir l'influence de Godefroi de Bouillon [1]. Bohémond fut logé dans le quartier de Kosmidion; il fit à Alexis de grandes protestations d'amitié, mais il se défiait de lui. Anne raconte à ce sujet une jolie anecdote : Alexis avait fait envoyer à Bohémond une grande quantité de pièces de viande. Bohémond craignant qu'elles ne fussent empoisonnées, n'y toucha pas, mais les fit manger à ses compagnons, à qui il demanda le lendemain, avec grand intérêt, des nouvelles de leur santé [2].

Alexis obtint très facilement de Bohémond la prestation du serment de fidélité. Il le récompensa de son obéissance par de riches présents. Le basileus, dit Anne, conduisit Bohémond à travers le palais et ouvrit brusquement devant lui la porte d'une chambre remplie d'or et d'argent, de pierres précieuses et de riches étoffes. Le Normand fut ébloui à la vue de toutes ces richesses et s'écria : « Si je possédais toutes ces richesses, je deviendrais le maître de bien des pays. » Alexis envoya alors à Bohémond tous ces trésors, et celui-ci, après un premier refus, finit par accepter le cadeau qui lui était fait [3].

L'accord entre Bohémond et Alexis était donc complet, au moins en apparence. C'est alors que Bohémond laissa voir quels projets qu'il caressait. Il demanda au basileus de lui accorder la charge de grand domestique de l'Orient. Il espérait par là obtenir l'appui des Grecs pour commencer ses conquêtes. Comnène, ne voulant pas se brouiller avec Bohémond par un refus et également peu désireux de lui donner des armes contre lui-même, flatta ses projets tout en ajournant sa réponse [4]. C'est à ce moment qu'il faut, je crois, rapporter la promesse d'Alexis de donner à Bohémond un territoire dans la région d'Antioche. Le basileus, pour ne pas rompre avec le fils de Guiscard, dut prendre cet engagement, sans doute un peu à contre-cœur.

Pendant ce temps, les croisés continuaient à arriver. Un des

1. Al., X, 11, 60-61.
2. *Ibid.*
3. *Id.*, 63-64.
4. *Id.*, 65.

plus importants, le comte de Flandre, fils de l'ancien allié d'Alexis, préta serment sans difficulté. Puis vint Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse [1], avec les Provençaux. Après avoir traversé la Dalmatie au milieu de mille difficultés, Raimond arriva à Durrazzo où il trouva des lettres de l'empereur « *de pace, fraternitate, et ut ita dicam de filiatione* », dit Raimond d'Agiles [2]. Je ne referai pas le récit de la traversée des provinces de l'Empire. Ce sont toujours les mêmes faits : d'abord une tentative des croisés contre Rusa ; les troupes grecques, pour les punir, les attaquent à Rodosto. Saint-Gilles est rejoint dans cette ville par une ambassade qu'il avait adressée à l'empereur, et qui avait été comblée de présents par celui-ci. Avec elle, étaient des envoyés chargés par Alexis de prier le comte de venir à Constantinople, où il était appelé par Bohémond et par les autres chefs afin de conclure l'accord définitif avec l'empereur. Saint-Gilles gagna donc Byzance ; mais en arrivant il montra autant d'obstination que Godefroi et refusa absolument de prêter serment à Alexis. Son mauvais vouloir envers le basileus redoubla, quand il apprit que ses troupes, qui avaient pillé le pays, avaient été défaites par les Grecs [3].

L'accord entre les croisés et l'empereur étant absolument nécessaire pour la réussite de la croisade, Bohémond joua le rôle de conciliateur. Le basileus consentit à ce que les chefs de la croisade jugeassent les faits qui lui étaient reprochés. Alexis donna Bohémond comme garant [4], et Saint-Gilles fut obligé de reconnaître qu'il était dans son tort, mais il s'obstina dans son refus et jura de se venger. Ce ne fut que sur les instances de Bohémond qu'il consentit à jurer de ne rien faire contre la vie et l'honneur de l'empereur. Alexis fut très irrité de sa conduite et

1. Raimond IV, surnommé de Saint-Gilles, fils de Pons, comte de Toulouse. — Cf. *Histoire de Languedoc*, III, p. 452. Il avait fait vœu de rester en Orient, *id.*, p. 481.
2. Raimond d'Agiles, c. I, p. 236.
3. *Id.*, p. 237-238 ; d'après Sybel, p. 274, Saint-Gilles arriva dans la seconde moitié d'avril.
4. R. d'Agiles, *loc. cit.*, p. 238.

lui fit très peu de présents[1]. Tancrède qui arriva alors refusa aussi de prêter serment et passa en secret sur la côte d'Asie. Les croisés continuaient toujours à arriver[2]; je ne citerai parmi eux que le comte de Blois et Étienne de Normandie qui prêtèrent serment.

Nous avons vu l'insistance des croisés pour décider Raimond de Toulouse à prêter serment. Ils s'étaient aperçus, bientôt après leur arrivée, qu'ils ne pouvaient rien sans le secours de l'empereur. Il ressort du message adressé à Saint-Gilles et d'une lettre des chefs croisés qu'un véritable traité fut conclu. Alexis s'engageait à prendre la croix, à se mettre à la tête des croisés et à protéger les pèlerins dans la traversée de l'empire[3]. Une clause du traité dut être l'engagement pris par l'empereur de fournir un corps de troupes auxiliaires[4]. En échange, les croisés s'engageaient à rendre toutes les villes qui avaient appartenu à l'Empire[5]. Pendant les négociations, Alexis avait donné son gendre et son neveu en otage[6]. Ce traité fut certainement conclu sous l'influence de Bohémond, car il est du milieu de mai, et les croisés partirent pour Nicée à la fin d'avril[7], tandis que Bohémond restait en arrière.

Nous pouvons, grâce à l'*Alexiade*, connaître assez bien la nature des rapports entre Alexis et les croisés. Le basileus voulait se montrer bienveillant avec eux. Anne nous dit que, dès le matin, les Latins venaient au palais importuner son père et lui demander de l'argent, ils envahissaient la demeure impériale, et passaient leur journée assis dans les salles du Palais[8]. Alexis leur donnait

1. R. d'Agiles, *loc. cit.*, p. 238.
2. Cela ressort d'un passage très confus d'Anne, X, 10, et des mesures prises par Alexis pour protéger les croisés. Martène, *Thes. an.*, I, 272-273. — Cf., sur un certain Raoul qui arriva alors avec une flotte, l'hypothèse de Riant, *Les Scandinaves*, p. 135, note 8.
3. Martène, *loc. cit.*
4. C'est le corps de Tatikios.
5. Ibn Kaldoun, p. 50, et Ibn el Athir, *Hist. or.*, I, 191, mentionnent comme condition essentielle du traité la reddition d'Antioche.
6. Martène, *Thes. anecd.*, I, 272-273.
7. *Gesta*, II, 3, 126; les croisés étaient devant Nicée le 6 mai.
8. Al., l. XIV, 4, 273 et suiv.

des conseils sur la façon de combattre les Turks [1]. On voit dans ce récit combien ce manque de respect, cet oubli de l'étiquette était odieux aux Byzantins. Alexis supporta tout, même de voir un de ces barbares s'asseoir sur son trône [2], et par son habileté, sut éviter un conflit où il n'aurait pas eu le dessus. Il suivit avec patience la ligne de conduite qu'il s'était tracée. S'il eut des difficultés avec quelques-uns, il sut presque toujours se les attacher. Enfin, pour connaître l'impression que le basileus dut produire sur le plus grand nombre, il faut se rappeler les termes dont se sert Étienne de Blois en parlant de lui : « L'empereur m'a reçu, écrit-il à sa femme, dignement et très honnêtement, comme un fils, il m'a fait des présents très importants et très précieux, il ne favorise aucun chef plus que moi. Il m'a offert de se charger de notre fils. En vérité, il n'y a pas sous le ciel un homme qui lui soit comparable. Il a fait de très larges gratifications à tous nos chefs, des dons à tous les chevaliers et a secouru nos pauvres [3]. » Et le comte montre ensuite Alexis prenant soin de ravitailler l'armée établie à Civitot, et faisant distribuer des aliments aux pauvres qui étaient innombrables. Il termine en disant : « *Nostris quoque temporibus, ut nobis videtur, non fuit princeps universa morum honestate adeo præclarus, Pater, mi dilecta, tuus multa et magna tradidit, sed ad hunc pene nihil fuit. Hæc parva de eo tibi scribere dilexi ut paululum quis esset cognosceres* [4]. »

Et on ne peut dire que c'est là le témoignage d'un témoin partial, car nous trouvons la confirmation de cette opinion d'Étienne dans Albert d'Aix, qui montre les croisés occupés au siège de Nicée tellement reconnaissants des bontés de l'empereur à leur égard, qu'ils déclarent qu'ils ne s'en iront pas avant que la ville soit prise et rendue au basileus [5].

1. Al., l. X, 10, 60.
2. *Id.*, l. X, 10, 58 et suiv.
3. *Epist. com. Bles.*, dans *Hist. occ.*, III, 885.
4. *Id.*, 886.
5. Alb. Aq., II, 28, 321. — Cf. R. d'Ag., *op. cit.*, p. 239-240.

Alexis réussit donc complètement dans la tâche qu'il s'était proposée, et par son habileté surmonta toutes les difficultés; il eut à supporter bien des blessures d'amour-propre, mais au moment où, le traité conclu, les croisés commencèrent à assiéger Nicée, il était en droit d'espérer que sa condescendance et ses largesses n'avaient pas été inutiles, qu'il s'était assuré leur concours pour la grande entreprise rêvée par lui et qu'avec leur aide, il allait rendre à l'Empire ses anciennes frontières en Asie.

---

# CHAPITRE VII

## LES CROISÉS EN ASIE MINEURE ET EN SYRIE

Le siège de Nicée n'altéra pas les bons rapports entre Alexis et les Latins [1]. Le basileus aide les croisés qui se conduisent comme de véritables mercenaires; c'est lui qui fournit les machines de guerre [2] et les vivres. Il ne va pas se mettre à la tête de l'armée, mais il passe en Asie et s'établit à Pélékan [3] pour surveiller de plus près les événements. Anne nous dit que son père agit ainsi pour ne point faire trop pauvre figure [4] avec le petit nombre de troupes dont il disposait au milieu de la nombreuse armée des Latins; en outre, il craignait de s'exposer à quelque violence des croisés en séjournant au milieu d'eux sans avoir assez de soldats pour leur résister. Il envoya à l'aide des assiégeants un corps de troupes avec Tatikios et Tzita [5].

Alexis n'était pas sans crainte sur la façon dont les croisés tiendraient leurs engagements, il redoutait surtout qu'on lui rendît Nicée pillée et saccagée. Aussi chercha-t-il à éviter à la ville les horreurs qui suivent toujours une prise d'assaut. Il remit à Boutoumitès une bulle d'or accordant à l'avance aux défenseurs de la place de nombreux avantages en cas de reddition, et fit entamer avec eux des négociations [6]. Les assiégés, comptant sur le secours

1. Sur les détails du siège, cf. Sybel, *op. cit.*, p. 278 et sq.
2. Al., l. XI, 2, 74.
3. Près du golfe de Nicomédie. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 185, et Thomaschek, *op. cit.*, 6.
4. Rad. Cad., XVII, 618, et Al., l. XI, 3, 75.
5. Al., *loc. cit.*, Mathieu d'Edesse, p. 214.
6. Al., l. XI, 70-71 et 77.

du sultan, n'écoutèrent pas les premières ouvertures ; mais quand ils virent que tout espoir d'intervention de leurs coreligionnaires était perdu, et que les Grecs avaient réussi à amener une flotte sur le lac Ascanien [1] touchant à la ville, ils reprirent les pourparlers et convinrent de remettre la ville aux impériaux [2]. Aussi, le jour où l'assaut général fut donné (19 juin 1097), les soldats turks au service de Comnène entrèrent dans la ville et vinrent planter sur les remparts les bannières des Grecs. On interdit aux croisés d'entrer en corps dans Nicée et on ne les laissa pénétrer que par petits groupes.

Alexis avait promis aux croisés de leur donner l'or, l'argent, les chevaux, etc., qui se trouveraient dans la ville et de distribuer en outre de ses propres richesses tant que l'armée voudrait combattre à son service [3]. Voilà encore, si nous croyons à la véracité de Raimond d'Agiles, et nous n'avons aucune raison d'en douter, un passage caractéristique et qui montre bien que Comnène regardait les croisés comme des mercenaires à sa solde. Or, bien que Raimond [4] ajoute qu'Alexis rendit à l'armée « une telle action de grâce que tant qu'il vivra, le peuple le maudira et l'appellera traître », nous sommes obligés de reconnaître qu'Alexis a tenu sa promesse, car les témoignages d'Étienne de Blois, de Foucher de Chartres et de l'auteur des *Gesta* contredisent formellement celui de l'historien provençal. Suivant Étienne de Blois [5], Alexis disposa ainsi du butin : aux gens du peuple il fit distribuer les vivres, aux chevaliers l'or et l'argent, les pierres précieuses et les riches étoffes, et aux chefs de la croisade il fit des présents sur la cassette impériale. Foucher de Chartres [6] et Anne Comnène [7] confirment ce témoignage. On ne

1. *Gesta*, II, 5, 127, et *Epistola com. Bles.*, p. 887. Fulch. Carn., I, c. X, p. 333, dit à tort que la flotte fut construite par les croisés.
2. *Gesta*, II, 7, 127.
3. R. d'Agiles, *op. cit.*, 239-240.
4. *Loc. cit.*
5. *Epist.*, p. 886.
6. Fulch. Carn., I, c. X, p. 333-334.
7. Al., l. XI, 3, 82.

saurait donc faire à Alexis un grief sérieux de sa conduite, il voulut éviter à la ville de Nicée le pillage, mais les croisés n'y perdirent rien. La mauvaise humeur seule a dicté le récit de Raimond d'Agiles, car le comte de Toulouse et ses partisans, qui ne s'étaient pas soumis, eurent très peu de part aux présents de l'empereur [1].

C'est à Pélékan qu'Alexis apprit la prise de Nicée. Il fit demander par Boutoumitès aux croisés de venir prendre congé de lui avant de partir pour Antioche; il désirait en réalité que les chefs rebelles lui prêtassent serment. Alexis promettait de faire à tous des présents considérables. Bohémond fut le premier à répondre à l'invitation de l'empereur et s'employa auprès des autres princes pour qu'ils fissent le serment. Anne l'accuse de n'avoir obéi qu'à l'amour de l'argent; il est probable qu'en se montrant si empressé à entrer dans les vues d'Alexis, il cherchait à obtenir le titre de grand domestique qu'il n'avait encore pu se faire accorder [2]. Tous les chefs vinrent, sauf le comte de Blois qui resta pour défendre Nicée [3] et qui eut d'ailleurs sa part des largesses du basileus. De tous les croisés, Tancrède fut le seul qui s'obstina à refuser tout serment; d'après Anne, il aurait eu des exigences d'argent excessives; suivant Raoul de Caen, il aurait demandé qu'on lui donnât la tente impériale qui avait une grande valeur. Une scène violente eut lieu à ce sujet entre lui et Georges Paléologue; finalement Tancrède partit sans prêter serment [4].

Les croisés se séparèrent enfin du basileus. Dès ce moment il y avait, dans la croisade, un parti favorable à l'empereur et un parti qui lui était hostile. Cela résulte clairement d'un passage d'une lettre d'Anselme de Ribémont : « Les chefs de l'armée

1. *Op. cit.*, p. 238; il dit, en parlant des difficultés entre Alexis et Raimond: « Quapropter pauca ei largitus est imperator. » Il dut en être de même après Nicée.
2. Al., l. XI, 3, 82.
3. *Epist.*, p. 887.
4. Rad. Cad., c. XVIII. Anne, XI, 3, 83, dit que Tancrède prêta serment; c'est faux, car jamais Alexis n'invoqua contre lui ce prétexte. Cf. ch. VIII, Alexis et Bohémond.

allèrent trouver l'empereur qui s'était avancé pour leur rendre grâce, ils en reçurent des dons d'un prix inestimable et s'en séparèrent les uns avec bienveillance, les autres autrement [1]. » Il est évident que ces mots « alii aliter » s'appliquent à Tancrède et à Raimond.

Au moment donc où les croisés quittent Nicée, la plupart sont en très bons termes avec Alexis, et lorsqu'en août 1097 Comnène écrit à Oderisio du Mont Cassin, il lui dit que Dieu s'est montré favorable jusqu'à présent à lui et aux croisés [2]. Alexis ne regrette pas encore les sacrifices pécuniaires qu'il a faits. A ce moment et jusqu'à la fin de l'année 1098, il croira avoir réussi à s'attacher les croisés, et en juin 1098 il écrira à Oderisio : « Votre vénérable Sainteté sait que mon Empire a agi envers eux de telle sorte et les a aidés et conseillés de toutes manières et selon son pouvoir. Il s'est conduit envers eux non comme un parent ou un ami, mais comme un père, et il a fait de telles dépenses qu'on ne saurait les compter... Grâce à Dieu, ils ont réussi dans ce qu'ils ont entrepris et prospéreront tant qu'une bonne intention les précédera [3]. » Les rapports des Grecs et des Latins sont restés aussi bons, jusqu'au moment où a été agitée la question de la possession d'Antioche.

Après leur entrevue avec Alexis à Pélékan, les croisés continuèrent leur marche dans l'intérieur de l'Asie Mineure ; ils avaient avec eux un corps de troupes grecques sous les ordres du grand primikerios Tatikios qu'accompagnait Pierre d'Aulps, un des compagnons de Robert Guiscard, passé au service de l'empire [4]. Un certain nombre de croisés, soit épuisement, soit découragement, ne suivirent pas l'expédition. Alexis les fit enrôler par Boutoumitès et en composa la garnison de Nicée [5].

1. Riant, *Invent. crit.*, p. 223.
2. Riant, *Epist. spuria*, p. 43.
3. *Id.*, p. 44-45. Cf. *Invent. crit.*, p. 161 et 152.
4. Cf. Du Cange, *Not. in. Al.*, 119.
5. Al., l. XI, 3, 83-84. R. d'Agiles dit, en parlant de Tatikios : « Quem pro se nobis tradiderat (imperator), » *op. cit.*, p. 245. Tatikios était donc le représentant d'Alexis auprès du Conseil de la croisade.

Comnène s'était engagé à accompagner les croisés, mais il avait l'intention de les rejoindre seulement un peu plus tard. On n'a aucunement le droit d'accuser le basileus de n'avoir pas compté tenir sa promesse. Son intérêt, comme il le comprit, était de rester bien avec les Latins. Leur alliance lui avait déjà procuré Nicée et il était en droit d'en attendre bien d'autres avantages. Négliger de tenir aussitôt les engagements qu'il avait pris eût été une maladresse insigne. On pouvait espérer à Byzance rentrer en possession de la plupart des places d'Asie Mineure; cette restauration de la puissance grecque était le but le plus immédiat que la sagesse politique commandait au basileus de se proposer; c'est à elle qu'Alexis appliqua tous ses efforts. Il voulut profiter des embarras que l'expédition des croisés causait aux Turks de l'intérieur et de l'immense retentissement qu'avait eu la chute de Nicée parmi les populations musulmanes pour reprendre d'abord les côtes d'Asie, puis conquérir tout l'intérieur du pays jusqu'à la route suivie par la croisade. Il espérait que les victoires des croisés lui rendraient en même temps la partie orientale de l'Asie Mineure. Si l'on se rappelle que la puissance grecque était encore forte sur la côte d'Asie Mineure le long de la mer Noire, on voit que presque toute la péninsule devait appartenir aux Grecs au cas où le plan de l'empereur réussirait.

Sur les côtes d'Asie Mineure, s'étaient fondées un certain nombre de principautés musulmanes; les deux plus importantes étaient celle de Zachas à Smyrne et celle de Tangriperme à Éphèse. Chio et Rhodes étaient entre leurs mains. Incessamment, des ports de la côte ou des îles, leurs vaisseaux s'élançaient pour ravager et razzier les îles de l'Archipel. Leur voisinage devait gêner le commerce et aussi l'approvisionnement de Byzance.

(La chute de Nicée portait un coup terrible à la puissance de Kilidj Arslan,) à qui elle enlevait la place la plus forte de toutes ses possessions. Cet échec avait eu un grand retentissement dans tout le pays occupé par les Turks; de plus, la croisade devait empêcher les populations des côtes d'attendre des secours

des émirs de l'intérieur. Alexis comptait sur ce découragement général pour frapper les esprits et faciliter la marche d'une expédition grecque. Pour donner plus de poids à la nouvelle de la prise de Nicée et afin d'attester aux yeux des plus incrédules la réalité du désastre des Turks, le basileus confia au chef de l'armée grecque, Jean Doukas, frère de l'impératrice, les prisonniers faits à Nicée; parmi eux se trouvait la fille de Zachas, femme de Kilidj Arslan [1].

Le plan de campagne adopté comportait une attaque par terre combinée avec une série d'opérations maritimes. Tandis que Doukas prenait le commandement de l'armée de terre, Kaspax avait celui de la flotte. L'événement justifia les prévisions d'Alexis. L'armée byzantine ne rencontra presque pas de résistance. A Smyrne, Zachas [2] offrit de se rendre sans combat à condition de pouvoir se retirer. Ces conditions furent acceptées, et les Grecs seraient rentrés sans effusion de sang dans cette place, une des plus importantes de l'Asie Mineure, si l'assassinat par un syrien du nouveau gouverneur grec, Kaspax, n'avait amené des représailles de la part des matelots byzantins qui massacrèrent un grand nombre d'habitants [3]. Laissant sa flotte protéger Smyrne, Doukas se porta sur Éphèse où commandait l'émir Tangripermе. Il rencontra devant cette ville un peu plus de résistance qu'à Smyrne, mais s'en empara néanmoins sans grande difficulté. Un grand nombre de prisonniers tombèrent entre ses mains; ils furent, sur l'ordre de Comnène, répartis dans les îles [4].

Anne raconte ensuite que Doukas se mit à la poursuite des

1. Al., l. XI, 5, 92.
2. Muralt, t. I, p. 81, parle des successeurs de Zachas; il croit que Zachas fut tué par Kilidj Arstan (cf. Al., l. IX. 3, 435). Mais, en cet endroit, Anne dit simplement qu'il y eut une tentative d'assassinat et que Zachas fut presque tué; elle dit formellement que Doukas eut affaire à Zachas (Al., l. XI, 5, 93).
3. Al., l. XI, 5, 92-94; d'après Anne, 10.000 habitants, auraient été tués.
4. *Id.*, 94-95.

Turks qui remontaient, en s'enfuyant, la vallée du Méandre et que, pour abréger la route, il se serait porté d'Éphèse sur Sardes, d'où il aurait gagné Philadelphie, Laodicée, Lampée [1] et Polybotos [2]. Ce serait là un étrange chemin pour gagner du temps. Il ressort de cet itinéraire que Doukas remonta jusqu'à Sardes pour prendre la route qui conduisait à Attalia, qu'il occupa les différentes places qui la commandaient et remonta ensuite pour rejoindre la route de Cilicie. Cette campagne devait avoir pour objet de soumettre l'ancien thème Thracésien. Elle eut sans doute lieu, sans que nous puissions être certains de cette date, au printemps de 1098 ; elle doit se rattacher, à mon avis, aux opérations qui furent menées dans la région de Nicée, sous la direction d'Alexis. Anne Comnène nous dit, en effet, que son père partit tandis que Doukas combattait encore les Turks et qu'il prit un grand nombre de places en se dirigeant vers Philomélion [3]. Alexis a-t-il accompli tous les exploits dont parle sa fille? Cela me paraît douteux; après la chute de Nicée, les Turks reculèrent dans l'intérieur, et il ne dut leur rester dans la région de Nicée qu'un très petit nombre de places, tout au plus quelques châteaux isolés. Peut-être même Alexis alla-t-il directement de Constantinople à Philomélion, en suivant la route de Cilicie. Sa fille a dû lui prêter des hauts faits plus ou moins imaginaires, et si le basileus avait pris des places vraiment importantes, l'*Alexiade* en donnerait les noms. En outre, Comnène n'a pas eu matériellement le temps de faire beaucoup de conquêtes. Nous possédons de lui une lettre de juin 1098 [4] à Oderisio du Mont Cassin; cette lettre a dû être écrite avant son départ, or vraisemblablement, il ne revint pas à Constantinople avant juillet. Il aurait donc eu, tout au plus,

1. Sur Lampée, cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 163. D'après Anne, l. VI, 12, 315, il y aurait un fleuve de même nom; Lampée est près de Lopadion. Cf. Thomaschek, *op. cit.*. p. 12.

2. Al., l. XI, 5, 95.

3. *Id.*, l. XI, 6, 96.

4. Riant, *Invent. crit.*, p. 169 et suiv.

trois semaines pour gagner Philomélion et accomplir ses conquêtes. Anne a certainement dû exagérer l'importance de cette expédition de son père. Il est évident que la dernière partie de la campagne de Doukas avait pour but de permettre à celui-ci d'opérer sa concentration avec les forces amenées de Constantinople par le basileus, car nous le voyons remporter sa dernière victoire à Polybotos [1], entre Philomélion [2] et Dorylée [3], sur la route militaire de Cilicie [4] et d'Antioche [5].

La nouvelle des succès de Doukas avait fait disparaître pour Comnène la cause principale de son retard à rejoindre les croisés, et au début de juin 1098, il quitte Constantinople pour gagner Antioche, emmenant avec lui une armée considérable [6]. Mais arrivé à Philomélion il est rejoint par un certain nombre de croisés qui avaient quitté Antioche le 11 juin [7], croyant la situation désespérée par suite de l'arrivée de Kerboga. Parmi eux étaient quelques-uns des principaux seigneurs de l'expédition, Guillaume de Grantmesnil et Étienne de Blois [8].

Il faut ici remonter un peu en arrière et raconter les événements qui amenèrent cette fuite. En quittant Nicée, les croisés avaient triomphé des Turcks à Dorylée, ils eurent ensuite à subir, durant leur marche, les attaques des bandes de Kilidj Arslan, mais continuèrent néanmoins à avancer [9]. Un peu après Ikonium, la croisade

1. Aujourd'hui Bulvadin.
2. Aujourd'hui Akschehr. M. Paris, *Chanson d'Antioche*, II, l. VII, 155, l'identifiait à tort avec Séleukie. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 197.
3. Aujourd'hui Eskischehr.
4. Ramsay, *op. cit.*, 197.
5. Cf. Sybel, *op. cit.*, p. 380.
6. Rad. Cad., c. 72, p. 658-659, dit 100.000 hommes.
7. Antioche fut prise le 3 juin. *Gesta*, IV, c. 27, p. 142. Kerboga arrive trois jours après, c'est-à-dire le 6 juin (*Gesta*, *loc. cit.*); le jeudi 10 juin a lieu une bataille, et les funambules s'enfuient la nuit suivante, c'est-à-dire le 11 juin (*Gesta*, 146). Hagenmeyer place à tort leur fuite au 12 juin, *Pet. d. Er.*, p. 377.
8. Al., l. XI, 6, 96-99; *Gesta*, IV, 37, 148-149; R. d'A., *op. cit.*, p. 246; Rad. Cad., c. 72, p. 658-659; lettre du clergé de Lucques, Riant, *Invent. crit.*, p. 225.
9. Sur les détails, cf. Sybel, p. 291 et sq.

se divisa. Déjà, le désir de se créer des principautés avait amené entre les chefs ces rivalités qui devaient tant nuire au succès de l'expédition. Tandis que Tancrède[1] et Baudoin traversaient les passages difficiles conduisant en Cilicie, et se disputaient la possession de Tarse que, régulièrement, ils eussent dû remettre aux Grecs, le gros de l'armée, franchissant les montagnes d'Arménie, se dirigeait vers Antioche par Césarée et Marasch. Le 21 octobre 1097, ces croisés arrivaient devant Antioche. C'est certainement ce corps que suivit Tatikios; il sut faire observer la convention conclue avec Alexis, et se fit remettre le château de Placentia[2]. (Le siège d'Antioche commença dès l'arrivée des croisés.) Nous savons peu de choses sur le rôle que jouèrent alors les Grecs, ils ne se sont mentionnés que par hasard dans les chroniques. Au début, on avait trouvé des vivres en abondance, mais il y avait tellement de bouches à nourrir que le pays fut bientôt épuisé, et dès Noël 1097 la famine commençait à se faire sentir[3]. C'est alors que, pour la première fois, nous trouvons mentionné Tatikios. D'après Raimond d'Agiles[4], le grand primikerios aurait conseillé aux chefs de la croisade de se répandre dans la contrée et d'occuper les châteaux voisins d'où ils pourraient bloquer les Antiochitains. Ce conseil répondait si bien à une nécessité que nous voyons les croisés le suivre un peu plus tard et s'établir les uns à Tarse, les autres à Alexandrette ou à Laodicée[5]. L'armée était, en effet, trop nombreuse pour que la présence de toutes les troupes devant Antioche fût nécessaire ou même utile pendant le siège; leur concentration devant la place assiégée ne faisait qu'épuiser le pays.

Une autre fois, Tatikios nous est encore montré cherchant

1. *Gesta*, l. IV, c. 2 et 3, p. 130-131; Rad. Cad., c. 34, p. 630-631; Fulch. Carn., I, c. 14, p. 337. Cf. Saulcy, *op. cit.*, Bibliothèque Éc. d. Ch., 1843, t. IV, p. 505 et sq.

2. *Gesta*, l. IV, c. 4, p. 131; Baud. de B., l. II, c. 7, 39.

3. *Gesta*, l. IV, c. 7 et 11, p. 133 et 134. Sur les détails du siège, Sybel, *op. cit.*, p. 320 et sq.

4. R. d'Agiles, c. 6, p. 245.

5. Rad. Cad., c. 59, p. 649-650, et c. 60, p. 651.

à se rendre utile aux croisés et jouant à leur égard le rôle d'un fidèle allié. Raoul de Caen [1] parle d'un héraut de l'empereur, qu'il faut, je crois, identifier avec Tatikios, et qui exhorte les populations à aider les croisés et à les ravitailler. Les sources deviennent ensuite muettes sur le rôle du contingent grec jusqu'au moment où elles nous apprennent son départ.

Si nous nous en rapportions uniquement aux sources latines, ce départ de Tatikios ressemblerait fort à une fuite. L'auteur des *Gesta* [2] se contente de mentionner le fait et ajoute que Tatikios partit sous prétexte de ramener des secours. Raimond d'Agiles dit qu'après avoir cédé à Bohémond deux ou trois villes, Tarse, Adama, Mamistra, Tatikios quitta le camp sous prétexte d'aller chercher des secours et ne revint pas. D'après le récit de ce dernier auteur, le départ de Tatikios aurait eu lieu entre le 30 décembre 1097 et le 25 février 1098 [3].

Mais ce que nous savons par l'*Alexiade*, confirmée par le passage de Raimond d'Agiles ci-dessus rappelé, nous montre que ce départ de Tatikios fut le résultat des intrigues de Bohémond [4]. De tout ce que nous connaissons touchant le siège d'Antioche, il ressort que Bohémond, poursuivant la réalisation d'un plan longuement mûri, voulut se faire donner cette place. A Constantinople, il avait cherché à gagner Alexis afin de trouver en lui un appui, mais il n'avait reçu du basileus que de bonnes paroles, et n'avait pas réussi à se faire accorder cette charge de grand domestique sollicitée avec tant d'insistance. Bohémond s'aperçut vite qu'il n'obtiendrait rien de l'empereur. A en croire Raoul de Caen [5], la brouille avec le basileus remonterait au moment où Tancrède refusa, après la prise de Nicée, de prêter serment. Quoi qu'il en soit de la date de la rupture,

1. Rad. Cad., c. 54, p. 647. Cf. les vers de la *Chanson d'Antioche* cités p. 178.
2. *Gesta*, l. IV, c. 14, p. 135.
3. *Id.*, p. 135-136; R. d'A., c. 6, p. 245.
4. C'est l'opinion de Sybel, *op. cit.*, p. 330-331.
5. Rad. Cad., c. 19, p. 620.

il est un fait certain, c'est que devant Antioche, Bohémond a complètement renoncé à l'idée de l'alliance grecque. Il songe dès lors à se créer un état indépendant, dont Antioche serait le centre. Que pouvait-il, en effet, souhaiter de mieux qu'Antioche, la place la plus sûre de tout l'Orient, clef de la Syrie, possédant en outre des fortifications dont les ruines grandioses attestent encore aujourd'hui la puissance [1]. Les Turks n'avaient pu s'en emparer que par trahison, et la résistance même qu'elle opposait à toutes les attaques des croisés prouvait la force de la place.

Pour réaliser ses projets, Bohémond imagina tout un plan savamment combiné. Après le combat du 31 décembre 1097, il annonça aux chefs de la croisade son intention de retourner en Europe. « Il voyait, disait-il, mourir ses gens et ses chevaux, et n'était pas assez riche pour supporter les frais d'une si longue campagne, rien qu'avec ses propres ressources. » A la suite de ces récriminations, le conseil, à l'exception de Saint-Gilles, décida que si la ville était prise elle appartiendrait à Bohémond. Nous avons compris plus tard, ajoute Raimond d'Agiles, que Bohémond avait agi ainsi pour se faire offrir Antioche [2].

La présence de Tatikios était un obstacle à la réalisation des projets de Bohémond; en effet, si, au moment où la ville était prise, le corps grec se trouvait présent, il se produirait certainement des difficultés. Tatikios chercherait très probablement à se faire remettre la ville au nom d'Alexis, et peut-être les chefs de la croisade céderaient-ils, dans la crainte d'amener avec l'empereur une rupture que rien n'aurait justifiée. Au contraire, Tatikios parti, il ne se produirait aucune réclamation, du moins sur le moment, et Bohémond pensait qu'une fois maître de la ville, il saurait bien s'arranger pour ne pas la rendre aux Grecs.

Or, Tatikios s'éloigna précisément peu après la promesse faite

1. Cf. E. Rey, *L'architecture militaire des Croisés*, p. 183 et sq.
2. R. d'A., c. 6, 245-246. Cf Sybel, *op. cit.*, p. 330.

à Bohémond par le conseil de la croisade; et Anne Comnène accuse formellement le fils de Guiscard d'avoir été la cause de ce départ [1]. Bohémond aurait en secret prévenu Tatikios des accusations de trahison dont Alexis était l'objet. Il aurait ajouté qu'à la demande du basileus une armée turque s'avançait et que les croisés étaient bien résolus à se venger sur lui, Tatikios, de la trahison de son maître. Après avoir reçu cet avis, Tatikios aurait tout préparé pour son départ, annoncé qu'il allait chercher des secours, et grâce à ce prétexte pu gagner le Port Saint-Siméon [2] où il se serait embarqué pour Chypre. Ce récit d'Anne Comnène est très vraisemblable et est confirmé par les termes mêmes dont se sert Raimond d'Agiles pour raconter le départ de Tatikios. On voit que l'historien provençal rapporte un bruit qui a couru alors, il dit qu'on a parlé de négociations secrètes entre Bohémond et Tatikios. Raimond ne sait pas bien ce dont il s'agit, mais il a entendu dire que le général grec avait cédé à Bohémond deux ou trois villes. Cette façon même de dire deux ou trois villes montre qu'il n'est que l'écho de la rumeur publique et n'est pas très certain de ce qu'il avance.

D'après les *Gesta*, les choses se seraient passées autrement, et la promesse faite à Bohémond par les chefs de la croisade de lui donner Antioche n'aurait pas été aussi formelle que le dit Raimond d'Agiles. Bohémond, après s'être ménagé des intelligences dans la place, aurait demandé que la ville appartînt à celui des chefs qui s'en emparerait; mais sa proposition aurait été repoussée par le conseil qui aurait déclaré que tous ayant été à la peine, la ville leur appartiendrait en commun. Le siège se prolongeant, et à la nouvelle de la prochaine arrivée de Kerboga, les croisés, changeant d'avis, auraient décidé que si Bohémond prenait la ville, on la lui céderait à condition de la remettre à l'empereur si celui-ci tenait ses engagements [3]. Je préfère la version de

1. Al., l. XI, 4, 87.
2. Séleucie. Cf. Rey, *Périples de Syrie et d'Arménie*, dans Arch. de l'Orient latin, II, 336.
3. *Gesta*, l. IV, c. 24, p. 140.

Raimond, car il y a, dans la conduite de Bohémond, telle qu'il la rapporte, un côté assez peu glorieux, et il est tout naturel que l'auteur des *Gesta* ait cherché à présenter les faits sous un jour plus avantageux pour le prince normand.

Grâce aux intelligences que Bohémond avait dans la place, la ville tomba aux mains des croisés, le 3 juin 1098 [1]; trois jours après, les croisés, d'assiégeants devenaient assiégés par suite de l'arrivée de Kerboga. L'investissement était si étroit que la situation des chrétiens parut désespérée et ce fut alors que les Funambules s'enfuirent. Ils rencontrèrent en route Alexis qui, selon sa promesse, s'avançait au secours des croisés. Le tableau de la situation que les fugitifs firent au basileus dut être d'autant plus sombre qu'ils avaient à justifier leur conduite, ils convainquirent l'empereur de l'inutilité des secours qu'il amenait aux assiégés. Malgré les instances de Guy, frère de Bohémond, désireux de venir en aide à son frère, Alexis ne voulut point exposer ses troupes aux chances d'une rencontre avec Kerboga, qu'il devait croire déjà victorieux, et il ordonna la retraite sur Constantinople. Craignant, et c'est là qu'apparaît son entière bonne foi en cette circonstance, que les Turks ne missent à profit leur victoire pour pénétrer en Asie Mineure, Comnène ordonna de ravager tout le pays et fit diriger les habitants sur la capitale, afin que l'ennemi ne trouvât aucune ressource s'il pénétrait sur le territoire grec [2].

La conduite d'Alexis a été jusqu'à ce moment très correcte, il a tenu ses engagements et on ne saurait vraiment lui reprocher de n'être pas allé au secours d'Antioche. Serait-il juste d'exiger de lui une conduite plus chevaleresque que celle de plusieurs chefs de la croisade?

L'armée des Latins ne devait pourtant pas avoir la triste fin qu'Étienne de Blois et ses compagnons avaient prévue. On sait comment les croisés, enthousiasmés par la découverte de la pseudo-Sainte Lance et aussi singulièrement favorisés, au témoi-

1. *Gesta*, l. IV, c. 24, p. 142.
2. Al., XI, 6, 96-99; R. d'A., c. 6, p. 246; Rad. Cad., c. 72, 658-659; *Gesta*, IV, 37, 148-149; Ekkeh, *op. cit.*, c. XXV, p. 240 et sq.

gnage des auteurs orientaux [1], par le mécontentement des émirs hostiles à Kerboga, qui abandonnèrent leur chef au milieu du combat, remportèrent sur les Turks une victoire complète [2].

C'était à Bohémond que les croisés devaient la possession d'Antioche, aussi celui-ci pouvait-il espérer se voir accorder la ville suivant la promesse qui avait été faite. Les choses ne se passèrent pas ainsi, et à peine les Turks étaient-ils vaincus que de nouvelles divisions s'élevèrent entre les chefs de la croisade. Un des principaux croisés, le comte de Toulouse, aussi ambitieux que Bohémond, n'avait jamais souscrit à la promesse faite à celui-ci, car il entendait obtenir Antioche pour lui-même. La prise de la ville fut suivie de toute une série de disputes entre lui et Bohémond; il faut les rapporter ici, car elles expliquent la politique suivie par Alexis, qui sut très habilement profiter du mécontentement du comte de Saint-Gilles pour s'en faire un allié contre Bohémond.

Après la défaite de Kerboga, l'émir qui tenait la citadelle d'Antioche se décida à capituler et demanda aux assiégeants une bannière pour la planter sur les remparts en signe de soumission. On lui donna celle du comte de Toulouse; mais les soldats de Bohémond l'arrachèrent pour la remplacer par celle de leur chef. Bohémond chercha ensuite à reprendre la partie de la ville que Raimond et ses Provençaux avaient défendue pendant le siège [3]. La conduite de Bohémond avait causé chez un grand nombre de croisés un vif mécontentement, si bien que lorsqu'on discuta en conseil la conduite à tenir au sujet de la possession d'Antioche, il y eut un tel désaccord dans l'assemblée que l'on fut obligé d'ajourner au mois de novembre la suite de la discussion. Avant de se séparer, on décida toutefois d'écrire à Alexis pour offrir de lui remettre la ville, à condition qu'il

1. Ibn el Athir, *op. cit.*, p. 194.
2. *Gesta*, l. IV, 39, 150.
3. R. d'A., 13, 261-262. D'après lui, Godefroi et le comte de Flandre auraient été traités comme Raimond.

se montrât prêt à tenir ses engagements. Hugues le Mainé et Baudoin de Mons furent chargés de porter cette lettre à Constantinople. L'ambassade fut attaquée en Asie Mineure par les Turks ; un des ambassadeurs, Baudoin de Mons, disparut ; quant à Hugues, il finit par gagner Constantinople, d'où il revint en France [1].

On voit donc par tout ce qui précède que jusqu'à ce moment, le traité conclu entre Alexis et les croisés a été observé par les deux parties. Le départ de Tatikios a pu amener un léger refroidissement, mais on est loin d'une rupture. Contre cette opinion, on pourrait invoquer le passage suivant d'une lettre des croisés au pape, à la date du 11 septembre 1098 ; voici comment Alexis y est traité : *Tu vero nos filios per omnia tibi obedientes, pater piissime, debes separare ab injusto imperatore qui multa bona promisit, nobis minime fecit. Omnia enim mala et impedimenta quæcunque potuit nobis fecit* [2]. Mais cette phrase ne se trouve que dans le manuscrit vu par Baluze et manque dans tous les manuscrits de Foucher de Chartres, où cette lettre est insérée [3]. Une version plus ancienne de cette lettre des croisés est conservée à la Bibliothèque Laurentienne [4] ; cette version est assez défectueuse, mais la phrase en question ne s'y trouve pas. Il est donc permis de la regarder comme une interpolation. Dès lors, nous n'avons aucun document qui permette de croire à un désaccord entre Alexis et les croisés, jusqu'à l'arrivée d'Hugues de Vermandois à Constantinople.

Il est probable que le message dont était chargé le comte de Vermandois dut exciter chez Alexis un vif mécontentement. Dès l'instant que le basileus sut que la ville avait été promise à Bohémond, il ne dut pas conserver beaucoup d'illusions sur le

1. *Gesta*, l. IV, c. 41, 152 ; Alb. Aq., l. V, c. 3, 434. Cf. Riant, *Invent. crit.*, p. 171-178.
2. Baluze, *Miscell.*, éd. Mansi, III, 61.
3. Ce sont les manuscrits A, B, F, G, N de l'édition de l'Académie.
4. Cette copie est du début du XII^e siècle ; c'est le cod. Pluteo LXV de la Bibliothèque Laurentienne.

sort réservé à Antioche. Il connaissait trop son adversaire pour croire qu'il lui rendrait la ville de bonne grâce et par suite il dut se rendre aussitôt compte de l'inutilité de tout ce qu'il avait fait pour les croisés. Les dépenses supportées pour leur entretien à Constantinople et à Nicée, les riches présents qu'il leur avait offerts, l'expédition qu'il venait d'entreprendre, tout cela ne lui rapporterait rien, et pourtant jusque là il avait, pour sa part, tenu les engagements contractés. C'est à ce mécontentement qu'il faut attribuer le changement de conduite du basileus, changement attesté par sa lettre au vizir du chalife d'Égypte et par un rapprochement avec le comte de Toulouse.

Raimond d'Agiles [1] raconte qu'après la bataille d'Ascalon les croisés saisirent une lettre d'Alexis à Afdal [2], vizir du chalife Mustaali. D'après cet auteur, ladite lettre aurait été la cause de la captivité d'une année, subie en Égypte par les ambassadeurs des Latins auprès du chalife. Le fait n'a rien d'impossible. Alexis entretenait des relations assez bonnes avec l'Égypte [3], et il ne serait point étonnant qu'il ait eu l'idée d'une alliance avec le chalife. Les croisés, dès leur entrée en Asie Mineure, avaient noué des relations avec Afdal [4]. Une ambassade égyptienne [5] vint au camp des Latins pendant le siège

1. R. d'A., c. 16, p. 277.

2. Afdal était tout-puissant ; cf. Ibn Moyesser, *op. cit.*, p. 465.

3. Orderic Vital, l. X, t. IV, p. 138, dit que Harpin de Bourges fit demander à Alexis sa délivrance par des marchands byzantins. Après la bataille de Ramleh, Alexis voulut racheter les chrétiens ; le chalife les lui rendit sans rançon.

4. *Historia belli sacri*, dans *H. occid.*, III, p. 181 ; confirmé, à mon avis, par l'envoi de lettres analogues à Thoros, prince d'Edesse, et à Constantin, fils de Roupen (Mathieu d'Edesse, p. 216). Cf. Riant, *Invent. crit.*, p. 146 ; Alb. Aq., III, c. 59, p. 379 ; Ibn Kaldoun, p. 50 ; en outre, ce que l'anonyme dit de la deuxième ambassade est confirmé par les autres sources. Il n'y a pas lieu de se défier de ce qu'il dit ici ; il a utilisé une source perdue pour ces ambassades. Cf. Riant, *loc. cit.*

5. Cette ambassade était chargée officiellement de s'entendre avec les croisés pour la conquête de la Syrie et de la Palestine, c'est ce que dit R. d'A., c. 7, 247, mais surtout d'espionner et de renseigner le sultan sur

d'Antioche, elle en repartit emmenant avec elle des ambassadeurs latins ; ce sont ceux-là qui auraient été jetés en prison à la suite de la lettre d'Alexis. Riant pensait qu'Alexis avait écrit par peur, en revenant de Philomélion. Il s'appuyait sur ce qu'en août-septembre les ambassadeurs étaient déjà traités en prisonniers par Afdal[1]; ce n'est pas là une preuve suffisante. Il ressort clairement de l'*Historia belli sacri* qu'Afdal jeta les envoyés en prison seulement lorsqu'il connut la situation périlleuse de l'armée chrétienne devant Antioche. Ce fut la nouvelle de l'état déplorable de l'armée des Latins qui amena Afdal à jeter le masque et à rompre les négociations avec les croisés[2]. L'arrivée de la lettre d'Alexis le confirma dans son opinion et l'amena peut-être à retenir les ambassadeurs plus longtemps prisonniers. Mais la version de l'auteur anonyme de l'*Historia*, qui a eu pour cette affaire une source perdue, nous amène à penser que la lettre d'Alexis n'a pas été la cause de la captivité des envoyés latins et nous permet de rapporter à la colère qu'éveillèrent chez le basileus l'arrivée du comte de Vermandois, et les nouvelles qu'il apportait, l'envoi du message dont parle Raimond d'Agiles.

Je pense qu'il faut faire remonter à la même époque les relations qui s'établirent alors entre Alexis et le comte de Toulouse, réunis par leur haine commune contre Bohémond[3]. Il est, en effet, étonnant de voir que, dans toutes les discussions qui eurent lieu en novembre 1098 au sujet de la possession d'Antioche, le comte de Toulouse, jusque là en très mauvais termes avec Alexis, puisque presque seul il avait refusé de prêter le serment de fidélité, devienne tout d'un coup le plus

les forces des croisés. Cf. Ibn Kaldoun, 123; Ibn el Athir, *H. or. d. cr.*, I, 191, place cet appel de l'Égypte avant la croisade; cf. *Gesta*, IV, 17-27, 137-139; Ord. Vital, t. III, l. IX, c. 9, p. 528; Steph. Bles., *Epist.*, p. 889, et *Anselmi, epist.*, dans *H. occid. d. cr.*, III, 893; cf. Riant, *Invent. crit.*, p. 162-163.

1. Riant, *Invent. crit.*, p. 124, d'après Ekkehard, p. 171.

2. *Historia belli sacri*, 46, 189.

3. Riant, *Les Scandinaves en Terre Sainte*, p. 134 et suiv., et *Invent. crit.*, p. 190.

ardent défenseur des droits du basileus. Ce brusque changement de conduite s'explique par l'accord intervenu alors entre Alexis et Raimond. La première manifestation de cette entente eut lieu aux conférences tenues à Antioche durant le mois de novembre 1098. Aucun texte ne nous permet pourtant de dire que des relations entre le basileus et Saint-Gilles aient existé à ce moment. Nous pouvons cependant établir qu'il dut y avoir, selon toute vraisemblance, des négociations à cette date, car, dans les premiers mois de 1099, Comnène est assez bien avec Raimond pour réclamer et obtenir par son intervention la cession d'un certain nombre de places. Cela résulte des faits dont Laodicée et ses environs furent le théâtre entre la prise d'Antioche et le départ des croisés pour Jérusalem. La chronologie de ces événements est très difficile à établir. Riant et Kugler[1] ont déjà essayé de faire la lumière sur cette question si obscure, le premier a entrevu la vérité, mais s'est trompé sur quelques points, et le second n'a pas tenu compte de tous les témoignages.

Anne Comnène[2] nous apprend qu'à une date indéterminée son père écrivit à Raimond pour obtenir de lui la restitution de Laodicée, de Maraclée et de Valania. La première place devait être remise à un officier grec, Andronic Tzintziloukès, les deux autres à des soldats du duc de Chypre, Eumathios Philocalès. La remise de ces places aurait été suivie peu après de la prise de Tortose par Raimond. Les renseignements qu'Anne donne au sujet de la prise de cette dernière ville concordent avec ceux que les autres sources nous fournissent, mais en les rapportant à la deuxième conquête de Tortose en 1102.

Toute la partie de l'*Alexiade* qui traite des faits secondaires de la croisade est, comme Riant[3] l'a remarqué, très difficile à commenter, car Anne, au lieu de suivre l'ordre chronologique, a préféré grouper les événements autour de chaque personnage

1. *Boemund und Tancred*, p. 9 et s., et p. 59.
2. Al., l. XI, 7, 105.
3. *Loc. cit.*

principal sans tenir compte de la suite des temps. Si l'on supposait qu'elle a suivi l'ordre chronologique, les événements que nous venons de rappeler auraient eu lieu après la prise de Jérusalem par les croisés et avant le voyage de Raimond à Constantinople, c'est-à-dire entre les mois de septembre 1099, date du retour des croisés de Jérusalem à Laodicée, et de juin 1100, date du départ de Raimond pour Byzance [1]. Mais cette chronologie est en contradiction formelle avec celle des autres sources, qui placent les mêmes faits entre la prise d'Antioche et le départ des croisés pour Jérusalem. Bohémond, en effet, assiégea Laodicée dans l'été de 1099, et dès alors la ville était aux Grecs. Nous allons essayer de préciser la date à laquelle les villes mentionnées par l'Alexiade sont tombées entre les mains des croisés, afin de pouvoir dater la lettre d'Alexis à Raimond.

Comment expliquer que la prise de Tortose, qui est de 1102, soit rapportée ici? A mon avis, Anne a appliqué à la première conquête de Tortose par les soldats de Raimond, dans les premiers jours de février 1099 [2], les détails de la seconde prise de cette ville par le même Raimond en 1102. Nous savons, par Raimond d'Agiles [3] et par l'auteur des *Gesta*, que le comte de Toulouse, après la prise de Ma'arrat an Noman, commença le 13 janvier [4] à se rapprocher de la côte, et que Tortose fut occupée sans lutte par Raimond Pelet et Raimond de Turenne, au début de février. C'est à ce fait qu'Anne a voulu faire allusion; mais elle a rapporté à cette occasion les détails du combat que Raimond eut à soutenir en 1102 avec les émirs Dekâk et Dschena-ed-daula.

Maraclée [5] fut prise vers la même époque, l'émir qui y résidait ayant traité avec les croisés. Quant à Valania [6], elle avait été occupée par les Latins pendant le siège d'Antioche. Donc, dès le

1. Sur ces dates, cf. p. 222.
2. Peu après le 2 février, *Gesta*, IV, 46, 157.
3. R. d'A., c. 15, p. 276. — *Gesta*, *loc. cit.*
4. *Gesta*, IV, 46, 156.
5. *Id.*, 157.
6. Rad. Cad., c. 49, p. 650.

début de février 1099, Tortose, Valania et Maraclée sont entre les mains des croisés.

Pour Laodicée la question est plus complexe. D'après Anne, la ville aurait, à cette époque, appartenu à Raimond. Son récit est confirmé par Albert d'Aix [1]. Suivant cet auteur, Guinemer, vassal des comtes de Boulogne, parut sur les côtes de Syrie au moment où Baudoin et Tancrède étaient à Tarse et à Mamistra (ce qui donne la date d'août-octobre 1097). Guinemer aurait ensuite gagné Laodicée, dont il s'empara sur les Turks. Riant [2] croyait qu'il avait pris la ville aux Grecs ; mais le passage de Raoul de Caen [3] sur lequel il s'appuyait s'applique aux événements qui suivirent ; de même celui de l'*Alexiade* [4]. Albert d'Aix dit formellement que la ville fut enlevée aux Turks, et son témoignage se trouve confirmé par un passage de l'autobiographie d'Ousâma ibn Mounkidh qui nous apprend que, vers 1085, Laodicée était gouvernée par Izz ad Din Abou'l Asakir Soultan pour le compte du Mounkidhite Nasr [5]. L'attaque de Guinemer paraît avoir eu lieu en août 1097 et on doit peut-être l'identifier avec le fait de guerre mentionné par Kemal-eddin [6], à la date du 8 du mois de Ramadhan 490 (19 août 1097). Guinemer aurait, après le siège d'Antioche, fait hommage de la ville au comte de Toulouse, qui l'aurait rendue à Alexis, en partant pour Jérusalem [7].

D'autre part, Orderic Vital [8] et Guillaume de Malmesbury [9] nous apprennent que Eadgard Aetheling [10] et Robert Godvin-

1. Alb. Aq., l. VI, c. 45, p. 501.
2. *Les Scandinaves...*, p. 135, et *Invent. crit.*, p. 190.
3. Rad. Cad., c. 48, p. 649.
4. Al., l. XI, 7, 105.
5. *Autobiographie*, p. 80, citée d'après Derenbourg, *Vie d'Ousama*, p. 27.
6. *Op. cit.*, p. 37-38. D'après cet auteur, les pirates n'auraient fait que piller la ville.
7. Alb. Aq., *loc. cit.*
8. Orderic Vital, l. XI, t. IV, p. 70. Les nouveaux éditeurs de l'*Histoire de Languedoc*, III, 539, n'ont pas tenu compte de ces témoignages. Orderic place cet événement pendant le siège d'Antioche.
9. *Gesta regum*, ed. Stubbs, t. II, p. 310 ; il place cet événement plus tard, lors de la bataille de Ramleh.
10. Roi déchu d'Angleterre. Sur ces personnages, cf. Riant, *Les Scandinaves...*, p. 135-137 et 141.

son, avec une troupe nombreuse d'aventuriers anglais, prirent Laodicée et la placèrent sous la garde de Robert de Normandie, Ce dernier, en partant pour Jérusalem, aurait laissé les Anglais dans la ville; après son départ les habitants auraient livré celle-ci au Grec Ravendin. La prise de la ville dut avoir lieu après le 5 mars 1098[1], date à laquelle, d'après la lettre du clergé de Lucques à tous les fidèles, une flotte anglaise arriva au Port Saint-Siméon. Le récit d'Orderic est confirmé par Raoul de Caen[2]. Ce dernier raconte que Robert vint se reposer à Laodicée, et ne quitta cette place pour retourner à l'armée que sous la menace des censures ecclésiastiques. D'après Raoul, les Anglais auraient agi pour le compte d'Alexis[3]; cette version est confirmée indirectement par Albert d'Aix, selon lequel Guinemer aurait été pris par des Grecs.

D'après Guibert de Nogent[4], dont le récit me paraît plus vraisemblable, Robert serait resté très peu de temps à Laodicée et en aurait été chassé par les habitants à cause de ses exactions. Riant[5] croyait que ce séjour de Robert à Laodicée était postérieur au siège et à la prise d'Antioche; mais la place que le récit de cet événement occupe dans l'ouvrage de Raoul de Caen nous prouve que le séjour du prince normand eut lieu pendant ce siège et non après.

Est-il impossible de concilier tous ces témoignages? Je ne le crois pas, et les contradictions mêmes qui se rencontrent dans Albert d'Aix, peuvent s'expliquer. L'accord entre Anne Comnène et Albert d'Aix, montrant tous deux la ville de Laodicée rendue aux Grecs par Raimond, est frappant. On ne saurait, d'autre part, s'en rapporter entièrement à aucun des autres récits, car ils ne donnent chacun qu'une version partielle des événements. Rien n'empêche d'admettre que Guinemer ait pris la ville en 1097; puis, qu'au printemps 1098 les Anglais agissant pour le compte de

1. Riant, *Invent. crit.*, p. 224 et 184-185.
2. Rad. Cad., c. 48, p. 649.
3. Alb. Aq., l. III, c. 59, p. 386.
4. Guib. Novig., *op. cit.*, p. 254.
5. Riant, *Les Scandinaves...*, p. 136, et *Invent. crit.*, p. 190.

l'empereur, sans doute comme devaient le faire les autres croisés, aient enlevé la ville à Guinemer; attaqués continuellement par leurs voisins [1], ils auraient appelé Robert de Normandie, qui aurait été chassé peu après à cause de ses exactions; celui-ci dut partir avant la prise d'Antioche, car à ce moment tous les chefs se réunissent autour de la place assiégée. Une fois Antioche prise, les habitants de Laodicée, pour se défendre des attaques de leurs voisins, dont parle Raoul de Caen, auraient appelé Raimond dans l'été 1098.

Il résulte de ce que nous venons de dire qu'en février 1099 Raimond pouvait rendre Laodicée à Alexis, puisque la ville était à lui, et qu'il pouvait se servir de son influence pour obtenir des chefs de la croisade la restitution des autres villes mentionnées par Anne. Riant [2] plaçait la lettre d'Alexis en janvier 1099; cette date est inadmissible, puisque trois des villes citées par Anne ne furent prises qu'au début de février 1099. Alexis put très bien apprendre dans les premiers jours de mars les conquêtes de Raimond; il lui aura alors écrit. Peut-être sa lettre fut-elle apportée secrètement à Raimond avec celle qui parvint aux croisés le 10 avril 1099 [3]. Alexis devait se faire tenir au courant des faits et gestes des croisés, et on peut admettre que deux mois et quelques jours aient suffi pour qu'un navire portât à Constantinople la nouvelle des conquêtes de Raimond et revint avec la réponse du basileus. La question a d'ailleurs peu d'importance. Ce qui est intéressant, c'est de voir que, dans les premiers mois de 1099, avant le départ des croisés pour Jérusalem, Alexis soit avec Raimond en termes tels qu'il puisse demander au comte de Toulouse de lui céder les anciennes possessions byzantines et que Raimond se rende aux demandes de l'empereur. Il résulte de ce fait qu'il y a certainement eu des relations antérieures entre Alexis et Raimond, car jamais Alexis n'aurait pu, ni même songé à demander au comte de Toulouse ce service, si tous deux étaient

1. Rad. Cad., *loc. cit.*
2. Riant, *Invent. crit.*, p. 190.
3. Raimond d'Agiles, c. 18, p. 286.

restés dans les termes où ils étaient lors du départ des croisés de Nicée. Ce fait, rapproché du changement de conduite de Raimond qui eut lieu dès le mois novembre 1098, permet d'admettre que des relations s'étaient nouées dans l'été de cette même année entre Alexis et le comte, très vraisemblablement à la suite de la lettre des croisés portée par Hugues de Vermandois.

Le comte de Toulouse, par suite de sa rivalité avec Bohémond, se rapprocha donc d'Alexis, dont il défendit énergiquement les droits lors de la réunion du conseil de la croisade à Antioche, en novembre 1098. L'accord ne put se faire et le départ pour Jérusalem fut ajourné. On voit clairement, par le récit de Raimond d'Agiles, combien le sentiment religieux est étranger aux discussions des chefs et combien, au contraire, il est vivace chez les petites gens qui veulent à toute force aller délivrer le tombeau du Christ [1]. Je n'ai pas à raconter en détail les événements de l'hiver 1098-1099 : comment la prise de Ma'arrat an Noman (11 décembre 1098) ne fit qu'augmenter les difficultés entre Raimond et Bohémond [2], comment une dernière tentative de conciliation eut lieu à Rugia, et échoua [3]. Raimond fit preuve de plus de désintéressement que Bohémond et offrit de réserver la question d'Antioche afin de ne pas arrêter la croisade. Mais sa proposition rencontra peu de faveur auprès des chefs. Le peuple, impatient de toutes ces lenteurs et de ces discussions stériles, voulut faire cesser la cause des difficultés dont la possession de Ma'arrat an Noman était l'origine, et se mit à démolir les murailles de la ville. Cédant enfin aux instances des croisés, Raimond partit, seul parmi les chefs, avec le gros de la croisade [4] et alla assiéger Archis. Il fut rejoint en avril 1099 par Godefroi de

1. R. d'A., c. 14, p. 267. — *Gesta*, IV, 43, 153-154.
2. *Gesta*, IV, 44, 154-155. — R. d'A., 270, et Abou Ya'la cité dans le Mirât ez-Zemân, *H. or.*, t. III, p. 519.
3. R. d'A., c. 14, 270-271. — *Gesta*, IV, 46, 156.
4. *Gesta*, *loc. cit.*, — R. d'A., 14, 272. Raimond fut rejoint peu après par le comte de Normandie et par Tancrède.

Bouillon et Robert de Flandre [1]. C'est alors, aux environs de Pâques (10 avril), qu'arriva une lettre d'Alexis aux croisés, réponse au message de Hugues de Vermandois.

Cette lettre ne nous est connue que par Raimond d'Agiles [2] et Guillaume de Tyr [3], qui ici n'est que l'écho du premier. Comme l'a remarqué Riant [4], le silence des autres chroniqueurs doit être attribué à l'embarras dans lequel ils se sont trouvés pour justifier la réponse des croisés. Raimond d'Agiles nous dit que le conseil se divisa sur l'accueil à faire à cette lettre. Alexis annonçait son arrivée pour la Saint-Jean, se disant prêt à tenir ses engagements, si on lui rendait Antioche. Une partie des croisés se rallia à l'avis du comte de Toulouse qui cherchait à faire accepter les propositions du basileus, et faisait miroiter aux yeux des Latins les avantages qu'ils retireraient de leur entente avec Comnène. Toutefois la majorité décida de ne pas attendre le basileus. Nous ne savons s'il fut fait une réponse écrite à la lettre d'Alexis.

Ce sont donc les croisés qui ont manqué aux engagements pris envers l'empereur, car rien ne nous autorise à croire qu'Alexis n'eût pas l'intention de tenir les siens. La possession d'Antioche avait une trop grande importance pour qu'on puisse admettre que le basileus n'eût pas l'intention de venir, ainsi qu'il le promettait. En résumé, nous voyons que Comnène a été fidèle au traité conclu. Une première fois, en 1098, il s'est avancé pour rejoindre les croisés avec une armée de secours; s'il n'a pas accompli son projet jusqu'au bout, la faute n'en est pas à lui, mais à Étienne de Blois et aux autres fugitifs. Quand l'empereur connut mieux les événements, il se montra de nouveau disposé à partir; mais la mauvaise foi des croisés, qui refusèrent de l'attendre deux mois, alors qu'ils venaient d'en dépenser six en discussions stériles, rendit inutiles les intentions du basileus à leur égard. Alexis, d'ailleurs, n'a pas rompu entièrement avec les croisés à

1. *Gesta*, IV, 47, 157-158. — R. d'A., 15, 277 et sq.
2. R. d'A., 18, p. 286.
3. Will. Tyr., l. VII, c. 20, p. 307.
4. *Invent. crit.*, p. 189.

la suite de ces évènements. Il n'y a eu rupture qu'avec Bohémond, établi à Antioche contrairement à toutes les promesses faites et devenu ainsi un ennemi de l'Empire. Les attaques que le nouveau prince allait diriger aussitôt contre les possessions des Grecs devaient amener presque immédiatement la guerre entre l'Empire et la principauté d'Antioche.

Tandis qu'Alexis était absorbé par les négociations que nous venons de rapporter, il avait à défendre l'Empire contre les attaques de nouveaux croisés. En 1099 [1], une flotte pisane commandée par l'archevêque de Pise, Daimbert, partit pour la Terre Sainte. Aussi indisciplinés que les croisés sur terre, les marins de cette flotte attaquèrent et pillèrent les îles de Sainte-Maure, Céphalonie, Corfou et Zante. Anne Comnène, qui doit exagérer, évalue à neuf cents le nombre de leurs vaisseaux. Alexis envoya contre eux Tatikios, récemment revenu d'Antioche [2]. La fille du basileus nous donne à ce sujet la description des navires grecs. A la proue de chaque vaisseau se dressait une tête d'animal féroce dont la gueule ouverte laissait sortir les tubes destinés à lancer le feu grégeois; l'aspect seul de ces monstres, ajoute naïvement Anne, suffit à effrayer l'ennemi.

Tatikios et Landulphe avaient le commandement de l'expédition, qui, partie de Constantinople en avril [3], cingla vers Samos, où elle apprit que les Pisans étaient déjà passés. La flotte grecque

1. D'après Anne, cette expédition devrait être placée en 1103, mais la concordance des détails fournis par Anne avec ceux que nous donnent les chroniques pisanes me fait rapporter l'expédition à 1099, comme l'avait déjà fait Kugler, *Boemund und Tankred*, p. 59 et suiv.

2. Cf. *Gest. triumph. per Pisanos fact.*, Muratori, *SS.*, V, 197; Pertz, *SS.*, XIX, 239. Heyd, *op. cit.*, p. 191, croit que les Grecs attaquèrent les Pisans, mais il semble bien que ceux-ci aient été les agresseurs. Cf. Alb. Aq., IX, 16, 599-600. Les sources latines disent que ce furent les Byzantins qui attaquèrent; mais les aggressions dont se rendit coupable cette flotte contre les Vénitiens permettent de croire qu'elle a agi de même vis-à-vis des Grecs. Cf. *Translatio S. Nicolai*, p. 9. Ce qui prouve encore que cette expédition est bien de 1099, c'est qu'Anne parle de Tatikios comme récemment revenu d'Antioche, Al., l. XI, 10, 116.

3. Al., *loc. cit.*

se mit à la poursuite de la flotte pisane qu'elle manqua à Cos; elle finit par l'atteindre entre Rhodes et Patras [1]. Une tempête interrompit le combat au moment où il venait de s'engager et sépara les deux flottes. Les Pisans essayèrent de débarquer à Chypre, mais ils furent repoussés avec perte par Eumathios Philocalès. La flotte venue de Constantinople joignit celle de Chypre; les Pisans réussirent sans doute à atteindre les côtes de Syrie, car les sources ne mentionnent aucun autre combat. D'après Anne, Boutoumitès aurait été alors chargé d'entrer en négociations avec Bohémond; il est probable qu'il suivit les instructions données lors du départ de la flotte, et par suite avant qu'Alexis ait connu la réponse des croisés à sa lettre. Boutoumitès ne réussit pas et fut chassé par Bohémond, qui l'accusa d'espionner et de vouloir incendier ses vaisseaux. Il revint à Chypre, au moment, semble-t-il [2], où l'on venait d'apprendre l'échec des négociations avec les chefs de la croisade. La flotte se disposait à regagner Constantinople, lorsqu'une violente tempête en détruisit la plus grande partie [3].

L'arrivée des navires pisans fournit à Bohémond le moyen d'entreprendre l'attaque de Laodicée qu'il voulait enlever aux Grecs. C'est à ce moment que commencèrent les hostilités. Bohémond vint assiéger la ville durant l'été de 1099. Le concours d'une flotte lui était indispensable pour bloquer le port, car sans cela la ville, qui pouvait être ravitaillée par la flotte de Chypre, aurait résisté très longtemps. Lorsqu'en septembre 1099 les croisés revinrent de Jérusalem, ils trouvèrent Bohémond occupé au siège [4] de Laodicée, qui allait être la cause d'un nouveau conflit entre lui et Raimond.

1. Al., XI, 10, 117.
2. *Id.*, 11, 120.
3. *Id.*, 11, 120-121.
4. Alb. Aq., VI, 55, 500 et sq.

# CHAPITRE VIII

## ALEXIS ET BOHÉMOND

(Les croisés s'étaient emparés de Jérusalem le 15 juillet 1099. Pendant la croisade, le comte de Toulouse, l'allié d'Alexis, avait subi plusieurs échecs qui avaient blessé cruellement son amour-propre. Aucun de ses projets n'avait réussi et il n'avait pu, malgré son désir, arriver à se faire élire roi de Jérusalem ; même les siens l'avaient abandonné [1]. Godefroi de Bouillon avait été choisi, et, comme Bohémond à Antioche, avait exigé du comte la reddition de la tour qu'il commandait [2]. Raimond, très mécontent, n'avait été à Ascalon qu'à contre-cœur [3]. La victoire que les croisés remportèrent près de cette ville lui fut pourtant due en grande partie et les habitants d'Ascalon offrirent de se rendre à lui. Godefroi de Bouillon, trouvant sans doute que le comte serait un voisin trop dangereux, n'accepta point cet arrangement [4]. Tous ces froissements durent être pour Raimond d'autant plus pénibles qu'il pouvait avoir eu plus d'espérances de réussir. Pendant la marche sur Jérusalem, il avait été véritablement le chef de la croisade [5] et avait pu croire un moment

1. R. d'Agiles, p. 301.
2. *Id.*, *loc. cit.*
3. Cf. *Gesta*, IV, 52, 161.
4. Rad. Cad., c. 138, 225 ; Alb. Aq., VI, c. 31.
5. *Princeps milicie christiane in Ierosolimitano itinere*, ds. *Assises de Jérus.*, t. II, n° 1, p. 479.

Reinaud, *Ext.*, I, 13, cite un poème arabe où Raimond est représenté comme le chef des croisés à Ascalon ; c'est à lui qu'est due la victoire. Ibn Moyesser attribue aux divisions des croisés l'insuccès final de l'expédition, *Hist. occid.*, III, p. 464.

qu'il garderait cette situation prépondérante. Tous ses projets ayant échoué, il ne lui restait plus qu'à essayer d'arriver, avec l'aide d'Alexis, à se créer lui aussi une principauté [1].

Après la bataille d'Ascalon, un grand nombre de seigneurs songèrent au retour; Raimond, qui avait fait vœu de rester en Orient, accompagna, jusqu'à Laodicée, Robert de Normandie et le comte de Flandre [2]. En cours de route, à Gibelet, les croisés apprirent que Bohémond assiégeait Laodicée. Cette nouvelle mécontenta fort Raimond; déjà Bohémond, lorsque Raimond partit d'Archis, avait chassé la garnison que celui-ci avait laissée à Antioche. Ce n'était pas encore assez, et le prince d'Antioche venait attaquer une ville qui s'était donnée à Raimond et que celui-ci avait remise à son allié Alexis. Le comte de Toulouse voyait ainsi tous les Latins établis en Orient se tourner successivement contre lui.

Peu après Gibelet, Daimbert, l'archevêque de Pise, rencontra les croisés qui revenaient de Jérusalem. Il eut à subir des reproches violents pour l'appui prêté par sa flotte à Bohémond; il s'excusa, à en croire Albert d'Aix [3], en disant qu'il avait été trompé par le prince d'Antioche sur le compte des Grecs qui lui avaient été représentés comme ennemis des croisés. Il enleva aussitôt à Bohémond le concours de sa flotte et celui-ci leva le siège avant le retour de Raimond.

Ces détails nous sont fournis par Albert d'Aix et ils concordent assez bien avec ce que nous apprend la lettre écrite au pape par les croisés le 11 septembre 1099. Cette lettre, œuvre sans doute de Raimond d'Agiles, est un document provençal où éclate clairement l'hostilité entre Raimond et Bohémond [4].

1. C'est ce qui explique le voyage à Laodicée, car Raimond avait le projet de retourner à Jérusalem. Cf. la lettre du 11 septembre, Martène, *Ampliss. collectio*, V, 520-522.

2. Alb. Aq., l. VI, 53, 499.

3. *Id.*, l. VI, c. 57, p. 502.

4. Cf. Hagenmeyer, *Forschungen* (1873), t. XIII, p. 400; Kugler, *Forschungen* (1876), t. XVI, p. 157; Riant, *Inventaire critique*, p. 202, et Martène, *loc. cit.*

Ainsi Bohémond n'est pas mentionné dans la suscription, et la lettre atteste formellement qu'il y a eu un conflit entre les Normands et les Provençaux, puisqu'il y est dit que l'archevêque de Pise a réconcilié ceux qui étaient en désaccord [1]. Malgré cette réconciliation, les rapports entre Raimond et Bohémond durent rester très tendus. Il n'est fait d'ailleurs aucune mention d'Alexis au cours de la lettre.

J'ai cherché à montrer, dans le chapitre précédent, qu'il n'y avait pas eu rupture complète entre les croisés et Alexis, mais seulement entre Alexis et Bohémond. La conduite des Grecs envers les croisés qui retournaient en Occident constitue un nouvel argument en faveur de cette thèse. Peut-être, d'ailleurs, pour ne rien exagérer, devons-nous seulement en conclure qu'Alexis désirait rester en bons termes avec les croisés qui retournaient en Occident afin de ne pas être exposé à des accusations de trahison. Quoi qu'il en soit, nous voyons les autorités grecques de Laodicée offrir aux Latins de les reconduire par mer à Constantinople en prenant au compte de l'empereur tous les frais du voyage. Les fonctionnaires grecs savaient qu'en agissant ainsi ils faisaient une chose agréable à Comnène et demandaient seulement, en retour, qu'on leur rendît les diverses places occupées par les Latins.

Orderic Vital [2], qui nous fournit ces renseignements, ajoute que les Francs se défiaient de l'empereur. Mais comme, d'une part, ils voyaient que Bohémond ne permettrait pas la création d'une principauté rivale de la sienne, et que, d'autre part, ils avaient besoin de l'empereur pour retourner soit par terre, soit par mer, ils finirent par accepter la proposition des Grecs. Ils s'embarquèrent donc, furent très bien reçus à Constantinople, où

1. Alb. Aq., l. VI, c. 60, Ekkehard, c. XVIII, p. 184, disent qu'il y eut une réunion où fut conclu l'accord entre Bohémond et Raimond. La lettre ne le dit pas formellement. Les rapports restent longtemps tendus ; Bohémond ne passe pas à Laodicée en allant à Jérusalem, en automne 1099. Cf. Fulch. Carn., I, c. 33.

2. Orderic Vital, l. X, t. IV, p. 73-75.

Alexis leur offrit de rester à son service et leur donna de riches présents. Le passage où Orderic nous parle de la défiance des Francs envers le basileus, me paraît procéder d'un sentiment analogue à celui qui fait accoler au nom d'Alexis, chez tous les historiens de cette époque, des épithètes plus ou moins injurieuses : c'est là une sorte de cliché que tout auteur occidental se croyait tenu d'employer. Rien dans la conduite d'Alexis jusqu'à cette date n'aurait justifié ces craintes.

Par suite même des circonstances que nous venons de rapporter, l'alliance entre Raimond et Alexis devint plus étroite, et la conduite de Bohémond contribuera plus tard à la resserrer davantage. Bohémond s'était décidé à aller à Jérusalem; il y arriva pour la Noël [1] et en revint dès les premiers mois de l'année 1100. Il passa devant Laodicée où Raimond, sous prétexte de manquer de vivres, lui en refusa [2]. Évidemment, les rapports entre les deux princes étaient difficiles. La politique de conquête que suivit alors Bohémond ne fit que compliquer la situation. Raimond avait commencé à assiéger Tripoli, peut-être aidé par les Grecs [3]. Pendant ce temps, Bohémond entreprenait d'agrandir ses États aux dépens des Grecs et des Turks. En juin, Bohémond, après avoir attaqué Apamée [4] et Alep [5], s'était porté sur Marach [6]. Cette place appartenait alors aux Grecs, à qui les croisés l'avaient rendue la première année de la croisade, elle était gouvernée par le prince des princes. Ce titre que Mathieu d'Edesse donne au gouverneur était porté

1. Fulch. Carn., I, c. 31.
2. *Id.*, I, c. 34.
3. Ekk., 252-254. — Rad. Cad., c. 145. Cela résulte aussi de l'*Alexiade*, l. XI, 8, 111. Raimond, revenant de Constantinople en 1102, va retrouver son armée qu'il avait laissée au siège de Tripoli. L'appui des Grecs est attesté par l'Al., l. XI, 7, 106 et 107, et Ibn Kaldoun, p. 65-66, mais sans qu'on puisse fixer l'époque.
4. Ibn el Athir, p. 204.
5. Cf. extrait du Mirât ez-Zemân d'Abou' l Modaffer Youssof ibn Kizoghlou, *Hist. orientaux*, t. III, p. 522.
6. Mathieu d'Edesse, c. CLXVII, p. 229-230.

par le gouverneur grec de la Cilicie et de la Petite-Arménie [1]. Bohémond ravagea le pays mais ne put s'emparer de la ville [2]. C'est probablement pendant qu'il était occupé à ce siège qu'il apprit que Malek Ghazi Mohammed [3], nommé d'ordinaire Gumuchtekin par les Occidentaux, était venu attaquer le gouverneur de Mélitène, l'arménien Gabriel, lequel dépendait plus ou moins de l'empereur. L'émir Malek Ghazi avait fondé dans la partie orientale de l'Asie Mineure un état dont la ville principale était Sébaste (aujourd'hui Siwas). Bohémond fut appelé par Gabriel qui lui promit de lui rendre la ville s'il venait la défendre contre Malek Ghazi; il accourut mais fut défait et pris par les Turks [4] (juillet 1100).

C'est à tort que Kugler [5] a placé avant cette campagne le récit de l'expédition de Monastras en Cilicie et à Marasch. Alexis, après sa rupture avec Bohémond, lors de l'envoi de Boutoumitès, s'était contenté de faire occuper par l'eunuque Eustathios, grand drongaire de la flotte, Kurikos [6] et Seleukia [7] sur les côtes de Cilicie [8], peut-être aussi Tarse, Adama, Mamistra [9].

1. Cf. note Dulaurier, *op. cit.*, p. 437.
2. Mathieu d'Edesse, *loc. cit.*
3. C'est le célèbre fils de Danischmend. Bar Hebræus, *op. cit.*, p. 288, le confond à tort avec Ismael, son frère. Cf. Casanova, *Numismatique des Danischmendites*, t. XII (1894), p. 319 et 455; *Revue Numismatique*, t. XIII (1895), p. 389 et ss. et les critiques de Kohler, *Moyen-Age*, 1897, p. 99.
4. Fulch. Carn., I, c. 35. Rad. Cad., c. 141. Alb. Aq., l. VII, c. 27. Ekk., p. 330, not. 29. Ibn Khaldoun, p. 54. Kemal-eddin, p. 48. Ibn el Athir, p. 203. Math. d'Ed., c. CLXVII, p. 230-231. Bar Hebræus, p. 283-284, dit qu'il fut trahi par le gouverneur grec de Mélitène. Cf. Dulaurier, *Recherches sur la chronol. armén.*, I, 52; Röhricht, Quellenbeiträge z. Gesch. d. Kr. dans *Jahresbericht über die Louisenstadt. Realschule*, p. 7, et *Gesch. d. Königr. Jer.*, p. 9-10; Mordtmann, *Zeitschrift d. Morgenländ. Gesellschaft.*, t. 30, p. 475.
5. *Boemund und Tankred*, p. 11 et 12 et Röhricht, *G. d. K. J.*, p. 70.
6. A l'embouchure du Curk ; aujourd'hui Korgos.
7. Saleph, à l'embouchure du Calfy.
8. Al., l. XI, 10, 121.
9. Raoul de Caen, c. 143, dit que Tancrède les reprit lorsqu'il vint à Antioche en 1101, mais nous ne savons à quelle date les Grecs les enlevèrent aux croisés. Il y a eu deux expéditions, car les nombreux détails qu'Anne

Anne Comnène place l'expédition de Monastras après la lettre d'Alexis à Bohémond pour lui réclamer Antioche et Laodicée; or cette dernière ville fut prise par Tancrède pendant la captivité de son oncle. Le rôle qu'Anne fait jouer à Tancrède [1] montre que ces événements ne se rapportent pas à 1100 puisque ce prince n'est venu à Antioche que durant la captivité de Bohémond. Alexis s'était borné à empêcher ce dernier de s'emparer d'un port, et les Grecs pouvaient ainsi, avec leur flotte de Chypre, être à peu près les maîtres de la mer. Il n'y avait donc eu jusque là aucune expédition des Grecs contre Bohémond. Mais l'empereur ne put profiter de suite de la capture de son ennemi, car au moment où elle eut lieu, le comte de Toulouse n'était plus en Orient, il naviguait vers Constantinople où il allait sans doute pour s'entendre avec Alexis afin d'entreprendre une action commune contre Antioche. Nous savons qu'il était parti dès le mois de juin, car il fut rencontré à cette époque dans les parages de Chypre par les Vénitiens [2]. Il ne dut donc connaître la captivité de Bohémond qu'à son arrivée à Constantinople et il dut apprendre presque en même temps la mort de Godefroi de Bouillon (8 juillet 1100 [3]).

Rapprochés par une haine commune, Alexis et Raimond s'entendirent facilement [4]. Le nouveau séjour du comte de Toulouse à Constantinople effaça certainement, dans l'esprit de Comnène, le souvenir de la conduite hostile tenue par le comte lors de son premier passage; on ne se souvint plus à la cour

nous fournit sur celle de Boutoumitès ne permettent pas de placer cette dernière avant la prise de Laodicée par Tancrède; l'envoi d'une armée grecque est la conséquence du refus de Bohémond de restituer cette place.

1. Al., l. XI, 9, 115.

2. *Translatio Sancti Nicolai*, p. 19, et dans Hagenmeyer, *Ekkehard*, p. 377.

3. Cf. Röhricht, *Geschichte des Konigr. Jerusalem*, p. 1.

4. *L'Histoire de Languedoc*, III, 629, doit se tromper en ne le faisant arriver à Constantinople qu'en septembre. Cf. Hagenmeyer, *Ekk.*, p. 252, n. 28.

qu'avant de devenir un allié, Raimond avait été un ennemi; c'est là ce qui explique les éloges qu'Anne a prodigués au comte de Toulouse en les associant à tort au récit de la première visite du comte à Byzance [1]. Par suite des évènements qui se produisirent alors, Alexis et Raimond eurent à traiter de questions politiques particulièrement importantes. La mort de Godefroi, la captivité de Bohémond donnèrent lieu à toute une série d'intrigues que nous connaissons mal. Anne Comnène [2] nous dit qu'on songea à Raimond pour le trône de Jérusalem. Caffaro [3] parle du rôle prépondérant joué par les Génois dans l'élection, et Mathieu d'Edesse [4] accuse Baudoin d'avoir acheté les suffrages. Ce fut Baudoin qui l'emporta et qui fut couronné, le 25 décembre 1100 [5]; en même temps Tancrède, appelé par les habitants, allait gouverner Antioche [6].

Le royaume de Jérusalem n'intéressait qu'indirectement Alexis, dont toutes les préoccupations avaient Antioche pour objet. De même Bohémond était l'ennemi particulier du comte de Toulouse. Tancrède montra, dès son arrivée, qu'il comptait suivre, vis-à-vis des Grecs, la même politique que son oncle, et un de ses premiers actes fut de leur reprendre Tarse, Adama, Mamistra [7], puis d'aller mettre le siège devant Laodicée [8]. L'accord alors conclu entre Alexis et Raimond porta donc, à peu près certainement, sur les moyens de combattre la puissance croissante des princes d'Antioche.

Alexis ne put s'occuper sur-le-champ d'organiser la résistance aux attaques des Normands, car il se trouva aux prises

1. Al., l. X, 11, p. 66 et suiv. Gibbon le rapporte à tort au premier séjour, *op. cit.*, c. 58, p. 657.
2. Al., l. XI, 8, 108.
3. *Hist. occ.*, V, p. 50, c. 12.
4. Mathieu d'Edesse, c. CLXVII, p. 231.
5. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 17.
6. Rad. Cad., c. 143. Fulch. Carn., II, 6, 382. Alb. Aq., VI, 145.
7. Rad. Cad., c. 143.
8. *Id.*, c. 144.

avec d'autres difficultés, par suite de l'arrivée d'une nouvelle croisade sur le territoire de ses États.

Au bruit des victoires remportées par les premiers croisés en Orient et à la suite des demandes de secours des chefs demeurés en Terre Sainte[1], une nouvelle expédition s'était préparée. Le mouvement de l'Occident vers l'Orient ne s'était point d'ailleurs interrompu. Les flottes génoise et pisane étaient venues croiser sur les côtes de Syrie, nous avons vu les aventures de Guinemer et d'Eadgard Aetheling. Il faut peut-être voir dans l'une des expéditions des flottes italiennes celle que nous trouvons mentionnée dans la *Vie de saint Meletios*[2]. Cette source hagiographique est intéressante, car je crois que c'est la seule qui mentionne Athènes et le Pirée comme point de relâche des navires allant en Terre Sainte; elle nous permet en outre de saisir sur le vif les rapports des croisés avec les Grecs. Des marins, sans doute des Italiens, abordent au Pirée. Le gouverneur de cette ville voyant que ces pèlerins étaient hostiles aux Grecs et mal disposés à l'égard du basileus, les reçoit assez mal et ne leur permet pas de continuer leur route. Les croisés ont alors recours à l'intervention de Meletios qui, « s'étant assuré de leurs dispositions envers Dieu et envers l'Empire », les recommande au gouverneur, et celui-ci obtient pour eux un sauf-conduit d'Alexis. Depuis lors des pèlerins seraient venus chaque année en assez grand nombre visiter Meletios et son monastère.

En dehors de ces expéditions maritimes, une armée considérable se préparait à suivre la route de terre. Dès les derniers mois de l'année 1100 partirent les Lombards, qui vinrent hiverner en Bulgarie. Ils demandèrent à Comnène de leur accorder le passage sur les terres de l'Empire. Alexis acquiesça à leur demande, mais en les priant de ne pas se livrer à des actes de pillage.

1. Voir, comme exemple, la lettre de Manassé, archevêque de Reims, à Lambert d'Arras, éd. dans Hagenmeyer, *Ekkeh.*, p. 333. Cf. Riant, *Epistola spuria*, p. XLIII.
2. *Vie de saint Meletios*, p. 32 et suiv.

Cette première troupe hiverna sur le territoire byzantin [1]; d'après Albert d'Aix, les Latins auraient été logés dans les environs de Rodosto, Demotika, Salabrya [2], Andrinople et Philippopoli. On vit recommencer sans raison les scènes de pillage qui avaient marqué le passage des premières bandes. Alexis en fut informé et fit venir les croisés à Constantinople où ils arrivèrent au plus tôt en mars 1101 ; ils devaient en repartir en avril [3]. Raimond de Saint-Gilles rendit de grands services dans les négociations qui eurent lieu alors [4]; mais l'indiscipline des Occidentaux était telle et leurs ravages dans les environs de la capitale si graves que le basileus eut recours au moyen qui lui avait réussi en 1097 : sur le refus des croisés de passer en Asie, il leur coupa les vivres. L'attaque de la capitale fut la conséquence de cette décision, et ce conflit, arrivé à l'état aigu, ne fut arrêté que par l'intervention du comte de Blandrate et de l'évêque de Milan [5]. Les croisés finirent par traverser le Bosphore. Il est curieux de voir qu'ici Albert d'Aix leur est nettement hostile, tandis qu'il se montre favorable à l'empereur. Ekkehard d'Aura, qui faisait partie d'une bande arrivée peu après, accuse Alexis d'avoir exposé les Lombards aux attaques des Turks. Ce reproche n'est guère fondé, car, Nicée et Nicomédie appartenant aux Grecs, les pèlerins pouvaient sans danger rester sur la côte d'Asie.

Aux Lombards vinrent se joindre d'autres bandes. Les principaux chefs étaient Étienne de Blois, reparti pour l'Orient sur les instances de sa femme, honteuse de sa fuite devant Antioche [6], Baudoin de Grandpré [7], Hugues de Broyes [8],

1. Ekk., c. 22, p. 224 et suiv.
2. Silivri.
3. Alb. Aq., l. VIII, c. 3, p. 560. Cf. Hagenmeyer, *Ekk.*, p. 228, note.
4. *Id.*, l. VIII, c. 5, p. 562.
5. *Id.*, p. 561.
6. Orderic Vital, l. X, t. IV, p. 118.
7. Cf. *Art de vérifier les dates*, II, 631.
8. Cf. Du Chesne, *Histoire généalogique de la maison de Broyes*, p. 13.

Hugues de Pierrefonds [1], évêque de Soissons, les deux frères de Blandrate [2]. Ils furent rejoints par Conrad, connétable de l'empereur Henri IV [3]; Alexis agit envers ces nouvelles bandes comme il avait fait envers la première croisade; ici sa conduite paraît avoir été plus désintéressée, car il ne pouvait espérer retirer grand avantage de cette expédition. D'accord avec Étienne de Blois, il voulut faire prendre aux croisés la route qu'avait suivie l'armée de 1097; mais les troupes refusèrent de suivre ce plan, car elles s'étaient mis dans l'idée de se diriger vers le Khorassan pour délivrer Bohémond. On ne peut accuser Alexis de leur avoir suggéré ce dessein; en effet, la captivité de Bohémond servait trop bien ses projets pour qu'il fît quoi que ce fût pour le délivrer. Comnène donna comme chef aux croisés Raimond de Saint-Gilles [4], et il leur fournit un corps de Turkopoules sous le commandement de Tzitas. Il paraît probable qu'Alexis désigna Raimond à la demande des croisés, qui voulaient profiter de l'expérience qu'il avait acquise dans la précédente campagne [5]. Cette expédition partit de Nicomédie au début de juin. Elle suivit la route militaire de Nicomédie à Ancyre, route qui traverse la région montagneuse de la Paphlagonie, et arriva à Ancyre le 23 juin [6]. D'Ancyre, qui fut remise aux Grecs,

1. *Gall. christ.*, t. X, 353-354.
2. Blandrate en Italie, un peu au nord de Verceil. Cf. Hagenmeyer, *Ekk.*, p. 225, note 12.
3. Alb. Aq., l. VIII, 6, p. 562-563.
4. Kugler, *Geschichte d. Kreuz.*, p. 7, dit qu'Alexis et Raimond étaient d'accord pour utiliser l'expédition. Alexis chercha évidemment à tirer profit de cette expédition pour recouvrer les villes du nord-est de l'Asie Mineure, et Raimond était son représentant auprès des croisés.
5. Alb. Aq., l. VIII, 7, p. 563. Al., l. XI, 8, 109, dit que Raimond fut chargé par Alexis d'éviter dans la mesure du possible les désastres qu'il prévoyait. Orderic Vital, l. X, t. IV, p. 120 et sq., qui confond tout, raconte que, sur le refus de Raimond d'accepter cette mission, les croisés attaquèrent trois jours Constantinople qu'Alexis fit défendre par des lions et des léopards. Peut-être faut-il voir l'origine de cette ridicule légende dans un fait mentionné par Albert d'Aix, l. VIII, c. 24 : lors de l'attaque de la ville, les croisés auraient tué un lion favori de l'empereur.
6. Alb. Aq., l. VIII, 8; Al., l. XI, 8, 109; Orderic Vital, l. X, t. IV, p. 126, après trois semaines. Cf. Hagenmeyer, p. 230, note.

l'armée se dirigea sur Gangres[1]. De là elle remonta vers le nord jusqu'à Kastamouni[2], puis franchit l'Halys[3] et arriva à Amasée où une partie des troupes, sous les ordres de Conrad, fut défaite par les Turks[4].

L'arrivée de ces nouveaux croisés avait amené l'union des Turks, union qui n'avait pu se faire jusqu'alors. Malek Ghazi, Kilidj Arslan et Roudouan, émir d'Alep, avaient rassemblé des forces considérables avec lesquelles ils vinrent attaquer les croisés entre Amasée et Siwa. Ce fut un véritable désastre pour les Occidentaux[5]. La plupart s'enfuirent et atteignirent Sinope que tenaient les Grecs. Raimond gagna Bafira[6], sur les bords de la mer Noire[7]. Les survivants de l'expédition ne rentrèrent à Byzance qu'à la fin de 1101[8].

Raimond a été accusé d'avoir, de connivence avec Alexis et sur l'ordre de ce dernier, trahi l'armée qu'il était chargé de conduire. Ces accusations ne reposent sur rien de sérieux ni pour l'un ni pour l'autre, et Albert d'Aix[9] ne les a mentionnées que pour les réfuter[10]. L'origine de ce bruit doit être cherchée dans la captivité de Raimond, retenu prisonnier par Tancrède qui se servit de ce prétexte, alors que les mobiles qui ont fait agir le

1. Aujourd'hui Kenghari. Cf. Thomaschek, *op. cit.*, p. 87. L'erreur de Wilken, *Ges. d. K.*, II, 26, qui croyait qu'il ne s'agissait pas de Gangres en Paphlagonie, a été relevée par Hagenmeyer, *loc. cit.*

C'est à tort que Sybel regarde comme légendaire tout ce que dit Albert sur l'expédition depuis Gangres. Cf. Préface du t. IV des *Hist. occid. d. Cr.*, p. xxv, not. 4.

2. Alb. Aq., l. VIII, c. 12, p. 566.

3. Le Kizil Ermak.

4. C'est à tort qu'Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 231, nie la réalité de cette bataille. Thomaschek, *op. cit.*, p. 88, a montré qu'il ne s'agissait pas de Marasch, mais d'Amasée; il donne toute la série des transformations du nom.

5. Alb. Aq., l. VIII, 13.

6. Cf. Thomaschek, p. 88.

7. Alb. Aq., *loc. cit.*

8. Al., l. XI, 9, 109. Caffaro, c. 12.

9. Alb. Aq., l. VIII, 9, 564.

10. Orderic Vital, l. X, t. IV, p. 120 et sq., est un des auteurs les plus hostiles à Alexis.

prince d'Antioche étaient d'un ordre tout à fait différent, comme nous le verrons plus loin. Les croisés passèrent à Constantinople l'automne et l'hiver; ils furent pourvus de tout par Alexis et partirent dans les premiers mois de l'année 1102. Cette défaite des Latins devait avoir d'autant plus de retentissement qu'elle fut suivie de la destruction de deux autres corps de croisés, celui du comte Guillaume de Nevers et celui de Guillaume d'Aquitaine.

Le comte de Nevers était venu par l'Italie, il débarqua à Avlona et se dirigea sur Salonique. Ses troupes paraissent avoir été mieux disciplinées et avoir obéi aux ordres de leur chef qui avait interdit tout pillage [1]. Alexis reçut bien le comte et lui donna un corps de troupes grecques [2]. Le comte de Nevers quitta Byzance le 23 juin [3] voulant essayer de rejoindre l'expédition précédente. Il gagna Ancyre, mais là, désespérant d'atteindre les croisés, il revint vers Ikonium [4]. Il fut attaqué près d'Héraclée [5] par les troupes de Kilidj Arslan et de Malek Ghazi (en août) [6]. Vaincu il s'enfuit à Germanicopolis [7]; près du château Saint-André [8], il fut de nouveau attaqué et dépouillé; il réussit pourtant à gagner Antioche [9].

La troisième expédition [10] fut celle dont faisait partie Ekkehard d'Aura. Elle était commandée par Guillaume IX d'Aquitaine, l'auteur de tant de poésies légères, qui avait pris la croix, et par Welf IV, duc de Bavière; grâce à Ekkehard, nous avons sur cette expédition plus de détails que sur les précédentes. Nous voyons

1. Alb. Aq., l. VIII, 25, p. 574-575.
2. *Id.*, 32, p. 578.
3. *Id.*, 26, p. 575. Cf. Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 241, note.
4. Alb. Aq., l. VIII, 27, porte Stankonia. Cf. Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 240, note, et Thomaschek, *op. cit.*, p. 88.
5. Alb. Aq., l. VIII, 33; aujourd'hui Eregli.
6. *Id.*, 31.
7. *Id.*, 30, aujourd'hui Ermenek; Thomaschek, *op. cit.*, p. 89.
8. Peut-être Saint-André, sur les côtes de Cilicie, ou Saint-André de Chypre. Cf. Thomaschek, *op. cit.*, p. 89.
9. Alb. Aq., l. VIII, c. 33.
10. Ekk., p. 251, c. 26, a confondu la première et la deuxième expédition.

Alexis prendre toujours les mêmes mesures : envoi d'ambassadeurs demandant qu'on s'abstienne de piller le territoire grec, surveillance exercée par les Petchénègues ; du côté des croisés, c'est toujours la même indiscipline ; bien qu'ils eussent tenté de s'emparer d'Andrinople [1], Alexis les reçut, selon les expressions de l'un d'eux, « comme des fils » [2]. Ils prêtent serment, sont comblés de présents et d'aumônes pour les pauvres, et reçoivent toutes les facilités pour s'approvisionner [3] ; mais Alexis les oblige à passer le détroit. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit qu'Alexis trahissait les Latins en faveur des Turks, et que les vaisseaux qui devaient transporter un certain nombre d'entre eux devaient faire naufrage. Ce naufrage tant annoncé n'eut pas lieu et Ekkehard, qui fait preuve en cet endroit d'un esprit assez faible, prêt à croire toutes les rumeurs, arriva sans encombre à Jaffa [4]. Le gros de la croisade, avec Guillaume et Welf, suivit la route de Cilicie. Attaqués par Malek Ghazi et Karadscha, émir de Harran, près d'Eregli, les croisés furent défaits (en septembre) [5], et Guillaume s'enfuit avec peine jusqu'à Longinade [6] d'où il gagna Antioche.

Le mouvement de l'Occident vers l'Orient continuait toujours. Un an après, en 1102, Alexis eut à héberger les Scandinaves d'Erik le Bon. Tout ce que nous savons à ce sujet est légendaire. Dans les quelques pages qu'il a consacrées à l'histoire du prince scandinave, Riant [7] a montré qu'Alexis éprouva pour Erik autant de défiance qu'envers les autres croisés et qu'il craignit de lui voir débaucher les Varangues. Comnène, une fois

1. Ekk., c. 23, p. 234-235 ; Alb. Aq., l. VIII, c. 34.
2. Ekkehard, c. 23, p. 232-233.
3. *Id.*
4. *Id.*, c. 24, p. 238-239.
5. Alb. Aq., l. VIII, c. 35-40. Hagenmeyer, *op. cit.*, 240-241, note. Mathieu d'Edesse, c. CLXXII et CLXXIII, p. 241 et sq., a confondu toutes ces expéditions.
6. Entre Nuvaza, Adana et Tarse ; cette ville tire son nom de Longin de Césarée. Cf. Thomaschek, p. 89.
7. Riant, *Les Scandinaves...*, p. 159-161.

convaincu que la piété seule était le mobile du voyage du roi scandinave, perdit toute défiance. Il reçut Erik magnifiquement, le combla de présents, lui offrit de choisir entre les jeux de l'hippodrome et la somme même que coûtaient ces jeux, enfin il équipa une flotte de quatorze vaisseaux pour lui permettre de gagner la Terre Sainte. Sans doute, il doit y avoir beaucoup d'exagération dans le récit des Sagas, mais il est possible qu'Alexis, à cause de sa garde varangue, ait voulu honorer tout particulièrement le prince scandinave. D'ailleurs, la conduite du basileus, analogue à celle qu'il tint vis-à-vis des autres croisés, permet d'admettre les principaux faits de cette réception.

Les diverses expéditions que je viens de raconter et leur échec lamentable en Asie Mineure ont contribué pour une bonne part à la mauvaise renommée d'Alexis. Les historiens orientaux, Mathieu d'Edesse et Samuel d'Ani, emploient à cette occasion envers le basileus les termes les plus violents. A les en croire, Alexis aurait fait œuvre de Judas [1], il aurait mélangé de la chaux au pain fourni aux croisés [2], lui et sa mère seraient des adorateurs du démon [3]. Ces accusations dont Raimond lui aussi a eu sa part ont été détruites par Albert d'Aix. La conduite des croisés montre, d'ailleurs, qu'ils n'ont pas rendu responsable de leur défaite le comte de Toulouse, puisque nous allons les voir réclamer sa mise en liberté et le supplier de les conduire à Jérusalem. Il faut chercher à l'insuccès de ces expéditions d'autres causes que la trahison de Comnène.

Alexis a voulu gagner les Occidentaux par des dons d'argent, des vivres, des aumônes; ceux-ci lui ont répondu par des violences, des pillages [4] et par le massacre des Grecs chrétiens. La conduite de Comnène, en cette occasion, paraît même avoir été assez désintéressée, car on ne voit pas quel avantage il pouvait retirer d'une alliance avec les croisés. Il ne pouvait sérieuse-

1. Mathieu d'Edesse, c. CLXII, p. 241.
2. *Id.*, p. 243.
3. Samuel d'Ani, éd. Brosset, p. 457.
4. Al., l. XI, 8, 109.

ment compter sur leur aide pour se faire rendre Antioche. Peut-être agit-il uniquement afin de ne pas être accusé de haïr les Latins, au moment où il devait songer à attaquer Antioche avec l'aide du comte de Toulouse. Quoi qu'il en soit, ce n'est point par sa faute que les expéditions des croisés ont échoué. La cause véritable de leurs insuccès doit être cherchée dans l'union des principaux émirs turks, qui comprirent que c'en serait fait d'eux s'ils laissaient des renforts aussi importants arriver en Syrie.

Nous avons vu que les débris de la première expédition revinrent seuls à Constantinople. Au début de l'année 1102, Alexis fit continuer aux croisés leur voyage par mer. Parmi ceux qui partirent alors était le comte de Toulouse. Son alliance avec Alexis devait être plus étroite qu'auparavant. Anne Comnène [1] nous dit qu'il brillait parmi les princes latins comme le soleil parmi les astres, et elle ajoute que son père lui demanda secours et assistance contre la perfidie de Bohémond. Quelle fut la convention conclue entre le basileus et Raimond? Rien ne nous permet de le dire. Peut-être est-ce alors qu'Alexis lui promit l'aide des Grecs pour le siège de Tripoli. La possession de ce port par Raimond eût fourni à Alexis une base d'opérations au sud d'Antioche. Nous ne savons rien de positif à cet égard. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'alliance de Raimond et d'Alexis constituait un danger pour la principauté d'Antioche. Tancrède devait la voir d'un fort mauvais œil, et il fut heureux de l'occasion qui lui fut fournie de s'emparer de Raimond. Albert d'Aix raconte que le comte de Toulouse fut pris par Bernard l'Étranger à Port Saint-Siméon et livré par lui à Tancrède [2], qui l'accusait de s'entendre avec Alexis, l'ennemi des croisés. Mais Tancrède fut obligé de céder peu après aux instances du patriarche d'Antioche, du clergé latin et peut-être aussi des autres chefs qui se rendaient compte du dommage causé à leur parti par ces divisions intestines [3]. Tancrède rendit donc la liberté à Raimond après lui

1. Al., l. X, 11, 66.
2. Alb. Aq., VIII, 42, p. 582. Rad. Cad., c. 145.
3. Mathieu d'Edesse, c. CLXXII, p. 242.

avoir fait jurer de n'attaquer aucune ville entre l'Asie et Antioche [1]. A peine délivré, Raimond va assiéger Tortose avec les croisés et la flotte génoise [2], et la ville ne tarde pas à tomber en son pouvoir [3]. Ce devait être le noyau du futur comité de Tripoli. Vainqueur de Kilidj Arslan, puis de Dschena ed-daula et de Dekak [4], Raimond attaque et prend Anthartas et le Château des Kurdes avant le mois d'octobre 1102, puis il va mettre le siège devant Tripoli et occupe le territoire d'Emesse à la mort de Dschena ed-daula tué par un Bathénien [5]. L'accord avec Alexis subsistait toujours. Raimond demande à Alexis de construire le Mont Pèlerin en face de Tripoli, et la flotte grecque d'Eumathios de Chypre lui fournit tout ce dont il a besoin [6]. Cette principauté naissante va dès lors occuper tout entier le comte Raimond qui ne jouera plus qu'un rôle effacé dans la politique grecque.

La lutte s'engagera maintenant entre la principauté d'Antioche et l'Empire grec. Nous avons vu que Tancrède avait enlevé en 1101 aux Grecs les villes de Cilicie et mis le siège devant Laodicée. La ville ne fut prise qu'au bout d'un an et demi [7]. Elle résistait encore lorsque Raimond commença le siège de Tripoli, puisque Anne Comnène mentionne à cette époque une démarche de Raimond auprès de Tancrède en faveur de son allié [8], démarche

1. Alb. Aq., *loc. cit.*

2. Cette flotte avait quitté Gênes en automne 1101 ; elle rencontra à Corfou les vaisseaux venant de Césarée ; c'est en revenant de Jérusalem qu'elle entra au service de Raymond et assiégea Tortose. Caffaro, c. 22 et c. 23 ; Ibn Khaldoun, p. 60.

3. Le 21 avril, d'après *Annal. S. Maxentii*, éd. Marchegay, *Chroniques des Églises d'Anjou*, 421 ; Al., XI, 7, 105 ; Alb. Aq., VIII, c. 42 ; Caffaro, c. 23 ; Fulch. Carn., II, c. 17 ; Ibn el Athir, p. 212 ; Ibn Khaldoun, p. 58 ; Abou'l Féda, III, 339. Bar Hebræus, p. 285, place cette attaque à Tarse.

4. Al., l. XI, 105 ; Ibn Khaldoun, p. 57-58 ; Ibn el Athir, p, 211-212.

5. Kemal eddin, p. 50 ; El Makin, p. 294. Cf. Defrémery, Nouvelles recherches sur les Ismaéliens ou Bathéniens de Syrie, *Journal asiatique*, 5e série, t. III, p. 378.

6. Al., XI, 106 ; Ibn Khaldoun, p. 65-66 ; Mathieu d'Edesse, c. CLXXII, p. 242 ; Rad. Cad., c. 145 ; Fulch. Carn., II, 30 ; Ibn el Athir, p. 235 ; Ekkehard, p. 328.

7. Rad. Cad., c. 144.

8. Al., l. XI, 7, 107.

qui, d'ailleurs, resta inutile. La ville dut tomber entre les mains des Normands dans la deuxième moitié de l'année 1102. Vers cette époque, la principauté d'Antioche était puissante. Tout le pays jusqu'à Alep dépendait d'elle et Roudouan lui payait un tribut de 7.000 pièces d'or [1]. La conquête de Laodicée donnait à Tancrède le port qui lui était nécessaire pour rester en communications constantes avec l'Occident. Depuis la captivité de Bohémond, la principauté avait pris un accroissement considérable, et placée à la frontière même de l'Empire, elle devenait pour Byzance un danger. En outre, Alexis devait garder un souvenir pénible de la façon dont il avait été joué par Bohémond. C'est là qu'il faut chercher la raison d'une démarche faite vers cette époque par le basileus. Il négocia avec Malek Ghazi le rachat de Bohémond. La négociation ne put aboutir, et Bohémond fut racheté et mis en liberté, dans l'été de 1103 [2], par un des princes arméniens allié aux croisés, Kogh Vasil. Bohémond s'empressa de se faire rendre par Tancrède sa principauté, en y comprenant les conquêtes faites par son neveu qui ne paraît avoir obéi qu'à regret [3].

La délivrance de Bohémond dut coïncider à peu près avec la prise de Laodicée [4]. Alexis profita de cet événement pour rentrer en scène. Il pouvait s'appliquer tout entier à la question d'Antioche, n'ayant pas alors d'autres préoccupations. Il écrivit [5] donc à Bohémond pour lui rappeler son serment, et lui réclamer les villes possédées par lui. Le prince d'Antioche répondit à cette mise en demeure par un refus formel, accusant à son tour le basileus d'avoir manqué à sa parole et allant jusqu'à lui reprocher le départ de Tatikios lors du siège d'Antioche. Alexis, qui devait s'attendre à la réponse qui lui fut faite, avait tout préparé

1. Ibn el Athir, p. 212; Kemal eddin, *loc. cit.*
2. Cf. Röhricht, *Gesch. d. K. Jer.*, p. 45.
3. Rad. Cad., c. 147.
4. Al., l. XI, 9, 111.
5. *Id.*, 111 et sq.

pour une expédition en Cilicie. Il en confia le commandement à Boutoumitès et à Monastras.

La possession de la Cilicie était nécessaire pour toute campagne dont la Syrie était le but, car pour passer d'Asie Mineure en Syrie, le seul passage a toujours été cette région. Établis en Cilicie et maîtres des passes de l'Amanus, rameau du Taurus qui sépare les deux provinces, les Grecs pouvaient empêcher toute invasion venant de Syrie et déboucher quand ils le voudraient sur le territoire d'Antioche[1]. La région d'Ikonium était alors aux mains des Turks; c'est pour cette raison, sans doute, que nous voyons Boutoumitès se diriger d'abord vers Attalia, d'où il dut, en suivant la côte, gagner les frontières de Cilicie en traversant une région soumise aux Grecs[2]. Anne Comnène est très brève sur le début de cette expédition. Elle nous dit seulement que le général grec, ayant trouvé les Arméniens d'accord avec les Normands, ne s'arrêta point dans leur pays, mais alla jusque dans la région de Marasch[3], où il établit une série de postes dans les villages et les châteaux. Boutoumitès revint ensuite à Constantinople (1103).

L'année suivante débuta par un échec assez grave pour les Grecs : Marasch leur fut enlevé par Jocelin, seigneur de Tell Baschir[4]. Mais peu après, la fortune tourna en faveur des Byzantins, car tout à fait au début de 1104, les Musulmans remportèrent à Harran, au sud d'Edesse, sur Baudoin du Bourg, Jocelin, Bohémond et Tancrède, une victoire qui faillit amener la ruine des établissements chrétiens de Syrie[5]. A la suite de cette

1. Sur l'importance stratégique de la Cilicie, cf. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, p. 154.
2. Les Grecs avaient occupé Korgos et Séleukia en 1099.
3. Al., XI, 9, 113.
4. Math. d'Edesse, c. 186, p. 257. Il place la prise de Marasch après la bataille de Harran; mais comme Jocelin fut fait prisonnier à Harran, cet événement doit être antérieur à la défaite des Latins.
5. Rad. Cad., c. 149; Alb. Aq., IX, c. 39-41; Fulch. Carn., II, 27, 408; Abou'l Féda, III, 343; Ibn el Athir, 221-223. Cf. Weil, *op. cit.*, III, 185-186; Kugler, *Alb. v. A.*, p. 337-338; id., *Boemund und Tankred*, p. 25-26; id., *Gesch. d. Kreuz.*, p. 82-84.

défaite, les Turks s'avancèrent, en même temps qu'éclatait en Syrie et en Cilicie un mouvement insurrectionnel contre les Francs. La Cilicie [1] tout entière se souleva et les Grecs furent rappelés à Tarse, à Adana, à Mamistra, tandis que les Turks s'avançaient jusqu'à Arthas et presque jusqu'à Antioche. Toute la défense de la Syrie septentrionale restait à la charge de Bohémond et de Tancrède. Edesse, dont le maître, le comte Baudoin, était captif, fut confiée à Tancrède [2]. Celui-ci, bientôt attaqué par les Turks, appela Bohémond à son aide. Tandis que Bohémond était ainsi occupé loin d'Antioche, les Grecs, profitant très habilement des difficultés causées par la guerre turque, parurent soudain devant Laodicée avec une flotte, et commencèrent le siège de la place.

La flotte grecque, sous le commandement de Cantacuzène et de Landulphe, avait été chargée de surveiller le passage d'une flotte génoise le long des côtes de l'Hellade; Alexis craignait en effet une attaque des Génois. La flotte grecque n'attaqua pas les navires italiens trop nombreux, elle se contenta de les suivre. Ils devaient se diriger vers la Terre Sainte. En approchant des côtes d'Asie, Cantacuzène dut apprendre la défaite de Bohémond et en profita pour tenter un coup de main sur Laodicée. La rapidité de son attaque lui permit de s'emparer du port, mais il ne put occuper la citadelle. Il commença alors le siège de la place et construisit un mur afin de se retrancher et de séparer complètement la ville de la mer; en même temps il s'installait dans les tours commandant le port.

Le blocus de la ville n'occupa pas exclusivement les troupes grecques, et Cantacuzène [3], aidé sans doute par Raimond, s'empara des places de la côte jusqu'à Tripoli. Les Grecs prirent alors Argyrocastron et Margat [4], point stratégique très impor-

1. Rad. Cad., c. 151.
2. *Id.*
3. Al., l. XI, 11, 123.
4. Rey, *Les Colonies franques de Syrie*, p. 122.

tant, car il commandait la route de Valania à Maraclée [1]; les Francs devaient y construire plus tard une de leurs plus fortes citadelles [2]. Après Margat, Gibel [3] fut occupé par les Grecs. Pendant ce temps une expédition, organisée par Alexis, sous les ordres de Monastras, s'était dirigée vers la Cilicie; mais elle n'y arriva que lorsque Cantacuzène avait déjà réussi à bloquer Laodicée. Bohémond, averti de l'attaque des Grecs, revint d'Edesse et put ravitailler Laodicée, que Cantacuzène ne tenait assiégée que du côté de la mer [4].

Attaquée à la fois par les Turks et par les Grecs, prise entre ces deux ennemis, la principauté d'Antioche se trouvait dans une situation dangereuse. Bohémond se décida alors à quitter ses États, dont il confia le gouvernement à Tancrède, afin d'aller en Europe provoquer « un vigoureux effort proportionné à la difficulté de l'entreprise [5] ». Le prince d'Antioche comprit qu'il s'était fait d'Alexis un ennemi irréconciliable, prêt à profiter de tous les embarras causés par la guerre turque pour chercher à reprendre pied en Syrie. Il vit qu'il ne pourrait lutter contre l'Empire avec quelques chances de succès en Orient. Les avantages qu'il pourrait remporter sur les troupes grecques ne lui serviraient à rien; pour atteindre la puissance byzantine, c'est à Constantinople même qu'il fallait frapper, c'est là seulement qu'on pourrait venir à bout de l'empereur. Pour cela il fallait des forces considérables, Bohémond allait essayer de les trouver en Europe afin de reprendre avec elles le plan de son père qui avait failli réussir. Il s'embarqua dans les derniers mois de l'an 1104 et arriva en Pouille en janvier 1105 [6].

1. Rey, *Les Colonies franques de Syrie*, p. 346.
2. Rey, *L'Architecture militaire des croisés en Syrie*, p. 19 et s.
3. L'occupation de Gibel par Alexis en 1104 est un nouvel argument en faveur de la thèse de Heyd, *op. cit.*, p. 139, note 3, à savoir que Raymond prit en 1104, non pas Gibel, mais Gibelet, contrairement à l'opinion de Weil, *Gesch. d. Chal.*, suppl., p. VI.
4. Al., XI, 11, 123 et sq.
5. Derembourg, *op. cit.*, p. 73.
6. An. Bar., Murat., *SS.*, V, 155. Fulch. Carn., II, c. 30, dit qu'il partit

Alexis apprit le départ du prince d'Antioche et son arrivée en Italie par un défi que celui-ci, à en croire Anne, lui aurait adressé de Corfou. Les accusations que Bohémond allait porter contre Comnène devaient facilement trouver créance en Occident. Le terrain était préparé déjà depuis deux ans, depuis le concile de Bénévent. En 1102 [1], lors de l'arrivée de la deuxième expédition des Latins à Jérusalem, Baudoin avait envoyé à Alexis une ambassade chargée de demander au basileus de ne point faire périr les chrétiens et d'obtenir de lui de laisser ravitailler les États des Occidentaux en Orient. Alexis avait répondu par l'envoi de présents à Baudoin et avait chargé l'évêque de Barcelone d'un message justificatif à l'adresse du pape Pascal II; mais des difficultés s'élevèrent entre l'empereur et l'évêque, et ce dernier, pour se venger, se fit, au concile tenu à Bénévent en 1102, l'écho des bruits défavorables à Alexis. Ainsi donc, les relations entre Byzance et les États latins étaient restées assez cordiales, tandis que déjà, en Europe, Alexis était en butte aux attaques de ses ennemis.

Le basileus essaya, par ses actes, d'empêcher les Occidentaux d'ajouter foi aux rapports de Bohémond. Il écrivit aux Républiques de Pise, de Gênes [2] et de Venise pour les mettre [3] en garde contre le fils de Guiscard. En même temps, pour donner

en été; d'après Anne, Al., l. XI, 12, 126-127, Bohémond aurait fait croire à sa mort et aurait été transporté dans un cercueil; c'est là une légende qui doit être rapprochée des bruits analogues qui furent répandus sur Harald en Sicile (cf. Wasiliewsky, *Journal du Ministère de l'instruction publique russe*, 1875, t. 177, p. 403), et sur Hasting (cf. Dudon de Saint-Quentin, éd. Duchesne, p. 62.)

1. Alb. Aq., l. VIII, c. 45-48, p. 584-585. Ann. Benev., ad an. 1102. Cf. Hagenmeyer, *Ekk.*, p. 237, note 19.

2. Peut-être y avait-il alors un traité entre Alexis et Gênes. En 1101 une flotte génoise, revenant d'Arsouf et de Césarée, fut attaquée à la hauteur d'Ithaque par la flotte grecque qui fut vaincue. Des négociations s'engagèrent à Corfou, et furent continuées par Raynaldus de Rodulfo et Lambertus Ghezi à Constantinople, sans que nous en connaissions le résultat. Caffaro, *De liber.*, c. 22, p. 68-69.

3. Al., l. XII, 1, 132.

aux Latins un témoignage éclatant de sa bienveillance, il envoyait une ambassade au sultan d'Égypte, afin de négocier le rachat des croisés prisonniers [1]. Le sultan refusa la rançon offerte par l'empereur et renvoya les prisonniers à Alexis afin qu'il en fît ce qui lui plairait. Le basileus les reçut fort bien, les combla de présents et les renvoya, espérant trouver en eux des défenseurs auprès des Latins.

Vers la même époque (28 février 1105), la mort de l'allié du basileus, le comte de Toulouse, amena en Orient une intervention directe d'Alexis. Raimond était mort dans le château qu'il avait fait élever en face de Tripoli [2]. Sa succession fut disputée par son fils naturel Bertrand et par Guillaume II Jourdain, comte de Cerdagne. Alexis fit aussitôt envoyer par Eumathios Philocalès un ambassadeur chargé de remettre à Guillaume de nombreux présents et d'obtenir en échange qu'il prêtât serment comme son père [3]. Anne ne nous dit pas quel fut le résultat de cette démarche.

Ces diverses négociations n'empêchaient pas Alexis de pousser activement ses préparatifs de défense. Il levait des troupes dans tout l'Empire, enrôlait des mercenaires à l'étranger [4], sans doute des Hongrois [5] et des Turks. Il rappelait d'Orient les troupes de Cantacuzène et de Monastras et laissait le

1. Al., l. XII, 1, 133 et suiv. Orderic Vital raconte qu'Harpin de Bourges aurait écrit à Alexis et lui aurait demandé sa délivrance par l'intermédiaire de marchands byzantins, l. X, t. IV, p. 157-158. Albert d'Aix dit que l'empereur Henri aurait demandé au basileus de racheter Conrad, l. X, c. 39. Cette demande d'Alexis est à rapprocher de celle qu'Anne rapporte, Al., l. XI, 7, 104, bien que le nom de l'envoyé diffère.

2. Sur la mort de Raimond, cf. Ful. Carn., II, 30; Alb. Aq., IX, c. 32; Caff., c. 12; Mathieu d'Edesse, p. 261, c. CLXXXX; Abou'l Féda, p. 357; Ibn el Athir, p. 236; Ducange, *Les Familles d'outre mer*, p. 478; Reinaud, *Ext.*, p. 22. Cf. son testament dans *Regesta regni Hieros.*, n° 44, et *Histoire de Languedoc*, nouv. édit., t. V, n° 340.

3. Al., l. XI, 9, 111.

4. *Id.*, l. XII, 4, 148.

5. Le fils d'Alexis, Jean, avait épousé la fille du roi de Hongrie, Koloman, cf. Al., XIII, 12, p. 246; des joupans sont mentionnés lors du traité conclu avec Bohémond en 1108; cf. Léger, *op. cit.*, 74; à ce moment, la Croatie était réunie à la Hongrie.

commandement des troupes grecques de Cilicie et de Syrie à Oschin, prince arménien de Lampron, qu'il avait créé en 1085 prince de Tarse, à la suite des services rendus par lui dans la guerre contre Robert Guiscard [1]. En septembre 1105 [2], l'empereur alla lui-même à Salonique pour tout organiser et exercer les troupes. Il emmena avec lui l'impératrice et séjourna dans cette ville jusqu'en février ou mars 1106 [3]. A ce moment éclatait chez les Serbes une nouvelle insurrection. Cette tentative de Bolkan ne fut pas couronnée de succès; il triompha bien du duc de Durrazzo, Jean Comnène, mais l'arrivée de l'empereur le força à se soumettre et à donner des otages [4]. Comnène employa presque toute l'année 1106 à fortifier les frontières de l'Empire vers l'Occident [5]. Il remplaça, à Durrazzo, Jean par Alexis, un autre fils du sebastocrator Isaac [6]. En même temps, il réunissait les trois flottes d'Asie, d'Europe et de l'Archipel, auxquelles venaient se joindre des vaisseaux vénitiens [7], et faisait surveiller l'Adriatique. Il ne rentra à Constantinople qu'en février 1107 [8].

Tandis que ces événements se déroulaient et que le basileus achevait tous les préparatifs nécessaires pour repousser l'invasion, il eut à réprimer une nouvelle conjuration. Le gouvernement de Comnène avait mécontenté bien des gens; les grands

1. Cf. Ducange, *Les Familles d'outre mer*, p. 163. Oschin était un des Arméniens qui émigrèrent en 1072; il enleva aux Musulmans la forteresse de Lampron dont la possession lui fut confirmée par le prince ardzrouni Abelghareb. Anne Comnène lui donne le nom d'Aspiétès. Elle parle seulement alors des services qu'il rendit lors de la guerre normande. Cf. Al., l. II, 2, 136 et suiv.; Tchamtch, III, 10; Math. d'Ed., c. CLI, p. 217; Samuel d'Ani, ad an. 532.

2. Al., l. XII, 3, 141, dit, ind. XIV, la 20e année du règne; c'est une erreur, il faut 24e année. Cf. Ducange, *Not. in Al.*, p. 351.

3. Anne mentionne une comète qui parut en février-mars 1106. Cf. Ducange, *Not. in Al.*, p. 355, et Mathieu d'Edesse, c. CLXXXXIII, p. 262.

4. Al., l. XII, 4, 149.

5. *Id.*, un an et deux mois, mais Alexis était à Balabista en janvier 1106.

6. Al., l. XII, 4, 148.

7. Dandolo, *op. cit.*, 261.

8. Il était à Balabista le jour de la fête de saint Démétrios (25 janvier), Al., l. XII, 4, 149.

personnages de l'Empire, la noblesse, le sénat même ne lui pardonnaient pas de vouloir régner sans leurs avis. Au moment où Bohémond se préparait à envahir l'Empire, un certain nombre de personnages importants cherchèrent à profiter de l'occasion offerte pour renverser Alexis [1]. A la tête des conjurés étaient les frères Anémas, descendants du fils d'Abd el-Aziz el Kotorbi, qui avait si bravement défendu Chandax contre les troupes de Nicéphore Phocas lors de l'expédition de 960 [2]. A côté d'eux se trouvaient les représentants d'un grand nombre de familles nobles, Kastamonitès, Kourtikios Basilakios, Skleros et Xeros, alors préfet de Constantinople; ils s'adjoignirent un des chefs du sénat, Salomon, à qui l'on fit croire que la révolution serait faite en sa faveur. Les conjurés devaient pénétrer dans le Koiton sacré, la grande chambre à coucher impériale, contiguë à l'église Sainte-Marie du Phare, par l'Héliacon du Phare [3]. L'empereur fut averti; il fit arrêter tous les conjurés, et voulant faire un exemple il les condamna à avoir la tête rasée et à être aveuglés au Forum; en même temps, il prononçait la confiscation des biens des coupables. L'exécution fut précédée d'une promenade solennelle où figurèrent les condamnés. On les orna, en guise de bandelettes, d'intestins d'animaux, puis on les fit asseoir sur des bœufs et on les promena ainsi, tandis que devant eux des licteurs chantaient et dansaient. L'empereur, sur les instances de sa femme et de ses filles, fit grâce aux coupables. Michel Anémas, le chef de la conjuration, fut enfermé dans une

1. Orderic Vital, l. XI, t. IV, 212, dit que Bohémond avait avec lui un certain nombre de seigneurs grecs mécontents. Peut-être y a-t-il un rapport entre ces deux faits.

2. Cf. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, p. 112.

3. Il s'agit bien du grand Koiton, car Anne dit qu'il était contigu à la chapelle consacrée à la Vierge et qu'on appelle le plus souvent Saint-Démétrios. C'est Sainte-Marie du Phare, contiguë au naos de Saint-Démétrios; cf. Labarte, *Le palais impérial*, p. 172-173. Il faut entendre par là l'endroit à découvert dont parle Anne, l'Héliacon du Phare, vaste cour qui servait d'atrium aux deux chapelles de Sainte-Marie du Phare et de Saint-Démétrios. Cf. Labarte, *op. cit.*, p. 171.

tour de la Grande Muraille, près du palais de Blachernes, à laquelle il laissa son nom [1].

A la même époque [2], Alexis triompha du duc de Trébizonde, Grégoire Taronitès, révolté contre Byzance depuis deux ans [3]. Nous avons vu plus haut que le duc de Trébizonde, Théodore Gabras, avait été arrêté pour désobéissance aux ordres de l'empereur [4]. Son châtiment ne fut pas de longue durée, car, en 1098, Alexis, revenant de Philomélion, l'envoya à Païpert [5] contre Ismaël, frère de Malek Ghazi [6]. Il me paraît probable qu'Alexis dut à ce moment lui rendre le duché de Trébizonde, et lui confier le commandement d'une expédition contre les Turks qui occupaient le territoire de son ancien État. Théodore Gabras mourut dans les dernières années du XIe siècle ou tout à fait au début du XIIe. Son fils avait épousé une fille d'Alexis, mais ce mariage avait été annulé. Le basileus devait donc être assez mal avec son ancien gendre. Aussi donna-t-il le duché à un de ses généraux, Dabatenos, qui avait été son partisan dès la première heure et l'avait aidé contre les Normands, les Seldjoukides et les Polovtzes. Vers 1104, Dabatenos remit le duché, sur les ordres de l'empereur, à Grégoire Taronitès [7], un descendant des Pagratides [8], dont l'oncle, Michel Taronitès, avait épousé Maria, sœur d'Alexis. Grégoire voulut bientôt se rendre indépendant. Il s'empara de Dabatenos et de plusieurs habitants du duché, partisans de l'empereur [9], et les

1. Al., l. XII, 5-7, 151 et sq.
2. *Id.*, 7, 163, ind. 14 = septembre 1105-septembre 1106.
3. *Id.*, 7, 162, depuis l'ind. 12 = septembre 1103-septembre 1104.
4. Cf. p. 146.
5. Aujourd'hui Baibart; sur l'importance de cette ville, cf. Gfrörer, *op. cit.*, t. III, 295; Fallmerayer, *Materialen z. G.d. Kaiserthums Trapezunt*, I, p. 122, 296.
6. Al., l. XI, 6, 98.
7. Fischer, *op. cit.*, p. 201, pense avec raison qu'il faut distinguer Taronitès de Gabras, contrairement à Hopf, *Griesch. Gesch.*, p. 178, et à Fallmerayer, *Gesch. d. Kaisert. Trapezunt*, p. 19. Anne Comnène, Al., l. XII, 7, 162, dit formellement que Dabatenos avait transmis le duché à Taronitès.
8. Gfrörer, *op. cit.*, III, 332-334.
9. Al., l. XII, *loc. cit.*

emprisonna à Tebenna[1]. Alexis envoya contre lui une expédition sous les ordres de Taronitès, fils de Michel[2]. Celui-ci parvint à s'emparer de Grégoire au moment où il allait s'enfermer à Colonée[3] et faire appel à Malek Ghazi. Amené à Constantinople, il fut jeté dans la tour des Anemas où il resta longtemps prisonnier. L'empereur finit par lui pardonner sur les instances de Nicéphore Bryennios et d'Anne Comnène[4].

Pendant ce temps, Bohémond achevait les préparatifs de son expédition. Arrivé en Pouille, en janvier 1105, il y était resté jusqu'au mois de septembre de la même année[5]. En mars 1106, il était en France occupé à prêcher la croisade contre l'empereur, avec l'appui de Bruno, légat du pape[6]. Il promettait à ceux qui l'accompagneraient de nombreux fiefs[7]; ce n'était donc plus la guerre religieuse qu'il prêchait, mais bien une guerre politique[8]. Le bruit de ses exploits, ses richesses, l'amour des aventures, si développé alors par le succès d'expéditions extraordinaires comme la conquête de l'Angleterre et de l'Italie par les Normands, ou la prise de Jérusalem, tout contribua à lui attirer de nom-

1. Anciennement Cavia, entre Sebaste (Siwas) et Amasée. Cf. Spruner Menke, *op. cit.*, 76 et 80.
2. *Nicéphore Bryennios*, p. 23; Fischer, *op. cit.*, p. 204.
3. Près de Baibart, a joué un rôle important; cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, I, 24, 189, et II, 189 et 395; sous Constantin Porphyrogénète, elle devint capitale du thème de Colonée, *De them.*, 1, 32-33. Cf. Banduri, *Imper. orient.*, I, 12.
4. Al., l. XII, 7, 164.
5. An. Bar., *Chronicon*, p. 155.
6. Orderic Vital, XI, t. IV, p. 210; Suger, *Vita Ludovici*, p. 29-30; *Chr. S. Max.*, p. 423; *Chr. Vindocinense*, p. 161-162.
7. Orderic Vital, XI, t. IV, p. 213.
8. Le 9 avril 1106, il est en Normandie où il a une entrevue avec le roi d'Angleterre. Il va en pèlerinage à Saint-Léonard-de-Noblat, près de Limoges, où, pour acquitter un vœu fait pendant sa captivité, il suspend au tombeau du saint des chaînes d'argent pesant le poids de celles qu'il avait portées pendant sa captivité; le 26 juin, il est au concile de Poitiers et y prêche la croisade. Sa popularité était telle que beaucoup de gens venaient à lui pour lui demander d'être le parrain de leurs enfants auxquels ils donnaient son nom de Marc. Cf. Guil. de Malmesbury, *Gesta regum*, IV, c. 387, t. II, p. 452; Orderic Vital, *loc. cit.*, p. 156 et 212; *Chr. S. Maxent.*, p. 423.

breux partisans parmi les seigneurs de France et d'Angleterre. Le roi de France [1], Philippe Ier, lui donna sa fille Constance en mariage. Bohémond partit, enfin, en août 1106, pour la Pouille ; il y resta encore un an pour achever de tout préparer et, le 9 octobre 1107, il débarquait à Avlona avec 34.000 hommes. Le 13, il mettait le siège devant Durazzo [2]. La flotte grecque ne se trouvant pas en force ne s'était pas opposée au passage [3]. Le plan de Bohémond était évidemment de refaire la campagne de 1081 dont les débuts avaient été si brillants ; de Durazzo, il comptait marcher sur Salonique et Constantinople.

Comnène fut informé de l'arrivée et du débarquement de l'expédition normande par un message de son neveu Alexis, gouverneur de Durazzo. Les préparatifs faits par lui l'avaient rassuré sur le résultat de la guerre, et le calme qu'il conserva, au dire de sa fille, à l'annonce du débarquement de Bohémond n'a rien de surprenant. Le basileus prit aussitôt des mesures pour que la flotte de l'Adriatique empêchât le ravitaillement des envahisseurs, en coupant les communications entre l'Italie et la côte d'Illyrie [4]. Puis ayant confié le gouvernement de la capitale à Eustathios Kimineianos et à Nicéphore Dekanos, il quitta Byzance

1. C'est de ce mariage que devait naître Bohémond II qui succédera à son père dans la principauté d'Antioche après la mort de Tancrède. Cf. Ord. Vit., II, 448, et IV, 213 ; Al., l. XII, 1, 32 ; Fulch. Carn., II, 29 ; Romuald de Salerne, p. 414 ; Suger, *Vita Ludov.*, p. 29-30. Cf. Hagenmeyer, *Ekk.*, p. 293-295, note.

2. An. Barensis, *loc. cit.*, et cf. sur la chronologie, Hagenmeyer, *op. cit.*

3. Al., l. XII, 9, 171. C'était, d'après Anne, la faute de l'amiral grec, Isaac Contostephanos. Suivant l'*Alexiade*, celui-ci aurait été envoyé, à une date impossible à préciser, pour surveiller l'Adriatique. Il aurait tenté un coup de main contre Otrante, contrairement aux ordres reçus, aurait été défait grâce au courage de la mère de Tancrède qui aurait fait prendre par ses soldats des Petchénègues au service d'Alexis. Bohémond aurait profité de cette capture pour traiter Alexis d'ennemi des chrétiens, et c'est alors que le pape lui aurait prêté son appui. Contostephanos, apprenant les préparatifs de Bohémond, aurait eu peur et se serait retiré à Chimara, sur la côte, laissant Landulphe pour commander la flotte. Celui-ci aurait été obligé de laisser passer les forces de Bohémond, supérieures aux siennes. Al., l. XII, 8, 165 et suiv.

4. Al., l. XIII, 1, 176-178.

pour aller lui-même diriger les opérations [1]. Anne raconte qu'il s'arrêta quelques jours tout près de Constantinople, à Geranios, pour attendre le miracle [2] qui avait lieu d'ordinaire à l'église de Blachernes lors du départ de l'empereur pour une guerre. C'était le 1er novembre 1107 [3]. Peut-être avait-il quelque inquiétude sur l'état d'esprit de la population et craignait-il quelque complot. Anne nous apprend, en effet, que peu après fut découverte une conjuration, à la tête de laquelle était Aaron, un descendant des princes de Bulgarie [4]. De Geranios l'empereur gagna Salonique où était rassemblée l'armée, envoya des détachements occuper les divers passages par lesquels les Normands auraient pu envahir l'Épire et attendit à Salonique la fin de l'hiver [5]. Au printemps seulement il entra en campagne.

Bohémond avait étendu peu à peu sa base d'opérations et avait occupé diverses places autour de Durrazzo. Pétrula et Mylos, au delà de Déabolis, étaient ses postes les plus avancés [6]. Au printemps, pour enlever à ses troupes toute idée d'abandonner le siège, il fit brûler ses vaisseaux. Anne Comnène donne de nombreux détails sur ce nouveau siège; Bohémond, « plus habile que Demetrios Poliorcète », construisit force machines qui furent toutes détruites par le feu grégeois [7]. Instruit par l'expérience, Alexis était bien décidé à ne pas livrer bataille aux Normands; il voulait seulement affamer l'armée de Bohémond, en établissant tout autour des assiégeants un blocus rigoureux. Au printemps de 1108, il quittait Salonique et se portait vers Durazzo. Le basileus, instruit par les nombreuses conspirations qu'il avait eu à réprimer, se défiait de son entourage et prit des mesures pour empêcher toute communication entre les siens et Bohémond [8].

1. Al., l. XIII, 177.
2. Cf. Ducange, *not. in Al.*, p. 376.
3. Al., l. XIII, 1, 177.
4. Al., l. XIII, 1, 182.
5. Al., l. XIII, 2, 183.
6. *Id.*, 185.
7. *Id.*, 3, 186; Alb. Aq., X, 41, p. 650.
8. Al., l. XIII, 4, 194.

En même temps, il employait un moyen assez peu honorable pour amener Bohémond à se défier de ses lieutenants. Il s'arrangea pour faire saisir par le prince d'Antioche des lettres compromettantes, qu'on pouvait prendre pour des réponses adressées aux principaux chefs normands, à Gui, frère de Bohémond, au comte de Conversano, à Richard du Principat. Bohémond dut soupçonner la ruse, car il n'accorda aucune créance aux lettres qui tombèrent entre ses mains [1].

Le blocus établi par Alexis était très étroit; à en croire Albert d'Aix [2], plusieurs chefs auraient pressé Bohémond de négocier avec Alexis à cause de la famine. Bohémond préféra essayer de forcer le blocus et fit livrer par ses soldats toute une série de combats d'avant-postes à Hiericho, à Canina, à Arban, mais il ne put rompre le cercle qu'Alexis était parvenu à établir tout autour de lui [3]. Séparés de l'Italie par l'Adriatique, étroitement surveillés par les Grecs [4], la situation des assiégeants, devenus assiégés, était périlleuse, et la famine ne tarda pas à se faire sentir. Force fut bien à Bohémond de songer à la paix [5], car le découragement commençait à se répandre parmi ses soldats, dont un grand nombre passèrent dans le camp des Grecs [6]. Bohémond avait écrit au duc de Durazzo pour lui faire des ouvertures de paix. Alexis, informé, fit répondre à Bohémond de venir le trouver [7]. Celui-ci demanda que le basileus lui donnât des otages; Alexis y consentit. Mais la misère dans le camp des Normands était telle que Bohémond, ne voulant pas donner le spectacle des souffrances de ses soldats, fit garder loin du camp les envoyés de Comnène [8]. Malgré cette

1. Al., l. XIII, 4, 195 et sq.; il fut renseigné par d'anciens Normands à son service sur ceux des compagnons de Bohémond qu'on pouvait lui rendre suspects.
2. Alb. Aq., X, 44, 651.
3. Al., l. XIII, 5, 199 et sq.
4. La flotte ayant laissé passer un convoi de vivres, Alexis envoya Mavrokatakalon établir un blocus plus rigoureux. Al., l. XIII, 7, 208-209.
5. Al., l. XIII, 8, 214 et sq., et 9, 221.
6. *Id.*, 8, 215.
7. *Id.*, 8, 215-216.
8. *Id.*, 9, 217-218.

situation désespérée, Bohémond avait conservé toute sa hauteur. Il commença par demander à être reçu par Alexis en égal et à ne pas avoir à fléchir le genou [1]. Le basileus, fort de sa situation, refusa toute concession et réclama avant tout Antioche. Il se heurta au refus de Bohémond qui ne céda que sur les instances de Bryennios, dit Anne, et aussi parce qu'il vit qu'il ne pouvait faire autrement [2].

L'auteur de l'*Alexiade* s'étend longuement sur tous ces événements, on voit que c'est le triomphe des Grecs sur les Latins qu'elle célèbre. Jamais nous n'avons eu un tel adversaire, s'écrie-t-elle, et dans le portrait qu'elle trace de Bohémond, elle laisse percer son admiration pour ce géant aux cheveux blonds devant qui avait tremblé si longtemps toute sa famille [3]. Elle avait d'ailleurs le droit d'être fière, car toute cette campagne était bien l'œuvre de son père et le fruit des longs et patients travaux du basileus [4]. Le traité fut longuement discuté afin de ne laisser place à aucune interprétation douteuse.

Bohémond déclare annulé le pacte conclu à Constantinople en 1097. Il se reconnaît l'homme lige d'Alexis et de son fils, s'engage à ne pas prendre les armes contre eux, mais à les servir par lui ou par ses lieutenants contre tous leurs ennemis [5], à respecter la vie de l'empereur et de son fils et à la faire respecter, à ne rien entreprendre sur les terres de l'Empire et à ne conserver que les terres dont l'énumération suivra. Il restituera à Byzance toutes celles de ses conquêtes qui ont jadis appartenu à l'Empire [6]. Il s'oblige à ne pas contracter d'engagement au détriment de l'empereur ou de l'Empire, à renvoyer

1. Il y eut de longues discussions sur le protocole à observer. Cf. Al., l. XIII, 9, 218-220.
2. Bohémond ne voulut d'abord céder sur rien et brisa l'entretien ; ce ne fut que lorsque Bryennios l'eût convaincu de l'inutilité de la résistance qu'il céda. Al., XIII, 11, 226-227.
3. Al., XIII, 10, 225.
4. Zonaras, XVIII, 25, 740, dit qu'Alexis vint de Salonique à Colonée pour l'entrevue ; mais Anne est formelle, l'entrevue eut lieu à Déabolis.
5. Al., l. XIII, 12, 228-231.
6. *Id.*, 232.

ceux des sujets d'Alexis qui voudraient passer à son service, et à faire prêter serment à Alexis et à son fils par les barbares qu'il soumettra [1]. Les pays n'ayant pas appartenu à Byzance et qu'il enlèvera aux Turks ou aux Arméniens seront regardés comme à lui concédés par l'empereur. Bohémond s'engage, en outre, à traiter Tancrède en ennemi, si celui-ci ne veut pas se soumettre à Alexis [2]. Il prend pour garants de ses engagements les habitants des territoires qui lui sont cédés et s'engage à leur faire jurer fidélité à l'empereur; en cas de trahison de Bohémond, ils auront le droit, au bout de quarante jours, de passer au basileus [3]. Les vassaux qui sont dans son armée prêteront immédiatement serment à Alexis, ceux qui sont restés en Orient le prêteront entre les mains d'Alexis; de même il ne laissera sortir de Lombardie aucun soldat qui n'ait accompli cette formalité [4].

Le patriarche d'Antioche devra appartenir au rite grec et sera nommé par le basileus qui le choisira dans le clergé de la grande Église. Alexis concède à Bohémond Antioche et son territoire, Suetios [5], les châteaux de Doux [6], de Cauca [7], de Loulos [8] et du Mont Admirable [9]; les places de Pheresia [10], Saint-Élie [11], Borza [12], Schai-

1. Al., l. XIII, p. 233.
2. *Id.*, p. 233-234.
3. *Id.*, p. 235.
4. *Id.*, p. 238-239.
5. Suetios ou port Saint-Siméon, près de l'Oronte.
6. Je n'ai pu identifier cette ville.
7. Cauca, peut-être Bacas, dans la vallée de l'Oronte, près de Schoghre. Cf. Rey, *Les colonies franques*, p. 331.
8. Loulon, au nord-ouest de Podandos??? Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 351-352.
9. C'est la Montagne Noire qui s'étend du cap Khanzir au fleuve Djihoun; c'est l'ancien Amanus. Cf. Rey, *op. cit.*, p. 347. Il faut, je crois, distinguer la Montagne Noire et la Montagne Admirable, car la première est mentionnée à part un peu plus loin.
10. Non identifiée.
11. On trouve un Mont Saint-Élie entre Tagbeh et le mont de la Quarantaine, mais cela me paraît bien éloigné. Cf. Rey, *op. cit.*, p. 382.
12. Burziah ou Burzaich, sur la rive gauche de l'Oronte, en face de Fémie. Rey, *op. cit.*, p. 332.

zar[1], Artah[2], Telouch[3], Germanicea[4], le Mont Maurus[5] et la plaine adjacente, sauf les territoires appartenant aux princes arméniens Léon et Théodore, sujets de Byzance, puis Baghras[6], Balatza[7] et le thème de Zouma[8].

L'empereur détachait du duché d'Antioche un certain nombre de villes qu'il rattachait à l'Empire, c'est à savoir le thème de Podandon[9], Tarse, Adana, Mamistra[10], Anabarza[11], en un mot toute la Cilicie, du Cydnus à l'Hermon[12], puis Laodicée qui devait être restituée aux Grecs[13], Gibel, Valania, Maraclée, Tortose. En échange, Alexis accordait à titre de compensation les territoires d'Alep et de Lapara, avec un certain nombre de places a l'intérieur de la Syrie et dans les territoires de la région d'Édesse[14]. Alexis s'engageait à payer à Bohémond deux cents talents en Michaélites[15].

Ces territoires étaient donnés à Bohémond avec le droit de désigner son héritier qui entrerait en possession après être

1. Schaizar, en grec Larissa, anciennement Césarée. Cf. Derembourg, *Vie d'Ousama*, p. 6-7.
2. Aujourd'hui Ertesi, dans le Djebel Lemaan. Rey, *op. cit.*, 330.
3. Fief de la principauté d'Édesse; porte aussi le nom de Tulupe; à cinq ou six milles de Dalouk, près d'Aintab. Rey, *op. cit.*, 332.
4. A l'ouest de Samosate, sur l'Euphrate, au sud de Marasch. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 67, note 1.
5. Partie sud-ouest de l'Amanus.
6. Près du col de Beylan; Rey, *op. cit.*, 331.
7. Peut-être Balathnous de Bohaeddin. Cf. Rey, p. 331-332.
8. Près de Ravendun, aujourd'hui Djoremous. Rey, *op. cit.*, p. 332.
9. Bozantichan au nord de Tarse. Ramsay, *op. cit.*, 350.
10. Anc. Mopsnestia, aujourd'hui Massissa.
11. Ainzarba.
12. Ramsay croit qu'Hermon désigne le Pyrame, *op. cit.*, p. 386.
13. Al., XIII, 12, 235.
14. Voici les noms mentionnés dans le traité: Plasta, Chonios, Romaina, Aramisos, Amera Tilia, Telchampson, Sarban, Sthlabotilin, Sgenin, Kaltzierin, Kommermoeri, Kathismathi, Sarsapè, Mekran. Al., XIII, 12, 242. Röhricht, *op. cit.*, p. 66, note 4, propose Arabisos pour Aramesos et Tell Hamdun pour Telchampson. Arabisos me parait très vraisemblable. Il est probable que pour ce mot il y a eu une faute de lecture provenant de la ressemblance du μ et du β dans les manuscrits grecs.
15. Cf. Ducange, *Not. in Al.*, ad p. 414: il s'agit ici de livres; cf. Dulaurier, *Hist. arm. d. cr.*, t. I, 15, note.

devenu l'homme lige d'Alexis[1]. Parmi les signataires du traité, il faut mentionner la présence des joupans Pierre et Simon, envoyés du roi de Hongrie, dont la fille avait épousé le Porphyrogénète Jean, fils d'Alexis[2]. A en croire Foucher de Chartres[3], l'empereur se serait engagé de son côté à protéger les chrétiens qui traverseraient ses États, mais nous trouvons cette clause mentionnée toutes les fois qu'il est question d'un traité avec Alexis, et je suis peu porté à croire qu'Alexis ait pris un engagement spécial à cet égard (septembre 1108)[4].

Le basileus combla Bohémond de présents et le nomma sébaste, mais le prince d'Antioche avait été brisé par la ruine de toutes ses espérances; il partit brusquement laissant son armée à la charge d'Alexis et rentra en Lombardie[5], où il mourut peu après[6].

Ce traité marque le triomphe définitif d'Alexis sur Bohémond et la ruine complète des ambitieux projets du fils de Guiscard. C'était un beau triomphe pour le basileus à qui était dû tout le succès de la campagne qu'il avait personnellement conduite. La principauté d'Antioche cessait d'être un danger pour l'Empire, car elle était limitée par l'Amanus dont les passes seraient entre les mains des Byzantins; de même elle se voyait complètement

1. L'interprétation de cette clause présente une certaine difficulté. Anne Comnène dit d'abord que cette donation est faite à titre viager (Al., XIII, 12, 241), puis ensuite que Bohémond a le droit de désigner son successeur. Lebeau, *op. cit.*, p. 240, pensait qu'il y avait eu confusion entre l'acte proposé par Alexis et celui qui fut accepté par Bohémond après modifications et retouches. Reifferscheid croyait qu'il ne s'agit dans le second cas que du duché d'Edesse. On doit admettre une addition, car le passage suivant semble indiquer que l'on a rajouté quelque chose à l'acte primitif : πλὴν καὶ τοῦτο προσκείσθω ταῖς συμφωνίαις. Al., XIII, 12, 242.

2. Al., XIII, 12, 235.

3. Fulch. Car., II, c. 39, p. 418. Cf. Alb. Aq., X, 45, p. 652.

4. Al., l. XIII, 12, 245.

5. Anon. Bar., *Chr.*, 155. Octobre 1108.

6. Anne Comnène et Guil. Tyr disent qu'il mourut en 1109, six mois après la levée du siège de Durazzo, septembre 1108; Al., l. XIV, 1, 248; Guil. Tyr, XI, c. VI ; Pet. Diac. *Chr. Casin*, l. IV, c. XLVII, dit qu'il mourut lorsque Henri IV était à Rome; de même, Alb. Aq., XI, c. XLVIII; Rom. de Sal. dit qu'il mourut en 1111, de même la *Chronique de Fossa Nova* ad annum 1111 et Orderic Vital, l. XI, t. IV, p. 243; Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 298, admet 1111. La date de 1111 est la plus probable.

séparée de l'Europe dont les secours ne lui arriveraient qu'avec la permission des Grecs qui devenaient maîtres de tous les ports. Seulement conclure le traité était peu de chose, il fallait que les clauses en fussent exécutées, et cela ne dépendait pas tant d'Alexis que de Tancrède, maître de la principauté depuis 1104.

La situation à Antioche avait complètement changé depuis le départ de Bohémond, en 1104. L'existence des établissements chrétiens d'Orient paraissait alors fort compromise, mais Tancrède avait bientôt relevé les affaires de sa principauté. En 1105 (20 avril), il triomphait de l'émir d'Alep Roudwan à Tizin[1] et lui reprenait Artah[2]; le 14 septembre 1106, il occupait Apamée après l'assassinat de Kalaf-ibn-Molaib, tué le 3 février par un Bathénien[3]. Il avait déjà remis avant cette époque le siège devant Laodicée, et en 1108, avec l'aide d'une flotte pisane, il s'emparait de cette place[4]. La même année, il allait occuper Mamistra et plusieurs autres villes de la Cilicie[5]. Son activité n'en resta pas là. Les Francs comprirent enfin qu'il était de leur intérêt de s'unir contre les Turks et de faire trêve à leurs dissensions. Ils vinrent assiéger Tripoli dont le siège durait depuis des années; la ville tomba dans leurs mains au milieu de juillet 1109[6]. Puis Tancrède, le 23 juillet, alla occuper Gibel, tandis que

1. D'après Derembourg, *op. cit.*, p. 73, Reiske aurait fait une erreur (Abou'l Féda, *Annales Muslemici*, III, 335) en lisant Schaizar, il faut Tizin, cette erreur a été reproduite par Weill, *Gesch. d. Chal.*, III, 187. Tizin est dominé par la citadelle d'Artah. Cf. Kremer, *Beiträge zur Geographie Nordsyriens*, p. 31.
2. Kemal eddin, *op. cit.*, p. 53.
3. Kemal eddin, *loc. cit.*; Ousama, *op. cit.*, p. 94, cité d'après Derenbourg, *op. cit.*, p. 74; Ibn el Athir, 235-238. Cf. Weill, *op. cit.*, 187-190, et Defrémery, Recherches sur les Ismaëliens, *Journal asiatique*, 1854, I, 384.
4. Ce diplôme a été publié par Muratori, *Ant. Ital.*, t. II, p. 905-906. Le document dont il s'est servi est une copie conservée aux archives capitulaires de Pise, n° 314. Cf. dal Borgo, *Dipl. Pis.*, p. 85; Heyd, *op. cit.*, 145; Derenbourg, *op. cit.*, 75; Röhricht, *op. cit.*, 77; Prutz, *Kulturgeschichte...* p. 370. Kuhn, *Neues Archiv*, XII, 557, admettent cette date, mais Kugler, *Albert v. Aachen*, 344-345, et *Bohemund und Tankred*, p. 37, donne 1108. La concession faite en faveur des Pisans me fait pencher en faveur de 1108.
5. Al., XII, 2, 138-139.
6. Le 13 juillet, d'après Hagenmeyer, *Ekk.*, p. 328 note; le 12, d'après Röhricht, *op. cit.*, p. 81. Cf. Fulch. Carn., p. 420; Caffaro, c. 27, p. 73; Sicard de Crémone, Muratori, *SS.*, VII, 590; Sibt ibn al Djauzi, *H. or.*, III,

dans le cours de l'année 1110 (3 mai) Baudoin Ier s'emparait de Beyrouth [1].

Ces progrès des Francs amenèrent un retour offensif des Musulmans. Le sultan seldjoukide réussit à réunir momentanément leurs forces (décembre 1109) [2]. Sokman, émir de Chelat et de Meiafarikin, Scheref ed-daula Maudoud, gouverneur de Mossoul, et Togtekin, émir de Damas, vinrent au commencement de 1110 assiéger Édesse. Les divers chefs francs s'unirent pour repousser l'ennemi, mais ils furent défaits près de Harran [3], et Roudwan, gouverneur d'Alep, en profita pour venir attaquer le territoire d'Antioche [4]. Bientôt, il est vrai, les Francs reprennent l'avantage ; le 5 décembre 1110 [5], Sidon est prise par Baudoin, aidé de Sigurd Ier de Norvège [6]. Tancrède triomphe de Roudwan et l'oblige à lui payer tribut [7].

« L'année 1111 s'ouvrait sous de tristes auspices pour la Syrie, cette racine vivace des pays de l'islamisme. Les croisés et les Musulmans s'y étreignaient toujours plus rapprochés les uns des autres, comme deux athlètes au moment où l'un va être renversé et terrassé. La cause chrétienne triomphait. La cohésion de toutes les forces musulmanes pouvait seule en arrêter le progrès lent, continu, régulier, sans interruption ni recul [8]. » De tous les États francs, Antioche était pour les Grecs le plus redoutable et Alexis suivait avec inquiétude ses progrès. Le traité conclu avec Bohémond restait lettre morte, et le basileus atten-

536, et Ibn Khallican, *Biogr. Dict.*, III, 455 ; Reinaud, *Extr.*, p. 23 ; Heyd, *op. cit.*, 141 ; Weill, *op. cit.*, 178 ; Kugler, *Alb. v. Aa.*, p. 366, et *Bohemund und Tankred*, p. 174, conteste avec raison les données de Guillaume de Tyr ; Ibn el Athir, p. 274, Abou'l Féda, p. 371, retardent d'un an la prise de la ville.

1. *Annal. Jan.*, 15 ; Ibn el Athir, 274 ; Ibn Khaldoun, 71 ; Sibt ibn al Djauzi, 536 ; Ibn Tagrebardi, *H. or.*, III, 490 ; Kugler, *Boemund und Tankred*, p. 74.

2. Cf. Wolff, *Kœnig Balduin...*, I, p. 48.

3. Sibt ibn al Djauzi, p. 537, rectifié par Derenbourg, *op. cit.*, 86, note 1.

4. *Id.*, p. 539-540. Math. d'Édesse, c. CCIV, p. 270, dit qu'il fut appelé par le comte d'Édesse et Jocelin. Cf. Kemal eddin, p. 56, et notes de Defrémery, p. 57 et 58 ; Röhricht, *op. cit.*, 84-85.

5. Kemal eddin, *loc. cit.* ; Wolff, *op. cit.*, 52-53.

6. Riant, *Les Scandinaves....* p. 104.

7. Kemal eddin, p. 59 ; Ibn el Athir, p. 279.

8. Derenbourg, *op. cit.*, p. 88.

[illegible] que Bohémond fût de retour et exécutât ses promesses. Il n'y a donc rien d'impossible dans le fait rapporté par Ibn el Athir, qui mentionne un message d'Alexis au sultan pour lui dénoncer le danger de la puissance croissante des Francs. C'est sans doute à ce message qu'il faut attribuer l'expédition de Maudoud en 1111, expédition qui échoua par suite de la mauvaise volonté des princes musulmans[2].

La même année, Alexis apprit la mort de Bohémond. La disparition du prince d'Antioche lui enlevait tout le bénéfice qu'il avait espéré tirer de sa victoire de 1108. Tout était à recommencer, car il ne fallait pas compter que Tancrède, à moins d'y être contraint par la force, reconnût le traité signé par son oncle. Alexis fit demander au nouveau prince d'Antioche la restitution d'Antioche. Tancrède répondit naturellement par un refus et traita fort mal les envoyés du basileus[3]. Comnène se voyait donc obligé à une nouvelle guerre; mais depuis trente ans qu'il régnait, la guerre avait été l'état perpétuel de l'Empire. On était las à Byzance de ces luttes continuelles, et l'opinion générale était contraire à une nouvelle expédition. Alexis, en effet, désireux de ne pas s'engager dans une entreprise aussi considérable sans conseil, prit l'avis d'une assemblée composée du Sénat et des principaux généraux. L'avis unanime fut qu'il ne fallait pas s'aventurer de nouveau dans une expédition lointaine, à moins d'avoir l'appui des autres chefs francs[4]. Le basileus s'appliqua alors à gagner, contre Tancrède, Baudoin Ier et les autres princes latins. Il envoya donc au duc de Chypre, Eumathios Philocalès, l'ordre de préparer des vaisseaux et de l'argent, car, dit sa fille, il savait bien que sans argent on ne pouvait rien obtenir des Latins. Boutoumitès fut choisi comme ambassadeur. Avec une flotte de douze vaisseaux, il gagna d'abord Tripoli dont Ber-

1. Ibn el Athir, 280.
2. Cf. Mathieu d'Édesse, c. CCVI, p. 275; Röhricht, *op. cit.*, p. 89.
3. Al., l. XIV, 2, 253.
4. On pouvait espérer réunir les Francs contre Tancrède qui avait fait beaucoup de mal à tous ses voisins; c'est Mathieu d'Edesse qui nous fournit le plus de détails à cet égard, c. CLXXXIX, p. 266 et sq.

trand se trouvait alors seul maître par la mort de Guillaume Jourdain [1]. Ces premiers pourparlers aboutirent. Bertrand se montra disposé à entrer dans les vues d'Alexis et se déclara prêt à marcher sur Antioche au premier signal. Boutoumitès laissa en dépôt à l'évêque de Tripoli l'argent qui devait lui servir à gagner les consciences, et alla trouver Baudoin alors occupé au siège de Tyr. Il passa près du roi de Jérusalem tout le carême de l'année 1112 (qui se termina le 21 avril) [2]. Il assista aux divers combats livrés autour de la place, et Anne, qui est très bien informée pour ce séjour, raconte qu'il assista à la sortie des assiégés dont parle Foucher de Chartres [3]. A la suite de cette sortie qui fit éprouver aux assiégeants une défaite partielle, Boutoumitès gagna Acre avec sa flotte et reprit les négociations avec Baudoin. Pour faire entrer le roi de Jérusalem dans ses vues en lui faisant espérer qu'il toucherait plus tôt la somme promise, il lui annonça qu'Alexis était déjà à Séleukia. Mais Baudoin apprit par un navire pisan que cette nouvelle était fausse ; n'ayant plus dès lors confiance dans l'envoyé grec, il rompit les négociations, et Boutoumitès, ne pouvant s'entendre avec lui, revint à Tripoli où il eut toutes les peines du monde à rentrer en possession de l'argent qu'il y avait laissé. Bertrand était mort et Pons, son fils, lui avait succédé [4] ; Boutoumitès fut obligé de menacer Pons et l'évêque de Tripoli de leur faire couper les vivres qui leur venaient de Chypre, s'ils ne lui rendaient l'argent laissé en dépôt, et encore fut-il obligé de laisser à Pons la somme qu'il avait promise à son père. Il remit le restant à Eumathios Philocalès et cet argent servit finalement à remonter la cavalerie grecque [5].

Tancrède devait mourir [6] peu après, sans qu'Alexis pût profiter de cet événement pour essayer de reprendre Antioche.

1. Ducange, *Les Familles d'outre-mer*, p. 479.
2. Al., l. XIV, 2, 259.
3. Fulch. Carn., II, 32, 464.
4. Ducange, *op. cit.*, p. 480.
5. Al., l. XIV, 2, 260 et sq.
6. 12 décembre 1112; Röhricht, *op. cit.*, p. 97.

# CHAPITRE IX

## DERNIÈRES ANNÉES D'ALEXIS

Alexis, vainqueur de Bohémond, dut rentrer à Constantinople à la fin de 1108 ou tout au début de 1109. Pour la première fois depuis bien longtemps il n'avait pas à préparer une nouvelle campagne. Pour un temps les ennemis de Byzance faisaient relâche et le basileus n'avait pas à s'occuper d'eux. Il songea à profiter de ces loisirs pour tâcher de ramener, dans toute la partie de l'Asie Mineure voisine de la côte, l'abondance et la prospérité qui faisaient défaut depuis si longtemps, et rendre à cette région la sécurité qui permettrait à l'ancienne population chrétienne de revenir dans ses foyers. Il chargea de ce soin [1], à sa demande, le duc de Chypre, Eumathios Philocalès, qui depuis tant d'années avait fourni, dans son gouvernement, des preuves de ses talents d'administrateur, et avait su, par son habile conduite, éviter tout froissement avec les croisés. Eumathios fut nommé gouverneur d'Attalia [2]. Il s'occupa de relever la ville d'Adramythion [3], qui avait été complètement détruite lors des conquêtes de Zachas. Mais les événements qui se produisirent alors empêchèrent Eumathios de mener à bien ces projets. Les Turks, depuis leur attaque contre les croisés, en 1101, paraissaient avoir abandonné le chemin des terres de l'Empire; Anne Comnène ne mentionne, en effet, aucune incursion de leur part depuis cette époque. Ils occupaient pourtant encore

1. Al., XIV, 1, 249.
2. Attalia, au sud-est de Khliara. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 127.
3. Aujourd'hui Edremia.

le pays en arrière des possessions grecques d'Asie, et Eumathios Philocalès, pour accomplir entièrement les desseins de l'empereur, les fit chasser par ses troupes des territoires qui leur appartenaient encore dans la région de Lampè [1].

Cette expédition des Byzantins ramena sur les terres de l'Empire les bandes musulmanes. Hassan, émir de Cappadoce [2], répondit à l'attaque des Grecs en envahissant les provinces byzantines. A la tête de forces considérables, 24.000 hommes à en croire Anne, il pénétra sur le territoire des provinces qu'Eumathios avait été chargé de pacifier, et vint assiéger le gouverneur grec dans Philadelphia où il se trouvait alors [3]. Mais les Turks n'étaient pas outillés pour un siège, et Hassan, se rendant compte qu'il ne pourrait s'emparer de cette ville bien défendue, se résolut à diviser ses troupes et à piller le pays. Encore une fois les fertiles vallées des côtes du pays de Roum virent passer les rapides escadrons musulmans, semant sur leur passage l'épouvante et la ruine. Hassan espérait que ses diverses bandes pourraient piller la riche plaine de Kerbian [4], et surprendre les opulentes cités de Smyrne, Nymphée [5], Khliara [6] et Pergame. Il espérait par ces attaques simultanées vaincre les Grecs avant qu'ils eussent pu organiser la défense. Mais Eumathios, par une série d'opérations habiles et de marches rapides, réussit, avec le peu de troupes dont il disposait, à battre successivement les divers corps de l'émir et à faire reculer encore une fois les Musulmans [7]. Ces divers

1. Près de Lopadion. Anne Comnène, I, 315, dit qu'il y a un fleuve de ce nom près de Lopadion. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 163.
2. Ce personnage est peu connu. Il avait dû se rendre indépendant lors de la mort de Kilidj Arslan. Il fut tué par Malek shah II. Cf. Al., XV, 6, 340.
3. Al., XIV, 1, 251 et sq.
4. Dans le thème Thracésien. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 114.
5. Aujourd'hui Nif. Michel Paléologue y signa un traité avec les Génois, en 1261.
6. Khliara, aujourd'hui Kirkagatsch, à l'est de Pergame.
7. Sur ce passage d'Anne, cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 115.

événements durent remplir les années 1109-1110, car immédiatement après, Anne raconte des faits qui, nous le savons, se passèrent en 1111.

Alexis ne prit point part personnellement à ces campagnes, et dut rester à Constantinople. Dans l'hiver de 1111, il vit arriver dans la ville gardée de Dieu, Sigurd, roi de Norvège, qui revenait de Terre Sainte, où il avait aidé Baudoin à s'emparer de Sidon (19 avril 1110). Les sources grecques sont muettes sur le passage à Byzance du héros scandinave, et nous n'avons que les renseignements légendaires fournis par les Sagas [1]. Avant la fin de l'hiver 1111, Sigurd quitta les côtes de Terre Sainte et se dirigea vers Chypre ; de là, il aurait gagné la Chersonèse de Thrace où il aurait fait un séjour prolongé, attendant, dit une Saga, qu'un vent de côté permît aux voiles de ses vaisseaux, toutes de soie pourpre, de se déployer dans le sens de la longueur des navires, afin que des deux rives du Bosphore on pût juger de la magnificence de sa flotte. Le vent désiré étant enfin venu à souffler, Sigurd fit dans le Bosphore une entrée triomphale et vint jeter l'ancre devant la Porte d'Or qu'Alexis avait ordonné d'ouvrir pour lui, honneur qui ne se rendait qu'aux empereurs victorieux.

Comnène, qui tenait à honorer le prince scandinave dont l'amitié lui était nécessaire à cause des Varangues, lui fit une réception splendide. Sigurd fit une entrée triomphale. De la Porte d'Or au palais de Blachernes, les rues avaient été tapissées de soie pourpre, et au-devant du roi s'avançait un cortège de musiciens et de chanteurs. Sigurd, suivi de ses barons, montés sur des chevaux ferrés d'or, arriva par les Arcades troyennes et la rue des Triomphateurs au palais qui lui était destiné [2]. Un trône

1. J'ai emprunté tout ce qui est relatif au séjour de Sigurd à Constantinople à l'ouvrage du comte Riant : *Les Scandinaves en Terre-Sainte*, p. 195 et sq.

2. Nous trouvons, dans la littérature poétique du moyen âge, de nombreux exemples de ces luttes de fierté et d'ostentation entre les héros. Tout ce que la Saga nous dit de la réception de Sigurd à Constantinople pré-

lui avait été préparé dans la grande salle des Blachernes, il s'y assit, et ses barons prirent place autour de lui. Le basileus agit avec lui comme avec les princes latins; il lui envoya successivement de l'argent, de l'or rouge, le plus précieux, et des bracelets d'or; chaque fois, Sigurd, au grand étonnement de l'empereur grec que les croisés avaient peu habitué à ce désintéressement, distribua l'argent à ses gens, ne gardant pour lui que les bracelets. Il remercia l'empereur dans un harmonieux discours en langue grecque. Alexis, enchanté de la chevaleresque conduite du roi, lui rendit les plus grands honneurs et lui fit partager son trône.

Il donna en son honneur des jeux à l'Hippodrome. « Bien que les récits des Sagas soient empreints de l'exagération particulière à la vanité scandinave, cependant ils offrent à chaque page de curieux détails que la critique n'a aucun sujet de repousser et qui conviennent parfaitement soit au caractère des personnages, soit à la scène sur laquelle ils se meuvent. »

Toujours suivant la légende, Alexis et Sigurd se séparèrent dans les meilleurs termes. Le basileus remit au roi scandinave des reliques et un retable sculpté et doré, orné de bronze, d'argent et de pierres précieuses, et un livre écrit en lettres d'or sur du vélin couleur de pourpre. Le patriarche donna un manuscrit admirablement peint. Le roi, pour ne point être en reste de générosité avec l'empereur, lui laissa ses soixante vaisseaux, chefs-d'œuvre de l'art norvégien, et permit à une grande partie de ses soldats de grossir la garde varangue.

L'année 1111 vit recommencer pour Alexis la série des guerres. En automne, le basileus eut à prendre des mesures à la fois contre les flottes italiennes et les armées des Musulmans [1].

sente une grande analogie avec un passage d'Aimeri de Narbonne où est raconté la réception des envoyés d'Aimeri par Désier, roi des Lombards. De même, nous trouvons un récit tout à fait analogue, dans Wace, à propos de la réception de Robert Ier, duc de Normandie, par l'empereur d'Orient (v. 3067 et sq. de l'éd. Andresen). Cf. G. Paris, Sur un épisode d'Aimeri de Narbonne, *Romania*, t. IX (1880), p. 515.

1. Al., XIV, 3, 264 et sq.

Dans le courant de l'année, Alexis avait songé à s'allier à la république de Pise [1], et, le 18 avril, son envoyé Basile Mesimerios avait conclu un arrangement avec les Pisans. Cette convention, pour des raisons qui nous échappent, n'avait pas été immédiatement ratifiée par le basileus, et les républiques italiennes paraissent avoir été à demi brouillées avec les Byzantins, car, vers la fin de l'année, Alexis craignait une attaque des Génois et des Pisans [2]. L'hostilité des Génois provenait-elle de l'échec des négociations? nous l'ignorons, mais la chose paraît probable, car, à ce moment, comme nous le verrons tout à l'heure, Comnène avait cherché à se rapprocher des autres États italiens. La démonstration des deux flottes [3] réunies dut suffire pour décider le basileus, qui, en octobre 1111, conclut un accord avec Pise. Par ce traité [4], « Alexis s'engage à ne plus mettre, dorénavant, d'entraves d'aucune sorte aux croisades entreprises par les Pisans, et à garantir ceux qui se sont fixés dans ses États contre tout déni de justice. En témoignage de sa haute bienveillance, il promet de faire chaque année, à la cathédrale et à l'archevêque de Pise, un présent composé d'une somme d'argent et de pièces de soie. Les marchandises expédiées de Pise pourront être librement débarquées et mises en vente sur tout le territoire de l'Empire. Les Pisans n'auront aucun droit à acquitter pour les importations d'or et d'argent; pour les autres articles, ils payeront un droit de 4 °/₀. Pour les marchandises achetées dans l'intérieur de l'Empire et transportées par eux sur un autre point du territoire, ils seront soumis aux mêmes droits que les indigènes. On leur assignera, à Constantinople, un quai (σκάλα) et un quartier convenable comprenant des maisons

1. Ces détails nous sont connus par un chrysobulle d'Alexis vidimé dans un acte d'Isaac l'Ange; Miklosech et Müller, *Acta et diplomata*, III, 9-13.

2. C'est à tort que Lebeau, *op. cit.*, p. 442, place cette attaque en 1112; elle est de 1111, puisqu'un vaisseau de cette flotte arriva à Tyr dans l'hiver de 1112. Cf. p. 253.

3. Heyd, *op. cit.*, p. 194, a l'air de croire que cette flotte mit à feu et à sang les côtes de l'Empire. L'*Alexiade*, XIV, 3, 266, dit le contraire.

4. Heyd, *op. cit.*, p. 193-194.

d'habitation pour eux et des magasins pour leurs marchandises. On leur concédera pareillement des locaux dans toutes les villes et îles de l'Empire où ils ont coutume d'atterrir. Pour rendre agréable aux marchands le séjour de Constantinople, on leur garantit des places réservées à l'église Sainte-Sophie pendant le service divin, et à l'Hippodrome pour les représentations publiques. Enfin, l'empereur s'engage à faire prompte justice de toute insulte ou de tout rapt qui pourrait être commis à l'égard des Pisans, et il leur promet des satisfactions en cas d'insultes, et des dommages et intérêts en cas de vol. Toutes ces clauses sont acceptées et garanties par le prince Jean, fils et héritier présomptif. »

Les négociations avec Pise doivent, je crois, être rattachées à d'autres préoccupations du basileus. Alexis songeait alors à un rapprochement avec Rome, rapprochement que la politique lui suggérait plutôt que la religion.

Nous avons vu que les premières négociations pour l'union des deux Églises n'avaient pas abouti. A en croire les sources latines, la question aurait été reprise au concile de Bari, en octobre 1098 [1], où les Grecs auraient discuté avec les Latins la question de la procession du Saint-Esprit. Anselme de Canterbury y prononça son discours : « *De processione sancti Spiritus contra Graecos* ». Les orthodoxes auraient été battus dans la discussion théologique. Nous n'avons pas de texte qui nous permette de croire que le clergé de Sainte-Sophie ait été représenté à Bari, et je suis porté à croire que les Grecs qui ont discuté [2] avec les Latins faisaient partie du clergé grec de l'Italie méri-

1. Cf. *Ep. Urb. II*, Migne, *P. L.*, t. 151, 516; dom Ruinart, *Vita Urb. II*, dans Migne, *P. L.*, t. 151, 241-244; Lup. Protospat., Pertz, *SS.*, V, 63; Eadmer, *Vita Anselmi*, l. II, c. 5; Guill. Malmesbur., *Gesta pontif. Ang.*, Migne, *P. L.*, t. 179, 1492-1493; Orderic Vital, l. X, t. IV, p. 15. Cf. Riant, *Invent. crit.*, p. 186, notes 5 et 6. Mansi, XX, 947, place ce concile en 1097. Le discours de saint Anselme est dans Migne, *P. L.*, 158, col. 285 et sq.

2. C'est l'avis des auteurs russes qui se sont occupés de cette question. Cf. Arsenij, *Les relations des deux églises*, p. 503; il est très partial pour les Grecs; Wasiliewsky, *Byzance et les Petchénègues*, p. 315.

dionale. Le concile se termina par l'excommunication solennelle de ceux qui n'admettaient pas la doctrine romaine sur la procession du Saint-Esprit[1].

Les négociations reprirent plus tard et en 1108, un légat du pape assiste à la signature du traité entre Alexis et Bohémond[2]. En 1111, a lieu l'emprisonnement du pape Pascal par Henri V[3] (12 février), et le pape, obligé de se soumettre à la force, couronne l'empereur (13 avril). Ce n'était qu'à contrecœur que Pascal avait cédé, et, dès le 22 mars 1112, il revenait sur sa décision et avouait qu'il avait été coupable de faiblesse[4]. Alexis avait dû suivre avec intérêt tous ces événements. La mort de Bohémond et de Roger Bursa, en 1111, laissait l'Italie méridionale sans maître. Les basileis regrettaient toujours la perte de ces belles provinces d'Italie, et Comnène songea dès lors à rentrer en possession de ces anciens territoires de l'Empire. Dès janvier 1112, dans une lettre[5] à Girard de Marsis, abbé du Mont-Cassin, il fait allusion à l'emprisonnement du pape, et le déplore. L'ambassade chargée de remettre cette lettre dut être celle-là même qui porta aux Romains le message dont nous parle Pierre Diacre[6]. Alexis exprimait aux habitants de Rome ses regrets de la captivité du pape, et les louait de leur résistance à Henri V. Le basileus ajoutait que s'ils étaient toujours dans les dispositions dont on lui avait fait part, il accepterait pour lui ou pour son fils la couronne impériale. Alexis dut en même temps écrire au pape, et c'est peut-être l'appui que Pascal II espérait trouver près de l'empereur grec qui lui donna le courage de blâmer, en un langage élevé,

1. Baronius, ad an. 1097, t. XVIII, p. 46 et sq.
2. Al., XIII, 12, 246.
3. Cf. *Vita Paschalis II*, Watterich, II, 9, et Jaffé, I, p. 743. Il indique les autres sources. Cf. Giesebrecht, *Gesch. d. d. Kais.*, III, 776 et sq.
4. Cf. Jaffé, 6310.
5. Éd. Riant, dans *Epist. spuria*, p. 46. Cf. Hopf, *op. cit.*, p. 155 et Tosti, *Storia della badia di Monte Cassino*, II, 33.
6. Pertz, *SS.*, VII, 785.

sa propre condescendance envers l'empereur germanique, et de condamner sa faiblesse (22 mars 1112).

En réponse au message d'Alexis, les Romains envoyèrent, en mai de la même année, une nombreuse ambassade au basileus, afin de s'entendre avec lui au sujet des propositions qu'il leur faisait. Alexis paraît avoir pris alors l'engagement de se rendre à Rome dans le courant de l'été [1]. Mais, étant tombé malade, il ne put tenir sa promesse. Il dut s'excuser auprès du pape par une lettre portée, sans doute, par l'ambassade qui remit un message du basileus à l'abbé du Mont-Cassin, Girard de Marsis [2]. Il est évident que ces négociations ne furent poursuivies par Pascal II que dans l'espérance d'amener la réunion des deux

1. Pertz, *SS.*, VII, 785, Pierre Diacre a utilisé, pour cette partie de sa chronique, une autre source que la lettre d'Alexis à Girard de Marsis, car nulle part, dans cette lettre, il n'est fait allusion au voyage de l'abbé du Mont-Cassin à Durazzo.

2. Dans le registre de Pierre Diacre est insérée une lettre d'Alexis à Girard de Marsis. Cette lettre est placée la troisième, après deux lettres à Oderisio. Tosti, *op. cit.*, II, 95, et Trinchera, *op. cit.*, p. 78-79, ont placé arbitrairement cette lettre en 1097 (juin). Riant, *Invent. crit.*, p. 136 et sq., propose la date de janvier 1097, sans toutefois se montrer très affirmatif. Or cette lettre, qui est datée de l'indiction V, a le titre suivant : N° 148, f. 67 b, « Epistola ejusdem imperatoris, ad gir...re...m. » Il s'agit donc de Girard et non d'Oderisio, l'indiction V donne l'année 1111-1112. Les lettres précédentes sont rangées, à ce que dit Riant, dans l'ordre chronologique, pourquoi y aurait-il exception pour celle-là? Nous ne savons pas qu'Alexis ait été en relations avec les Italiens en 1096-1097, tandis que Pierre Diacre mentionne des rapports entre Rome et Byzance en 1112. En 1096-1097, nous ignorons si Alexis a été souffrant, tandis qu'en 1112 il a été très malade (Zonaras, XVIII, 25, 751). Je suis donc porté à placer cette lettre en 1112, à cause de la concordance des renseignements qu'elle nous fournit, avec la chronique de Pierre Diacre inspirée par une autre source. Reste la date de l'indiction (septembre 1111-septembre 1112). D'après Pierre Diacre, les envoyés des Romains sont partis pour Byzance à la fin de mai ou au début de juin. Il est improbable que, dès juin, l'empereur ait renoncé à aller à Durazzo. Il dit qu'il n'a pu y aller *in præsenti æstate*, mais qu'il ira *in principio æstatis*, ce qui, comme Riant l'a remarqué, donnerait à croire que la lettre a été écrite en hiver (*op. cit.*, 137). Il faut admettre une erreur du copiste. La lettre, pour moi, est néanmoins de 1112, et doit être rapprochée de celle de Pascal II à Alexis, écrite, elle aussi, vers la fin de 1112.

Églises et la cessation du schisme. Un document capital à cet égard est la lettre que Pascal II envoya à Alexis vers la fin de cette année [1]. Le pape remercie le ciel qui a donné à Alexis l'idée de cette réunion si désirée, il ne se dissimule pas les difficultés que rencontrera l'entreprise à cause de la différence des nationalités. Pourtant la tâche de l'empereur est plus facile, car il peut commander à son clergé et aux laïques. Le pape reconnaît la bonne foi dont Alexis a fait preuve dans toute cette affaire tant par son envoyé Basile Mesimerios que par ses lettres. Mais Pascal II ne veut pas laisser la question changer de terrain. Il déclare, dès le début, qu'il n'y a qu'un moyen de tout concilier, c'est que le patriarche de Constantinople reconnaisse la primauté du siège de Rome : « L'expérience de Votre Sagacité sait bien, dit-il, combien grande était autrefois la soumission des patriarches de Constantinople à l'évêque de Rome. Mais, depuis lors, bien des années se sont écoulées, et les évêques de Constantinople et leur clergé, contrairement à la tradition, se sont tellement éloignés de l'amitié et de l'obéissance dues à l'église romaine qu'ils ne daignent pas accepter les lettres envoyées par le Siège apostolique, ni entrer en relations avec ses apocrisiaires. Si votre sagesse ne montre pas de l'amour envers nous, et de la bienveillance à l'égard de nos envoyés, la scission persistera ; nous n'aurons plus connaissance les uns des autres, et le souvenir de notre réconciliation d'aujourd'hui disparaîtra. Le principal moyen pour obtenir l'union est que notre collègue, le patriarche de Constantinople, reconnaisse la primauté et la révérence du Siège apostolique, comme cela a été établi par le religieux prince Constantin et confirmé par le consentement des saints Conciles, et qu'il se corrige de son obstination passée selon ce que vous apprendrez de nos légats. Quant aux métropoles et aux provinces qui étaient soumises

1. Jaffé, *op. cit.*, 6364; Giesebrecht, *Gesch. d. d. Kais.*, III, 1201, d'après la place occupée par la lettre dans le ms., en a fixé la date aux derniers mois de 1112. Sur les négociations d'Alexis avec Rome, cf. le même, p. 808.

jadis au Saint Siège, qu'elles reviennent à son obéissance et à sa disposition, afin que les rapports qui, au temps de vos prédécesseurs, existaient entre l'ancienne et la nouvelle Rome, soient rétablis, avec l'aide de Dieu, par le zèle de votre sublimité, car on ne pourra se mettre d'accord sur les différences qui existent entre les Latins et les Grecs, au point de vue de la foi ou des usages, avant que les membres soient réunis à la tête. »

Le pape proposait la convocation d'un concile où se réuniraient les évêques des sièges apostoliques. Pascal II, on le voit, n'abandonne aucune des prétentions de l'Église romaine. Il ne fait aucune allusion aux projets du basileus, touchant la couronne impériale, et il est évident que pour lui ces projets sont subordonnés à l'acceptation par l'église de Constantinople de la primauté de celle de Rome. Nous n'avons plus ensuite de renseignements sur ces projets; nous savons seulement que, très probablement l'année suivante, l'archevêque de Milan, Pierre Chrysolan, vint à Constantinople, et prononça un discours contre les erreurs des Grecs [1]. Eustratios, évêque de Nicée, lui répondit, mais l'entente ne put s'établir, et des préoccupations plus immédiates vinrent détourner Alexis de ses rêves ambitieux.

Il était dit que jusqu'au bout le basileus aurait à lutter contre les Turks. Une fois encore, les Musulmans venaient de reparaître et recommençaient leurs incursions dans le pays de Roum. Nous avons vu que depuis 1101 les hordes musulmanes étaient restées à peu près stationnaires. Anne ne mentionne d'autre expédition contre les Grecs que celle de Hassan en 1110, et il est facile de trouver la cause de cette trêve accordée aux Grecs. Depuis 1099, l'Orient tout entier était divisé entre les

1. Ce voyage eut lieu, sans doute, au retour de Pierre Chrysolan de Terre-Sainte, v. 1112 Cf. Landulfe le jeune, Murat., *SS.*, V, 4, 87; Baronius ad an. 1116, t. XVIII, p. 273 et sq., et not. de Pagi. Le discours de Pierre Chrysolan est publié dans Migne, *P. G.*, 127, col. 911 et sq. Les réponses d'Eustratios sont édictées dans la *Bibliotheca ecclesiastica* de Demetracopoulos. Outre Eustratios, d'autres membres du clergé grec prirent la parole, notamment Nicolas de Méthone. Cf. Allatius, *De consens. utriusque ecclesiae*, II, 10, 626, et Fabricius, *Bca Gca*, XI, 622 et sq.

deux fils de Malek shah, Barkyarok et Mohammed. Proclamé en 1099, à Bagdad, Mohammed avait fait remplacer, dans la Kotba, le nom de son frère par le sien. Aussitôt la guerre avait éclaté entre les deux frères, et autour d'eux s'étaient rangés les émirs. Cette lutte fratricide n'avait point été interrompue par la mort de Barkyarok, et les deux partis en présence avaient continué à lutter. C'est seulement en 1105 que Mohammed avait fini par triompher et par se faire reconnaître comme sultan seldjoukide [1]. Kilidj-Arslan, le sultan d'Ikonium, voisin immédiat des Grecs, avait pris une part active à ces divers combats, et l'Empire grec avait bénéficié de son absence. En 1106 [2], il avait été choisi comme successeur par l'émir de Mossoul, Djekermich, blessé à mort dans une bataille contre Djawali-Sakava. Installé à Mossoul, Kilidj-Arslan avait eu à lutter contre le rival de son prédécesseur, et avait trouvé la mort dans une défaite à lui infligée par Djawali. Ses États avaient été partagés entre ses quatre fils, et l'un d'eux, Malek shah, le Saïssan d'Anne Comnène, avait obtenu Ikonium [3].

L'appel que Mohammed avait adressé, en 1109, à tous les Musulmans, avait été entendu, et la lutte renaissait plus vive que jamais, dans tout l'Orient, entre chrétiens et musulmans. L'islamisme avait repris sa marche en avant, poussé peut-être par les conseils d'Alexis. Si Comnène appela vraiment les Musulmans contre les États latins de Syrie, il commit une grave faute politique, car les menées des Turks eurent leur contre-coup en Asie Mineure. Nous avons mentionné la victoire remportée par Eumathios Philocalès sur Hassan. L'année suivante, Comnène apprit que le sultan d'Ikonium, Malek shah, préparait contre Byzance une nouvelle expédition [4]. Le but que les Turks

1. Weil, *op. cit.*, III, 144 et sq.
2. Mathieu d'Éd., c. CXCIV, p. 263.
3. *Id.*, c. CXCVI, p. 264.
4. Al., XIV, 3, 265. C'est en 1111, car un vaisseau pisan se détacha de la flotte pisane, au début de 1112, et alla annoncer à Baudouin, occupé au siège de Tyr, qu'Alexis était en Chersonèse. Cf. p. 253.

se proposaient était l'occupation de Philadelphia et des autres villes du thème Thracésien. Comnène voulut encore une fois se mettre à la tête de ses troupes. Dans l'hiver de 1112, il quitta Byzance et vint camper dans la Chersonèse de Thrace [1], d'où il rassembla les troupes de terre et de mer. Par la vallée du Scamandre, les troupes byzantines remontèrent jusqu'à Adramythion. Constantin Gabras était chargé de la défense de Philadelphia, et Monastras occupait Pergame et Khliara. Il semble résulter des dispositions prises alors par Alexis que depuis l'expulsion des Turks, rien n'avait été fait pour relever les défenses du pays, et que Philadelphia était le premier point fortifié qui pût arrêter leur marche. Cette première campagne dura peu, il n'y eut qu'une bataille. Gabras battit les Turks, et le sultan demanda la paix. Malek shah envoya des ambassadeurs qu'Alexis, entouré de sa garde étrangère, reçut avec le cérémonial accoutumé. Anne ne nous dit rien des conditions du traité.

L'année suivante, d'ailleurs, vit recommencer la guerre. Alexis, malade, fatigué par tant de campagnes, souffrait déjà de la maladie qui devait l'emporter. Il se rendit à Damalis où se faisait le rassemblement de l'armée. Là il apprit que les Turks assiégeaient Nicée défendue par Eumathios Kamytzès [2]. L'armée turque, dont le chiffre s'élevait à cinquante-quatre mille hommes, avait surtout pour objet de piller. Elle s'était divisée en un certain nombre de bandes qui s'étaient partagé la région. Outre les environs de Nicée, Prusa et Apolloniade étaient entre leurs mains, et elles avaient enlevé Lopadion, sur le Ryndakos, point stratégique important, qui commandait la route de Prusa à Adramythion, à Pergame et à Cyzique. Une autre bande, sous les ordres de l'émir Mohammed, pillait Poimanenon [3], tandis que l'émir Manalough allait ravager Parion [4] et

1. Zonaras, XVIII, 26, 752; Al., XIV, 3, 265.
2. Al., XIV, 5, 278 et sq.
3. Près de Lopadion. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 157.
4. Entre Baris et Lampsakos.

Abydos, où était la douane pour les marchandises entrant dans le Bosphore; de là il avait gagné Adramythion et Khliara, et revenait chargé de butin. Alexis avait envoyé Eumathios Kamytzès contre Mohammed; le chef grec, ayant attaqué les Turks près de Poimanenon, malgré les ordres du basileus, triompha d'abord, mais les Turks se reformèrent en voyant le petit nombre de ses soldats, revinrent l'attaquer et le défirent complètement. Lui-même fut emmené en captivité. Pendant ce temps, Alexis, évitant Nicée et Malagina, gagnait Basilika dans une des vallées de l'Olympe, et de là il se dirigeait vers Alethina pour occuper Akrokos afin d'attaquer les Turks et de leur couper la route de Nicée, s'il en était encore temps. Les Turks, revenant de Pergame, passèrent par Germe et Khliara, puis durent longer les pentes septentrionales de la chaîne du Temnos, remonter la vallée du Makestos, et se diriger vers Dorylée par Synaos, Azanoi et Kotiaion. C'est près de Kotiaion, à Akrokos, que le basileus les rencontra et les mit en fuite.

Instruit de cette victoire d'Alexis, Mohammed, qui avait triomphé de Kamytzés, vint attaquer par derrière l'armée grecque; mais il fut défait, et Kamytzès profita du désordre pour gagner le camp grec près d'Akrokos. Le basileus confia la défense de la région, d'où il venait de chasser les Turks, à Georges Lebounès, et revint à Constantinople (1113).

Une année ne s'était pas encore écoulée, qu'en novembre 1114 [1], le bruit se répandait que les Polovtzes se préparaient à envahir de nouveau l'Empire. Alexis se rendit lui-même à Philippopoli pour organiser la défense de la frontière. Il établit une série de postes le long des Balkans, depuis Buranitzow, tout près du Danube. Il fit occuper ainsi par ses troupes Nisch, Peritzos et Trieditza, lui-même restant à Philippopoli, où il

1. Al., XIV, 8, 295, donne l'indiction 8 et le mois de novembre; Zonaras, XVIII, 26, 753, place cette expédition au printemps et mentionne le séjour d'Alexis à Philippopoli avant son expédition contre les Turks, en 1113.

occupa ses loisirs à discuter avec les Manichéens[1], dont il ramena un grand nombre à la foi orthodoxe. Sur la nouvelle que les Polovtzes avaient franchi le Danube, Comnène se porta aussitôt sur Viddine, mais déjà les barbares étaient repartis, et ce fut en vain que les troupes byzantines les poursuivirent sur la rive gauche du Danube.

Tels sont, du moins, les événements que nous rapporte Anne Comnène. D'après les sources russes[2], il faudrait voir dans les barbares qui attaquèrent alors l'Empire non pas des Polovtzes, mais les Russes du prince de Kiew, Wladimir Monomaque, fils de Vsévolod qui, en 1113, avait succédé à Sviatopolk. Une des filles du prince aurait épousé Léon, fils de Romain Diogénès, et celui-ci aurait voulu se tailler, sur la frontière du Danube, une principauté; il se serait emparé de plusieurs forteresses, dont Silistrie, mais y aurait été assassiné par des émissaires d'Alexis, et Wladimir, pour venger son gendre, aurait envahi l'Empire. Tout ce récit paraît légendaire; d'une part, Léon, fils de Diogénès, au dire d'Anne Comnène, avait été tué longtemps avant cette époque, en Asie Mineure. Peut-être y a-t-il eu un autre fils de Diogénès que nous ne connaissons pas? Peut-être est-ce celui qui, suivant quelques auteurs occidentaux, aurait accompagné Bohémond en France[3]? Mais peut-être y a-t-il eu tout simplement confusion entre cette expédition et celle du pseudo-fils de Diogénès, en 1095? Je crois, pour ma part, que tout cela est légendaire. Il a pu y avoir une attaque des Russes sur le Danube, attaque d'ailleurs sans importance, et la présence du fils de Diogénès a été inventée pour justifier cette expédition. Il faut, en effet, établir à ce propos un lien entre ce fait et la légende, aujourd'hui reconnue fausse, d'après laquelle les Russes ayant pénétré en Bulgarie et en Thrace, Alexis au désespoir

1. Sur les Pauliciens, on trouvera beaucoup de détails dans Karapet Ter Mkrttschian, *op. cit. passim.*

2. Cf. Muralt, *op. cit.*, p. 115 et 118, et Couret, La Russie à Constantinople, dans *Revue des questions historiques*, 1896, t. XIX, p. 126-127.

3. Order. Vital., l. XI, t. IV, p. 212.

aurait envoyé à Kiew, pour implorer la paix, le métropolitain d'Ephèse. Ce prélat, pour fléchir Wladimir, aurait déposé à ses pieds d'inestimables présents : la coupe de sardoine de l'empereur Auguste, une portion notable de la Sainte Croix, la couronne d'or, le collier de perles et les ornements impériaux de Constantin Monomaque, aïeul de Wladimir. Touché de ces dons sans pareils, le Russe aurait accordé la paix et renoncé à ses conquêtes, et avant son départ, l'envoyé grec, dans la cathédrale de Kiew, en présence des grands, du clergé et du peuple, aurait solennellement posé, sur le front de Wladimir, le diadème de Constantin, en le proclamant césar de Russie. Il n'est pas besoin de faire ressortir le caractère tendancieux de cette légende dont on a dit très justement qu' « elle avait été favorisée par la politique des tsars de Moscou, car il leur importait que ces insignes de leur pouvoir remontassent jusqu'à leur ancêtre Kievien, et que le Monomaque russe, petit-fils de l'empereur grec, Constantin Monomaque, eût été solennellement couronné, par un évêque grec, comme souverain de la Russie [1]. »

De retour à Constantinople (1115), Alexis eut encore une fois à se préparer à la guerre turque. Il apprit qu'une grande expédition s'organisait et que le sultan d'Ikonium réunissait des forces considérables pour attaquer l'Empire. Comnène s'occupa aussitôt de réunir ses troupes, mais la maladie dont il souffrait depuis longtemps lui avait enlevé l'activité dont il avait donné tant de preuves au début de son règne.

Les guerres des Byzantins contre les Turks ne ressemblaient en rien à nos guerres modernes. Les escadrons musulmans qui envahissaient le territoire de l'Empire ne cherchaient pas à livrer bataille aux forces grecques. Pour eux, l'essentiel était d'éviter toute bataille rangée, et de repartir rapidement, emmenant un riche butin ou de nombreux prisonniers. Le plus souvent, ces attaques se produisaient sur plusieurs points à la fois, afin de forcer les Byzantins à disperser leurs forces. Il faut

1. Rambaud, *Histoire de Russie*, p. 84.

se rappeler cette tactique, pour comprendre la dernière campagne d'Alexis contre les Turks, car toute la première partie des opérations du basileus se compose d'une longue série de marches et de contremarches dans la région comprise entre Lopadion et Nicomédie.

Alexis[1] tarda un certain temps à entrer en campagne, retenu à Damalis, dit sa fille, par la maladie; les Turks en profitèrent pour ravager tout le pays, tandis que les troupes grecques se rassemblaient à Lopadion (1116). Les retards apportés par le basileus doivent aussi, selon moi, être attribués à une autre cause : Comnène devait craindre qu'une révolution, à laquelle sa femme Irène n'aurait pas été étrangère, comme on le verra plus loin, n'éclatât à Constantinople durant son absence. C'est ce qui expliquerait la présence continuelle de l'impératrice dans le voisinage de l'armée.

Je ne veux pas entrer dans le détail de cette dernière campagne qu'Anne nous a racontée avec autant de prolixité que de confusion. Nous dirons seulement qu'il semble résulter de son récit que les Turks, pour diviser les forces grecques, attaquèrent à la fois la région de Nicée et les environs de Pomainenon; Alexis paraît s'être occupé d'organiser la défense contre ces deux groupes d'adversaires[2]. Contre l'un, il fortifia les passages de l'Olympe, afin d'empêcher la jonction de cette bande avec celle qui venait d'attaquer le château Saint-Grégoire[3], tout près de Nicomédie. Le plan de l'empereur ne se bornait pas à ces simples mesures de défense; il avait un projet plus hardi : cesser de rester sur la défensive et prendre vigoureusement l'offensive en portant la guerre au centre même de la puissance turque, à Ikonium. Ce fut là l'objectif du basileus durant toute la durée des premières opérations; mais la marche à travers l'Asie Mineure présentait de grandes difficultés durant l'été et Com-

1. Al., XV, 1, 308 et sq.
2. *Id.*, 1, 310 et sq.; 2, 312, et 3, 317.
3. Ramsay, *op. cit.*, p. 209. — L'Olympe est le Keshish Dagh d'aujourd'hui.

nène attendit l'automne pour l'entreprendre [1]. Alors, avec des forces considérables, il se dirigea par Pithékas [2], Dorylée et Santabaris [3] vers Ikonium. Il ne s'agissait pas, cette fois, d'une simple marche, mais d'une expédition importante. Partout, les Turks reculent devant les Grecs, sans livrer bataille, et Alexis atteint sans difficulté Polybotos et Kedrea [4] où était une forteresse très puissante. Là il apprend que Malek shah [5] a donné l'ordre de ravager le pays pour arrêter sa marche. Le basileus hésite à pénétrer en plein pays ennemi. Pendant ce temps, Bourtzès va soumettre la région d'Amorion, et Comnène se décide enfin à continuer jusqu'à Philomélion, qu'il atteint après avoir suivi la route qui longe le lac des Quarante Martyrs, sans rencontrer aucune résistance. Il voit se presser autour de lui toute la population qui avait fui devant l'invasion des Turks, et s'était enfermée dans des places fortes ou cachée dans des cavernes. Les Turks se bornaient à harceler l'armée [6]. Le basileus, satisfait du résultat de son expédition, se décida au retour ; il commença donc la retraite, emmenant avec lui une foule de vieillards, de femmes et d'hommes qu'il avait délivrés.

Tandis que les troupes grecques se retiraient, Malek shah arriva et voulut, malgré le conseil de ses émirs, attaquer les Byzantins. D'après Anne, Alexis lui infligea, près d'Ampoun, une défaite complète et l'obligea à demander la paix. Les Turks abandonnaient leurs conquêtes et reconnaissaient à l'Empire les limites qu'il avait du temps de Romain Diogènes [7]. Ce récit d'Anne me paraît empreint d'exagération. Zonaras attache une importance beaucoup moindre aux combats qui eurent lieu

1. Al., XV, 3, 321.
2. Entre Nicée et Malagina. Cf. Ramsay, *op. cit.*, 201.
3. Un peu au sud de Nakoleia; la route de Kotiaion à Kaborkion devait y passer. Cf. Ramsay, *op. cit.*, 235.
4. On ne peut connaître exactement la situation de cette place. Ramsay, *op. cit.*, 234.
5. Fils de Barkyarock, Bar Hebræus, *op. cit.*, p. 285.
6. Al., XV, 4, 329; Zonaras, XVIII, 26, 757.
7. Al., XV, 5, 330.

alors [1]. Sous Romain Diogénès, les limites de l'Empire s'arrêtaient à l'Arménie. Comment expliquer que le sultan d'Ikonium ait pu rendre à Alexis des terres où étaient établis les descendants de Danischmend? Nous voyons, d'ailleurs, que, dès le début du règne de Jean Comnène, les Turks venaient attaquer Laodicée, dans la vallée du Méandre, et Nikétas Choniatès, qui nous fournit ce renseignement, a l'air de faire de cette ville une place frontière [2]. Je crois donc que le succès d'Alexis n'a pas eu, au point de vue territorial, l'importance que lui prête l'auteur de l'*Alexiade*. Le basileus s'est avancé sans rencontrer grande résistance jusqu'à Philomélion ; il a délivré beaucoup de Grecs, prisonniers en territoire ennemi, les a ramenés (ce qui prouve bien que le pays n'était pas sûr, même après ses victoires) ; il a, sans doute, conclu un traité avec Malek shah, mais je ne crois pas que les Turks se soient retirés au delà d'Ikonium. La campagne du basileus dut simplement avoir pour résultat d'éloigner de Nicée les Musulmans établis depuis plusieurs années dans la région de Dorylée. Le gain de ces victoires, au point de vue territorial, est difficile à marquer.

A ce moment, les possessions de l'Empire en Asie Mineure devaient comprendre, outre le duché de Trébizonde et la partie du thème Arméniaque bordant la mer Noire, tout le pays à l'ouest d'une ligne passant par Sinope, Gangra, Ancyra, Amorion et Philomélion. Vers le sud, les Byzantins possédaient la côte jusqu'aux confins du duché d'Antioche. Enfin il est probable que tous les points occupés par les Grecs sur les côtes de Syrie leur avaient été enlevés, à la suite de la prise de Laodicée par Tancrède.

La victoire de Philomélion devait être la dernière remportée par le basileus. Alexis rentrait à Constantinople malade; il était usé par les fatigues de la vie des camps et par les soucis de toute espèce dont il avait été accablé. La fin de son règne était

1. Al., XV, 5, 330.
2. Nik. Ch., *Vie de Jean Comnène*, c. 4, p. 17.

glorieuse, il voyait l'Empire en paix avec tous ses voisins et pouvait, à bon droit, s'enorgueillir de son œuvre. Mais l'empereur, jusqu'au bout, devait redouter de voir ses succès compromis non par ses ennemis, mais par les divisions et les querelles de sa propre famille.

J'ai dit l'autorité qu'Alexis avait accordée à sa mère, Anna Dalassèna, au début de son règne. Nous voyons, par les actes d'Alexis en faveur de Saint-Christodoulos, qu'en 1088 et 1089 la mère du basileus avait encore toute sa puissance [1]. L'*Alexiade* est ensuite presque muette à l'égard d'Anna Dalassèna. Anne raconte incidemment que sa grand'mère mourut le jour où, d'après un astrologue, Alexis aurait dû mourir [2], mais il est impossible de fixer la date de cet événement. La dernière mention de la mère du basileus que nous trouvions est faite à propos de la révolte du pseudo-fils de Romain Diogénès, en 1095 [3]. Nous savons, par le Typikon qu'Irène composa pour le monastère de la Theotokos Kecharitomenès, qu'Anna Dalassèna mourut un premier novembre [4]. Mais ce renseignement nous avance peu, car nous n'avons pas la date d'année.

Zonaras prétend [5] qu'Anna Dalassèna aurait gouverné longtemps et serait devenue impopulaire. On aurait attribué à son administration tous les maux dont l'Empire souffrait. Alexis, qui se rendait compte de cette animosité, supportait avec peine la tutelle de sa mère. Anna Dalassèna, s'apercevant des sentiments de son fils, n'attendit pas d'être chassée, et se retira au monastère du Pantepopte où elle vécut quelques années, sans être complètement en disgrâce. Un an après sa mort, le sébastocrator Isaac mourut à son tour.

La date de ces événements est très difficile à préciser; les

1. Cf. dans Miklosich et Muller, *Acta et diplomata*, t. V et VI, *passim*, les actes d'Alexis en faveur de Saint-Christodoulos.
2. Al., VI, 7, 293.
3. *Id.*, X, 4, 21.
4. Typikon, dans Montfaucon, *Analecta græca*, c. 71. Cf., du même, *Palaeographia græca*, p. 46.
5. Zon., XVIII, 24, 746.

chroniques nous donnent comme dates extrêmes la première croisade et le retour de Bohémond en Occident. Il est bien difficile de préciser ces données. En 1105, Alexis perdit son frère, le grand domestique Adrien [1]. Je crois qu'Isaac mourut peu après (1106?) [2], car nous ne le trouvons mentionné nulle part lors de la campagne d'Alexis contre Bohémond, et ce n'est pas à lui qu'Alexis laisse alors le commandement de Byzance. Étant donné qu'Isaac est mort un an après sa mère, et que sa mère a vécu plusieurs années dans la retraite, on peut admettre qu'Anna Dalassèna a dû se retirer aux environs de 1100; mais cette date n'est pas précise, et peut même varier de plusieurs années.

L'influence d'Anna Dalassèna fut remplacée par celle d'Irène, femme d'Alexis; peut-être même celle-ci n'a-t-elle pas été étrangère à la disgrâce d'Anna Dalassèna, et les deux faits concorderaient, puisque nous voyons que, dès 1107, Irène est très en faveur auprès de son mari [3]. Au début de son mariage, Alexis avait été assez peu fidèle à sa femme, et lui avait témoigné une grande indifférence. Mais lorsque les passions du basileus furent éteintes, Irène sut prendre sur Comnène une grande influence [4].

L'empereur avait eu sept enfants : Jean, Andronik, Isaac, et Anne, Maria, Eudokia, Théodora. La famille impériale fut toujours profondément divisée. L'impératrice Irène et Anne ne pouvaient souffrir Jean, l'héritier présomptif; elles songèrent à créer un parti puissant destiné à faire arriver au pouvoir après Alexis, le mari d'Anne Comnène, Bryennios. L'influence qu'Irène sut acquérir sur l'esprit d'Alexis facilita sa tâche. Autour de ces deux femmes ambitieuses se groupèrent tous les mécontents

1. Cf. Montfaucon, *Pal. græca*, p. 47.
2. Il est mentionné lors de la conjuration des Anemas ; Al., XII, 6, 157. Il dut mourir avant 1108, car Théophylacte parle de sa mort dans une de ses lettres, ep. 12, p. 377 et sq.
3. Al., XII, 3, 141.
4. Zonaras, XVIII, 24, 747.

des divers partis, et Andronik, le deuxième fils de l'empereur, embrassa la cause de sa sœur [1], tandis que Jean, ayant avec lui son frère Isaac, cherchait à gagner le peuple et le sénat [2]. Alexis était parfaitement au courant de ces intrigues. Il paraît avoir été assez peu rassuré pour lui-même. Nous voyons, en effet, que depuis son expédition contre Bohémond, le basileus emmène toujours avec lui l'impératrice dans ses campagnes. Anne Comnène, bien qu'elle prétende que son père prenait Irène avec lui pour le soigner, ne nous a pas caché que sa mère ne suivait Alexis qu'à regret [3]. Il faut, je crois, voir dans la conduite du basileus une mesure de défiance. Comnène craignait que pendant son absence de la capitale, sa femme ne se mît à la tête de quelque conspiration. Le fait suivant montre bien cette défiance d'Alexis envers la basilissa. Pendant la campagne contre Bohémond, on jeta sous la table de l'empereur un libelle injurieux où on raillait son attachement pour sa femme, et où on lui conseillait de la renvoyer à Byzance. La première pensée d'Alexis fut d'accuser Irène d'être l'auteur de ce placard [4]. Le vrai coupable, au dire d'Anne, était un certain Aaron, descendant des anciens tsars de Bulgarie. Nous voyons encore Alexis emmener sa femme en Chersonèse, à Philippopoli, et durant toute la première partie de sa dernière campagne contre les Turks, l'obliger à rester auprès de lui.

L'impératrice cherchait sans relâche à faire partager à l'empereur ses préventions contre son fils Jean, qu'elle représentait comme perdu de mœurs. Mais Alexis résistait aux insinuations de sa femme et ajournait toujours sa décision, laissant espérer qu'elle serait conforme aux vues d'Irène [5]. Tel était l'état des

1. C'est à tort qu'Andronik passe pour avoir été tué dans une bataille contre les Turks, lors de la deuxième expédition d'Alexis. Le passage d'Anne a été mal compris (Al., XV, 6, 383). Cf. La Porte du Theil, dans *Notices et ext.*, VIII, 152, et Ducange, *Famil. aug. Byz.*, 176.

2. Zonaras, XVIII, 24, 748; Glykas, IV, 622.

3. Al., XII, 3, 141.

4. *Id.*, XIII, 1, 180.

5. Nik. Choniat., *Vie de Jean Comn.*, p. 8 et 9.

choses lorsqu'Alexis tomba gravement malade (début de 1118)[1]. Les intrigues redoublèrent, Irène en effet devait exercer la régence et cherchait à triompher des résistances de l'empereur. Malgré tous ses efforts, elle ne put arriver à obtenir de Comnène qu'il sacrifiât les droits de son fils à ceux de sa fille. Alexis, en effet, avait voulu fonder une dynastie; or, il comprenait que son œuvre ne durerait pas et que sa race ne garderait pas longtemps le pouvoir, s'il était le premier à porter atteinte au droit de succession. Aussi résista-t-il à toutes les sollicitations dont il fut l'objet.

La maladie s'aggravant, Alexis fut transporté au palais de Mangane. Il semble résulter des dires de Zonaras[2] et de Nikétas Choniatès[3] qu'Irène profita de la situation pour rester seule auprès d'Alexis et éloigner son fils Jean; mais ses efforts devaient être vains. Alexis mourut dans la nuit du 15 au 16 août 1118. Anne Comnène nous a tracé des derniers moments de son père un tableau où les faits sont présentés sous le jour le plus favorable à l'impératrice. En réalité, les choses se passèrent tout différemment. Jean Comnène, dans l'après-midi du 15 août, fut prévenu que son père allait mourir. Nous nous trouvons ici en présence de deux versions[4]. D'après la première, Jean serait venu au Palais, aurait constaté l'état de son père, et serait ressorti aussitôt pour se faire proclamer. La deuxième version prête dans les événements qui vont suivre un rôle important au basileus mourant, rôle très conforme à son caractère. Alexis, voyant que sa mort approchait, aurait, profitant d'une absence de l'impératrice, fait venir son fils auprès de lui; il lui aurait confié son anneau et lui aurait ordonné de se faire proclamer sans perdre de temps. Jean, suivant les instructions de son père,

1. Anne dit que son père tomba malade moins de dix-huit mois après l'expédition de 1116 (automne) contre les Turks. Cela nous donne janvier ou février 1118, car Alexis resta malade six mois et mourut le 15 août 1118. Cf. Al., XVII, 366 et 368.
2. Zonaras, XVIII, 28, 759.
3. *Op. cit.*, p. 10 et sq.
4. Cf. *Synop. chron.*, p. 187.

se serait hâté de se faire proclamer par ses partisans, puis profitant du calme qui régnait encore dans la ville, il aurait couru à Sainte-Sophie où le patriarche l'aurait couronné. De là, en toute hâte, il aurait gagné le Palais Sacré, dont les solides murailles devaient lui permettre de braver l'émeute que pourraient susciter ses adversaires. Les Varangues qui gardaient le Palais s'opposèrent d'abord à l'entrée du fils de l'empereur; mais la vue de l'anneau impérial et l'annonce de la mort d'Alexis firent cesser leur résistance. Jean put ainsi attendre, à l'abri d'un soulèvement populaire, que son autorité fût reconnue par tous [1].

Pendant ce temps, au palais de Mangane, Irène, ignorant les événements qui se déroulaient, attendait, pour agir, la fin de son mari. On vint soudain lui apprendre que son fils était proclamé et couronné et qu'il occupait le Palais Sacré. Elle chercha aussitôt à profiter de ces nouvelles pour arracher à Alexis la reconnaissance des droits de Bryennios. Mais le basileus, en entendant que son fils avait réussi, aurait souri et levé les mains au ciel comme pour remercier Dieu. Irène, comprenant alors qu'elle avait été jouée, se serait écriée : « Vivant, tu as su employer toutes les ruses et dissimuler toujours ta pensée, tu restes le même jusqu'à ton lit de mort. » Alexis n'expira que vers le soir. Son corps resta abandonné de tous, et fut enseveli le lendemain à la hâte, et sans le cérémonial accoutumé, au monastère du Christ Philanthropos [2].

Jusqu'au bout, Comnène avait lutté pour défendre les droits de son fils, par qui il espérait voir continuer son œuvre. Grâce à la résistance qu'il sut apporter aux désirs et aux intrigues de sa femme, il réussit à sauvegarder ces droits, et toutes les intrigues d'Irène échouèrent devant le fait accompli. Jean, proclamé et couronné, fut reconnu sans difficulté pour basileus.

1. Zonar., *loc. cit.*
2. Nik. Chon., *op. cit.*, p. 11 et sq.

# CHAPITRE X

## ADMINISTRATION

Anne Comnène s'est surtout appliquée à mettre en lumière les affaires politiques et les événements militaires du règne de son père. J'ai essayé de grouper dans ce dernier chapitre les renseignements que j'ai pu rassembler sur le gouvernement intérieur d'Alexis.

Comnène a été à la fois un organisateur et un administrateur. Il a créé une armée et une flotte et cette organisation militaire a coûté très cher. Les dépenses auxquelles elle l'a entraîné nous amèneront à parler des moyens dont Alexis s'est servi pour se procurer de l'argent, et de sa conduite envers les classes privilégiées, c'est-à-dire envers le clergé séculier et régulier et envers la noblesse.

Presque toutes les études sur les empereurs byzantins doivent comprendre l'examen des questions religieuses agitées sous chaque règne; c'est par là que ce chapitre se terminera.

### I

On se rappelle dans quelles circonstances Alexis s'empara du pouvoir. Sur toutes les frontières, l'Empire était attaqué et il fallait faire face à tous les ennemis avec un très petit nombre de troupes. Alexis, qui fut avant tout un soldat, s'occupa dès ce moment de créer une véritable armée.

L'armée byzantine comprenait des contingents grecs et des troupes auxiliaires. Les contingents grecs étaient formés par des levées faites dans les thèmes. Chaque thème était obligé

de fournir un certain nombre d'hommes, ainsi que cela résulte clairement d'une lettre de Théophylacte de Bulgarie [1]. Il est probable que chaque propriétaire riche ou chaque groupe de propriétaires était tenu de fournir un homme et de subvenir à son entretien [2]. Ce sont ces contingents qui sont désignés dans les textes par θέματα [3].

En dehors des contingents ainsi formés, il y avait des familles militaires qui jouissaient d'un fief moyennant l'obligation du service militaire. Cette question des fiefs militaires a été étudiée très en détail, pour le xe siècle, par M. Rambaud [4]; nous n'y reviendrons pas, et nous nous bornerons à constater qu'à l'époque d'Alexis ces fiefs militaires devaient encore exister. Nous voyons, en effet, le basileus distribuer à ses soldats les terres des Manichéens coupables de trahison [5]. Comme les Manichéens devaient le service militaire, il me paraît probable qu'Alexis en accordant leurs terres à des soldats obligea également ceux-ci au service. Les fiefs militaires avaient été en butte aux attaques des puissants, c'est-à-dire des grands propriétaires fonciers qui obligeaient ces possesseurs de fiefs à leur céder leurs terres et à devenir leurs colons [6]. Ces abus devaient exister encore, car Zonaras [7] nous montre Alexis occupé à vérifier les listes d'inscription militaire.

Outre ces troupes nationales, l'armée comptait de nombreux corps étrangers. Un acte d'Alexis en faveur de Saint-Christodoulos [8] mentionne comme servant dans l'armée grecque des Russes, des Colbingues [9], des Turks, des Alains, des Anglais,

1. Migne, *P. G.*, t. 126, ep. 18, col. 532.
2. Sous le règne de Nicéphore Phocas, c'était la règle. Cf. Schlumberger, *Nicéph. Phocas*, p. 537-538, note 2; Rambaud, *op. cit.*, p. 295.
3. Micklosich, *op. cit.*, t. VI, n° 13, p. 47. Cf. Wasiliewsky, *Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, 1881, t. 216, p. 324.
4. *Op. cit.*, p. 287 et sq.
5. Al., VI, 2, 274.
6. Rambaud, *op. cit.*, p. 290.
7. Zonaras, XVIII, 25, 752.
8. Zach., *J. græc. rom.*, III, 873.
9. Wasiliewsky, Les Varangues russes et les Varangues anglais, *Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, 1875, t. 178, p. 129-130, pense

des Francs, des Allemands et des Bulgares. Seule la présence d'Anglais dans les troupes grecques est une nouveauté [1].

(L'armée comprenait enfin la garde de l'empereur, formée par les Varangues [2], les Immortels [3], les Ikanates [4], les Bestiarites [5] et les Archontopoules, corps créé par Alexis et formé des fils de soldats nobles morts [6].

Le basileus, qui possédait non seulement la pratique de la guerre, mais se piquait encore de connaissances théoriques [7], s'occupa de fondre en un tout ces divers éléments. Anne nous le montre à diverses reprises s'occupant à exercer ses troupes avant d'entrer en campagne et attendant pour attaquer l'ennemi que l'instruction soit complète [8]. Au début de son règne, la cavalerie faisait presque défaut à l'armée grecque; Alexis donna tous ses soins à la remonte et fit acheter des chevaux jusqu'en Syrie [9].

C'est à ce patient travail d'organisation que furent dus les grands succès militaires qu'Alexis remporta dans la deuxième partie de son règne.

(La flotte fut également réorganisée. Au début du règne d'Alexis, la flotte grecque n'existait pour ainsi dire plus et nous avons vu le basileus obligé d'avoir recours à l'aide des Vénitiens pour

que ce mot désigne des Allemands. Neumann, *Byz. Zeits.*, t. III, 1894, p. 374, croit que ce sont des Petchénègues. Cf. Hopf, *op. cit.*, p. 149, et sur les diverses hypothèses émises à leur sujet, Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 1106.

1. Cf. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 133 et sq.
2. Cf. Wasiliewsky, *op. cit.*, dans *Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, 1874, t. 176, p. 105 et sq.; 1875, t. 177, p. 394 et sq. et 1875, t. 178, p. 76 et sq.; il discute avec beaucoup d'impartialité les diverses théories sur l'origine des Varangues.
3. Al., IX, 3, 433. Cf. Ducange, *Not. in Al.*, p. 10.
4. Ce corps existe encore sous Alexis. Cf. Ouspensky, *Le procès d'hérésie de Jean Italos*, p. 42.
5. Al., IV, 4, 199.
6. *Id.*, VII, 7, 359.
7. *Id.*, XV, 3, 332. Alexis connaissait la *Tactique* d'Élien.
8. *Id.*, XII, 4, 147; XIII, 2, 182; XV, 3, 320.
9. *Id.*, XIV, 2, 264.

l[illegible] contre les Normands sur mer. Anne mentionne à diverses reprises la construction de vaisseaux par ordre de son père. La flotte grecque fut bientôt assez forte : dès 1087, elle prend part à l'expédition contre les Petchenègues, puis, dans les années suivantes, nous la voyons faire la police de l'Archipel ; plus tard elle surveille les croisés, etc. On peut donc dire qu'Alexis a complètement réorganisé l'armée et la marine grecques, et qu'il a su former deux puissants instruments. Mais précisément parce qu'il a créé une armée très solide, Alexis a voulu user d'une autorité absolue. Comme il a relégué le sénat au second plan [2], de même il n'a pas voulu que ses officiers pussent retourner contre lui l'instrument qu'il avait créé. Il a exercé une autorité absolue sur l'armée, et dans toutes les expéditions importantes il a pris lui-même le commandement. Tous ses prédécesseurs immédiats s'étaient montrés assez indifférents aux choses de la guerre et laissaient aux généraux le soin de conduire les campagnes. Alexis, lui, est toujours à la tête de ses troupes et presque tous les commandements importants ne sont accordés qu'aux membres de la famille impériale. Les généraux ne jouent qu'un rôle secondaire, de là le mécontentement dont nous trouvons la preuve dans les nombreuses conspirations auxquelles ils sont mêlés [3].

## II

Toute cette réorganisation militaire a coûté très cher, et a entraîné l'Empire à des dépenses considérables. Pour faire face à ces charges énormes Alexis a été amené à prendre des mesures très rigoureuses que je vais exposer. Les résultats auxquels nous conduira cette étude justifient les reproches de Zonaras ; mais il faut se rappeler qu'Alexis a surtout frappé les puis-

1. Al., XI, 10, 115 et sq.
2. Zonaras, XVIII, 29, 766.
3. *Id.*, p. 736, 741 et 745.

sants et les riches, et qu'il a montré envers le peuple une certaine équité. Il s'est attaché à nommer de bons fonctionnaires dans les provinces [1], et dans un document sur le mode de perception des impôts cité plus loin, nous verrons qu'Alexis a cherché à rétablir la justice dans cette administration et à faire cesser certaines inégalités monstrueuses dont souffraient les petites gens.

Anne Comnène nous a dépeint la pénurie des finances de l'État au moment où son père arriva au pouvoir. Les nombreuses guerres qu'Alexis eut à soutenir presque sans interruption, et les causes que je viens d'indiquer ne firent qu'aggraver la situation financière de l'Empire. A cela il faut ajouter l'obligation où Alexis se trouva de récompenser ses partisans et de doter les divers membres de sa famille. Nous avons déjà vu que pour se procurer de l'argent, dans un moment de gêne, Alexis s'empara des biens mobiliers des églises ; mais cette mesure ne procura que des ressources passagères. Pour remplir les caisses de l'État, Alexis poursuivit avec une sévérité implacable tous les abus, s'emparant des biens des privilégiés, qu'ils appartinssent à la noblesse ou au clergé séculier et régulier. Il paraît s'être proposé d'imiter son oncle Isaac qui, pour augmenter le nombre des terres impériales, s'était emparé des propriétés d'un grand nombre de particuliers et de couvents, sans tenir compte des titres de donation [2].

Des mesures prises par Alexis contre les nobles, nous savons assez peu de choses. Zonaras [3] lui reproche d'avoir comblé de biens ses partisans et de s'être montré peu bienveillant à l'égard du reste de la noblesse. Nous voyons par une lettre de Théophylacte que le basileus dépouilla des archontes de leurs biens [4]. Enfin, nous remarquons que dans toutes les conspira-

1. Al., IX, 2, 432-433.
2. Attal., p. 60-61.
3. Zon., XVIII, 29, 767.
4. Migne, *P. G*, t. 126, ep. 20, col. 533.

tions les coupables ne sont plus punis de mort, mais de la confiscation des biens, ce qui était un moyen de procurer à bon compte à l'État des terres souvent de grande valeur. Ces quelques indices suffisent pour permettre de dire qu'Alexis tint envers la noblesse une conduite analogue à celle que nous allons lui voir suivre envers le clergé séculier et régulier.

Alexis, en arrivant au pouvoir, dut d'abord récompenser ses partisans et pourvoir de riches bénéfices les divers membres de sa famille. N'ayant pas d'argent, il eut recours aux biens des couvents et les distribua à titre de bénéfices. Les bénéficiaires grecs s'appellent charisticares.

Il est juste de reconnaître qu'Alexis n'inventa pas ce procédé, déjà employé par les empereurs iconoclastes et usité au xie siècle, comme en témoigne le jugement du concile de 1027, tenu à Constantinople sous le patriarche Alexis [1], et condamnant un usage qui vient de réapparaître, à savoir l'habitude de confier l'administration des couvents à des laïcs sous prétexte d'instruction, d'amélioration ou d'agrandissement. En janvier 1028 [2], le concile adopta toute une série de mesures contre les abus commis aux dépens des biens des couvents. Ces mesures furent inefficaces, et nous avons déjà vu qu'Isaac Comnène n'avait pas tenu compte de ces prescriptions. Constantin Doukas, son successeur, réagit contre les habitudes d'Isaac. Mais dès 1073 l'archevêque de Cyzique, Constantin, déclare que ses prédécesseurs ont distribué à diverses personnes les couvents qui jadis dépendaient directement de la métropole, et que les charisticares en tirent d'énormes revenus, tandis que l'église métropolitaine se trouve dans une situation très précaire et éprouve même des difficultés à payer l'impôt [3].

Citons encore l'exemple du logothète Nicéphoritza qui, sous Michel VII, s'était fait donner le grand couvent de l'Hebdomon

1. Ralli et Potli, Σύνταγμα τῶν κανόνων, t. V, p. 20 et sq.
2. *Ibid.*, p. 25 et sq.
3. Cf. Wasiliewsky, *Matériaux*, etc., II, p. 405.

et en avait fait le centre de ses domaines [1]. Mais la plupart des donations auxquelles nous venons de faire allusion avaient été faites par des évêques, et les basileis y étaient le plus souvent restés étrangers. Avec Alexis Comnène, tout changea; ce fut le basileus lui-même qui distribua les biens des couvents. Cela résulte clairement d'un curieux document attribué pendant longtemps à une autre date, mais qui appartient certainement au règne d'Alexis [2]. Je veux parler du discours de Jean, patriarche d'Antioche, sur la vie monacale. L'auteur s'en prend directement à l'empereur et à la faiblesse du patriarche. Il rappelle que l'origine de ces abus doit être cherchée jusqu'au temps de Léon l'Isaurien et surtout de Constantin Copronyme, qui avait voulu supprimer complètement les moines [3]. Le tableau qu'il trace est intéressant ; en voici les principaux traits :

« Le démon imagina, dit-il, un nouveau moyen pour porter préjudice à la vie monacale qui est agréable à Dieu. Il suggéra l'idée que les dons faits aux couvents par les pieux empereurs, les prélats, les archontes, les moines et les laïcs fussent attribués à d'autres, et que les couvents fussent asservis ainsi que les hôpitaux ou les établissements de charité. » Cette habitude date des iconoclastes, puis on a continué sous prétexte de sollicitude [4]. On a d'abord donné des couvents en ruine à des fonctionnaires laïcs, sous prétexte de les relever. « Peu à peu on a saisi ce prétexte de cession temporaire pour cause de ruine et on a livré des couvents aisés, et ensuite les plus vastes et les plus riches [5]. » Le mal est toujours allé en grandissant, et à l'époque où l'auteur écrit c'est une véritable calamité, car ce ne sont pas seulement un ou deux couvents qui ont été ainsi livrés, mais tous, grands et petits, riches et pauvres, les couvents d'hommes comme ceux de femmes; seuls restent libres les vieux couvents

1. Attal., p. 200-201.
2. Cf. Études des sources, p. XXVIII.
3. Migne, *P. G.*, t. 132, c. VI, col. 1128.
4. *Id.*, c. VII, 1128-1129.
5. *Id.*, c. IX, 1129.

et ceux construits récemment, qui bientôt subiront une destinée analogue. Les concessions sont faites à des laïcs, à des femmes, à des étrangers; parfois, les biens ainsi donnés sont transmissibles à un héritier [1]. Le coupable est l'empereur [2], ainsi que cela résulte clairement des formules de donation que cite Jean d'Antioche : « Ma royauté te fait don de tel ou tel couvent. »

Les dires de Jean d'Antioche se trouvent confirmés par un acte d'Alexis, qui nous est parvenu [3]. Parmi les membres de sa famille, à qui le basileus distribua ainsi des biens appartenant à des communautés religieuses, se trouvait son frère Adrien, auquel il attribua la presqu'île de Kassandra [4], avec la jouissance des revenus. Le revenu le plus important provenait de l'impôt foncier que les gens d'église étaient autorisés à lever sur leurs terres; cet impôt était dit κανών.

La concession impériale accordait à Adrien le droit de faire percevoir cet impôt par ses gens. Or, il se trouvait que la laure d'Athanase possédait des domaines dans la presqu'île de Kassandra. Les moines craignirent qu'en payant l'impôt à un particulier ils ne devinssent de simples paroikoi, c'est-à-dire qu'ils ne fussent plus des propriétaires, mais seulement des colons habitant le domaine d'autrui et soumis par suite à certaines redevances. Ils réclamèrent donc auprès d'Alexis. Celui-ci, qui montra toujours la plus grande bienveillance envers les habitants de l'Athos, l'agion Oros, décida, par l'acte qui nous occupe, que les moines, tout en payant l'impôt à son frère, resteraient propriétaires.

Ces donations, faites par le basileus à des particuliers, amenèrent une grande perturbation dans la vie monacale. « Ces mesures, dit Jean d'Antioche, ont eu pour résultat de renverser

1. Migne, *P. G.*, t. 132, c. IX, 1129-1132, et XIII, 1137.
2. *Id.*, c. X, 1132.
3. Publié par Wasiliewski dans les *Annales byzantines*, n° 1, 1896, p. 1-2 du tirage à part.
4. Entre le golfe de Kassandra et le golfe de Salonique.

tout d'abord l'ordre hiérarchique, qui comprend les prêtres, les moines et les laïcs. Maintenant, les laïcs sont au-dessus des moines [1]. » Les charisticares, en effet, s'installaient dans les couvents, où ils faisaient leur résidence personnelle [2]. Ils en négligeaient l'entretien. Le plus souvent, ils avaient le droit d'en prendre, sans contrôle, les revenus, une fois les dépenses du couvent payées, et souvent ils abusaient de ce privilège : « Dès que l'un d'eux a obtenu un couvent, il se montre insatiable, et prend tout ce qui appartient au monastère, non seulement les immeubles, les domaines, le bétail et les autres revenus, mais encore les églises. Le supérieur et les moines ne sont plus que ses serviteurs; il jouit de tout comme d'une propriété personnelle, laissant aux moines, pour leur entretien, la plus petite partie des revenus; il supprime toutes les fondations pieuses, pour les cierges, le chant des psaumes ou les distributions d'aumônes; c'est à peine s'il accorde aux moines la nourriture nécessaire. » Le supérieur [3] n'a plus d'autorité, et reçoit les ordres du charisticare; la discipline n'existe plus, car les moines tâchent d'être bien avec celui qui distribue les faveurs. « Le bénéficiaire est installé comme dans sa propre maison [4]; il reçoit des laïcs; à l'intérieur de la clôture, on tue du bétail, on mange de la viande, on chante des chansons, on s'occupe d'affaires séculières. Quant aux monastères de femmes, s'il faut en croire Jean d'Antioche, c'était bien pis [5] : « Quel discours, s'écrie-t-il, dépeindra les horreurs qui s'y passent ! »

Ces monastères sont concédés aux charisticares, en la personne de leurs femmes; souvent, il y a deux ou trois concessionnaires. Les grands personnages reçoivent, suivant leur rang, des monastères plus ou moins riches. Désireux d'assurer la perpétuité de la concession dans leur famille, ils construisent

1. *Op. cit.*, c. XII, 1136.
2. *Id.*, c. XIV, 1140.
3. *Id.*, c. XV, 1144.
4. *Id.*, c. XIV, 1141.
5. *Id.*, XV, 1144.

dans l'enceinte même du monastère des bâtiments où ils mènent la vie la plus mondaine. Leurs nombreux domestiques, hommes et femmes, vivent constamment mêlés aux religieuses avec lesquelles ils tiennent des conversations sans fin. Ces religieuses s'attachent à faire leur cour à la femme du bénéficiaire, au lieu d'obéir à la supérieure du monastère. De là des discussions perpétuelles entre la supérieure et la femme du bénéficiaire, discussions encore plus longues et plus vives lorsque le monastère a été concédé à plusieurs bénéficiaires mariés[1].

Si nous nous en rapportions au seul témoignage de Jean d'Antioche, nous nous ferions une idée complètement fausse de la conduite d'Alexis. Les moines eux-mêmes avaient fait ce qu'ils reprochent aux archontes puissants de faire à leur égard[2]. Ils avaient profité de leur situation pour acquérir de grands biens par tous les moyens, même les moins honorables.

Attaliatès[3] vante les mesures prises par Isaac Comnène à l'égard des couvents, mesures analogues à celles d'Alexis. « Les moines, dit-il, se trouvèrent ainsi débarrassés de soins qui ne correspondaient pas à leur genre de vie, et ceux qui étaient avides furent détournés des acquisitions sans être privés de ce qui leur était indispensable pour la vie ; en même temps, les paysans voisins furent délivrés d'une lourde charge, parce que les moines, profitant du grand nombre de leurs domaines et de leurs richesses, les forçaient à abandonner leurs terres. » Le désir des richesses était chez eux une passion et une maladie, et Attaliatès ajoute qu'en justice ils obtenaient toujours gain de cause grâce à leur argent. Bien que l'auteur d'un ouvrage que je vais citer ait vécu à une époque un peu postérieure au règne d'Alexis, je m'appuie néanmoins sur son témoignage, car il nous montre la façon dont s'y prenaient les moines pour augmenter leurs domaines, et complète les données que fournit Attaliatès. « Un

1. Ferradou, *op. cit.*, p. 239.
2. Jean d'Antioche, *op. cit.*, XIII, 1136-1137.
3. Att., 60-61.

couvent apprend-il, raconte Eustrathios de Thessalonique [1], qu'il y a dans les environs un homme qui s'est enrichi et possède des champs, une maison, du bétail, vite les moines cherchent à le gagner par des présents. Ils l'invitent, on lui fait prendre un bain quand il arrive, on lui offre des mets exquis, des friandises, des boissons agréables, on cherche à se le concilier par tous les moyens possibles. Puis les moines vantent devant lui les avantages de la vie monastique, ils célèbrent l'heureuse influence de l'abstinence sur la santé, eux qui ne font jamais maigre. Ils font briller aux yeux de leur victime les avantages spirituels de leur existence; ils lui montrent que c'est seulement par la vie religieuse que l'on peut faire son salut. Ils parlent de leurs visions surnaturelles, et une fois que le pauvre homme a cru à leurs paroles, et a donné au couvent où il est entré tous ses biens et tout son argent, on le renvoie en lui disant qu'il n'a aucune aptitude pour la vertu. S'il récrimine, on le menace de lui enlever le peu qu'on lui a laissé. » Eustathios raconte avec humour les désillusions du novice qui a pris l'habit, et est obligé, pour vivre, de rester au couvent. Il se voit rendu à ses anciens travaux; seulement c'est pour le compte des moines qu'il travaille. Eustrathios trouve qu'il est bon, à cause de tout cela, que les couvents soient administrés par des laïcs.

On peut donc dire que les couvents avaient pris une extension trop grande. Alexis voulut empêcher que les monastères continuassent à s'accroître. Sa politique, à cet égard, est la continuation de celle de Nicéphore Phocas [2]. Mais il a aussi profité de ce prétexte pour faire à bon compte, à ses partisans, des concessions de domaines. Pour comprendre son rôle, il faut se rappeler les mesures d'un genre tout différent qu'il prit en faveur des moines, et ses efforts pour relever, au point de vue moral, les divers monastères.

1. Ἐπίσκεψις βίου μοναχικοῦ. Migne, *P. G.*, 135, col. 826 et sq. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 536 et sq.
2. Schlumberger, *Nicéph. Phocas*, p. 535.

Le tableau de la vie monacale présenté par Jean d'Antioche, pour peu flatté qu'il soit, est encore au-dessous de la réalité. A la fin du XIe siècle, les couvents sont dans une décadence profonde à tous les points de vue, et surtout au point de vue moral. Voici quelques faits à l'appui de cette assertion. Des Valaques [1] étaient établis sur les terres de l'Athos. Leur principale occupation était de fournir aux divers monastères le produit de leurs troupeaux, mais leurs bons offices à l'égard des moines allaient encore plus loin. Ils habillaient leurs femmes en hommes et leur confiaient le soin de garder les troupeaux et de porter aux couvents le fromage, le lait et la laine. « Ainsi, dit le chroniqueur de l'Athos, qui nous a laissé le récit de ces faits, leurs femmes devinrent désirables aux moines. » Les choses allèrent aussi loin que possible, et notre auteur se contente d'ajouter: « Il serait honteux de raconter les choses qu'ils ont faites. » Cependant, sur la Montagne Sainte, se forma un parti désireux de réformes, qui dénonça les désordres des moines au synode et au patriarche [2], et ceux-ci décidèrent de faire une enquête [3]. La décision du patriarche ne fut pas trouvée assez sévère par les réformateurs, qui la falsifièrent et produisirent un acte par lequel le patriarche ordonnait l'expulsion des Valaques du territoire de l'Athos [4]. A cette nouvelle, une véritable révolte éclata, et les moines, regrettant les Valaques et leurs femmes, quittèrent en foule leurs couvents [5]. Plus tard, toujours dans les monastères de l'Athos, il y eut un nouveau scandale causé par la présence de petits garçons et de jeunes gens imberbes [6]. Sans insister sur ces désordres, nous voyons que constamment les moines, s'ennuyant dans leurs couvents, s'en allaient dans les villes, parfois même quelques-uns

1. Διήγησις μερικὴ τῶν ἐπιστολῶν Ἀλεξίου βασιλέως καὶ Νικολάου πατριάρχου, ed. Mordtmann, p. 62 et sq. Cf. Gédéon, ὁ Ἄθως, p. 100-106, et P. Meyer, *Haupturkunden für die Geschichte...* p. 163.
2. Διήγησις, p. 62 et 70.
3. *Id.*, p. 64, 17.
4. *Id.*, 70, 38.
5. *Id.*, 63, 10.
6. *Id.*, 66, 21.

venaient faire des séjours à Constantinople. On sait que les moines de Kellia et de Zagorà refusèrent de se soumettre aux décisions de Christodoulos, le grand réformateur du XIe siècle, dont je vais parler tout à l'heure. « La vie en commun, le réfectoire et sa cuisine invariable, la livrée de la pauvreté, et surtout la défense d'aller dans les villes, les effrayèrent. Habitués à sortir après chaque office, à dîner où bon leur semblait, chez des parents ou chez des amis, ils refusèrent d'accepter Christodoulos comme supérieur [1]. » Les moines de l'Athos ne pouvaient vivre loin de Constantinople [2]. Cette habitude qu'avaient les moines de vagabonder sur les routes, était tellement entrée dans leurs mœurs, qu'Alexis dut intervenir; dans une de ses novelles [3], il demande au patriarche de prendre des mesures à cet égard, et, une autre fois, nous le voyons menacer les moines, venus à Byzance sans l'autorisation de leurs supérieurs, de leur faire couper le nez.

Toutes ces querelles entre les moines et leurs higoumènes, les scandales dont elles étaient l'occasion étaient odieux à Alexis. Dans un de ses chrysobulles, il vante les moines qui aiment la tranquillité, et il ajoute : « Ceux-là, notre autorité les honore et exauce leurs demandes [4]. » Un des désirs du basileus était la réforme de l'institut monastique. Il favorisa tout particulièrement saint Christodoulos, qui, chassé par l'invasion des Turks de monastère en monastère, avait fini par s'établir dans l'île de Patmos, où il fonda le monastère de Saint-Jean-Théologos. Alexis, en 1088, lui concéda cette île et lui accorda les plus larges immunités. La bulle d'or du basileus [5] renferme une curieuse énumération des diverses prestations imposées aux Byzantins. « L'île de Patmos devint une petite république religieuse à peu près indépendante : les moines seuls purent y habiter. Les laïcs, mêmes

1. Le Barbier, *Saint Christodoul...*, p. 33.
2. Διήγησις, 66, 22, et 67, 25.
3. Zach., *op. cit.*, III, 422.
4. Διήγησις, 67, 26.
5. Zach., *op. cit.*, III, 370 ; Miklosich, *op. cit.*, VI, 346.

commerçants ou colons, ne purent s'y installer : furent seuls tolérés les célibataires salariés nécessaires pour le service de l'île. »

Les fonctionnaires impériaux ne pourront pénétrer dans l'île; le monastère étant dispensé du payement de l'impôt foncier, il est inutile aux agents du fisc de venir y faire des opérations cadastrales. « L'empereur le défend expressément; il leur défend aussi d'imposer au monastère des charges extraordinaires [1]. » Il accorde également au couvent l'autorisation d'entretenir quelques vaisseaux sur lesquels les douaniers ne pourront prélever aucun impôt [2]. Alexis donna encore au couvent d'autres preuves de sa sollicitude. Il fit exempter du service militaire des colons de Saint-Jean-Théologos, enrôlés dans l'armée [3].

Le basileus chercha également à définir les droits du patriarche et des évêques sur les monastères. Une de ses novelles est consacrée tout entière à cet objet [4]. Sauf sur les monastères patriarcaux [5], le patriarche n'a que le droit de visite et de correction, qu'il exerce par lui-même ou par un de ses envoyés, appelé *exarque*. Ailleurs, l'empereur interdit aux évêques de pénétrer sur les terres de l'Athos, sauf pour l'ordination des prêtres et des diacres, et encore seulement quand le Protos l'y invite [6].

La conduite d'Alexis envers les moines n'a donc pas été systématiquement hostile. S'il a été obligé de recourir à des moyens violents contre les couvents qui avaient profité de leur situation pour s'enrichir aux dépens de leurs voisins; s'il a confisqué, souvent dans un but politique, les biens d'un grand nombre d'entre eux, il a aussi favorisé la réforme de Christodoulos, il a cherché à relever le niveau moral du clergé régulier

1. Ferradou, *op. cit.*, 224.
2. Miklosich, *op. cit.*, 1, 51.
3. *Id.*, p. 94-95.
4. Leunclavius, *Jus. græco-romanum*, I, 141. — Zach., *op. cit.*, III, 407.
5. Sur les diverses sortes de monastères, cf. Ferradou, *op. cit.*, p. 90 et sq.
6. Διήγησις, p. 72. Cf. aussi, p. 64 et sq., une correspondance entre Alexis et le patriarche Nicolas. L'empereur défend les droits de l'Athos.

et il a défendu les privilèges de ce clergé contre l'autorité ecclésiastique. Aussi les moines protégés par lui ont-ils été reconnaissants, et Alexis est pour eux « l'empereur grand entre tous les empereurs ».

On retrouve cette même préoccupation du relèvement moral dans la conduite que Comnène a tenue à l'égard du clergé séculier, qui, comme l'ordre monastique, était en pleine décadence : « Le péril de l'Église a touché mon cœur, car voici que les âmes des orthodoxes..... sont en danger..... Le corps ecclésiastique décline chaque jour, et la colère de Dieu est provoquée [1]. » Ces phrases, tirées du préambule de la novelle par laquelle Alexis introduit quelques réformes dans le clergé grec, montrent le peu d'illusion que le basileus avait sur la valeur morale du clergé byzantin. Comnène reproche au clergé sa mollesse, et son ignorance qui est telle que personne ne comprend plus rien aux dogmes. Pour remédier aux maux qu'il signale, Alexis propose divers remèdes. Il limite d'abord le nombre des clercs de la grande Église, puis organise tout un système d'examens portant à la fois sur les mœurs et sur l'instruction. Les clercs, divisés en différentes classes, ne pourront passer d'une classe dans l'autre et n'auront part aux gratifications impériales, qu'autant qu'ils auront satisfait aux conditions énoncées par le basileus. Nous ne savons quel fut le résultat de ces mesures, mais la novelle qui nous a été conservée suffit à montrer l'intérêt que prenait Alexis à tout ce qui touchait la religion.

## III

Le règne d'Alexis a été, pour les habitants de l'Empire, une époque de grande misère. Sans parler des malheurs qui accablèrent les provinces d'Asie-Mineure où plus d'une fois les Turks vinrent enlever des populations entières, la condition matérielle

1. Cotelier, *Monumenta eccl. græcæ*, t. II, p. 178 et sq.

était loin d'être brillante dans les provinces occidentales de l'Empire. Théophylacte [1] expose quelque part à Jean, duc de Durazzo, l'état de misère d'un de ses évêchés suffragants qu'il ne nomme pas. Il ressort de cette lettre que le passage continuel des troupes, sans doute des Normands, des Grecs et des croisés, ont ruiné le pays. L'archevêque raconte qu'il a été visiter cette ville, et qu'il n'a pu retenir ses larmes. Dans l'église on ne chante plus, les cierges ne sont plus allumés, les évêques ont dû s'éloigner, et les gens de la ville ont quitté leurs demeures pour vivre cachés dans les forêts. Outre ces maux causés par la guerre, les grands propriétaires laïcs ou ecclésiastiques enlevaient leurs terres aux paysans, et le service militaire ainsi que l'impôt pesaient lourdement sur les habitants des campagnes. Aussi voyons-nous les paysans délaisser leurs champs pour se réfugier dans les villes.

Les levées militaires contribuèrent grandement à cette émigration, car elles étaient à charge à la population amoindrie. Nous voyons que le thème de Pelagonia [2], vers 1091, était tellement éprouvé par la fréquence des levées que l'archevêque d'Ochride écrit au fils du Sébastocrator, très probablement Jean, duc de Durazzo, pour le prier de diminuer le nombre des fantassins que le thème doit fournir. Dans ce thème, dit-il, le nombre des habitants a tellement diminué, qu'on devrait l'appeler Mykono, du nom de l'une des plus petites Cyclades. L'archevêque, pour justifier la faveur qu'il réclame, invoque une autre raison : la crainte que les soldats, une fois sortis de leur pays, ne le trouvent trop sauvage et n'y veuillent plus revenir. Déjà une novelle de Justinien [3], reproduite en partie dans les Basiliques [4], avait combattu cette tendance des provinciaux, et recommandait au questeur de « faire expédier au plus vite leurs affaires aux provin-

1. Migne, *P. G.*, 126, 16, 529.
2. *Id.*, 18, 532. Cette lettre doit être rapprochée de celle qui fut écrite, à la même époque, au césar Nicéphore Mélissènos, chargé d'organiser l'armée en Bulgarie (Al., VIII, 3, 395). Migne, *op. cit.*, ep. 9, 517.
3. Nov. 80.
4. Bas., VI, 6. 5-14. Cf. Rambaud, *op. cit.*, 287.

ciaux qui venaient à Constantinople, et de renvoyer chacun dans ses foyers [1] ». La charge du service militaire était la principale cause de cette émigration vers les villes, et Théophylacte propose d'y remédier en diminuant le nombre des soldats que chaque thème doit fournir, ce qui devait attirer dans le pays les habitants des thèmes voisins désireux d'échapper au recrutement [2].

A cette cause s'en ajoutait une autre, les impôts. Sans entrer ici dans le détail du système des impôts byzantins, nous énumérerons seulement les principales charges qui pesaient sur les contribuables. Tout d'abord l'impôt foncier, ζευγαρατίκιον [3]. M. Wasiliewsky, qui a une compétence toute spéciale en ces matières, car il a pu étudier un grand nombre d'actes inédits, dit que cet impôt était également désigné par les noms de σιταρκία et d'αλωνιάτικος [4].

Cet impôt était établi d'après l'unité territoriale dite ζευγάρ, qui est l'équivalent de l'ancien *jugum* [5]. La valeur du jugum variait suivant la qualité de la terre [6]; il en était de même pour le ζευγάρ, ainsi que cela résulte d'un acte d'Emmanuel Paléologue, de 1407 [7]. Cette mesure du jugum était-elle réelle ou idéale, on n'en sait rien. M. Monnier, le dernier auteur qui se soit occupé de la question, pense que c'était une valeur idéale [8].

L'assiette de cet impôt devait être refaite tous les quinze ans, à la fin de chaque période indictionnelle, mais il est probable que cette coutume ne dura pas. Nous voyons Basile le Macédonien tenter vainement de faire cette revision, et être

1. Rambaud, *op. cit.*, p. 287.
2. Théophylacte, *loc. cit.*
3. Cf. Ducange, *Gloss.*, ζευγάριον.
4. *Matériaux pour servir à l'histoire privée des Byzantins*, IV, 359.
5. Cf. Ducange, *loc. cit.*
6. Cela résulte d'un texte syriaque publié par Land, *Analecta syriaca*, I, 128 et sq. On voit que le sol était divisé en sept classes, suivant la nature du terrain ou celle des plantations.
7. Cité par Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 361.
8. *Op. cit. Revue hist. du droit*, 1892, p. 147.

obligé de renoncer à ce projet qui aurait entraîné un travail énorme et présenté des difficultés considérables [1].

Cet impôt était réclamé à celui au nom de qui la terre était inscrite sur le cadastre, car, dans les actes de vente, nous voyons l'acquéreur s'engager à le payer annuellement au vendeur ou au percepteur [2]. Cet impôt, qui formait le fonds du revenu de l'Empire, était toujours payé, même si le propriétaire abandonnait sa terre. Dans ce cas, l'ἐπιβολή intervenait. Voici comment M. Monnier en décrit le mécanisme : « Le propriétaire A est ruiné, son fonds est stérile, il l'abandonne. Le propriétaire B, au contraire, est riche en champs fertiles ; en attribuant à B la possession du fonds, on rend B, pour l'avenir, débiteur de l'impôt afférent au fonds abandonné, et on procure aux agents du fisc un contribuable en mesure de payer l'impôt non seulement pour le champ fertile, mais encore pour le champ stérile [3]. »

A cet impôt il faut ajouter le καπνίκον, qui était perçu sur toutes les propriétés tant cultivées qu'habitées [4]. Cet impôt correspond au fouage. Supprimé par Jean Tzimiscès [5], lors de son avènement, il était déjà rétabli sous le règne d'Alexis, puisqu'il figure dans la liste de ceux dont le basileus exempte le couvent de Christodoulos [6].

On percevait encore le κεφάλαιον ou ἀέρικον [7], qui est la capitation.

Enfin les contribuables étaient assujettis à toute une série de redevances et de charges que nous connaissons, avec quelques détails, grâce à trois actes importants [8].

En premier lieu l'ἀγγαρεία ou παραγγαρία, qui consistait

1. *Vit. Bas.*, 346-347.
2. Milk. et Müller, *op. cit.*, IV, 125. Cf. Wasiliewsky, *op. cit.*, 366.
3. *Op. cit.*, p. 127-128.
4. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 367. Cf. Sophocles, *op. cit.*, καπνίκος.
5. Ced., II, 413.
6. Zach., *op. cit.*, III, 374. ; Mikl. et Mül., VI, 47.
7. L'identité de ces deux termes a été démontrée par Wasiliewsky, *op. cit.*, 371.
8. Zach., *Geschichte d. G. R.*, p. 263. Ce sont des chrysobulles d'Alexis Ier Comnène en 1088, de Jean Doukas Vatatzès en 1228, et d'Andronik le Jeune en 1331, en faveur des couvents de Patmos et de Lembros.

dans l'obligation de fournir des charrois, chevaux, bœufs ou ânes, et des hommes pour le transport des dignitaires, des courriers du basileus, des soldats, du matériel de guerre. C'était un héritage de l'Empire romain [1].

Puis les paysans étaient assujettis à l'entretien des ponts et chaussées, à l'albergement, en grec ἀπλήστος [2]. Les juges, les chefs d'armées, les receveurs d'impôts, les ducs, les catapans, les ambassadeurs étrangers et leur suite y ont droit [3]. Ils peuvent réclamer des mules et des mulets, des chevaux et des juments, des ânes, des chèvres, des cerfs, des chiens de chasse et de berger, des oies, des canards, des faisans, des grues, des paons, des pigeons, et des œufs [4]. Les grands dignitaires et les fonctionnaires ont droit au logement et à la nourriture, ils peuvent exiger le pain, la viande, le vin, l'orge, l'avoine, les légumes, le beurre, etc... [5].

Les contribuables étaient également tenus de loger et approvisionner l'armée, c'est le μετάτον [6].

Il y avait, en outre, divers impôts relatifs au service militaire ou maritime : obligation de fournir un certain nombre de marins, de fantassins ou de cavaliers tout armés [7]; obligation d'abattre des arbres, de les transporter et de les débiter en planches pour la construction des galères, de fournir de la toile à voile, de l'étoupe, du chanvre [8]; obligation de fournir du fer pour ferrer les chevaux de l'armée [9], et du fourrage pour leur nourriture [10].

Pour être complet sur cette question des impôts byzantins il

1. Zach., *Jus. g.-rom.*, III, 571.
2. *Id.*, *Jus. g.-rom.*, III, 374.
3. *Id.*, 374 et 571.
4. *Id.*, *op. cit.*, 374.
5. *Id.*
6. *Id.*
7. *Id.*, ἐξοπλίσεως πλοΐμων, τοξοτῶν, ἱπποτοξοτῶν, ματζουκάτων, κονταράτων καὶ ἑτέρων στρατιωτῶν.
8. *Id.*
9. σιδήρου δόσεως ἢ καρφοπετάλου καί μαζιών.
10. ἐκβολῆς χορτασμάτων.

faudrait mentionner encore une foule d'impôts secondaires sur le bétail, sur les pâturages, sur les abeilles, etc...[1]. Cette simple énumération montre que les charges fiscales pesaient lourdement sur les contribuables; les exemptions dont jouissaient un grand nombre de personnes contribuaient encore à augmenter, au détriment des petits, le fardeau de l'impôt. Les terres d'église, les biens des couvents et des puissants jouissaient le plus souvent de nombreuses immunités. Dans le cas contraire, « les puissants trouvaient toujours le moyen de se soustraire plus ou moins à l'impôt; les agents du fisc se montraient, à leur égard, pleins de longanimité[2] », ou plus exactement, se contentaient de leur faire payer ce qu'ils devaient, sans leur extorquer les sommes énormes qu'ils tiraient des petits contribuables, comme nous le verrons plus loin[3].

La situation difficile où se trouva l'Empire sous le règne d'Alexis obligea Comnène à des dépenses excessives, et par suite de ces besoins d'argent, les impôts furent perçus avec une dureté extraordinaire. Mais il est juste de dire qu'Alexis s'efforça, ainsi que cela ressort de ses instructions aux receveurs, de faire porter également sur tous les charges fiscales, et qu'il fit tout son possible pour mettre fin aux faveurs dont les grands personnages et les couvents étaient l'objet.

Avant d'étudier plus en détail le mode de perception, nous essayerons de montrer quelle a été la conduite des receveurs d'impôts vis-à-vis du clergé séculier. C'est la seule classe de la société pour laquelle les documents permettent cette étude. On pourra par analogie se figurer les rapports des nobles et des petits avec l'administration financière.

En règle générale, les biens des églises et des couvents étaient soumis à l'impôt foncier[4]. Néanmoins, cette règle souf-

1. Cf. Wasiliewsky, *op. cit.*, p. 373 et sq.
2. Ferradou, *op. cit.*, 216.
3. Cf. Λογαρική d'Alexis Comnène, dans Zach., *op. cit.*, III, 393.
4. Zach., *op. cit.*, 385 et 401. On voit que les monastères payaient l'impôt foncier. Cf. Monnier, *op. cit.*, p. 513, et, pour l'époque antérieure, Ferradou, *op. cit.*, 218 et sq.

frait de très nombreuses exceptions, et beaucoup de terres d'église jouissaient de l'exemption. Il arrivait souvent que ces terres étaient exemptes de l'impôt foncier; mais, dans ce cas, le basileus déterminait le nombre de paroikoi et de klerikoi [1] non soumis à la taxe. Ainsi Basile II avait fixé pour la Bulgarie le chiffre de paroikoi que les divers évêchés étaient autorisés à posséder. Ce nombre variait suivant les églises, et ne devait pas dépasser un maximum fixé. Voici les privilèges principaux accordés à ces terres d'église. Les gens habitant ces terres étaient exempts de l'impôt foncier, et étaient soumis à un impôt spécial, dit κανών, perçu par l'église à son profit. Ces terres étaient en dehors de l'action des fonctionnaires civils et militaires [2]. Le montant du κανών avait été réglé par un chrysobulle d'Isaac Comnène [3], et les terres d'église ne payaient pas les autres impôts au fisc [4].

Les documents qui nous fournissent ces renseignements sont tous relatifs à la Bulgarie, mais il est probable que la situation devait être la même dans tout l'Empire, car la novelle d'Alexis sur le κανών s'applique à tout l'Empire [5], et nous avons vu qu'un couvent de l'Athos percevait cet impôt dans la presqu'île de Kassandra [6]. En principe, les terres d'église étaient donc

1. D'après Ouspensky, *Formation du deuxième empire bulgare*, p. 116, les klerikoi seraient les descendants des moines errants mentionnés par Théophylacte dans une de ses lettres (ep. 8, col. 516), réduits à l'état de paysans. Pour Trinchera, *op. cit.*, 182, les mots klerikoi et paroikoi servent à désigner les mêmes personnes. Cf. Kalligas, Μέλεται και λόγοι, p. 183 et sq.

2. Ce sont les privilèges stipulés par la novelle de Basile II en faveur de la Bulgarie, Zach., *op. cit.*, III, 319-320, complété par les citations faites par Ouspensky, *loc. cit.*, d'après l'édition donnée par Goloubinsky dans son *Précis d'histoire des églises orthodoxes*, p. 259 et 263.

3. Zach., *op. cit.*, III, 322-323.

4. Migne, *P. G.*, 126, ep. 20, col. 533. Cf. Ouspensky, *op. cit.*, p. 115.

5. Zach., *op. cit.*, III, 365.

6. Cf. p. 284. Il ressort clairement de la correspondance de Théophylacte que la Bulgarie avait perdu les privilèges particuliers qui lui avaient été accordés lors de sa réunion à l'Empire et que, sous le règne

soumises à l'impôt, mais, en pratique, la plupart devaient en être exemptes.

Les terres appartenant aux nobles devaient très souvent jouir des mêmes immunités que les terres d'église, car nous lisons dans une lettre de Théophylacte que, pour un certain domaine appartenant depuis longtemps à l'église, on ne payait pas les impôts au fisc, grâce à la faveur de l'empereur, et que ce domaine vient d'être confisqué comme ceux des archontes [1]. Théophylacte semble attribuer la même cause à ces deux mesures.

Il résulte de cette situation que toutes les charges fiscales pesaient sur le peuple qui se trouvait écrasé, car non contents des avantages obtenus, le clergé et les archontes profitèrent de la situation privilégiée qui leur était faite pour chercher à accroître le nombre de leurs paroikoi en trompant le fisc sur leur quantité.

Alexis Comnène voulant remédier à ces abus, intervint pour connaître exactement le nombre des hommes et les revenus des terres d'église, et fit faire les recensements d'une façon très sévère. Ces mesures étaient insupportables au clergé qui ne voulait pas que le fisc connût l'état de ses affaires. Ainsi l'évêque de Sofia écrit à Théophylacte qu'il ne peut assister à un concile, parce qu'il est obligé de rester pour surveiller les receveurs qui font faire le recensement, sans cela il serait lésé dans ses intérêts par les agents du fisc [2]. Chaque recensement était suivi d'un certain nombre de mesures de rigueur. Ainsi à plusieurs reprises nous voyons que l'on confisque sur Théophylacte des maisons, des terres [3]. L'archevêque, dans une de ses

d'Alexis, elle supportait l'administration grecque avec tout son cortège de fonctionnaires. On peut donc, je crois, appliquer à tout l'Empire les données fournies par Théophylacte.

1. Migne, *P. G.*, 126, ep., 20,533 : Εγὼ γὰρ, αὐθέντη μου, τὸ χωρίον ὅ ἐξ ἀρχαίων τῶν χρόνων κατεῖχεν ἡ Ἐκκλησία μηδὲ πρακτικῷ ὑποκείμενον, ἀφαιρ[εθ] ἐν παρὰ τοῦ βασιλέως εὗρον καὶ τῆς Ἐκκλησίας ἀποσπασθέν· ὥσπερ οὖν καὶ τὰ τῶν ἀρχόντων πάντων.

2. Théoph., ep. 18, col. 345 ; cf. ep. 33, col. 433 : Καὶ δὴ καὶ τοῦτο ἡμῖν, μᾶλλον δὲ καὶ τῷ θεῷ χαρίσεται, το μὴ ἀναγραφεῖς ἐπιπέμψαι τῷ χωρίῳ.

3. Ep. 20, col. 533, et 23, col. 540.

lettres, dit qu'il ne veut pas discuter si on a le droit d'agir ainsi, mais proteste quand on applique ce droit aux biens d'église [1]. Il n'est pourtant pas très convaincu de la justice de sa cause, car il offre de payer l'impôt si on lui rend la terre.

Nous avons déjà vu que des mesures analogues furent prises à l'égard des archontes, sans doute pour les mêmes causes.

En dehors de ces mesures de rigueur, Alexis chercha à faire rendre davantage à l'impôt. Le montant de l'impôt, dit κανὼν, devait s'élever à une somme plus considérable que celle fixée par la novelle d'Isaac; Alexis en fixa à nouveau le montant par une novelle [2]. Cet impôt était plus ou moins élevé, suivant le nombre de foyers; il consistait en une somme d'argent, plus certaines redevances en nature. Les dispositions de la novelle d'Alexis amenèrent une diminution de la somme perçue par l'église; mais les paysans habitant les terres d'église n'y gagnèrent rien, car l'État, sous prétexte qu'ils payaient moins à l'église, leur demanda davantage [3].

Alexis supprima également l'exemption dont jouissaient les prêtres qui passaient d'un diocèse à un autre. Théophylacte proteste contre cette mesure et réclame pour les prêtres l'exemption de toutes les charges fiscales qui pèsent sur les laïques [4].

Les mesures fiscales décrétées par Alexis furent exécutées très rigoureusement par les receveurs, qui apportaient d'autant plus de zèle à l'accomplissement de leurs fonctions qu'ils étaient responsables de la rentrée des impôts. Les perceptions étaient accordées à ceux qui s'engageaient à verser les sommes les plus élevées [5]; on trouve des percepteurs qui promettent de doubler le montant de l'impôt [6]. Il est évident que les contri-

1. Ep. 20, col. 533.
2. Zach., *op. cit.*, III, 365.
3. Cela résulte de la lettre de Théophylacte, ep. 41, col. 448 (61 et 62); il semble qu'Alexis ait exigé l'impôt foncier des gens habitant les terres d'église. Cf. Novelle sur les biens des monastères, Zach., *op. cit.*, III, 453.
4. Ep. 8, col. 516-517. Cf. correction d'Ouspensky, *op. cit.*, 116.
5. Zach., *op. cit.*, III, 393. Cf. Κεκαυμένου στρατηγίκον, c. 95, p. 39.
6. Zach., *loc. cit.*

buables devaient souffrir de ce système, car il fallait, avec les sommes payées par eux, couvrir non seulement le montant de l'impôt, mais encore les gages des percepteurs. Théophylacte se plaint continuellement de leur sévérité et les poursuit d'une haine violente. « Ce sont, dit-il, des brigands, méprisant toute loi divine et humaine [1]. » Il leur reproche de s'enrichir aux dépens de l'Église [2]. Il écrit à l'évêque de Viddine qu'il a tort de se plaindre de la dureté des receveurs de son pays, car ceux d'Ochride sont encore pires [3].

Les faits que cite l'archevêque de Bulgarie paraissent justifier ces plaintes dans une certaine mesure. Pour arriver à savoir le nombre des paroikoi et des klerikoi, les receveurs faisaient dépouiller et flageller les gens habitant les terres de l'église [4]. On mesurait l'étendue de terre exemptée avec la dernière rigueur [5]. Plusieurs lettres roulent sur les dénonciations dont Théophylacte fut l'objet de la part d'un de ses paroikoi, un certain Lazare, qui l'accusait d'avoir dissimulé le nombre des gens habitant ses terres [6]. Les receveurs poursuivirent l'archevêque devant l'empereur [7]. « A les en croire, dit Théophylacte [8], mes chemins seraient couverts de fromage, mes montagnes rouleraient des ruisseaux de lait, je posséderais je ne sais combien de talents, je vivrais comme un satrape, le luxe de Médie serait misérable à côté du mien, et les palais de Suse et d'Ecbatane paraîtraient de simples masures à côté de mes demeures. »

Les receveurs ne tenaient aucun compte des exemptions [9]. Ainsi les paysans des terres d'église étaient exempts d'un nouvel impôt établi sur le bétail. En pratique, cette mesure était nulle

1. Ep. 24, col. 405.
2. Ep. 12, col. 524, correction d'Ouspensky, p. 118, n. 2.
3. Ep. 16, col. 337.
4. Ep. 23, col. 537 et sq.
5. *Id.*
6. Ep. 41, col. 441 et sq., et ep. 43, col. 456.
7. *Id.*, col. 444.
8. *Id.*, col. 445.
9. Ep. 4, col. 313-315, et ep. 24, col. 405.

et on forçait les paysans à payer pour ce qui était exempt [1]. En outre, on les taxait arbitrairement. Ainsi, pour les moulins, on exigeait des klerikoi deux fois plus que d'un laïc; de même pour la pêche; on faisait payer à Théophylacte pour des moulins détruits depuis plusieurs années. Pour l'évaluation, les receveurs paraissent avoir été tout-puissants [2] : ils faisaient régner dans les villages une véritable terreur, menaçant les paysans de les accabler d'impôts s'ils restaient sous la direction de l'archevêque, et s'efforçant d'enlever à l'église ses tenanciers les plus riches, sans tenir aucun compte des réclamations de ce prélat [3].

Les plaintes de Théophylacte peuvent avoir été en partie fondées, mais il est certain que les receveurs se montraient d'autant plus sévères que l'archevêque cherchait plus à les tromper. Dans une de ses lettres, Théophylacte dit que c'est un véritable miracle d'enlever quelque chose au fisc. Je le soupçonne fort d'avoir voulu trop souvent faire des miracles de ce genre, ce qui expliquerait en partie l'acharnement des receveurs.

L'organisation du système d'impôt facilitait d'ailleurs singulièrement les abus.

Nous venons de montrer la dureté avec laquelle l'administration financière byzantine percevait les impôts dans les provinces; nous allons maintenant expliquer les règles d'après lesquelles ces impôts étaient levés et montrer comment une comptabilité trop compliquée favorisait les exactions des percepteurs, qui pouvaient tout à leur aise dresser des feuilles d'impôt où le malheureux contribuable n'arrivait pas à se reconnaître. Mais avant d'aborder l'étude de la question financière sous le règne d'Alexis, nous allons expliquer quel était en temps normal le mode de procéder [4].

1. Ep. 41, col. 448.
2. *Loc. cit.*, 449.
3. *Id.*
4. Cf., pour tout ce qui touche le système d'impôts, Wasiliewsky, *Matériaux*, etc., IV, p. 385 et sq. J'ai beaucoup emprunté à cet article.

On sait [1] que l'unité monétaire à Byzance était, pour la monnaie d'or, le nomisma, compté à raison de 72 à la livre et pesant 4gr 55; pour la monnaie d'argent, le miliarision, compté à raison de 12 par nomisma, et le keration, compté à raison de 24 par nomisma; pour la monnaie de cuivre, le follis, compté, depuis Basile II, à raison de 144 par nomisma. Pour éviter toute fraude, la monnaie était évaluée d'après son poids comparé à un étalon monétaire, dit exagion, qui existait dans chaque ville [2].

Nous possédons un compte modèle à l'usage des percepteurs, où les sommes à percevoir sont évaluées d'après les valeurs que nous venons de fixer [3]. Le mode de perception indiqué était en usage avant le règne d'Alexis. Les comptes sont très embrouillés par suite de l'existence d'impôts complémentaires proportionnels à la somme perçue pour l'impôt foncier.

Voici les noms de ces impôts complémentaires :

1° Le δικέρατον [4]. Cet impôt fut institué par Léon l'Isaurien, lors du tremblement de terre de 740, pour subvenir aux frais occasionnés par le relèvement des murs de Constantinople [5], et continua à être perçu une fois les réparations terminées. On exigeait cet impôt à raison de 1 dikeraton, soit 2 keratia par nomisma [6].

2° L'ἑξάφολλον perçu sur tout impôt supérieur à 4/6 de nomisma, à raison, comme son nom l'indique, de 6 folles par nomisma [7].

Ces deux impôts étaient prélevés au profit du fisc, mais les receveurs prirent l'habitude d'ajouter pour leur propre profit :

1° La συνήθεια, ou coutume, à raison de 1 milliarision par nomisma [8]; plus, pour leur peine :

1. Cf. Sabatier, *Description des monnaies byzantines*, p. 53 et sq.
2. *Id.*
3. Zach., *op. cit.*, III, 385, note 2, pense que la rédaction de ce compte est postérieure au règne d'Alexis.
4. Zach., *op. cit.*, p. 386.
5. Théoph., 1, 634; Zach., *op. cit.*, p. 387.
6. Zach., *op. cit.*, p. 386.
7. *Id.*, p. 387.
8. *Id.*, p. 391-392

2° L'ἑλατικόν, à raison de 12 folles par nomisma [1].

Les recettes provenant du δικέρατον et de l'ἑξάφολλον appartenaient au fisc ; elles étaient établies d'après le cadastre et étaient inscrites sur les comptes délivrés par le bureau central, d'après lesquels les percepteurs levaient l'impôt dans leur circonscription [2].

Au contraire, les recettes provenant de la συνήθεια et de l'ἑλατικὸν étaient également perçues d'après les comptes (ἔκθησεις) délivrés par le bureau central, mais celui-ci se bornait à enregistrer les indications fournies par chaque percepteur, et par suite ces impôts étaient établis sans contrôle. Ces deux impôts figurent sur le compte du contribuable, mais non sur le reçu qui lui est délivré par la perception. Cependant à un moment donné, la συνήθεια et l'ἑλατικόν furent perçues au profit du fisc et on marqua les sommes touchées sur les reçus. Ces divers impôts supplémentaires augmentaient dans une proportion sensible la somme à payer par le contribuable. Voici par exemple ce qui était dû pour un impôt de 100 nomismata :

Impôt de 100 nomismata.

δικέρατον : 100 milliarisia, soit 8 nomismata 1/3.

ἑξάφολλον : 25 milliarisia, soit 2 nomismata 1/12.

συνήθεια : 3 nomismata.

ἑλατικόν : 1 nomisma.

Soit en tout 114 nomismata 5/12; c'est donc une augmentation de plus de 14 °/₀ [3].

La συνήθεια et l'ἑλατικὸν ne peuvent dépasser 10 nomismata, c'est-à-dire qu'ils ne sont proportionnels que jusqu'à un impôt de 200 nomismata; à partir de ce chiffre, ils deviennent fixes [4]. Cette mesure doit être certainement attribuée à l'influence des grands propriétaires.

Quand les impôts complémentaires furent perçus au profit du fisc, la trésorerie délivra des listes dites acrostiches, sur lesquelles étaient inscrites la somme totale à perce-

1. Zach., *op. cit.*, p. 391-392.
2. *Id.*, p. 391.
3. *Id.* p. 391.
4. *Id.*, p. 392.

voir dans chaque circonscription[1]. Les percepteurs étaient responsables et devaient verser au Trésor les sommes fixées[2]. Ils devaient donc chercher par tous les moyens à percevoir le plus d'argent possible pour qu'il ne leur en coûtât rien. Les impôts complémentaires étaient exigés suivant une proportion rigoureuse depuis 1/48 de nomisma. Voici ce qui était exigé pour un impôt d'un nomisma. (Il faut se rappeler que l'élatikon n'est exigible que lorsque le chiffre de l'impôt atteint 4/6 de nomisma).

Impôt : 1 nomisma.
δικέρατον : 1 mill. 1/12.
ἑξάφολλον : 1/48 de nomisma.
συνήθεια : 1/12 de nomisma.
ἐλατικόν : 1/24 de nomisma.

Soit 1 nomisma 5/6, ce qui double presque l'impôt[3].

Le contribuable devait payer en or; on exigeait qu'il payât en nomismata, sans faire l'appoint en petite monnaie, et on lui rendait en monnaie ce qui était perçu en trop, c'était l'antistrophe[4].

Telle était la règle ordinaire; on voit qu'elle permettait d'embrouiller déjà singulièrement les comptes. Sous le règne d'Alexis, ce fut bien pis, car aux difficultés nées de la perception des impôts complémentaires vinrent s'ajouter celles qui résultaient de l'altération des monnaies.

Au milieu des difficultés de tout genre qui marquèrent le début de son règne, Alexis, pour faire face aux besoins du trésor public, eut recours à l'expédient si souvent employé au moyen âge par les chefs d'État désireux de remplir leur trésor vide. Il fit de la fausse monnaie ou, plus exactement, de la monnaie d'un titre inférieur.

Zonaras raconte qu'Alexis, ayant trouvé le nomisma altéré par ses prédécesseurs, fit fabriquer des nomismata en cuivre; il s'en servit pour ses dépenses, tandis qu'il exigeait les impôts en

1. Zach., p. 393.
2. *Id.* et Κεκαυμένου στρατεγίκον, 95, p. 39.
3. Zach., p. 392.
4. *Id.*, p. 387, on doit payer διὰ χαράγματος νομίσματος.

monnaie d'or, acceptant quelquefois, dit le chroniqueur, le nomisma à moitié en or et parfois la monnaie de cuivre [1].

Ce passage assez obscur de Zonaras est éclairé par les données que nous fournit le compte-modèle d'Alexis. Le basileus a fabriqué une monnaie désignée par les mots τραχὺ ἄσπρον νόμισμα, dont la valeur, inférieure des 2/3 à la monnaie ordinaire, n'était que de 5 miliarisia.

L'existence de ces deux monnaies, toutes deux désignées par le mot nomisma, amena la plus grande confusion dans la comptabilité, comme on peut en juger par les faits suivants [2].

Dans deux des plus importantes provinces de l'Empire, en Thrace et en Macédoine, les impôts étaient perçus d'après le mode ancien que j'ai indiqué plus haut. Dans l'indiction XIII, Démétrios Kamatéros promit d'extorquer de ces deux provinces le double de ce qui était perçu d'ordinaire. Comme il ne put tenir son engagement, sa maison, sise près de l'Hippodrome, fut saisie. On voit donc par là que le percepteur était responsable sur ses biens de l'impôt qu'il prenait à ferme [3].

Durant l'indiction XIV [4], la perception des impôts dans ces

1. Zonaras, XVIII, 22,738.

2. Parmi les monnaies du Cabinet des Médailles que j'ai examinées, on retrouve ces divers nomismata. Il existe des exemplaires de deux espèces de monnaies frappées sous Alexis. Ces deux sortes de monnaies sont identiques pour la disposition, les sujets représentés, la forme et les dimensions ; seulement les unes sont en or, tandis que les autres paraîtraient en argent, n'était un léger reflet jaunâtre indiquant la présence de l'or. C'est ce qu'on appelle d'ordinaire les monnaies d'or pâle. Ces types diffèrent complètement, par leur aspect et leurs dispositions, des autres monnaies d'argent. Je crois qu'il faut voir là le nomisma aspron d'Alexis. Cf. Ducange, *Dissert. de numis.*, p. 162, c. CVI ; Sophocles, *op. cit.*, à ασπρος. Je tiens à adresser ici mes remerciements à M. Prou pour l'obligeance avec laquelle il m'a fourni des renseignements sur les monnaies byzantines.

3. Zachariæ, *op. cit.*, p. 393 et sq.

4. Zachariæ place la rédaction de ce document en 1094, en se basant sur l'allusion qui est faite, p. 395, à une absence d'Alexis au cours des indictions XV et I. Mais Alexis a été également absent de Constantinople une grande partie des années 1107 (ind. XV) et 1108 (ind. I). On ne saurait choisir avec certitude entre ces deux dates.

deux provinces fut confiée à Nicéphore Artabasdès, qui y procéda et la redemanda pour l'indiction XV.

Il avoua dans son rapport qu'en percevant l'impôt dans lesdites provinces il avait trouvé un grand désordre. Ainsi dans quelques villages le fisc réclamait un nomisma au lieu d'un miliarision; dans d'autres, un nomisma au lieu de deux miliarisia, et ailleurs un nomisma au lieu de trois ou quatre miliarisia. On voit par là que les percepteurs pouvaient faire payer *six ou douze fois* ce qui était dû, et ces mesures vexatoires s'appliquaient seulement aux paysans, car l'acte dont nous nous occupons ajoute que les grands personnages et les couvents ne payent qu'un nomisma pour douze miliarisia. Ce n'était pas un fait isolé mais bien une habitude, car Artabasdès dit qu'il a agi comme ses prédécesseurs [1]. Il paraît avoir été moins dur que les autres receveurs d'impôt, car, trouvant la chose excessive, il la signale et demande quelle conduite il doit tenir l'année suivante. L'empereur répondit qu'il fallait faire payer tout le monde d'après les mêmes comptes et décida que pour les impôts complémentaires il fallait, au lieu d'un miliarision en argent, exiger le nouveau nomisma, c'est-à-dire qu'il fallait payer quatre fois plus, puisque le nouveau nomisma valait quatre miliarisia; quant à l'impôt, il devait être perçu, avec ses annexes, en vieux nomismata [2].

Soit à cause de l'accroissement ainsi décidé, soit à cause des exactions des percepteurs, cette mesure fut très mal accueillie, et Artabasdès présenta un nouveau rapport. Alexis décida alors qu'on devait faire en nouvelle monnaie de cuivre les petits payements de 1/48 et 1/12 de nomisma, qui étaient naturellement les plus nombreux; mais dès que la somme de ces diverses fractions atteignait quatre miliarisia, on demanderait le nouveau nomisma qui avait cette valeur [3]. Le Trésor n'y perdit rien; en effet, les

1. Zachariae, p. 393.
2. *Op. cit.*, p. 394.
3. *Id.*

impôts complémentaires qui accompagnaient chaque nomisma triplèrent, car au lieu de payer pour un seul nomisma on paya dès lors pour trois.

Les percepteurs, pour tâcher de tirer parti de la mesure d'Alexis, trouvèrent l'expédient suivant. Ils feignirent de croire que seules les sommes entières, égales à la nouvelle unité monétaire, devaient être perçues en nouvelle monnaie, c'est-à-dire à raison de quatre miliarisia au nomisma, et ils continuèrent à calculer les petites fractions à raison de douze miliarisia au nomisma. Ils arrivèrent ainsi à faire payer plus pour la partie que pour le tout, c'est-à-dire que pour *un nomisma* on paya *quatre miliarisia*, tandis que pour *un demi-nomisma*, comme on comptait à l'ancien taux de douze miliarisia au nomisma, on payait *six miliarisia*, soit, en nouvelle monnaie, un nomisma et deux miliarisia. C'est sur ces données que l'on établissait les comptes. Quand on vérifia au bureau central ces comptes véritablement monstrueux, on trouva que l'abus était criant. Mais l'empereur se trouvant absent on attendit son retour, et durant deux années on fit payer les taxes aux contribuables d'après le compte établi ci-dessus (ind. XV et I [1].)

A son retour, la question fut soumise à Alexis qui se montra très mécontent [2] : « Mon édit était très clair, dit-il, et nullement équivoque; ma majesté a ordonné de recevoir pour les sommes en nomismata entiers, le nouveau nomisma d'argent [3], et de compter les fractions à raison de quatre miliarisia au nomisma, » de telle sorte que celui qui doit 1/2 nomisma devra deux miliarisia, et il établit le tableau suivant :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 1/3 nomisma | = 1 mil. | 8 folles | | |
| 1/4 — | = 1 mil. | — | | |
| 1/6 — | = 1 mil. | 16 — | | |
| 1/8 — | = 1 mil. | 12 — | | |
| 1/12 — | = 1 mil. | 8 — | etc., etc. | |

1. Zachariae, p. 394-395.
2. *Id.*, p. 395.
3. Χαράγμα νομίσμα διά τραχέων άσπρων νομισμάτων, *id.*, p. 395.

L'empereur ajoute que les receveurs se sont trompés volontairement pour gagner davantage et ordonne de faire payer aux percepteurs d'après le système qu'ils ont employé pour lever l'impôt, afin que leur malhonnêteté ne leur profite pas [1].

Cette décision d'Alexis ne termina pas les discussions, car cette question de l'impôt fourmillait de difficultés. Certains contribuables trouvèrent très mauvais que le chiffre de nomismata qu'ils payaient ayant augmenté (3 au lieu de 1), on leur réclamât encore pour chaque nomisma les impôts complémentaires, et ils demandèrent que le nomisma, ayant été réduit des 2/3, on fit de même pour les impôts complémentaires, c'est-à-dire qu'au lieu de leur faire payer trente folles par nomisma pour le δικέρατον, on se contentât de 10 folles. Alexis trancha la difficulté en décidant que le δικέρατον serait de 15 folles par nomisma au lieu de 30; il fixa de même à 18 folles la somme à percevoir pour la συνήθεια et l'ἐλατικόν [2].

A la fin [3] du compte-modèle se trouve un tableau très curieux qui nous montre ce qu'un contribuable en retard avait à payer pour les arrérages. Par suite de l'altération de la monnaie, le nomisma ne vaut plus que 12 folles. La dette se trouve donc singulièrement accrue, car le nomisma seul ayant pouvoir libératoire, chaque débiteur de 12 folles devait payer à l'État un nomisma entier et chaque nouveau nomisma entraînait le payement des impôts complémentaires. Voici le compte d'un contribuable en retard de deux ans, et ayant eu, au début, à payer un nomisma 9 miliarisia.

Montant de l'impôt pour deux années = 2 nomismata, 18 miliarisia. Pour 18 miliarisia on doit donner 432 folles.

Impôts complémentaires de 2 nomismata = 66 folles.

Impôts complémentaires de 18 miliarisia = 148,5 folles.

Le total est donc de 2 nomismata, 646,5 folles.

1. *Op. cit.*, p. 395-396.
2. *Op. cit.*, p. 398.
3. *Id.*, p. 400.



On doit donc exiger, au lieu de deux nomismata, 56 nomismata (à raison de 12 folles au nomisma).

On voit par là que les plaintes de Théophylacte n'étaient point exagérées, et ce compte nous explique la conduite de ces Grecs des îles qui, pour fuir la tyrannie fiscale de l'Empire, passaient à l'étranger [1].

## IV

Nulle part plus qu'à Byzance on ne mêla les questions religieuses aux choses de la politique. C'est un fait qui s'explique facilement si l'on songe qu'à Constantinople, comme jadis à Rome, quiconque était revêtu de l'autorité souveraine acquérait par là même un caractère sacré. Le basileus tenait à la fois du pontife et du roi. « Tu es en même temps prêtre et empereur, vainqueur à la guerre et docteur de la foi », disaient à Marcien les Pères du concile de Chalcédoine [2]. Plus tard [3], l'empereur prit rang dans la hiérarchie ecclésiastique; il eut un rôle à jouer dans les cérémonies religieuses; à certains jours, il faisait office de sous-diacre et montait dans l'ambon pour lire l'épître. « Aussi la gloire à laquelle un basileus byzantin était le plus sensible c'était la propagande religieuse. Dans les acclamations des factions du cirque on lui répète sans cesse qu'il est un apôtre, semblable aux anciens apôtres, Ἰσαπόστολος. « Ta ville prospère te proclame un autre David très sage héraut de la foi, un apôtre Paul qui a le Christ pour cuirasse. — C'est à toi de subjuguer les nations par les armes de la religion. » A plus forte raison avait-il pour mission la conversion de ses propres sujets. « O maître, conduisez dans le Saint Esprit votre peuple [4]. »

Plus que tout autre basileus, Alexis prit au sérieux le côté

1. Cf. Nikétas Choniatès, *Vie de Manuel Comnène*, II, 97.

2. Concile de Chalcédoine, 6e session, cité d'après Gasquet, *L'Empire byz. et la mon. franque*, p. 26.

3. Cf. Gasquet, *op. cit.*, p. 31 et sq.

4. Rambaud, *op. cit.*, p. 273-274.

[illegible] propos de l'affaire [illegible] défenseur de l'ortho[illegible] toutes les fois [illegible] yeux de sa fille Anne. [illegible] un de [illegible] pour Alexis [illegible] quatorzième. [illegible].

Les [illegible] de nombreuses occa[illegible] Son règne a peut-[illegible] de Byzance [illegible] Renaissance hellé[illegible] comme [illegible] Mais [illegible] mouvement [illegible] une recrudescence [illegible] le curieux recueil [illegible] pour le premier dimanche de [illegible] toutes les propositions [illegible] Nous voyons que [illegible] furent parti[illegible] très précieux document [illegible] de l'orthodoxie [illegible] M. Ouspensky a rendu un grand service à la science byzantine, et en joignant aux données que nous fournit le *Synodikon* les renseignements que nous trouvons dans l'*Alexiade*, dans la Πανοπλία d'Euthymios Zigabenos et dans les actes du procès d'Italos, on peut tracer un tableau assez complet des hérésies sous le règne d'Alexis.

La première affaire que nous rencontrions par ordre de date est celle d'Italos, dont Comnène eut à s'occuper durant l'hiver qui suivit sa défaite devant Durazzo. Si nous nous en rapportions seulement à ce que dit d'Italos Anne Comnène [2], nous

1. Al., XIV, 8, 300 et sq.
2. Id., V, 8, 256 et sq. Cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 440-445.

serions disposés à trouver, comme Lebeau [1], ce personnage fort peu intéressant. Mais les données que nous possédions sur ce philosophe viennent d'être tout à fait renouvelées, par suite des dernières découvertes de M. Ouspensky. Grâce à la publication du *Synodikon* [2] et des actes du procès d'Italos, actes retrouvés dans la bibliothèque du monastère de Saint-Denis de l'Athos, nous pouvons préciser son portrait, et en même temps nous apprenons ce qu'était un procès d'hérésie à Byzance à la fin du XIe siècle.

Italos est une des physionomies les plus curieuses du début de la Renaissance hellénique, et il mérite d'être placé à côté de Psellos, son maître, que les travaux de M. Sathas nous ont fait connaître.

Comme son nom l'indique, Jean Italos était Italien d'origine. Il avait vécu avec son père en Sicile, et s'était réfugié sur le territoire grec, lors de l'insurrection de Maniakès. Il vint alors à Byzance, et fit son éducation sous Psellos. Pendant le règne de Michel VII, cet autre élève de Psellos, Italos vécut à la cour, jouissant d'une certaine faveur. Il fut alors chargé d'une mission en Italie; mais ayant trahi l'Empire, il se réfugia à Rome. Rentré en grâce peu après, il revint à Constantinople. Lors de la retraite de Psellos, il lui succéda très probablement dans sa chaire de philosophie et reçut le titre de consul des philosophes. Anne Comnène, qui nous a transmis tous ces détails, s'étend longuement sur la doctrine d'Italos, et nous trace de lui un portrait qui, s'il était vrai, donnerait une assez piètre idée du corps enseignant de Byzance. Il est curieux de rappeler les procédés de discussion que la fille d'Alexis attribue à Italos.

Après avoir rendu hommage à son talent de dialecticien, elle ajoute qu'il ne lui suffisait pas de jeter son interlocuteur dans la perplexité et de lui fermer la bouche, mais qu'il saisissait à la barbe et aux cheveux celui qui discutait avec lui en lui prodi-

1. *Op. cit.*, p. 163.
2. Cf. *Étude sur la composition et les mss. du Synodikon*, p. 267 et sq.

guant les plus grossières injures, car cet homme, dit-elle, ne savait tenir ni sa langue ni ses mains. D'ailleurs, la crise passée, Italos, au dire d'Anne, se mettait à pleurer et se repentait amèrement de son emportement [1]. Les renseignements que nous fournit Nikétas Akominatos [2] ajoutent peu de chose à ceux de l'*Alexiade*; nous apprenons seulement par lui qu'Italos exerça une influence considérable sur les hommes de son temps, et que ses doctrines étaient partagées par beaucoup de gens occupant de hautes fonctions à la cour, et par toute la jeunesse avide de science. Tel était l'homme dont le procès allait passionner tout Constantinople, qui en oublia pour un temps les malheurs qui accablaient l'Empire.

Au début de janvier 1082 [3], Alexis reçut une lettre anonyme dont l'auteur, qui fut connu plus tard, était un certain Michel Kaspax. Il accusait Italos de professer des opinions hérétiques contraires à l'Écriture Sainte et aux traditions de l'Église [4]. Déjà, en 1077, sous Michel VII, Italos avait eu à se défendre contre une accusation semblable; mais, à cause de sa faveur, l'affaire n'avait pas eu de suite [5]. Alexis, désireux de maintenir l'intégrité de la foi, décida de faire une enquête. En même temps, Italos s'adressait au patriarche Eustathios Garidas et lui demandait d'instruire son affaire afin de se laver de l'accusation dont il était l'objet [6]. Italos parut devant le concile et présenta sa profession de foi. Mais de telles clameurs s'élevèrent dans la foule que le patriarche fut obligé de lever la séance. Pour éviter de nouvelles scènes de désordre, on remit l'affaire à la décision de l'empereur. Alexis réunit alors une commission mixte composée

1. Al., V, 8 et 9, p. 256 et sq
2. Θεσαυρός ὀρθοδοξίας, éd. Tafel, p. 1 et sq.
3. La date indiquée par l'*Alexiade* est 1084 : les actes du procès donnent l'indiction V; de même deux mss. du *Synodikon*, n° 55 de la Bibliothèque de Sofia et n° 33 du monastère de Koutloumisch de l'Athos. Cf. Ouspensky, *Le Procès d'hérésie d'Italos*, p. 2.
4. Ouspensky, *loc. cit.*, p. 37, 39 et 66.
5. *Id.*, p. 38-39.
6. *Id.*, p. 40.

de délégués du patriarche et du Sénat, devant laquelle comparut Italos. Le philosophe lut un long mémoire où étaient exposées ses doctrines. Après l'avoir entendu, la commission ne prit aucune décision, mais fit un rapport qu'elle présenta à l'empereur et dans lequel elle concluait à la culpabilité d'Italos [1]. Il est à remarquer que la commission ne s'occupa pas de la question des élèves d'Italos, laquelle avait une importance considérable à cause des hautes situations occupées par la plupart d'entre eux. Alexis, à la suite de cet enquête, renvoya Italos devant le patriarche et le concile [2], et, sans attendre leur décision, prononça la déchéance professorale de Jean et de ceux qui seraient reconnus pour ses disciples [3]. Cet édit devait être déposé à la chancellerie de Sainte-Sophie où tous pourraient en prendre copie [4].

Il ressort de l'examen de l'affaire que le clergé était hostile à ces poursuites où se trouvaient compromis plusieurs de ses membres [5]. Le patriarche, en effet, semble avoir voulu rester étranger à l'affaire. Au début, il parle d'Italos en termes favorables [6], et Alexis lui écrit : « Ta sainteté a de l'inclination pour les occupations intellectuelles, et préfère le calme et la tranquillité aux agitations tumultueuses [7]. » Le patriarche n'intervint que dans la dernière séance du concile, où l'on acquitta les disciples d'Italos. Il me paraît donc probable que le clergé était favorable aux accusés, et je trouve un indice à l'appui de cette opinion dans le fait de la disjonction de l'affaire d'Italos et de celle de ses disciples. Les événements que je viens de raconter sont antérieurs au 13 mars [8]. A cette date, Italos fut excommunié, et les 20 [9] et 21 [10] mars on instruisit l'affaire de ses disciples. Le

1. Ouspensky, *loc. cit.*, p. 41 et sq.
2. *Id.*, p. 30 et sq.
3. *Id.*, p. 57 et sq.
4. *Id.*, p. 61.
5. *Id.*, p. 36.
6. *Id.*, p. 40.
7. *Id.*, p. 31-32.
8. *Id.*, p. 63.
9. *Id.*, p. 30.
10. *Id.*, p. 35.

concile commença par excommunier ceux des membres du clergé, et en particulier ceux des clercs de Sainte-Sophie, qui s'occupaient secrètement de l'affaire d'Italos et critiquaient l'édit d'Alexis ou l'anathème prononcé contre Italos [1]. Enfin, le 11 avril, eut lieu la dernière session du concile où comparurent les élèves du philosophe, qui tous appartenaient au clergé [2]. Le synode prononça un acquittement général et spécifia, dans son arrêt, que les mesures édictées par l'empereur n'étaient pas applicables aux accusés [3].

Tels furent les débats du procès d'Italos; nous voyons qu'Alexis y joua le rôle de défenseur de l'orthodoxie et qu'il montra plus de zèle que le clergé pour la défense de la foi.

Dans les débats du procès tels qu'ils nous sont parvenus, Italos apparaît bien différent de l'homme que nous montre l'*Alexiade*. Il reconnaît ses erreurs sur certains points, discute sur d'autres, et affirme, avec dignité, qu'il ne peut renoncer à ce qu'il croit sain et juste [4]. Quelle était donc la doctrine d'Italos? L'exposé des idées de ce philosophe a une grande importance, car toutes les hérésies que nous allons examiner s'y rattachent plus ou moins. M. Ouspensky a longuement étudié cette question dans l'article qu'il a consacré au mouvement théologique et philosophique à Byzance aux XIe et XIIe siècles. Il s'est placé à un point de vue assez spécial, en s'évertuant à montrer qu'il fallait rattacher à Byzance les origines du mouvement philosophique de l'Occident au XIIe siècle [5].

Voici les articles du *Synodikon* consacrés à Italos [6]:

Le premier article prononce l'anathème contre ceux qui cherchent à pénétrer « l'inexplicable mystère » de l'Incarnation

1. Ouspensky, *loc. cit.*, p. 36-37.
2. *Id.*, p. 62 et sq.
3. *Id.*, p. 65 et sq.
4. *Id.*, p. 9.
5. *Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, 1891, t. 277, p. 102 et sq.
6. *Synodikon*, p. 14 et sq.

et les moyens par lesquels le Verbe lui-même a revêtu la forme humaine et divinisé la chair, ainsi que contre ceux qui discutent sur l'union des deux natures dans le Christ.

Le deuxième article est dirigé contre ceux qui introduisent dans l'Église orthodoxe et catholique les théories impies des Grecs sur les âmes des hommes, sur le ciel, la terre, et les autres créatures.

Le troisième article condamne ceux qui croient à la métempsycose des âmes humaines ou à leur anéantissement complet chez les animaux.

Dans le quatrième article on anathématise ceux qui enseignent que la matière est éternelle, que les idées sont coéternelles de Dieu, et que le ciel, la terre et le monde créé sont éternels et immuables.

Le cinquième article condamne ceux qui prétendent que les philosophes grecs et les premiers hérésiarques, condamnés par les sept conciles œcuméniques, valent mieux que bien des orthodoxes qui ont péché par ignorance ou en sacrifiant aux passions humaines.

Le sixième article s'en prend à ceux qui nient les miracles du Christ, de la Vierge et des saints, ou cherchent à les expliquer naturellement.

Le septième article est dirigé contre ceux qui adoptent les doctrines helléniques et les enseignent comme vraies.

Le huitième article condamne ceux qui admettent les idées platoniciennes, et disent que la matière subsiste par elle-même et revêt des formes d'après les idées, niant ainsi la souveraineté du Créateur qui a créé tout de rien.

Le neuvième article anathématise ceux qui enseignent que les hommes ressuscitent avec d'autres corps que ceux qu'ils avaient de leur vivant.

Enfin le dixième et dernier article condamne les théories relatives à la préexistence des âmes, à la non-éternité du châtiment et à une nouvelle création du monde.

On voit que le système philosophique d'Italos a un caractère

nettement antiecclésiastique, et que la source où il a puisé toutes ses opinions est l'antiquité hellénique. Les trois points principaux qu'admet Italos sont la métempsycose, la doctrine de Platon sur les idées considérées en tant qu'essences réelles, l'existence antérieure des âmes et la création de l'univers à l'aide d'une matière éternelle. Ces données du *Synodikon* viennent confirmer les renseignements qu'Anne Comnène nous a fournis en indiquant Aristote, Platon, Proclus et Jamblique comme les maîtres dont Italos s'était assimilé la doctrine. On voit par là qu'Italos a les mêmes tendances philosophiques que son maître Psellos, pour qui Platon est le plus grand des philosophes, un précurseur du christianisme [1]. L'étude des œuvres de Psellos ne laisse aucun doute sur les tendances platoniciennes de l'école philosophique de Byzance au xie siècle. Il ne faut il est vrai attribuer ni à Psellos, ni à Italos l'honneur de cette renaissance philosophique. Il résulte, en effet, des travaux de M. Besobrasoff [2] que jamais l'étude des œuvres de Platon ne fut interrompue à Byzance, et que Jean Byzantios, maître de Psellos, était déjà un fervent admirateur de Platon, qui, selon lui, se rapprochait du Christ par sa doctrine et par ses actes. C'est donc à tort qu'on a regardé Italos uniquement comme un théologien [3]. « Il a été surtout un philosophe qui fut condamné parce que son système philosophique n'était pas conforme à la doctrine de l'Église. » On peut résumer le caractère de son œuvre en disant avec M. Ouspensky qu'il faut considérer « Italos comme le représentant de la pensée philosophique à Byzance à la fin du xie siècle ».

Italos fut condamné et se soumit au bout de quelque temps, mais son influence devait se faire sentir encore longtemps. Les idées qu'il avait remuées et son enseignement amenèrent, sous le règne d'Alexis, les procès d'hérésie de Nilos et de l'évêque de Nicée, Eustratios. Le *Synodikon* mentionne Nilos parmi les

1. Rambaud, *Michel Psellos*, p. 264.
2. Cité par Ouspensky, *Le procès d'hérésie de Jean Italos*, p. 98.
3. *Le mouvement théologique...*, p. 107.

hérétiques dont la doctrine était condamnée, mais ne nous rapporte aucune de ses théories [1]. Nous ne possédons sur lui que quelques renseignements fournis par l'*Alexiade*, et la façon dont Anne nous a peint Italos rend son témoignage suspect, et nous empêche d'ajouter foi au jugement qu'elle porte sur Nilos [2]. Nous savons que Nilos était moine [3], qu'il était adonné à l'étude des livres saints et qu'il ignorait la science hellénique [4]. C'était un professeur très répandu dans les classes élevées, et il jouissait de l'estime de tous. Il fut poursuivi et condamné pour les idées qu'il exprima sur la nature du mystère de l'union de la Trinité. Il ne pouvait comprendre en quoi consistait cette union et comment l'être humain dans le Christ avait été divinisé. Contrairement à la doctrine de l'Église, il concluait que l'humanité avait été déifiée d'après la substance. Il faut rapprocher cette doctrine du premier article du *Synodikon*, où nous voyons Italos condamné pour ses doctrines sur ce sujet, et où l'on défend d'introduire de nouvelles doctrines et de faire de nouvelles recherches sur l'Incarnation du Verbe. Il est évident que l'enseignement d'Italos avait remis en honneur la discussion du mystère de l'Incarnation, et on doit admettre qu'il y a eu, à cet égard, influence d'Italos sur Nilos. Le récit de l'*Alexiade* nous permet de rattacher Nilos à une autre secte. La doctrine de Nilos, dit Anne Comnène, se propagea rapidement parmi les Arméniens [5]. Il y avait alors beaucoup d'Arméniens à Constantinople, et Nilos trouva parmi eux un grand nombre d'adeptes. Or, nous savons par d'autres sources que la conversion des Arméniens a été une des grandes préoccupations d'Alexis. M. Papadopoulos-Kerameus [6] a publié un discours où le basi-

1. *Synodikon*, p. 19.
2. Al., X, 1, 1 et sq.
3. *Synod.*, p. 19.
4. Al., *loc. cit.* Cf. l'exposé très complet de la doctrine de Nilos, dans Ouspensky, *Le mouvement théol. et phil.*, p. 145 et sq.
5. Al., *loc. cit.*, p. 3.
6. *Id.*, Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας. Cf., sur les Arméniens, Ter Mikelian, *op. cit.*

leurs s'efforce de réfuter leurs erreurs sur la nature du Christ. Nous savons, par une lettre de Théophylacte, que Comnène, pour encourager les abjurations, faisait amener à Byzance, par leur évêque, les Arméniens convertis [1]. L'archevêque d'Ochride parle à plusieurs reprises de la propagande faite par le clergé grec. Ces mesures devaient produire certains résultats, car nous voyons Théophylacte donner à un de ses suffragants des instructions sur la conduite à tenir quand un village arménien se convertit [2]. Ces hérétiques étaient très nombreux dans toute la région de Philippopoli, et leur union avec les partisans de Nilos pouvait troubler la tranquillité de l'église. Alexis réunit un concile, qui condamna les Arméniens et Nilos. Il est probable que la doctrine de Nilos devait se rapprocher, sur certains points, des doctrines des sectes orientales, très répandues dans l'Empire à ce moment, et qu'Alexis lui-même combattit en 1114, lors de son séjour à Philippopoli, alors qu'il préparait une expédition contre les Polovtzes [3]. Durant tout le temps qu'il passa dans cette ville, Alexis, assisté de son gendre, Bryennios, et de l'évêque de Nicée, Eustratios, discuta avec les Pauliciens. Pour donner plus de poids à ses arguments théologiques, il créa, pour les nouveaux convertis, un village auquel il donna son nom et leur distribua, suivant leur rang, des terres ou des charges à la cour. Il finit par enfermer à Constantinople les plus obstinés [4]. Je n'ai pas à exposer ici la doctrine des Pauliciens, car leur histoire se rattache plus à l'histoire générale qu'à celle du règne de Comnène [5].

Les discussions qu'Alexis eut alors à soutenir avec les hérétiques amenèrent, fait qui se produit souvent, une nouvelle hérésie dont l'auteur fut un des collaborateurs même d'Alexis, l'évêque de Nicée, Eustratios. C'était un ancien élève d'Italos,

1. Migne, *P. G.*, 126, 18, col. 345.
2. *Id.*, ep. 10, col. 520.
3. Al., XIV, 8, 297.
4. *Id.*, 9, 303 et sq.
5. Cf. l'exposé de cette doctrine dans Döllinger, ***Geschichte der gnostich-manechaischen Sekten***, I, c. 3, p. 24.

qui se souvint, au cours d'une discussion avec un hérétique, des leçons de son maître, et émit une proposition non orthodoxe [1]. On lui infligea un blâme, et, peu après, il fut privé de son titre d'évêque comme ayant créé une nouvelle hérésie. On peut connaître sa doctrine grâce à ses ouvrages ; outre plusieurs discours dirigés contre l'archevêque de Milan, Pierre Chrysolan, il est l'auteur de divers écrits sur la nature du Christ et le culte des images [2].

Alexis devait continuer jusqu'à la fin sa propagande religieuse. La dernière année de sa vie, il s'occupa de la conversion et du procès des Bogomiles, secte religieuse née sous son règne, et à laquelle il s'était montré d'abord assez favorable, à en croire Zonaras [3]. L'auteur de la nouvelle doctrine était un moine nommé Basile, qui prêchait entouré de douze compagnons, en souvenir des douze apôtres. Sa doctrine était un mélange de manichéisme et de paulicianisme. Alexis, voyant le progrès fait par l'hérésie, discuta longuement avec Basile; mais reconnaissant que toute son éloquence ne produisait aucun résultat, il le fit brûler dans l'Hippodrome et enferma ses disciples [4].

Cette lutte active avec les hérésiarques ne suffisait pas à Alexis; dans son ardeur pour la défense de l'orthodoxie il ne se contenta pas d'agir pour le temps présent, mais encore voulut prévenir dans l'avenir une renaissance possible de l'hérésie. Il eut recours à la science théologique d'un moine, Euthymios Zigabenos, pour en détruire dans les âmes les derniers vestiges, et il crut le triomphe de l'orthodoxie assuré quand ce moine raisonneur eut fait de sa Πανοπλία δογματική l'arsenal de toutes les preuves scien-

1. Nik. Ak., *op. cit.*, p. 21 ; Ouspensky, *op. cit.*, p. 147.
2. Les ouvrages d'Eustratios sont édités dans la *Bibliotheca ecclesiastica* de Demetracopoulos, t. I.
3. Zonar., XVIII, 23, 743.
4. Al., XV, 8, 350. Toute la correspondance de Théophylacte est pleine d'allusion aux Bogomiles. L'hérésie de Basile dut commencer de bonne heure, car Isaac Comnène y joua un rôle, et il dut mourir avant 1108. Cf. Ouspensky, *Le deuxième royaume bulgare*, p. 178, note 3.

tifiques propres à réfuter les arguments des hérétiques et à en faire voir l'inanité [1].

1. Voir dans Neumann, *Griech. Geschichtschreiber*, p. 31-35, une très curieuse pièce de vers, tirée d'un ms. de la *Panoplia*, conservé au Vatican (Cod. Vat. Gr., 666), où Alexis est célébré comme défenseur de la foi.

# CONCLUSION

On a, jusqu'à ce jour, jugé Alexis Comnène surtout d'après sa conduite à l'égard des croisés. On n'a pas assez rendu justice à l'œuvre qu'il a accomplie. Arrivé au pouvoir dans des conditions particulièrement difficiles, alors que l'Empire était en butte aux attaques de ses voisins, il a su faire face aux Normands, aux Petchénègues, aux Turks, aux croisés. Théophylacte parle dans une de ses lettres d'un thème de Bulgarie qui était, comme la vigne de David, exposé aux entreprises de tous les passants[1]. On pourrait appliquer cette comparaison à l'Empire d'Orient. Tous ses voisins ont essayé de profiter de sa faiblesse pour lui arracher quelques provinces. Alexis a su résister à tous, et son règne marque un temps d'arrêt dans la décadence de Byzance. Nous avons indiqué les limites de l'Empire à son avènement ; à sa mort, les frontières avaient été portées, en Europe jusqu'aux Balkans, en Asie jusque vers Polybotos. Partout, les ennemis des Grecs avaient reculé. Au point de vue territorial, il y a donc eu un progrès marqué.

Ces avantages ont été obtenus autant par les négociations que par les armes. Alexis a été un négociateur habile. Qu'il ait eu affaire à l'empereur germanique ou aux Polovtzes, il a toujours su tirer le meilleur parti des circonstances. On lui a beaucoup reproché sa conduite envers les croisés. Mais la mauvaise foi de ceux-ci me paraît plus évidente que la sienne. Comnène se regardait avant tout comme un basileus byzantin, et il a agi au mieux des intérêts de ses États. Les croisés avaient

1. Ps. LXXIX, 13.

besoin de lui, il a cherché à tirer parti de cette situation au mieux des intérêts grecs. Il a su éviter un conflit avec les Latins devant Constantinople, et la justification éclatante de sa conduite, à cet égard, se trouve dans les événements postérieurs. Il a su préserver Byzance du sort que devait lui faire éprouver la croisade de 1204. Rien que par son habileté politique, presque sans troupes, il a résisté à la multitude des Latins, et amené les chefs de la croisade à faire ce qu'il voulait. Sa lutte avec Bohémond a été une lutte uniquement politique, et le fils de Guiscard mérite plus qu'Alexis le reproche de mauvaise foi.

A l'intérieur, Alexis a cherché à rendre son pouvoir absolu. Il voulait fonder une dynastie, et par suite il a été amené à combattre la puissance des partis, puissance qu'il connaissait bien pour s'en être servi. Il a cherché à diminuer l'influence du Sénat et du parti militaire. Toutes les fois qu'il l'a pu, il a pris lui-même le commandement des armées pour éviter qu'un général pût, par ses succès, arriver à se rendre populaire. Il a voulu réaliser l'unité dans l'Empire ; il a cherché pour cela à maintenir l'intégrité de la foi religieuse, qui était le grand moyen de diffusion de l'hellénisme ; il a travaillé, toujours dans ce but de propagande religieuse, à relever le niveau moral du clergé séculier et régulier.

Au point de vue matériel, son règne a pesé lourdement sur tous. C'était une conséquence nécessaire des campagnes continuelles qu'il était obligé d'entreprendre. Il ressort clairement de ses édits qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour que ce fardeau fût réparti également entre tous.

Les contemporains de Comnène ont d'ailleurs rendu justice à son œuvre, et c'est à peine si Zonaras croit devoir apporter quelques restrictions aux éloges qu'il lui donne. On voit, au surplus, combien Alexis a su s'imposer au respect des Byzantins, dans ce simple fait que, malgré les intrigues d'une partie de la cour, son fils Jean a pu lui succéder sans révolution. C'était la première fois, depuis bien des années, que pareil fait se produisait à Byzance.

On peut donc dire d'Alexis qu'il a été un de ces hommes de talent que l'Empire byzantin a souvent eu l'heureuse fortune de rencontrer dans les moments où il en avait besoin. Il a su arrêter, pour un temps, « la lente désagrégation des éléments si divers dont l'Empire était formé ». Les heureux résultats de son règne lui survivront sous son fils Jean, et son œuvre sera reprise et continuée par Manuel Comnène.

---

# APPENDICE

## LA LETTRE D'ALEXIS AU COMTE DE FLANDRE

Pendant longtemps on s'est autorisé de la lettre d'Alexis à Robert comte de Flandre, pour dire que la première croisade avait été motivée par un appel de l'Orient à l'Occident. Cette lettre a été très répandue et cela de bonne heure, car, peu après la croisade, Guibert de Nogent et Hugues de Fleury [1] l'ont connue, et elle se trouve dans la plupart des manuscrits de Robert le Moine.

La question de l'authenticité de l'*Epistola* a été très discutée. On trouvera, dans un récent article de M. Hagenmeyer, les renvois aux auteurs qui ont traité anciennement ce sujet [2]. Nous ne nous occuperons ici que des théories des derniers auteurs qui ont écrit à ce propos. M. Wasiliewsky, dans son article sur « *Byzance et les Petchénègues* », a consacré tout un appendice à l'examen de l'*Epistola*. Il est revenu, en 1880, sur cette question, afin de réfuter les opinions de M. Riant [3]. Il a conclu à l'authenticité de la lettre, envoyée, selon lui, au moment où Alexis était attaqué par les Petchénègues, en 1091. L'original aurait été écrit en grec.

M. Riant a traité deux fois la question, d'abord dans son édition de l'*Epistola spuria* [4], puis dans l'*Inventaire critique des lettres historiques des croisades* [5]. Il estime que : « 1° l'*Epistola Alexii* n'est un document ni grec, ni traduit du grec, ni rédigé sur un fonds grec ;

1. *SS.*, IX, 392-393.
2. *Byzant. Zeitschr.*, 1897, p. 1 à 32.
3. *Journal du ministère de l'Instruction publique russe*, 1872, décembre, p. 316-328, et 1880, t. 207, p. 223-260.
4. *Alexii Comneni ad Robertum I, Flandriae comitem, epistola spuria*, Genève, 1879.
5. Inventaire critique des Lettres historiques des croisades, *Archives de l'Orient latin*, t. I, p. 71-89.

2° qu'elle a été composée de toutes pièces, en langue latine, à l'aide : *a*) de renseignements flamands, *b*) d'un catalogue latin, composé en Occident, des reliques de Constantinople, et *c*) des sermons d'Urbain II; 3° qu'elle a été fabriquée ou dans le nord de la France, aux environs de Reims, ou en Syrie, dans le camp des croisés, non par Guibert de Nogent, mais peut-être par Robert le Moine; 4° qu'elle a été répandue comme un *excitatorium* pour hâter le départ des renforts qu'attendaient les croisés en 1098-1099; 5° que le faussaire qui l'a rédigée a eu la prétention de la dater de 1093. »

M. G. Paris, dans la *Revue critique*[1], a admis la fausseté de la lettre. Il en a fait l'œuvre d'un moine, mais a rejeté l'attribution a Robert de Saint-Remy et en a placé la rédaction vers 1090. M. Paparrigopoulos regarde également la lettre comme un faux[2].

M. Hagenmeyer vient enfin de faire paraître un excellent travail où il s'est efforcé de démontrer que la lettre avait été fabriquée à l'instigation du comte de Flandre, lors de l'ambassade d'Alexis à ce prince, vers 1088, afin de servir d'*excitatorium* pour faciliter le recrutement des cinq cents cavaliers qu'il devait envoyer au basileus byzantin[3].

Tel est aujourd'hui l'état de la question que nous avons à examiner. Alexis a-t-il pu demander des secours à l'Occident et en particulier au comte de Flandre?

M. Riant[4] répond à cette demande par la négative. Nous ne partageons pas ici sa manière de voir. Guibert de Nogent, en relation avec la cour de Flandre et renseigné par les familiers du comte[5], nous apprend qu'il y a eu une ambassade d'Alexis au comte Robert, et que cette ambassade a apporté une lettre du basileus[6]. D'accord avec M. de Sybel[7] et M. Hagenmeyer[8], nous regardons le témoignage de Guibert comme absolument digne de foi. Il nous indique ses sources pour ce qui a rapport aux affaires de Flandre et n'a nul intérêt à inventer le fait dont il parle. Il était enfin, comme l'a remarqué M. Riant[9], admirablement placé pour être bien informé, car Reims

1. *Revue critique*, 1879, II, 379-388.
2. *Jahresbericht d. Geschichtwissenschaft*, IV, heft II, 1880, p. 221, et *Histoire de la civilisation hellénique*, p. 327.
3. *Loc. cit.*, p. 22-23.
4. *Epist. spuria*, p. xx et sq.
5. *H. occ.*, IV, p. 246.
6. *Id.*, p. 131 et p. 148.
7. *Gesch. d. ersten Kreuz.*, p. 8.
8. *Loc. cit.*, p. 21-22.
9. *Epist. spuria*, p. XL.

fut, à cette époque, le centre où aboutissaient toutes les informations venues d'Orient, avant de se répandre en Belgique et dans l'Allemagne entière.

Les faits que nous connaissons nous permettent-ils de marquer l'objet de cette lettre et de lui assigner une date?

Il semble que cette ambassade du basileus a dû être la conséquence du voyage du comte de Flandre en Terre Sainte et de sa traversée de l'Empire grec. La date de la rencontre de Robert et d'Alexis est très discutée. M. Wasiliewsky proposait de choisir l'hiver 1088-1089 [1] pour cette rencontre et supposait que l'ambassade avait eu lieu en 1091 [2]. Le comte Riant estimait qu'il n'y avait pas eu d'ambassade et plaçait l'entrevue des deux souverains en 1084 [3]. La rencontre d'Alexis et du comte de Flandre ayant eu lieu à Eski-Sagra, après la défaite de Dristra, si nous ajoutons foi au récit de l'*Alexiade*, nous sommes amenés à penser que l'entrevue a eu lieu en 1087. C'est également la date que M. Hagenmeyer adopte [4]. Jean d'Ypres place ce voyage en 1085 [5]. Or nous savons par ailleurs que ce voyage a duré deux ans [6]. Il y a, entre ces données et les renseignements [7] que nous fournit l'*Alexiade*, une concordance suffisante pour que je n'hésite pas à adopter les derniers mois de 1087 comme date de l'entrevue. M. Dieter, qui a suivi la chronologie adoptée par M. Riant, estime qu'il n'y a pas lieu de tenir compte du témoignage d'Anne. C'est une erreur, car, pour toute cette partie, Anne a suivi l'ordre chronologique et est très bien informée. Elle a dû tenir ses renseignements d'un témoin oculaire, sans doute de Georges Paléologue, à cause des nombreux détails qu'elle fournit sur les faits particuliers qui regardent ce général [8].

Dans cette hypothèse, le comte de Flandre a passé à Eski-Sagra dans les derniers mois de 1087. Il s'est rendu compte de la situation difficile de l'Empire, et a promis à Alexis de lui envoyer cinq cents cavaliers [9]. Or nous savons qu'à cette époque la cavalerie manquait à

1. *Op. cit.*, décembre, p. 246.
2. *Id.*, p. 257.
3. *Epist. spuria*, p. xxviii, note 3.
4. *Op. cit.*, p. 19.
5. Pertz, *SS.*, XXV, 784.
6. *Genealogia comitum Flandriae Bertiniana*, *SS.*, IX, 307.
7. Al., VII, 6, 355. Cf. Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, I, 305; Leglay, *Histoire des comtes de Flandre*, I, 215; Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 20, note.
8. Al., I. VII, p. 350-352.
9. *Id.*, VII, 6, 355.

l'armée grecque ; c'est parce qu'elle n'en avait pas que Tatikios ne put profiter de sa victoire de 1086 [1]. Le secours promis avait donc, contrairement à l'opinion de M. Riant [2], une grande importance pour les Grecs.

Rentré dans ses États, le comte oublia ou ne se hâta pas d'exécuter sa promesse. Alexis, dont la situation, bien loin de s'améliorer, empirait par suite des attaques incessantes dont l'Empire était l'objet sur toutes ses frontières [3], se décida, sans doute, en ne voyant pas arriver le secours attendu, à envoyer une ambassade pour demander l'exécution de la promesse faite, probablement en 1088 ou 1089. L'ambassade portait une lettre d'Alexis au comte, suivant l'usage, et comme cela avait eu lieu lors de l'ambassade à Henri IV. Cette lettre ne devait pas avoir d'autre but que de réclamer l'envoi des cinq cents cavaliers promis et ne devait nullement faire appel à tous les princes de la chrétienté pour la délivrance de Constantinople.

La situation de l'Empire, en 1088-1089, était assez grave pour motiver l'envoi d'une lettre pour demander des secours, et l'objection tirée par M. Riant de la date proposée par M. Wasiliewsky tombe d'elle-même [4].

La lettre qui nous est parvenue peut-elle être celle qui a été écrite à cette occasion ?

Nous trouvons dans la lettre qui nous est parvenue trois parties distinctes :

La première contient un développement sentant la rhétorique sur les souffrances des chrétiens d'Orient, plus une énumération peu exacte des provinces d'Asie [5].

Nous trouvons, dans la deuxième partie [6], des renseignements exacts et très précis sur la situation difficile de l'Empire grec pris entre deux envahisseurs, les Turks et les Petchénègues, et sur les conquêtes des Turks en Asie Mineure. L'exactitude de tous les détails qui nous sont fournis éclate aux yeux, si l'on rapproche notre texte de l'*Alexiade*. Tous les renseignements que nous donne Anne Comnène s'y trouvent, jusqu'à ce détail que la flotte de Zachas a été construite par un Grec [7],

1. *An. Com.*, l. VI, p. 328.
2. *Op. cit.*, p. XXIX.
3. Cf. p. 124 et sq.
4. *Invent. crit.*, p. 88 et 89.
5. *Epist. spuria*, p. 11-14. Cette énumération ne se trouve pas dans l'abrégé de Guibert.
6. *Epist. spuria*, p. 14-16.
7. *Id.*, p. 15, et Al., VII, 8, 361.

de même les renseignements sur la prise des îles de l'Archipel par Zachas [1].

Les renseignements ainsi fournis se rapportent aux années 1087-1089 [2]. Nous trouvons mentionnée comme récente la prise, par les Turks, de Chio et de Mitylène, reprises aux Turks en 1092, suivant M. Riant [3]. La correction proposée par M. Dieter permet très facilement de supposer que cette prise est bien de 1088, car il n'y a rien d'impossible à ce qu'Anne ait voulu achever le récit de la guerre contre les Petchénègues avant de commencer celui de la révolte de Zachas [4]. M. Riant s'appuyait sur Muralt [5]; mais cet auteur a établi toute cette partie de sa *Chronographie* à l'aide de la seule Anne Comnène, et il a commis beaucoup d'erreurs. M. Riant nous paraît également s'être trompé en voulant voir dans la phrase : « *Nam et Propontidem qui et Avidus dicitur et ex Ponto juxta eamdem Constantinopolim in Mare Magnum decurrit cum ducentis navibus invaserunt* [6], » une allusion au siège d'Abydos qui eut lieu en 1093. M. Paris a remarqué avec raison que l'auteur confond la Propontide avec les Dardanelles, et ce détroit avec Abydos [7]. Il n'y a rien d'impossible à ce que Zachas, maître des îles, ait poussé jusque là ses incursions [8]. D'autre part, la situation des Turks en Asie Mineure, telle que la lettre nous la décrit, correspond bien, en réalité, à ce qu'elle était à la date que nous avons indiquée [9].

La troisième partie s'étend depuis les mots : « *Haec pauca...* » jusqu'à la fin [10]. Elle contient une demande de secours adressée par Alexis au comte de Flandre, plus une énumération des trésors de Constantinople, notamment un catalogue des reliques qui y sont conservées.

M. Riant rejetait en bloc toute la lettre. Je crois que la première

1. Cf. p. 127.
2. Cf. p. 116-127 et sq.
3. *Epist. spuria*, p. xxx.
4. Al., l. VII, p. 8, 361.
5. *Ess. de chron. byz.*, II, p. 65 et 68.
6. *Loc. cit.*, p. 15.
7. *Loc. cit.*, p. 385.
8. Cf. le passage cité dans les notes du *De them.*, III, 281, Προποντίδες δύο ἡ μεν κατὰ τὴν Αϐύδον ἡ δε κατὰ τὸ Ἱερον καὶ ψαμμάθιον, invoqué par Wasiliewsky. Cf. Riant, *Inventaire critique*, p. 82. L'opinion de Wasiliewsky pourrait trouver une confirmation dans ce que certains manuscrits portent « in ». Cf. aussi Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 29, note 1. Je serais, pour ma part, porté à me ranger à l'opinion de Wasiliewsky.
9. *Epist. spuria*, p. 14.
10. *Op. cit.*, p. 15-20.

partie et la troisième doivent être regardées comme fabriquées de toute pièce. Nulle part nous ne rencontrons dans les auteurs byzantins une description analogue à celle des souffrances des chrétiens : « Jamais la chancellerie byzantine ne se fût abaissée à des détails aussi grossiers, aussi scabreux même, que ceux que nous rencontrons, et il est évident que ses appels brutaux, et même obscènes, tantôt à la sensibilité du lecteur, tantôt à ses appétits, le style sonore, les allitérations puériles, tout prouve qu'il s'agit d'un excitatorium [1]. »

Il me paraît également impossible d'admettre que l'empereur, quelle que fût la situation dans laquelle il se trouvait alors, se soit abaissé jusqu'à offrir son royaume, ses richesses, ses reliques. Il y a eu certainement à cette époque, comme nous l'avons vu en étudiant la situation religieuse à Constantinople, une détente prononcée entre l'Eglise d'Orient et l'Église d'Occident ; mais, même en admettant cette détente, il faut toujours nous rappeler la morgue byzantine qui éclate vers le même temps d'une façon [illegible] dans le discours de Théophylacte. L'archevêque de [illegible] les victoires du basileus dans un langage [illegible] au moment même où celui-ci est obligé d'implorer une [illegible] [2]. [illegible] que Théophylacte, dans ce discours, s'adresse [illegible] par conséquent à des gens parfaitement au courant de [illegible], nous ne pouvons admettre que le basileus ait écrit à des [illegible] : *[illegible] melius est ut vos habeatis Constantinopolim quam [illegible]* [3].

M. Riant admettait que les plaintes des chrétiens de Syrie avaient [illegible] source, les sermons d'Urbain II une autre. Nous admettons [illegible] pour la première source, car la ressemblance qu'il signale [illegible] de l'*Epistola* et Raymond d'Aguilers est frappante [4]. [illegible] si ce sont les sermons d'Urbain qui ont servi de source [illegible] ou si, au contraire, ce ne sont pas les rédacteurs de ces [illegible] sermons qui ont utilisé cette dernière.

[illegible] des reliques que mentionne M. Riant comme ayant été [illegible] de l'auteur de l'*excitatorium* me paraît également [illegible] indiscutable.

[illegible] n'empêche pas que la deuxième partie de l'*Epistola* nous [illegible] des données certaines sur les événements d'Orient vers [illegible] J'insiste en particulier sur ce fait que l'auteur de la lettre

1. Riant, op. cit., p. XVIII.
2. Théophylacte, op. cit., *P. G.*, t. 126, p. 293-297.
3. [illegible] p. 17.
4. Raymond d'Aguilers, *H. occ. d. C.*, III, p. 250-251, p. 288.

nous montre les Turks et les Petchénègues agissant comme alliés contre les Grecs, tandis que les croisés n'ont connu les Petchénègues que comme alliés des Grecs. Dès lors il m'est impossible de voir dans la lettre en question uniquement « une invention de toutes pièces basée sur de vagues renseignements », mais je distingue une partie fondée sur des renseignements absolument authentiques, encadrée de deux morceaux, composés, le premier à l'aide des plaintes des chrétiens de Syrie, et le second à l'aide d'un catalogue de reliques.

Toute la seconde partie de la lettre me semble donc avoir été composée à l'aide d'une lettre originale. Peut-être, dans cette lettre, donnait-on les noms des provinces d'Asie Mineûre occupées par les Turks? La liste, telle que nous la donne la lettre, est fantaisiste, mais on ne peut dire qu'un faussaire, ayant sous les yeux une véritable lettre de l'empereur, aurait nécessairement employé les noms des thèmes. M. Riant regarde comme invraisemblable que l'administration byzantine se soit servi des anciens noms de provinces alors que l'Empire était divisé en thèmes [1]. Je ne vois, pour ma part, rien d'étonnant à ce qu'à Byzance on se soit servi des anciennes dénominations en écrivant à un prince occidental. On lui eût parlé du thème des Optimates, du thème Thracésien, Anatolique ou des Bucellaires, qu'il est bien probable que ces noms n'eussent évoqué aucune idée dans son esprit, tandis que les noms anciens avaient quelque chance de lui être connus. M. Riant a d'ailleurs trouvé trace de quelques-uns de ces noms dans Anne Comnène [2]. Nous pouvons y ajouter le témoignage d'Ibn Kordabeh, qui appelle « Kalath » le thème des Bucellaires, de l'ancien nom « Galatia [3] ». Tout en reconnaissant que la liste donnée est défectueuse, on peut donc, je crois, admettre que l'original désignait quelques-unes des provinces par leur ancien nom.

Il faut examiner maintenant s'il est impossible, comme le prétendait Riant, que la lettre qui, selon nous, a servi pour la rédaction de l'*Epistola*, ait été écrite en grec, et si elle est en tout contraire aux usages de la chancellerie byzantine.

Nous savons que, d'ordinaire, les lettres écrites à des Latins par la chancellerie impériale, étaient accompagnées soit d'un résumé écrit en latin, soit d'une traduction latine écrite en forme d'acte solennel et portant souvent la souscription de l'empereur. Les archives du Vatican ont conservé plusieurs documents de ce genre. Citons deux lettres de Jean Comnène, une de Manuel Comnène et plusieurs lettres de Michel

1. *Epist. spuria*, p. xvi.
2. *Id.*, p. xvii.
3. Schlumberger, *Sigill.*, p. 301.

Paléologue [1]. Nous avons également des résumés de ce genre composés pour les lettres adressées, à diverses reprises, aux abbés du Mont Cassin par Alexis [2], et nous savons qu'à la cour de Byzance il y avait des interprètes latins [3]. Il est bien probable que la lettre d'Alexis au comte de Flandre a été, suivant l'usage, accompagnée d'une traduction. On peut admettre que notre faussaire a travaillé sur la traduction de la lettre envoyée par le basileus. Les observations formulées par Riant sur la non grécité de la lettre ne sont pas concluantes, car aucun des exemples qu'il allègue n'est pris dans ce que nous pourrions appeler la partie historique de notre lettre, sauf la phrase : « Propontis qui et Avidus dicitur, » phrase que nous avons expliquée ailleurs.

Peut-on dire qu'un faussaire, ayant sous les yeux une véritable lettre émanée de la chancellerie impériale, n'aurait jamais fait un faux aussi grossier?

Nous avons admis l'existence d'une lettre d'Alexis au comte de Flandre seul, lettre écrite suivant les règles de la chancellerie. La suscription et l'adresse de la lettre que nous possédons ne ressemblent en rien aux formules que nous savons, par les actes, avoir été en usage à la chancellerie d'Alexis [4]. D'ordinaire, la suscription comprend le nom et le titre de l'empereur, puis généralement une adresse universelle ou particulière, suivant la nature de l'acte.

Voici un exemple tiré d'un acte de Jean Comnène :

Ἰωάννης ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς βασιλεὺς πορφυρογέννητος ἀναξύφηλος, κραταιὸς αὔγουστος καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων ὁ Κομνηνός. Εἰς τὸν ἁγιώτατον πάπαν [5]. Mais dans les lettres d'Alexis à Oderisio du Mont Cassin, nous ne voyons nulle trace d'adresse. Nous pouvons alors choisir entre ces deux hypothèses : S'il y avait une formule, elle était fort différente des formules usitées en Occident, et, pour rendre sa lettre plus vraisemblable, le faussaire a cru devoir employer la formule usitée en Occident.

Ou bien, comme dans les lettres à Oderisio, il n'y avait ni suscription ni adresse, et, toujours pour rendre sa lettre plus vraisemblable, le faussaire a composé de toutes pièces l'adresse et la suscription suivant l'usage d'Occident.

1. Theiner et Miklosich, *Monumenta spectantia ad unionem ecclesiarum græcæ et romanæ*, p. 1 et sq.
2. Cf. Riant, *op. cit.*, p. 41 et suiv.
3. Al., l. X, 10, 59.
4. Cf. Riant, *op. cit.*, p. xiv, note 1, il donne la liste de la plupart des actes d'Alexis qui nous sont parvenus.
5. Theiner et Miklosich, *op. cit.*, p. 1.

Pour expliquer l'omission de la date de mois et de lieu qui, dans les actes byzantins, est toujours à la fin, remarquons que la dernière partie de la lettre, au moins depuis le début de l'énumération des reliques, ne renferme aucun renseignement historique précis. Il est permis de supposer que le rédacteur, ayant à copier un catalogue de reliques, n'a plus eu sous les yeux le document dont il s'était d'abord servi; il aura ainsi omis de mentionner la date de mois et de lieu. Cela expliquerait aussi l'oubli de la brève mention des présents qui accompagnaient toujours les chrysobulles impériaux, mention qui termine régulièrement les lettres impériales. Or nous pouvons conjecturer que ces présents furent faits, car c'est sans doute en réponse au cadeau impérial que Robert répondit par l'envoi de cent cinquante chevaux [1].

Venons maintenant à l'argument que M. Riant tire de l'emploi de la première personne. L'empereur, dit-il, n'abandonne jamais, en parlant de soi-même, la troisième personne du singulier, tandis qu'ici il parle seulement à la première.

M. Wasiliewsky [2] a répondu en citant deux lettres de Michel Ducas Parapinace, qu'il croit adressées au prince russe Vsevolod Iaroslavitch, où la première personne est employée. Rien ne prouve, comme le veut M. Riant [3], que nous ayons affaire à des brouillons de chancellerie.

L'existence des lettres aux abbés du Mont Cassin empêche d'admettre cette hypothèse, car notre document devait être tout à fait analogue.

J'ajouterai que, si nous examinons les lettres à Oderisio sur lesquelles s'appuie M. Riant, nous trouverons, dans la première :

« *ea quae continebant scripta intellexi et dilexi* » (éd. Riant, p. 41);
dans la troisième :

« *quanta imperio meo scripsistis venerabilissime abbas didici*; »
plus loin :

« *et omnipotentis quidem atque misericordis Dei nostri est in me et in subjectis nostri propitiatio,* » etc..... (*id.*, p. 44);
et enfin :

« *Ego autem non solum quod nil boni habeo in me, sed maxime*

1. Al., l. VII, 7, 360.
2. Wasiliewsky, *op. cit.*, 1880, p. 226. Il s'agit de deux lettres publiées par Sathas comme adressées à Robert Guiscard, cf. *supra*, p. 61. M. Wasiliewsky, dans le *Journ. du min. de l'Inst. publ. russe*, 1875, décembre, p. 270-315, a cherché à prouver que le destinataire de ces deux missives était Vsévolod Iaroslavitch et non Guiscard, mais son argumentation n'est pas concluante.
3. *Invent. des let. hist. des cr.*, p. 84.

*quia super omnes pecco ad eum cotidie ut longanimis atque misericors misereatur atque sustineat meam infirmitatem, vos autem ut boni atque virtute pleni judicatis me peccatorem,* » etc. (*id.*, p. 44).

Les usages, au moins dans les résumés accompagnant les chrysobulles impériaux, ne sont donc pas aussi absolus que le prétendait M. Riant, puisque nous trouvons l'emploi de la première personne assez fréquemment.

Je suis donc amené à croire que dans l'*Epistola*, sous la forme où elle nous est parvenue, on peut, comme l'ont fait Wilken [1] et Hagenmeyer, reconnaître la trace d'une lettre originale adressée par Alexis au comte de Flandre. Cette lettre sera tombée entre les mains d'un faussaire qui l'aura remaniée dans le but d'en faire un *excitatorium*.

M. Paris pense que l'*Epistola* est l'œuvre de quelque moine faisant simplement une œuvre de rhétorique [2]. Il serait bien étonnant, comme l'a remarqué Riant, qu'un document ainsi composé ait joui, dès son apparition, d'une célébrité aussi grande que celle qui entoura notre lettre, et je crois, avec l'éditeur de l'*Epistola*, que la lettre a servi d'*excitatorium*.

A quelle date pouvons-nous rapporter la composition de l'*Epistola*? On a cherché à déterminer l'époque que le faussaire avait voulu assigner à sa lettre? Les événements relatifs à la guerre des Turks sont relatifs aux années 1088-1089; d'autre part, la phrase où il est dit que les Latins ont affranchi la Galice et les autres royaumes occidentaux, est très difficile à dater. Je crois, avec M. Paris [3], qu'il y a là une allusion aux conquêtes de Robert, Eudes, Raimond et Henri de Bourgogne, en Portugal, vers 1089-1090. M. Riant a combattu cette opinion et veut voir, dans le texte en question, une allusion aux conquêtes d'Alphonse VI, que l'auteur aurait retardées de plusieurs années [4].

Une dernière phrase enfin est difficile à expliquer, c'est celle où il est dit : « *Agite ergo, dum tempus habetis, ne Christianorum regnum et, quod majus est, Domini perdatis sepulcrum* [5]. » Jamais, avant la première croisade, le tombeau du Christ n'a appartenu aux Occidentaux. Je crois qu'il faut expliquer ce passage comme l'a fait Hagenmeyer : « Si vous, Francs, ne venez pas à notre aide, toute domination chrétienne en Orient sera perdue et avec elle, la possession du Saint-Sépulcre » (que les Occidentaux possédaient, du moins

1. *Gesch. d. Kreuz.*, I, 73.
2. *Op. cit.*, p. 386.
3. *Op. cit.*, p. 385.
4. *Inventaire critique, loc. cit.*
5. *Epistola spuria*, p. 20.

en ce sens qu'il leur était permis de le visiter et d'y célébrer leur culte, même antérieurement à la conquête effective par les croisés) [1].

Pour fixer avec plus de précision le moment où l'auteur a voulu placer sa lettre, il faut, je crois, tenir compte du préambule qui, dans un grand nombre de manuscrits, précède l'*Epistola*. D'après ce préambule, la lettre aurait été écrite la quatrième année avant la croisade. On peut entendre par là le concile de Clermont : cela nous donne donc 1091 ; or, précisément cette année-là, Alexis a adressé à Rome une demande de secours ; il réclamait seulement des mercenaires. Cette démarche du basileus a été connue ; rapprochée de ce qu'on savait des rapports d'Alexis et de Robert, elle a pu donner l'idée de l'*Epistola* et de la demande de secours adressée par Alexis à tous les Latins. Cette hypothèse concorde assez exactement avec l'allusion aux conquêtes des Francs en Espagne.

Je crois donc qu'on peut admettre 1091 comme la date supposée par l'auteur. Quant à la date et au lieu de la composition, je suis très porté à me ranger à l'avis de M. Riant [2]. Se basant sur l'absence de la Sainte Lance dans le catalogue des reliques, l'éditeur de l'*Epistola* pensait qu'il fallait attribuer la rédaction de l'ouvrage à une date postérieure à la prise d'Antioche (juin 1098) ; en effet, le faussaire n'aurait pu mentionner comme étant à Constantinople la Sainte Lance que les Byzantins se vantaient de posséder alors que les croisés venaient d'en trouver également une à Antioche. S'appuyant en outre sur ce fait que l'*Epistola* est le plus souvent jointe à une lettre écrite et envoyée d'Orient par le patriarche Siméon [3], M. Riant concluait que la lettre avait été écrite en Orient, entre juin 1098 et juillet 1099.

Cette lettre, ainsi composée, a pu parfaitement être assez répandue dès 1100 pour être connue peu après par Guibert de Nogent et Hugues de Fleury.

On a dit qu'à cette date une telle lettre n'aurait pas eu de chance de servir [4] étant donnée la mauvaise réputation d'Alexis. Je crois avoir montré qu'à ce moment les rapports d'Alexis et des croisés étaient encore assez bons [5]. Je crois erronée l'opinion de M. Hagenmeyer qui fait de la lettre un *excitatorium* destiné à faciliter le recrutement des cinq cents cavaliers que le comte de Flandre voulait envoyer à Alexis. Comme on l'a remarqué justement, une troupe de cinq cents cavaliers

1. Riant, *Inventaire critique*, p. 80, note 9.
2. *Epistola spuria*, p. XLVII.
3. *Inventaire critique*, p. 79, et 155 et sq.
4. G. Paris, *op. cit.*, p. 383.
5. Cf. p. 206 et sq.

était chose facile à trouver à une époque où l'esprit d'aventure était aussi développé, et un *excitatorium* eût été parfaitement inutile.

En résumé, l'*Epistola* a été très probablement fabriquée vers 1098-1099, pour servir d'*excitatorium*, à l'aide d'une véritable lettre d'Alexis au comte de Flandre, des plaintes des chrétiens de Syrie et d'un catalogue de reliques. L'auteur a voulu faire croire que la lettre datait de 1091.

---

# TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES



## CHAPITRE I

## CHAPITRE II



## CHAPITRE III

## CHAPITRE IV

## CHAPITRE V



## CHAPITRE VI

## CHAPITRE VII



## CHAPITRE VIII

## CHAPITRE IX



## CHAPITRE X

# ERRATA ET ADDENDA

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| P. 2, | l. 3, | *au lieu de* | Diogènès | *lire* | Diogénès |
| P. 21, n. 3, | l. 1, | » | Κονσταντινον | » | Κονσταντῖνον |
| Id. n. 5, | l. 3, | » | Frœhn | » | Fischer |
| P. 24, | l. 26, | » | anoblir | » | ennoblir |
| P. 35, | l. 15, | » | Bodinos | » | Kodinos |
| P. 39, | l. 17, | » | ρύπασμα | » | ῥύπασμα |
| P. 60, | l. 14, | » | ligne | » | légende |
| P. 60, | l. 15, | » | ΚΕΒΩ | » | ΚΕΒΘ |
| Id. | | » | ΝΟΒΕΛΛΙΣΙΜΟΣ | » | ΝΟΒΕΛΛΙΣΙΜΩΣ |
| P. 62, n. 1, | l. 5, | » | 392 | » | 385 |

Il faut ajouter à propos des lettres de Michel VII que Wasiliewsky n'admettait pas l'attribution de Sathas (*loc. cit.*, et *Annuaire de l'Ass. des Ét. grecques*, VIII (1874), p. 200 et sq.) et pensait que ces lettres avaient été adressées à Vsévolod Iaroslavitch (*Journ. du Min. de l'Inst. publ. russe*, 1875, t. 182, p. 270 et sq.). Au contraire, M. Bezobrazov, se basant sur une lettre de Michel VII donnée par un manuscrit de la Bibliothèque Laurentienne, est disposé à admettre l'attribution de Sathas (*Journ. du Min. de l'Inst. publ. russe*, 1889, t. 265, p. 23 et sq.).

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| P. 66, | l. 27, | *au lieu de* | Durrazzo | *lire* | Durazzo (*de même dans les feuilles suivantes*). |
| P. 70, n. 4, | | *au lieu de* | αστροπελεκη | *lire* | ἀστροπελέκη. |
| P. 76, n. 5, | | | | » | Mal. I. III |
| P. 99, | l. 15, | | | » | extrémités de la terre[2] |
| » | l. 17, | | | » | Yagy Siyan[3] |
| P. 100, n. 2, | | | | *ajouter* | p. 135 |
| P. 113, n. 2, | | *au lieu de* | Toudja | *lire* | Toundja |
| P. 115. | | | Pour tout ce qui est relatif à la position de la Grande Pereiaslavets, il faut tenir compte des récentes fouilles exécutées par M. Ouspensky. La Grande Pereiaslavets aurait occupé le centre du triangle formé par Silistrie, Varna et Choumla. Eski-Stamboul serait la Petite Pereiaslavets. | | |
| P. 120, n. 1, | l. 10, | | | *lire* | La trêve étant |
| P. 123, n. 2, | | | | » | et not. de Reiske |

